



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

Hélène BORDES

**LES SERMONS
DE
FRANCOIS DE SALES**

**THESE POUR LE DOCTORAT ES LETTRES
PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE METZ
CENTRE « LITTERATURE ET SPIRITUALITE »**

**Directeur de Recherches :
M. le Professeur Jacques HENNEQUIN**

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE METZ



031 342961 7

Volume 5

↑

Université de Metz
Faculté des Lettres et Sciences humaines
Centre d'Etudes "Littérature et Spiritualité"

HELENE BORDES
Maître de Conférences de Littérature française,
à la Faculté des Lettres et Sciences humaines
Université de Limoges

LES SERMONS DE FRANCOIS DE SALES

Le exemplaire

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE LETTRES - METZ -	
N° Inv.	1989028L
Cote	L/Mz 89/5
Loc.	Magasin

Thèse pour le Doctorat d'Etat (Doctorat ès Lettres)

Directeur de recherches : Monsieur le Professeur Jacques HENNEQUIN
Université de Metz

Année universitaire 1988 - 1989.

Cinquième Partie

SPIRITUALITE

Saints et mystères : Marie - La Visitation -
Le Bonheur.

CHAPITRE I

MARIE

Marie et le sermon de l'Assomption 1602 - Les noms de Marie - La vie de
la Vierge - Le portrait de la Vierge - Marie et la Tentation - Marie, l'Eglise.

SAINTS ET MYSTERES

MARIE

On ne sait trop si les pages que voici devraient entrer dans la théologie ou la spiritualité. En fait, de par le genre même du sermon, elles unissent l'une à l'autre, l'une commandant l'autre.

Il ne saurait être question de traiter de tous les saints dont parle François de Sales ni de tous les mystères. L'immensité de la matière des sermons, qui englobent bien entendu l'univers dont ils donnent un aperçu et un système (plus rigoureux, on l'a déjà vu, qu'on ne le dit souvent), qui l'expliquent dans son ensemble, rend la tâche parfaitement impossible : François de Sales est évêque, il prêche sans cesse, les cycles temporal et sanctoral défilent tout au long de sa vie de prédicateur à plusieurs reprises ; même en tenant compte des disparitions de textes innombrables que son oeuvre de prédicateur a subies, la fin du tome X de l'édition d'Annecy est là pour en témoigner, on peut reconstituer l'année liturgique dans son entier, avec plusieurs textes souvent pour chaque date ; aidé qu'était en cela François de Sales à partir d'une certaine date par ce qu'on appelle le manuscrit de Turin, on voit les thèmes se recouper.

Il est, bien entendu, cependant des sujets qui ont sa préférence, et l'on s'arrêtera plus volontiers évidemment à ceux-là. Encore faudra-t-il faire un choix, qui sera guidé par le sous-titre que l'on pourrait donner à ce travail : "Les sermons de François de Sales ou une prédication de l'Incarnation".

Ainsi, comme on l'attend, c'est d'abord Marie qui sera évoquée (1). On verra ensuite la Visitation, ~~et~~ Jean-Baptiste, Pierre, Marie-Madeleine, Joseph.

Le développement s'achèvera sur le bonheur peint par François de Sales.

x

x

x

Dans les sermons de François de Sales, l'un d'entre eux, est particulièrement célèbre, celui pour l'Assomption 1602 (2). Il sera étudié à part ; les autres textes pour le 15 août, qui composent la majeure partie des prédications sur la Vierge, encore que la Purification et la Présentation forment de gros ensembles et que Marie soit présente dans bien d'autres passages, seront utilisés pour achever le portrait de la mère du Christ.

Marie et le sermon de l'Assomption 1602.

Dans sa préface à l'édition des Oeuvres dans la collection de la Pléiade, le Père André Ravier écrit, à propos du sermon de l'Assomption de 1602, que dans sa deuxième partie surtout, il "est peut-être ce que François de Sales a écrit de plus beau et de plus élevé" (3) ; et il est vrai que les pages du Traité où les mêmes idées se retrouvent ne sont, en quelque sorte qu'une reprise, un développement et une manière d'orchestration du sermon qui nous apparaît ainsi comme l'inauguration de son ministère d'évêque (4), sans qu'il le sût : il parle le 15 août à Saint-Jean-de-Grève et sera évêque peu après, au début de novembre, l'évêque de Genève en exil à Annecy, Claude de Granier, dont il est le coadjuteur avec succession étant mort en septembre (5), pendant son premier séjour à Paris comme homme d'église. On sait qu'il y a passé quelque dix ans d'études, traversées de crises et de souffrances diverses et moins bien connues qu'on ne le croit (car il est resté finalement assez discret sur les problèmes théologiques et spirituels qui l'ont physiquement, au pied de la lettre, épuisé et n'en a dit que ce qui, touchant la prédestination et "l'abandonnement", pouvait aider les autres en leur montrant quelle fut pour lui l'issue ; or elle passa, entre autres, par une méditation et une contemplation du mystère de Marie, et par les premières ébauches d'une théologie mariale). A Paris, donc, dès janvier 1602, envoyé en mission à la fois religieuse et politique par

la Savoie, il fréquente le "Cercle Acarie", aide à l'entrée en France du Carmel, connaît l'Oratoire, et surtout fait courir les foules comme prédicateur ; on se rappelle moins qu'il y connut divers échecs graves : celui de sa mission auprès d'Henri IV, d'abord, le plus grave pour lui, peut-être, comme homme d'Eglise, et, personnellement, l'accusation d'avoir trempé dans la conspiration de Biron. C'est l'un des honneurs de la clairvoyance d'Henri IV et de son sens des hommes, que d'avoir compris qu'il n'en était rien, et d'avoir conservé toute son estime et peut-être plus (une forme d'amitié admirative, sans doute, d'ailleurs réciproque) à celui auquel il refusait donc d'autre part le succès de sa mission, et qui, sans qu'il y eût là quelque réponse (et le roi sut comprendre qu'il n'y en avait pas), lui refusait un évêché ; il s'agissait de l'archevêché de Paris, dit-on.

Tous ces événements retentissent sur le sermon (la conspiration de Biron est de la première moitié de l'année ; l'échec de la mission s'est dessiné dès avril 1602). ^{Henri de Salis} Il quittera Paris environ un mois après ce sommet dans sa prédication qu'est le sermon, laissant derrière lui, avec ces nouveaux souvenirs, celui de sa jeunesse studieuse et des leçons, en particulier de Génébrard sur le Cantique des Cantiques, qui l'ont marqué à tout jamais. Il ne reviendra à Paris qu'en octobre 1618, pour le mariage de Christine de France, y restera un an, jusqu'en octobre 1619. Ce sera encore une année marquée par d'innombrables sermons et aussi par l'extension fulgurante de la Visitation en France, avec ses nouvelles Constitutions écrites en 1617, après les entrevues et la correspondance qui le mirent en face de Mgr de Marquemont, l'archevêque de Lyon ; devenu un Ordre religieux en 1618, la Visitation-Sainte-Marie dut en partie à cela, on l'oublie trop, son foisonnement à travers la France, où le paysage religieux et canonique ne savait s'accommoder de ce qui pouvait convenir à certaines formes du christianisme ou sociales dans ^{les} états italiens et la Savoie. Or nombre d'idées caractéristiques de la spiritualité visitandine sont déjà dans le sermon (6).

Le sermon de 1602 marque ainsi comme un tournant dans la vie de celui qui va devenir évêque, quand on regarde l'ensemble de sa vie. On y retrouve les marques certaines de sa formation parisienne (et aussi padouane, mais à un moindre degré sans doute), et de ses épreuves, on y voit déjà présentes les grandes lignes de sa théologie et de la spiritualité qu'il n'en sépare pas, ainsi que (bien qu'il ne s'agisse en rien d'une homélie ou d'une prédication familière et pour ainsi dire d'une méditation quotidienne, comme pour la majorité des autres sermons qui nous restent), ce qui caractérise essentiellement sa pratique de l'art oratoire. D'une composition comme circulaire mais lentement progressive, où l'on glisse d'un point à l'autre (ce que soulignent les sous-titres marginaux), où les quatre sens de la lecture exégétique ancienne se juxtaposent et se fondent, sans véritable envolée oratoire (les questions y sont de vraies questions, les exclamations^{la} véritables exclamations), le sermon, malgré un certain appareil dû aux circonstances, apparaît comme une contemplation simple et méthodique : celle du mystère de l'accomplissement de l'être humain selon les Béatitudes. L'Assomption est comme la consécration de la Transfiguration de Marie : pour elle aussi, mais à la fin de sa vie, quand elle eut compris toutes les choses "qu'elle gardait en son coeur" (7), c'était de ne pas être transfigurée qui était un miracle ; ce n'est pas l'Assomption qui en est un. Pour celle qui, dans une liberté aussi intacte que celle d'Eve, pour celle qui est la nouvelle Eve (Eva Ave, disaient les anciens missels, et François de Sales le sait bien), la mort telle que la connaît tout homme ne peut convenir, n'est pas logique : elle ne peut connaître et n'a connu vraiment que la "mort vivante" (8), la mort humaine n'étant qu'une apparente imitation de celle de son Fils, en réalité une mystérieuse "Dormition". Quand par rapport à elle se situe l'Assomption, qui est son seul accomplissement logique ? Qui le sait, si ce n'est dans la logique du coeur et dans celle de l'oraison ? Sa mort véritable fut la metanoia continue dans les

Béatitudes, vers la Béatitude, sa Transfiguration progressive par la réalisation, progressive elle aussi, de son Fiat, de son Amen. Voilà le fondement du sermon de l'Assomption. Et ce n'est pas sans raison qu'on trouve dans la liturgie de la fête de la Transfiguration (de même que dans d'autres célébrations de la Vierge), des textes tirés de l'Apocalypse et du Cantique des Cantiques en particulier.

Nulle part il n'est davantage impossible de séparer le fond et la forme ; au point, ici, qu'on pourra peut-être trouver regrettable que la composition ne puisse pas faire l'objet d'une étude particulière, mais l'on ne pourra pas comprendre l'idée même si on la sépare de la manière du raisonnement. Il faut donc accepter que l'exposé mêle les deux : tout comme dans l'idée que la Bible se fait de l'homme, "âme vivante", on ne saurait étudier le corps et l'âme, ou l'esprit, le sermon forme un tout qu'on ne saurait disséquer sans courir le risque de lui enlever toute vie.

L'analyse commencera par le relevé obligatoire des numéros et des sous-titres donnés selon toute vraisemblance par François de Sales ^{lui-même} à chacune des XII parties du sermon, et montrera ainsi articulation et progression de la pensée, faute de quoi la théologie en demeurerait obscure et le texte pourrait passer pour un ensemble de considérations pieuses.

L'exorde, qui aboutit à l'Ave Maria traditionnel, est un exorde simple : deux paragraphes mettent en parallèle l'Arche d'Alliance et Marie, "La nouvelle Arche" (9), et posent l'Assomption comme résurrection de la Vierge : "La Mere de la vie est morte, la morte est resuscitée et montée au lieu de la vie" ; et "elle est montée pour l'honneur de son Fils, et pour exciter en nous une grande devotion" (10).

Voici maintenant la succession des titres de chacune des idées exploitées successivement :

I. La Sainte Vierge demeura en ce monde après l'Ascension de son Filz.

Pour troys raysons

- II. Elle mourut neanmoins quelque tems apres.
- III. Elle mourut de la mort de son Filz.
- IV. Quoy que non pas en mesme instant que son Filz.
- V. Et Nostre Seigneur mourut d'amour.
- VI. Et par consequent Nostre Dame.
- VII. Mais elle resuscita bien tost apres.
- VIII. Et monta au Ciel.
- IX. Pleine de merites et graces.
- X. Dont elle fut establee au plus haut lieu de Paradis.
- XI. Et tout revient a la gloire du Filz.
- XII. Exhortation a l'invocation et honneur de Nostre Dame.

Le sermon s'achève par une prière de demande à la "Vierge glorieuse" (11), prière elle aussi circulaire dans ses intentions, allant de l'Eglise et ses responsables, au roi, petit-fils du "bienheureux saint Louys" (12) et à sa famille, et enfin "au navire de Paris, affin qu'il puyse surgir au saint havre de gloire, pour y louer le Pere, le Filz et le Saint Esprit es siecles des siecles" (13).

La lecture suivie de ces titres les fait apparaître comme une sorte de mélange et de transposition du ^{avec et} Credo vers l'Ave Maria, sans que jamais la profession de foi bien entendu ne tourne à l'idolâtrie. Mais il suffit de les regarder et de les lire pour pressentir l'union, exactement la communion que le sermon va décrire.

Les parties (faudrait-il dire des paragraphes) se succèdent ainsi dans un ordre qui a plus de parenté avec la méditation "récurrente", où chaque détail est pris successivement ^{avec des retours en arrière,} qu'avec celle plus aristotélicienne dans sa linéarité si l'on peut dire, que présentera le début de l'Introduction à la vie devote quelques années après. Cet ordre n'a pas grand chose à voir non plus avec celui ou ceux que prônent la grande rhétorique antique ou saint Augustin. Même la Lettre à Mgr Frémyot, deux ans après le sermon, paraîtra plus stricte, on l'a vu, que ces longs glissements, ces lentes

juxtapositions ; et pourtant l'ensemble donne le sentiment d'une extrême rigueur.

C'est, non pas de la rhétorique au sens strict du terme, du système rhétorique, que vient cette rigueur, mais des liens étroits que présentent les idées du texte et leur organisation avec tout ce que sont la théologie, l'anthropologie et la philosophie salésiennes, telles que nous venons de les voir.

Si l'on regarde le contenu de chaque paragraphe, voici ce que l'on remarque : tout d'abord que chacun d'eux est un peu comme un centon de textes bibliques, des deux Testaments entremêlés et placés comme en écho, en miroir les uns des autres, Marie, la créature achevée, accomplie, réalisant en perfection l'annonce du Royaume que sont les prophéties. On verra comment, dans les marges de l'édition d'Annecy, se succèdent les références ; et peut-être pourrait-on encore en trouver d'autres, tant "l'innutrition" est grande et les allusions, parfois à peine visibles, sans doute aussi nombreuses que les citations. De la Genèse à saint Paul, on parcourt les textes sacrés, et on remarquera qu'à eux François de Sales ajoute le chant de l'Eglise qui doit être et ^{qui} est l'Incarnation continuée, on l'a ~~dit~~ souvent. Marie est la première réalité de l'Eglise en perfection, personnelle mais aussi communautaire ^{elle} ~~est~~-t-il ^{hélas} ~~ce n'est~~, à propos de la Pentecôte par exemple : elle n'est pas au Thabor dont elle n'a nul besoin, mais elle est au Cénacle, comme au Calvaire elle était inséparable de l'apôtre bien-aimé (14). Ainsi voyons-nous cités l'antiphonaire dit aux ~~Matines~~ lors des fêtes de la Vierge (15), celui de la Circoncision et de la Purification (16), l'oraison pour la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (17), les lamentations du Vendredi-Saint (18) ; apparaissent aussi les Pères : saint Athanas (19), saint Anselme (20), saint Epiphane (21) ; voici encore saint Bernard et l'un de ses sermons (22).

Si l'on se fonde sur les références données par l'édition (23), on remarque, dans l'ordre de la Vulgate, que les livres bibliques sont présents ainsi, en gros (car il peut bien se glisser ici quelques erreurs minimales ; seule la proportion d'ensemble compte) : la Genèse : 7 fois ; l'Exode : 2 fois ; Josué : 1 fois ; les quatre livres des Rois (François de Sales utilisant l'ancienne manière de faire qui unit les deux livres des Rois aux deux livres de Samuel, habituelle à l'époque et que l'on retrouve par exemple dans l'une des célèbres épigraphes du Combat spirituel de Scupoli) : 8 fois ; les Psaumes : 1 fois ; les Proverbes : 2 fois ; le Cantique des Cantiques : 10 fois ; Isaïe : 1 fois ; Malachie : 1 fois ; les Juges : 1 fois. On peut donc compter ~~une~~ trentaine de références vétero-testamentaires, avec une prédominance évidente du Cantique, qui, de plus, donne sa ^{propre} Vépigraphie au sermon, suivi d'assez près par les livres des Rois (c'est-à-dire ceux du "royaume" de Dieu par l'amour) et la Genèse, à peu près à égalité. Ce sont donc les livres où est exprimé comment l'homme est créé pour faire exister, s'achever, la création, comment il le peut par l'amour tel que la Bible le présente dès l'Ancien Testament, qui commande le tout. Peu de place est réservé au lyrisme et à la louange de YHWH ; on peut ainsi s'expliquer que les Psaumes n'apparaissent qu'à peine et la Sagesse, directement, nulle part : il s'agit de montrer l'action de Marie comme être humain "parfait", achevé dans sa liberté et donc comment action et contemplation s'unissent en elle.

Le Nouveau Testament est présent avec, on l'attendait, l'évangile de saint Jean (11/fois), puis de saint Mathieu (9 fois), saint Luc (6 fois). On trouve 5 fois l'Epître aux Hébreux, l'Apocalypse (4 fois), la Première Epître aux Corinthiens (3 fois), la Seconde (1 fois), les Actes des Apôtres (2 fois), l'Epître aux Galates, à Tite, aux Ephésiens, la Première Epître à Timothée, la Première Epître de saint Jean, toutes une fois.

Ce serait alourdir le développement que de montrer dans le détail

comment les textes choisis dans le Nouveau Testament sont la réalisation de ceux choisis dans l'Ancien. Au demeurant, ce sont là des évidences, auxquelles la pensée et le raisonnement de saint François de Sales habituent vite son lecteur ; plus que des équivalences, ou un même éclairage, ce qu'on trouve entre tous ces textes c'est un "passage", et on doit prendre le terme ici en son sens biblique, spécial et fort. Ce parallélisme particulier est tout à fait visible entre le Cantique et les textes de saint Jean, par exemple. On peut ainsi facilement démontrer que l'accent est bien mis sur l'action qu'est la vie entière de Marie, suite de son Fiat, et sur sa passion personnelle et donc sa résurrection, qu'elle façonne parce qu'elle vit ce Fiat, comme son Fils vit son Amen au Père, au jardin de Gethsémani. Nulle passivité n'est prônée nulle part dans la présentation que fait François de Sales : "l'abandonnement" est une action.

Le montre particulièrement bien l'utilisation ~~que fait~~ François de Sales des textes des Pères, par exemple de saint Athanase, mis en parallèle avec saint Matthieu, les Juges, saint Jean et saint Luc, après l'Apocalypse :

Ce fut par election qu'il mourut, et non par la force du mal : Ego pono animam meam ; nemo tollit eam a me, sed ego pono animam meam. Tout autre homme fut mort de tant de douleurs, mais Nostre Seigneur, qui tenoit en ses mains les clefs de la mort et de la vie pouvoit tous-jours empescher les effortz de la mort et les effectz des douleurs. Mais non, il ne le voulut pas ; l'amour qu'il nous portoit comme une Dalila luy osta toute sa force, et se laissa volontairement mourir ; et partant il n'est pas dit que son esprit sortit de luy mais qu'il le rendit : Emisit spiritum. Et saint Athanase note qu'il baissa la teste avant que de mourir : Inclinato capite, emisit spiritum, pour appeler la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher. C'est cela qui le fait crier a pleine voix en mourant, pour monstrier qu'il avoit asses de force pour ne mourir pas, s'il luy eust pleu. C'est la resolution qu'il donne luy mesme : Majorem charitatem nemo habet, quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (24)

Tout ce paragraphe se rattache au célèbre "L'amour est aussi fort que la mort : Fortis ut mors dilectio" (25) du Cantique.

Ces parallélismes, dont le second est la réalité de la figure qu'est

le premier, qui concourent à donner un aspect hébraïque à la démarche du raisonnement, où ils sont constants, permettent l'union des quatre sens de l'exégèse que souhaite encore François de Sales, et vont permettre donc l'extension à Marie du sens du rôle donné ici à Jésus : ni l'un ni l'autre ne vont "choisir" la mort dans le sens péjoratif de l'expression, le non-être ou la destruction, mais la vie, sur quoi s'appuie le premier texte de l'Apocalypse cité : les clefs de la mort ; François de Sales n'a pas ajouté "et de la vie" : le mot "vie" est dans le texte biblique, et porte l'accent par l'insistance avec laquelle il est répété ; à sa façon, François de Sales l'a mis aussi en relief : le et de son expression n'est pas anodin.

Comment, en particulier donc, par l'utilisation fondue des quatre sens de l'exégèse, François de Sales prêche Marie par le Christ, seule l'étude de la succession des idées va le montrer un peu plus loin. Remarquons cependant qu'aucun de ces textes n'est là en ornement ; il n'est même pas la vérification de l'idée avancée : il est son point de départ. C'est pourquoi encore on ne saurait ici séparer l'art et la technique de la parole du contenu du texte.

Quant aux raisons qui président au choix de ces références et citations dans le texte, notons ici à nouveau l'extrême liberté de saint François de Sales. Certes, les textes ont bien des rapports évidents avec ceux prévus par la liturgie, au cours de la messe ou des heures de l'Office ; mais ce ne sont pas forcément ceux-là mêmes qui sont utilisés, et ils sont évidemment beaucoup plus nombreux que ceux de la liturgie. Les regarder de près montre la même théologie de l'amen, de l'obéissance, qui a été montrée plus haut : innombrables pouvaient être, bien entendu les autres textes. Pourquoi, par exemple, ne pas utiliser les chapitres I et II des Ephésiens (26) ? L'accent y est davantage mis sur la résurrection et donc la Transfiguration, sur la Sagesse donnée par Grâce divine, et donc la créature renouvelée par Dieu qu'est Marie ; François de Sales ne veut bien entendu pas diminuer

l'importance de ce point, mais il est, ~~celui~~^{lui}, évident qu'il veut mettre l'accent sur le fait que l'Assomption est comme l'action continue de la vie entière de Marie, et non point seulement un couronnement (ce qu'elle est aussi, cependant, bien entendu).

Parmi les textes cités ou utilisés dans le sermon, on remarquera enfin qu'on voit apparaître Aristote une fois, Epiménide une fois, mais dans saint Paul déjà et son Epître à Tite (27), et Pline l'Ancien si cher à François de Sales ^{quatre} fois. Aristote est de longue date christianisé par saint Thomas, mais ici, c'est pour sa parenté avec Pline qu'il est présent (28).

Pline, qui est une des grandes sources de la peinture de la nature (29) dans l'oeuvre salésienne, est aussi, par là même, le support d'un grand nombre de métaphores. On ne s'arrêtera ici qu'à deux de ces références.

La première est celle qui porte sur l'image de la flèche. On va voir combien François de Sales la renouvelle, et comment l'expression fait corps avec le raisonnement au point qu'ils en deviennent inséparables.

Un peu plus haut, il a été question du "glaive" : celui de la parole de Dieu, celui de la douleur, celui de l'amour.

De ces trois glaives fut transpercée l'ame de Nostre Dame en la mort de son Filz, et principalement du dernier qui comprend les deux autres. (30)

Une longue référence aux auteurs païens dont parle le texte va suivre peu après :

Aristote raconte que les chevressauvages de Candie (Pline en dit autant des cerfs) ont ... un instinct admirable ; car estant transpercees d'une flesche elles recourent au dictamon, par le moyen duquel la flesche est expulsee et rejettee du cors. Mays qui est le Chrestien qui n'ayt esté quelquefois blessé du dard de la Passion du Sauveur ? ... Mays je ne sçay si je le dois dire, que la plupart des chrestiens ressemblent aux hommes de Candie desquelz parlant l'Apostre, il dit : Cretenses mendaces, ventres pigri, malae bestiae ; les Candiotz sont menteurs, ventres couïars, mauvaises bestes. Au moins puis je bien dire que plusieurs

ressemblent aux chevres sauvages de Candie ; car ayant esté blessés et atteins en leur ame de la Passion du Sauveur, ils recourent incontinent au dictamon des consolations mondaines (31), par lequel les dars de l'amour divin sont rejettés et repoussés de leur memoire. Au contraire la Sainte Vierge se sentant blessee, cherit et garda soigneusement les traitz dont elle estoit outrepercee et ne voulut jamais les repousser ; ce fut sa gloire, ce fut son triomphe. (32)

Et plus loin, le texte conclura :

Vous avez veu qu'elle fut blessee d'une playe d'amour sur le mont de Calvaire, voyant mourir son Filz ; ... en fin il fut impossible qu'elle n'en mourust. (33)

Nous verrons ailleurs pourquoi il ne s'agit pas ici d'une simple similitude. Remarquons pour l'instant que c'est lors du sommet du drame de la Rédemption que les auteurs païens s'ajoutent ici à la Bible, l'homme universel s'unissant ~~alors~~, dans son expérience et son bon-sens, ainsi que ses légendes humanistes, à la Révélation (34),

Une seconde légende humaniste, tirée de Plin elle aussi, associe Marie au Phoenix. Or habituellement c'est le Christ de la Passion et de la Résurrection qui est ainsi montré, et l'image en est des plus traditionnelles. Mais chez François de Sales, ce n'est pas tant le Christ qu'il montre ici (le Christ est souvent le soleil) que l'âme aimante et ressuscitant par amour.

Le phoenix meurt par le feu, et ceste sainte Dame mourut d'amour. Le phoenix assemble des busches de bois aromatiques, et les posant sur la cime d'un mont, fait sur ce buscher un si grand mouvement de ses aisles, que le feu s'en allume aux rayons du soleil. Ceste Vierge assemblant en son coeur la croix, la couronne, la lance de Nostre Seigneur, les posa au plus haut de ses pensees, et faisant sur ce buscher un grand mouvement de continuelle meditation, le feu en sortit aux rayons de la lumiere de son Filz. Le phoenix meurt en ce feu la ; la Vierge mourut en celui ci.

.....
Mais comme le phoenix resuscite bien tost apres sa mort ..., ainsy ceste bienheureuse Vierge ne demeura gueres ... sans resusciter. (35)

Le parallélisme est ainsi parfaitement accompli (avec encore plus de détails que l'extrait ci-dessus ne le montre) ; l'Incarnation de l'Homme-

Dieu parfaitement Dieu et parfaitement homme se prolonge et se réalise dans l'être humain parfait parce qu'il est son image parfaite, "image" au sens biblique non abstrait de "représentation", "manifestation". Et il est particulièrement remarquable que la similitude du phoenix (36), appliquée surtout dans la pensée du temps au Christ, le soit surtout pour François de Sales, à Marie : elle vit sa résurrection, donc son Assomption, dans la vie quotidienne, la méditation continue de la vie du Verbe qui a "correspondu" à son Amen à elle, et dans leur intime union.

Voilà donc comment ce qui deviendra l'un des préceptes de la lettre à Monseigneur Frémyot est déjà suivi, et comment il guide le sermon : l'ap-pui en est avant tout l'Ecriture, mais les "fables" (37), avec une extrême prudence, sans qu'elles soient complètement exclues, ont leur rôle à jouer, aussi bien dans ce qui est la science du temps et l'Humanisme, que dans ce qui est (mais beaucoup moins que nous ne le penserions aujourd'hui) l'imaginaire et les mythes d'alors.

On comprend ~~alors~~ ^{à cause de cela} que, même s'il lui arrive, comme souvent à l'époque, de prêcher en dehors de la messe, François de Sales tend à généraliser l'usage du sermon dans la messe ou en référence à elle : la messe, mémorial de la Passion, sommet de l'achèvement de la Création toujours continuée par l'homme, s'il le veut, dans le respect de la liberté par le Père, englobe tout du monde dont elle est "le soleil" comme dit l'Introduction à la vie devote (38), englobe tout, doit englober tout du cosmos et de l'histoire humaine. "On ne doit jamais prescher sans avoir célébré la Messe ou la vouloir célébrer" (39).

Marie est ~~la~~ ^{à cause de cela} la messe parfaite, de même qu'elle est le prédicateur parfait, parce qu'elle est l'humanité achevée, en qui et par qui l'Eglise va pouvoir ^{elle aussi} se parfaire. Voilà la raison, dit saint François de Sales pour laquelle tant de constructions ecclésiastiques lui sont dédiées (40).

Le déroulement même du sermon précise le portrait de Marie dans sa perfection, et son achèvement en lui du portrait de l'homme que nous avons vu plus haut.

Exorde . Marie est la nouvelle arche et le temple parfait où peut résider et se manifester le Verbe, où le message évangélique peut être dit, entendu et pratiqué, personnellement et communautairement. Nous avons vu que l'homme est le seul vrai temple, non pas par le second terme de la métaphore seulement mais par le premier aussi, qui ancre l'idée dans le concret, qui l'incarne.

I - La Vierge demeura parmi les hommes après l'Ascension parce qu'elle est l'un des deux "luminaires" dont parle la Genèse (41), celui qui, reflet du soleil, éclaire la nuit

affin que l'obscurité des tenebres fust encores meslée
et attrempee par le moyen de sa clarté. (42)

Or, toute la tradition reconnaît en

son Filz Jesus Christ nostre Sauveur et Maistre, abisme
de lumiere, source de splendeur, vray Soleil de justice (42),

le "grand luminaire", lequel, "venant icy bas en terre, ... prenant nostre nature humaine, comme le vray soleil qui vient sur nostre hemisphere, fit la lumiere et le jour" (43). A sa mort "la nuict aussi arriva tout aussi tost et succeda au jour ; car tant d'afflictions et persecutions qui surviendront aux apostres, qu'estoit-ce qu'une nuict ?" (44)

Mais Marie fit que "ceste nuit eut encor son luminaire qui l'esclaira" (44). Voilà pourquoi elle "estoit avec les disciples au jour de la Pentecoste" et "elle perseveroit avec eux en orayson (45) et communion".

Il est important de voir comment le raisonnement se déroule et qu'on ne peut entièrement le dire "analogique", on s'en rend compte ; il s'agit plutôt d'une lecture mystique de l'Ecriture, fondée sur une théologie très

précise, à cause desquelles, encore une fois, on ne peut rompre la fusion du "signifiant" et du "signifié" dans la phrase et la pensée de François de Sales. Nous verrons plus rapidement la suite du sermon, mais il faut savoir que la déduction, car il faut l'appeler ainsi, qui lie entre elles les parties dont les titres ont été relevés plus haut, est tout aussi minutieuse, et que c'est la lecture des textes bibliques choisis qui la fonde, on s'en rend compte.

La Vierge est donc, à la fin de ce développement, juste celle qui manifeste la première l'existence d'un être humain "divinisé" qui ne soit pas l'Homme-Dieu, par son existence personnelle. Elle est aussi celle qui cimente l'existence de la première communauté chrétienne car, malgré quelques "errans" (46) qui, lisant mal le cantique de Siméon, pensent qu'elle mourut avec son Fils, elle reste mystérieusement et miraculeusement sur terre après lui "pour trois raysons" (47) : "la consolation des fidèles" éprouvés par la mort du Christ puis son départ, l'exemple d'un "grand amas de bonnes oeuvres" et surtout le signe que le corps du Christ avait bien été "naturel et humain", non pas "fantastique" ; elle "servoit d'un assuré témoignage pour la vérité de sa nature humaine" (48).

Elle vesquit donques apres la mort de sa vie, c'est a dire apres son Filz, et apres son Ascension ... Cette sainte Arche de la nouvelle alliance demeura ainsy en ce desert du monde, sous les tentes et pavillons, apres l'Ascension de son Filz. (49)

On remarque la liaison par "donques" qui relie cette conclusion au développement.

II - Mais enfin elle mourut ; c'est le deuxième point. La tradition seule le rapporte en se fondant sur le fait que le Fils dont elle continue et accomplit l'Incarnation, mourut :

Elle est morte et trespassee aussi bien que son Filz et Sauveur, car encore que cela ne se peut prouver par l'Es-criture, si est-ce que la tradition et l'Eglise, qui sont d'infailibles tesmoins, nous en assurent. (50)

C'est donc la méditation continue et communautaire de l'Ecriture qui est ici preuve infaillible.

Cette mort est logique de la logique même de l'amour divin qui défie la logique humaine. Ce n'est pas parce que tous les hommes sont mortels que Marie meurt, car l'Ecriture montre quelques cas d'hommes qui ne connurent pas la mort (51), ni parce que tous les hommes connaîtront la seconde mort dont parle l'Apocalypse au chapitre XX (52), mais parce que, comme "Nostre Dame n'avait qu'une même vie avec son Fils, elle ne pouvait donc avoir qu'une même mort" (53). C'est ici le cœur de la pensée salésienne (dès 1602 donc, et peut-être avant) ; c'est ici qu'il importe de bien comprendre qu' "image" ne signifie pas seulement "reflet", "illustration", mais "manifestation incarnée", révélation plénière en train de s'accomplir. Etre "à l'image" de Dieu n'est pas refléter un dieu image de l'homme, à son tour reproduite, si l'on se rappelle l'interdiction de faire des images du Dieu d'Israël, et que donc l'homme, seul, parfaitement réalisé, est la seule "image" de Dieu non blasphématoire ou idolâtre ; c'est partager la toute-puissance, la domination et la gloire de Dieu. "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu" est contenu dans la création de l'homme telle que le rapporte la Genèse, création à l'image de Dieu.

III - Dieu, l'éternel agissant, l'éternel créant, l'éternel "aimant", le vivant (on sait combien François de Sales aimera jouer, au sens noble du terme, avec ces derniers mots), agit, crée, aime et vit pleinement par son "image". Parce que la vie d'amour du Verbe du Père dans l'Esprit est passée par la Passion, Marie est morte "de" la mort du Christ. (On voit que l'Assomption va bien, comme on l'a dit, se situer dans la même logique tout entière hébraïque).

Rappelons-nous le sens biblique, et scripturaire de façon générale, des mots "cœur" (tout l'homme intérieur) et "personne" (l'individu unique

agissant, jouant un rôle très particulièrement précis, tel que la "Trinité" l'enseigne », avant de lire les extraits que voici ; ils ne sont pas à prendre au "sens figuré" :

Elle ne vivoit que de la vie de son Filz, comme pouvoit-elle mourir d'autre mort que de la sienne ? C'estoyent a la verité deux personnes, Nostre Seigneur et Nostre Dame, mais en un coeur, en une ame, en un esprit, en une vie. (54)

Dès sa vie sur terre, Marie est déjà participante à la Divinité (sans être Dieu bien entendu), créature unie à son créateur parce qu'elle a répondu à l'amour. L'union que saint Paul chante "entre son Maistre et luy" (55) n'est qu'une équivalence de cette union parfaite ; saint Paul a connu l' "errance" et n'a pas les mêmes liens privilégiés d'amour maternel avec le Christ :

O peuple, ceste union, ce meslange et liaison des coeurs estoit grande qui faysoit dire telles parolles a saint Paul, mais non pas comparable avec celle qui estoit entre le coeur du Filz Jesus et celuy de la Mère Marie ; car l'amour que Nostre Dame portoit a son Filz surpassoit celuy que saint Paul portoit a son Maistre, d'autant que les noms de mere et de filz sont plus excellens en matiere d'affection que les noms de maistre et de serviteur (56). C'est pourquoy, si saint Paul ne vivoit que de la vie de Nostre Seigneur, Nostre Dame aussi ne vivoit que la mesme vie, mais plus parfaitement, mais plus excellemment, mais plus entièrement. (57)

On notera la valeur des trois adverbes, et l'insistance qu'ils expriment.

Apparaissent alors dans le texte de nouveaux termes à prendre dans leur sens biblique et paulinien (ame, esprit, corps. On sait quelle source de contre_sens ils sont dans la lecture de saint Paul (58)) en même temps que dans leur sens courant. A quel point tout ce ^{Siméon} ~~sermon~~ n'est compréhensible qu'en le rattachant à l'anthropologie salésienne, on ne le dira jamais assez.

Siméon en effet a annoncé à Marie qu'un glaive la transpercerait.

Il ne dit pas : le glaive transpercera ton cors, mais il dit ton ame ... Puisqu'il s'agit de l'ame et non pas du cors, de l'esprit et non pas de la chair, il ne faut pas

l'entendre d'un glaive materiel et corporel, ains d'un
glaive spirituel et qui puisse atteindre l'ame et l'esprit.
(59)

Mais, dans la Bible, l'être humain, "âme vivante", ne peut être appelé "être humain" que corps et âme unis, on l'a dit bien des fois. Les "trois glaives" qui vont donc transpercer l'âme de Marie la tueront au sens strict du terme. Ils sont le glaive de la parole de Dieu (59) qui sépare le vrai du faux, "le glaive de la douleur" que chante l'Eglise en la fête de Notre-Dame-des-Douleurs, le "glaive d'amour" dont l'Epoux du Cantique est blessé. (60)

De ces trois glaives fut transpercée l'ame de Nostre Dame en la mort de son Filz, et principalement du dernier qui comprend les deux autres.

.....
Le cors de Nostre Dame n'estoit pas joint et ne touchoit pas celui de son Filz en la Passion ; mais quant a son ame, elle estoit inseparablement unie a l'ame, au coeur, au cors de son Filz, si que les coups que le beny cors du Sauveur receut en la Croix ne firent aucune blessure au cors de Nostre Dame, mais ils firent des grans contre coups en son ame.

.....
L'ame de Nostre Dame touchoit et attouchoit de fort pres, et de si pres que rien plus, a Nostre Seigneur, a son ame et a son cors, duquel elle etait la source, la racine, la Mere. (61)

On aura remarqué que l'union indivisible corps - âme vivante qui constitue l'être humain fait ici que Marie et Jésus connaissent comme un échange de corps et d'âme, l'âme de Marie ayant tellement réalisé en elle l'image de Dieu qu'elle en est devenue unie au corps de Jésus. Rien, il faut le répéter avec le Père Ravier cité plus haut, n'a été écrit de si extraordinaire dans la théologie mariale ; et par là dans la théologie de l'homme, si l'on peut dire.

Voici alors venir l'image de la flèche :

Une flesche dardée rudement contre une personne, ayant outre-percé son cors, percera encores celui qui se trouvera tout touchant et joint a luy. L'ame de Nostre Dame estoit jointe en parfaite union a la personne de son Filz, elle estoit collee sur elle (61),

écrit François de Sales, reprenant le Livre des Rois (62) qui chante l'ami-
tié de Jonathas et David.

L'amour fut l'archer car sans luy la douleur n'eust pas eu
assez de mouvement pour atteindre vostre ame. (63)

IV - Mais cette mort dont la logique biblique est irréfutable, est suivie,
on le sait, d'une sorte de miracle : Marie, pour les raisons dites plus haut
doit rester au monde avec l'Eglise naissante. Miracle aussi nécessaire (quoi-
qu'inverse de lui) que celui de la Transfiguration, et comparable, François
de Sales le dira ailleurs, à la descente du Christ aux Enfers. C'est ici
que se développe l'image de la chasse qui permet de comprendre comment Marie
blessée ne meurt pas aussitôt. "Ce fut sa gloire, ce fut son triomphe" de
chérir et garder "soigneusement les traitz dont elle estoit outrepercee" et
elle ne voulut jamais les repousser. Et "partant elle desira d'en mourir
et en mourut en fin. Si qu'elle mourut de la mort de son Filz, bien qu'elle
n'en mourut pas sur l'heure" (64).

V - Le Christ meurt d'amour parce que "l'amour est aussi fort que la mort".

L'amour desiroit que la mort entrast en Nostre Seigneur,
a fin que par sa mort il peust se repandre en tous les
hommes ; la mort desiroit d'y entrer, mais elle ne pouvoit
d'elle mesme. Elle attendit l'heure, heure bienheureuse pour
nous, a laquelle l'amour luy fit l'entree et luy livra Nos-
tre Seigneur piedz et mains cloüé ; si que ce que la mort
n'eut peu faire, l'amour, aussi fort qu'elle, l'entreprit et
le fit. Il est mort d'amour, ce Sauveur de mon ame ; la mort
n'y pouvoit rien que par le moyen de l'amour : Oblatus est
quia ipse voluit. (65)

On voit avec quelle force le texte insiste sur le fait qu'il ne s'a-
git pas ici, malgré les yeux humains, les yeux "charnels", dirait saint Paul,
d'un ~~appel~~, d'un choix de la mort, mais d'un choix de la vie.

Il est donc mort d'amour, et c'est ^{qui fait} ~~ce~~ que son sacrifice de
la croix fut un holocauste, parce qu'il y fut consumé par
ce feu, invisible mais d'autant plus ardent, de sa divine
charité (66) qui le rend sacrificateur en ce sacrifice...
[C'est] son amour, par le plus excellent acte de charité
qui fut onques,

qui permit et commanda "le dernier effect" (67). Ce dernier "effect", il n'échappe à personne que c'est le "sacrifice", et que, le texte le montre de façon évidente, François de Sales, suivant en cela son goût et celui de son temps pour les étymologies, même approximatives, le prend bien dans le sens de "sacrum facere", "rendre sacré", "consacrer". On ne peut alors s'étonner que le sermon sur l'Assomption de la Vierge soit ainsi en même temps, voire avant tout, un sermon sur la Passion du Christ qui devient la Passion de Marie et de tout disciple du Christ après elle ; Passion qui est la voie d'entrée dans la gloire de Dieu. On ne peut alors s'étonner ^{d'avantage} ~~ici~~, pas plus qu'ailleurs, dans tous les sermons sur la Passion, les détails terrifiants dans la description de la Passion ^{judiciaire} ~~soient~~ absents, à la différence de ce que l'on trouve dans bien des sermons du temps ou postérieurs, pour ne pas parler des oeuvres d'art.

Ainsi, ce n'est pas l'amour qui tue et "détruit" le Christ; mais le Christ, qui est le Verbe d'amour du Créateur, se sert, si l'on peut dire, de l'amour qu'il est pour donner existence au projet divin du Royaume. La préposition de qu'utilise François de Sales ("Il est donc mort d'amour") ne doit pas faire illusion ; c'est par amour qu'il est mort et même plus que cela, plus que ce que la préposition par pourrait faire entendre : il a engagé tout son être, son essence divine, dans la conversion du monde et puisqu'il est l'amour, il ne pouvait que mourir ; puisqu'il est Dieu, le Vivant, il ne pouvait que ressusciter (non pas survivre, mais accomplir ce retournement de l'ordre apparent des choses qu'est la Résurrection) dans le déroulement imperturbable de la liberté absolue et de l'absolue logique divine,

VI - Le texte continue à souligner cette logique, et le parallélisme Christ-Marie, Dieu-Créature.

Or, puisqu'il est certain que le Filz est mort d'amour et que la Mere est morte de la mort de son Filz, il ne faut pas douter que la Mere ne soit morte d'amour. (68)

La pensée avance à petits pas, précis et minutieux. Il ne s'agit pas d'établir des équivalences à grands traits, mais d'inventorier le contenu théologique de la notion biblique d' "image". Aucun lyrisme, aucun moralisme, on serait tenté de dire aucune spiritualité dans ces pages (elle n'en sera que la conséquence) : une approche de plus en plus précise du mystère trinitaire auquel l'homme créé est associé, plus, uni dans une communion existentielle et dépassant sa logique, comme le montreront les premiers chapitre du Traitté.

C'est là, dans le sermon, que le thème de la flèche et de la blessure d'amour joue le rôle que l'on a déjà souligné. A cause de sa blessure, la Vierge "ne faisait que languir", comme la Bien-Aimée du Cantique (69).

Elle portoit tous-jours en son coeur les playes de son Filz ;
pour quelque temps elle les souffrit sans mourir, mais en fin
elle en mourut sans souffrir. O amor vulneris, o vulnus
amoris ! O passion d'amour, o amour de la Passion! (70)

La triple utilisation de la figure de réversion (si courante chez François de Sales qu'elle permet de dire que les transcriptions de sermons recueillis où elle est constante sont bien des transcriptions de ses paroles), a toujours dans les textes de l'évêque la fonction de souligner la fusion, l'union, en allant au-delà du parallélisme. On peut dire sans exagérer qu'elle est la figure stylistique de l'Incarnation et qu'elle l'est au sens propre et concret du terme "incarnation". Elle marque ici, elle dit, elle signifie, sans image, ^(au sens vulgaire du mot) que la Vierge a bien une seule âme, une seule vie avec son Fils, et non pas ^{de manière} ~~une~~ figurée. On retrouvera ailleurs cette caractéristique du style de l'évêque, liée à ce qu'il dit des signes et des symboles (donc des sacrements) dès avant ^{que} d'être évêque, dès le Chablais (71) ; mais on ne pouvait passer ici sans s'arrêter sur la valeur théologique de cette sorte de double chiasme et de figure achevée de l'échange, de ce noeud entre le créant et le créé qui, comme l'échelle de Jacob, dit l'universel échange, *donc, de l'amour sans cesse aimant et aimé.*

A quel point la vigilance doit être ici en éveil, deux points le marquent encore : la Vierge mourut sans souffrir, et on aurait trop vite fait de traduire vulnus par "blessure", avec sa résonance de douleur, surtout avec à l'arrière-plan l'image de la chasse et de la flèche. Paradoxalement en apparence mais en apparence seulement, la Vierge des douleurs est une Vierge sans douleurs, parce que blessée d'amour. Il ne peut y avoir à cela qu'une explication : la Résurrection de son Fils. Ainsi sa mort à elle est-elle bien la mort-vivante, la mort accomplissement de l'être en corps glorieux dont il a déjà été question et que l'époque de François de Sales, qui n'a pas les scrupules des rédacteurs de la Bible et en particulier de saint Paul, parce que malgré la Renaissance (72), elle se trouve plus loin du paganisme des origines, n'hésite pas, en particulier dans la poésie de La Ceppède (73), à appeler "métamorphose".

Bref, son coeur, son ame, sa vie estoit au Ciel ; comme eut elle peu demeurer en terre ? (74)

Car pour Marie s'est produit le même scandale anthropologique, si l'on peut dire, que celui qui s'est produit pour son Fils, que celui aussi qui se produit pour tout homme depuis le péché. La mort-vivante, celle qui doit accomplir l'homme dans et par cette métamorphose suprême, qu'attend dans les douleurs la création inachevée (75), ne brise pas l'unité que l'anthropologie biblique montre comme essentielle à la créature conçue à l'image de Dieu, parce qu'elle est Transfiguration.

Mais le Christ, et Marie, son image parfaite, comme il est lui l'homme image parfaite du Père, ont connu cette dislocation fondamentale qu'est la séparation du corps et de l'âme ; le voilà pour François de Sales (et la Bible), l'anéantissement à rejeter, celui qui est négation existentielle de l'homme (on comprend donc comment il y peut y avoir ^{la revanche} un "anéantissement" à rechercher, celui que la "conversion" a pour but, ce retournement vers le projet de Dieu et la finalité humaine véritable, ^{"anéantissement"} qui est union et non

désunion).

L'amour qui ... fut le vainqueur, emmenant cette belle ame comme sa prisonniere, laissa dans le corps sacré la pasle et froide mort. O mort, que fais-tu dans ce cors ? estimes tu de le pouvoir garder ? Ne te souvient il point que le Filz de ceste Dame dont tu possedes le corps, t'a vaincu, t'a battu, t'a rendu son esclave ? ... Tu sortiras tantost autant honteusement comme tu y es superbement, et l'amour qui t'a logé en ceste sainte place par un certain excès, revenant a soy mesme dans bien peu, t'en osterà la possession. (76)

On le voit, cela ne signifie pas que la Vierge Marie ne souffrit pas humainement, de même que le Christ ressentit bien les douleurs de la Passion. Mais ce sont les douleurs d'un autre ordre, celles de l'inachèvement de leur être, si l'on peut dire, qu'ils ne ressentirent point ; et parce qu'ils ne les ressentirent point, à cause de ^{leur} engagement entier, et sans retour, et sans cesse répété, ils purent connaître "la joie des douleurs" : aucun dolorisme ici, car il ne s'agit en rien des mêmes douleurs. La "blessure d'amour" vainc ou domine toutes les autres passions humaines, bonnes ou mauvaises, car elle est la Passion parfaite, le parfait "mouvement" de l'amour répondant au "mouvement" qu'est l'Esprit. On aura noté que les lignes qui viennent d'être citées comportent l'expression "certain excès", où "certain" a pris le sens de "précis".

Alors on comprend la place ici de l'image du phoenix. La Vierge Marie a connu l'accomplissement qu'est l'Assomption parce qu'elle avait "en son coeur gravées les armes de la Passion" (77) : une sorte de stigmatisation intérieure la marque, que le sermon rapproche des stigmates des saintes Catherine de Sienne et Claire de Montefalco. Ce qui compte n'est pas tant que les stigmates soient des marques visibles mais que toute la vie soit, elle, la marque de l'amour agissant, ce qui devient comme pléonastique. Et François de Sales de reprendre un jeu sur le nom de Marie que l'on connaît bien ^{à l'époque} ~~comme~~ (et que par exemple on lit dans le Second Livre des Amours de Ronsard (78) ce qui, peut-être, en change certaines perspectives, donnant

au chant d'amour du poète une autre résonance; car les prédicateurs du temps utilise souvent ce jeu de mots sans que ce soit pour eux un jeu, tant le nom porte profondément au XVI^e siècle et durant ce qu'on appelle "l'âge baroque" la valeur essentielle de l'être, selon un vieil héritage biblique) :

Aussi n'estoit elle plus qu'amour, et en nostre langage, l'anagramme de Marie n'est autre chose qu'aimer : aimer c'est Marie, Marie c'est aimer. Alles, alles heureux, o beau phoenix, ardent et mourant d'amour, dormes en paix sur le lict de charité. (79)

VII - Sa résurrection ne pouvait donc qu'être rapide, et son corps ne pouvait connaître la corruption ; jamais François de Sales n'oublie une de ses idées les plus chères et personnelles : c'est telle que nous la connaissons que la mort est la conséquence du péché. La "mort-vivante" est, elle, la conséquence et l'aboutissement de la création.

Tu es poudre et tu retourneras en poussière ; cela fut dit au premier Adam et a la première Eve. Le second et la seconde n'y ont point eu de part. (80)

Si elle ne pouvait se corrompre, la Vierge devait donc recouvrer la vie, parce qu'elle fut l'image parfaite du Créateur mais aussi parce qu'en ayant choisi d'accomplir cette image en elle, Dieu put s'incarner dans celle qui était aussi libre que le fut Eve (81); et ~~donc~~ elle devint la nouvelle Arche sur quoi s'ouvrait le sermon, elle devint le nouveau temple, le vrai tabernacle, et elle préfigura, plus, réalisa comme à l'avance ce qui devait être donné dans l'Eucharistie et continué dans l'Eglise et la communauté humaine peu à peu rassemblée.

Selon les lois générales, la Vierge ne devait pas resusciter avant le jour de la générale résurrection, ni même être exempte de la corruption ; mais l'honneur qu'elle a eu de porter devant le Père éternel, non l'Arche d'Alliance mais le Fils unique, le Sauveur, le Rédempteur, la rend exempte de toutes ces règles. (82)

Ceux, de la même façon, qui se seront le plus approchés du modèle divin et qui rencontrèrent le Christ dans les instants où ils étaient neces-

saires à son Incarnation, partageront en quelque manière le privilège de Marie ; en quelque manière seulement, car Jean-Baptiste et Joseph, puisque c'est d'eux en particulier qu'il s'agit, sans lesquels l'Ancien Testament n'eût pas reconnu sa réalisation dans le Verbe ~~et~~^à le Christ trouvé place dans une lignée et une société humaines (il y a un Fiat de saint Joseph), sont comme baptisés pour avoir "créé", en accomplissant parfaitement ce qui était, pour ainsi dire, le ministère dépendant du mystère de leur être. Idée chère à François de Sales, en filigrane dans le texte ici et inséparable de lui, mais qu'on verra souvent développée.

Le sermon ne dissimule pas que l'Ecriture ne parle point de l'Assomption, pas plus que de la mort de Marie ; mais de même que cette mort est démontrée, on a vu plus haut comment (alors que l'Ecriture parle bien de "passer outre à la mort" pour "Helie et Enoch", souvent présents dans l'ensemble du texte), de même la résurrection de la Vierge s'inscrit dans la logique ~~exacte~~ de Dieu : "raisonner" n'est pas autre chose que déduire selon cette logique, qui n'est pas celle de l'homme, et qui a nom Sagesse (on verra plus loin, qu'allant jusqu'au bout de cette déduction François de Sales dira Marie "raisonnable" dès le premier instant de son existence).

La sainte tradition qui nous enseigne qu'elle est decedee, nous apprend avec egale assurance qu'elle est resuscitee et si quelqu'un refuse credit a la tradition pour la resurrexion, il ne scauroit convaincre celui qui en fera de mesme pour la mort et trespas. (83)

VIII - Assomption et résurrection sont liées par une progression évidente de l'idée maîtresse : Lazare ressuscité mais mourut à nouveau ; Marie, ce fut "pour suivre son Filz au Ciel" (84). Ascension et Assomption sont distinctes, car le Fils monte dans les cieux de sa propre force ; Marie parce qu'elle a choisi, certes, la voie du Royaume, mais ^{l'about} parce que c'est la toute-puissance divine qui "divinise" l'homme et non l'homme lui-même ; aussi, son Fils "la tira apres soy au royaume de son saint Paradis" (85), ce qui se

déduit selon la même logique divine dans laquelle l'homme lit les prolongements de l'Ecriture :

C'est ce que tesmoigne l'Eglise, appelant ceste feste Assumption, fondée sur la mesme tradition par laquelle elle est asseurée de la mort et resurrection. (86)

Le Christ agit ainsi en fils et en Dieu, exerçant en cela la perfection de la justice divine :

Ceste Mere de Dieu mourut d'amour, et l'amour de son Filz la resuscita ; et en ceste consideration laquelle, comme vous voyes, est toute raysonnable nous disons aujourd'huy : Quae est ista quae ascendit de deserto... C'est le sujet de notre feste, c'est l'occasion de cette grande allegresse que tous les saintz celebrent en l'Eglise militante et triomphante. (87)

IX - Les mérites et les grâces de Marie la font ainsi être l'accomplissement de l'Epouse du Cantique, qui "monte du desert du monde inferieur, mais neanmoins tant parfumee de dons spirituelz que le Ciel, hors la personne de son Filz, n'a rien de comparable" (88). La vie de Marie sur terre était bien une sorte de miracle comme la vie du Christ, et son Assumption à elle comme sa Transfiguration à lui (et son Ascension) une "cessation de miracle" (89). Il en est ainsi à cause des "oeuvres" de Marie (90), continues dès les débuts de son existence ; à la différence des hommes que nous sommes, elle n'avait besoin ni de conversion ni de pénitence, dans l'amen continu et croissant qu'était sa vie (91). Toute la spiritualité de "l'instant présent" est en puissance ici.

X - Son assumption est donc son couronnement et son entrée dans la "gloire" :

Pensez comme le Pere eternel luy aura dit : Toute ma gloire est tienne (92), o mon bienaymé Filz ; Ta Mere est venue vers toy, fais la habiter au plus haut grade, et la meilleure et eminente place de ce royaume. (93)

Par Marie, c'est l'humanité entière qui est couronnée, parce que la

Vierge a vécu Magnificat et Béatitudes et permit ainsi, le sermon le répète, l'Incarnation : humble, c'est-à-dire reconnaissant son statut de créature, Marie reconnut par là même Dieu^{comme Dieu} et lui donna d'agir en devenant en son Fils la créature parfaite par son humilité aussi :

Nostre Seigneur venant en ce monde chercha la plus basse place qui y fut (94) et n'en trouva point de plus basse par humilité que la Vierge ; maintenant il la remonte en la plus haute du Ciel par gloire. Elle luy donna place selon son desir, il la luy donna maintenant selon son amour. (95)

XI - Une longue partie va conduire jusqu'à l'exhortation et la prière finales, partie qui reprend la seule idée du sermon, autour de laquelle le texte a tourné selon une logique imperturbable : Marie et son Fils ne font qu'un, et en elle s'accomplit la prophétie qu'est la Bien-Aimée du Cantique, sans que Marie connaisse aucune des erreurs même légères ou des retards qui manquent la quête du personnage biblique. Elle est aussi la parfaite reine de Saba, donnant toutes ses richesses au roi de la paix, Salomon, celui qui figure dans le sous-titre du poème de l'Ancien Testament. "Sanctifiée" (96), "sauvée", elle l'est par son Fils, Agneau de l'Apocalypse. Le sermon est encore tout proche de la grande polémique du Chablais, et l'insistance de François de Sales s'adresse, ~~et~~, aux "adversaires de l'Eglise, qui pensent bien honorer le Filz refusant l'honneur deu à la Mere" ; car "au contraire, l'honneur porté a la Mere estant rapporté au Filz, rend magnifique et illustre la gloire de sa miséricorde" (96). Ne pas lire en Marie, telle que la vénère le Catholicisme, l'accomplissement de l'Ancien Testament , est donc être infidèle à la lecture véritable de l'Ecriture. Ce sont bien là les principes du sermon de Seyssel analysé par ailleurs dans ce travail (97). Ce sont les mêmes qui ont été appliqués dans les sermons du Chablais sur d'autres points de doctrine (98). Il n'y a, ~~ainsi~~, pas à s'étonner de l'insistance de François de Sales ici, ni de cette touche qui peut sembler de polémique. Au vrai, en est-ce ? Certainement pas exactement, malgré les

références que donne le texte lui-même et qui appartiennent à la pédagogie, plutôt : il s'agit de la conclusion du raisonnement et de la démonstration qui précèdent (99). Il s'agit aussi de montrer ce qu'est la "Sagesse" véritable, et le mot, ainsi que son contraire "folie", a toutes les résonances que nous pouvons lui prêter, surtout dans les perspectives et les accents que la lecture érasmienne donne à saint Paul :

Les folz tiennent tous-jours les extremités et tout contraires ensemble. L'Eglise qui va tous-jours par le chemin royal et se tient dans le milieu de la vertu, ne contredit pas moins les uns que les autres (100),

car les erreurs commises ici remontent bien au-delà des oppositions du temps, dit le texte. L'Eglise, donc, c'est-à-dire ce qui un jour sera synonyme d'univers, comme le Traitté le dira sans cesse; l'Eglise, qui recouvrira, exprimera et accomplira la création, sera exactement la création,

determinant contre les uns que la Vierge n'estoit que creature et que partant on ne devoit luy faire aucun sacrifice, ... etablit contre les autres que neanmoins ceste sainte Dame, pour avoir esté Mere du Filz de Dieu, devoit estre reconeüe d'un honneur special, infiniment moindre que celuy de son Filz, mays infiniment plus grand que celuy de tous les autres Saintz. (100)

Car la "divinisation" de l'être humain en l'Incarnation, ne fait pas qu'il ne soit créature, et non créateur, quelle que soit la perfection de son adhésion à la volonté divine :

La Vierge n'est pas la creatrice, mais pure creature quoy que tres excellente. (100)

Cette "excellence" dans l'exercice parfait d'une liberté parfaite, les lignes précédentes en ont rassemblé toutes les caractéristiques que le sermon a minutieusement et progressivement présentées. L'Eglise

remonstre que la Vierge est creature mais si sainte, mais si parfaite, mais si parfaitement alliee, jointe et unie a son Filz, mais tant aymee et chérie de Dieu, qu'on ne peut bien aimer le Filz que pour l'amour de luy on n'aime extremement la Mere, et que pour l'honneur du Filz on n'honore excellemment la Mere. (100)

Par cette "excellence", encore

en une certaine façon la Vierge est plus creature de Dieu et de son Filz que le reste du monde. (100)

(Ne pas avoir été marquée du péché, l'Immaculée Conception étant au centre de la pensée salésienne, on le voit, fait que Marie, nouvelle Eve, était plus dangereusement tentée que toute autre créature. On a déjà aperçu plus haut cette idée que d'autres pages des sermons développeront longuement). Et la phrase continue ainsi :

pour autant que Dieu a créé en elle beaucoup plus de perfections qu'en tout le reste des creatures, qu'elle est plus rachetée que tout le reste des hommes, parce qu'elle a esté rachetée non seulement du peché, mais du pouvoir et de l'inclination mesme du peché, et que racheter la liberté d'une personne qui devroit estre esclave, avant qu'elle le soit, est une grace plus grande que de la racheter apres qu'elle est captive. (100)

La méditation, enfin complète, se ferme alors sur elle-même comme une sphère cosmique, reprenant l'image biblique initiale de deux grands "luminaires", dont l'un n'éclaire que par l'autre. Le Cantique répond à la Genèse ; Marie, comme luminaire fait pour "praesider a la nuict" (101), c'est-à-dire au monde des créatures, à celui de la création qui veut voir son achèvement, "reçoit sa clarté de celle du soleil, car elle reçoit sa gloire de celle de son Filz" (102). La méditation se ferme^{donc} et achève son déroulement circulaire mais sans se clore ; en une sorte de spirale, elle monte peu à peu vers "ce grand arc du ciel, ce grand signe de la réconciliation de Dieu avec les hommes" (103) qu'est le Christ qui a pu être "Fils" grâce à elle, ^{elle} qui s'est faite peu à peu, dans un Fiat continûment renouvelé.

C'est pourquoi elle est "nostre advocate" puisque "son Filz est nostre advocat" (104). Et l'homme de loi en François de Sales, docteur in utroque jure, n'oublie pas l'étymologie du mot. Marie est l'avocate parfaite, celle de la prière du Souvenez-vous qu'il a récitée à Paris, lors de sa plus grande crise à propos de la prédestination.

Le Sauveur est avocat de justice, car il plaide pour nous, alleguant le droit et rayson de nostre cause ; il produit nos pieces justificatives, qui ne sont autres que sa redemption ... ; il confesse a son Pere que nous sommes debiteurs, mais il fait voir qu'il a payé pour nous. Mais la Vierge et les Saintz sont advocatz de grace : ilz supplient qu'on nous pardonne, et le tout par la Passion du Sauveur ; ilz n'ont pas pour monstrier de quoy nous justifier, mais s'en confient au Sauveur ... Si Jesus Christ prie au Ciel, il prie en sa vertu ; mais la Vierge ne prie que comme nous en la vertu de son Filz. (105)

D'où l'évidence logique : "Ne voyez-vous pas que tout cela revient a l'honneur de son Filz et en magnifie la gloire ?" (105)

XII - On ne peut donc que prier par Marie et comme Marie dont l'Evangile ne rapporte^{substantive} des paroles adressées aux autres, et, en particulier, en deux occasions : la Visitation et Cana ; les deux fois elle prie pour les autres, Elisabeth et ceux des noces :

En ces deux actes est compris l'exercice de la charité et volonté de la Vierge a l'endroit des hommes ; c'est de prier pour eux. (106)

Et de leur répéter : "Faites tout ce que mon Filz vous dira" (106), à l'image de ce qu'elle fit elle-même.

Ainsi l'imitation de Jésus-Christ passe-t-elle par l'imitation de la Vierge : "O Chrestiens, voulons nous que la Vierge nous exauce ? exauçons la. Voules vous qu'elle vous escoute ? escoutes la" (106).

Parce qu'il prêche à Paris, en Saint-Jean-de-Grève, et que Marie est l' "estaille de mer" dont parle saint Bernard (107) et à laquelle font penser les litanies, Paris doit particulièrement s'adresser à elle, dit François de Sales ; il rassemble brièvement les points du sermon, et adresse alors à la Vierge cette prière qui depuis l'Eglise et le Pape passe aux évêques, en particulier à celui de Paris, au roy, petit-fils d'un des saints qu'il aime le plus ("le bienheureux saint Louys" (108)), à la reine Marie, au royaume, au dauphin :

Vous estes estoille de mer, hé, soyes favorable au navire de Paris, affin qu'il puyse surgir au saint havre de gloire, pour y louer le Pere, le Filz et le Saint Esprit es siecles des siecles. Amen. (108)

Il y a ici plus qu'une traditionnelle prière que les circonstances du sermon auraient accentuée : la véritable puissance est celle de Marie, et les rois, les puissants de ce monde ont à réfléchir sur le renversement de valeurs que sont les Béatitudes, de même qu'au sens exact sans doute de la fonction de droit divin quand telle est la leur ; (ce sera une des grandes convictions de François de Sales, sujet en quelque sorte de trois états, la Savoie, la France, Genève (109)); à réfléchir aussi sur ce qu'est la mission de continuer l'Incarnation qui leur est confiée : la prière finale s'appuie sur David autant que sur saint Louis.

Telle est la fin de ce sermon célèbre. On en retiendra la puissance de l'analyse et l'audace joyeuse de la théologie, dominée par une méditation à la fois vertigineuse et logique du mystère de l'Incarnation ; une logique, à la fois du syllogisme et de l'analogie appuyée sur les quatre sens traditionnels, ^{qui} sous l'un et l'autre de ses aspects, une rigueur vigoureuse et inébranlable : c'est qu'une seule et même lecture des Ecritures, cohérente et constante tout au long de la vie de François de Sales la guide, la mène. Aussi le sermon peut-il reposer sur une seule idée, comme il le dit lui-même au début du point XI (110), qui est démontrée autant que considérée sous tous ses aspects, d'une façon circulaire et linéaire à la fois. Cette manière discursive d'avancer, toute particulière, qui atteindra son plus grand degré de perfection dans le Traitté (le plan en est sans doute le chef-d'oeuvre salésien), souligne la cohésion d'une lecture en parallèle, simultanée, du monde humain et divin dont la communion devient alors évidente. Bien entendu, on ne parlera plus guère ainsi après ; on a vu qu'avant, on ne parlait guère ainsi non plus. Même la prédication salésienne, telle qu'elle nous reste, n'offre guère d'exemples comparables, aussi achevés, poussés

aussi loin ; et elle tendra de plus en plus vers l'homélie familière, tout en gardant une parenté évidente avec ce texte. Mais que telle soit la tendance exacte du déroulement du raisonnement salésien (c'est à dessein que le mot "déroulement" est employé ici), la forme de la pensée et ses normes, le Traitté encore une fois, en est la preuve absolue. Après tout, ce sermon tel qu'il nous est parvenu sous sa forme imprimée, est une oeuvre écrite, comme le Traitté. Le Traitté comme le sermon ont pour sujet l'amour parfait, de Dieu pour sa créature, de la créature pour Dieu. Cet échange incomparable et achevé se trouve dans le Christ et la Vierge ; l'Incarnation du Fils se continue déjà en Eglise par sa Mère. "L'excès" du Christ a connu la réussite et cette réussite peut donc se continuer.

Que le Traitté soit, pour Marie, créature "achevée" et amour humain parfait, entièrement en union avec ce sermon, on en a la preuve absolue : les chapitres 13 et 14 (111) qui terminent le Livre VII^{du Traitté} reprennent la même théologie et parfois les mêmes termes et les mêmes images^{que le sermon}, en particulier le chapitre 13, dans un exposé cependant plus large dans son sujet et plus resserré dans son expression (112).

Le portrait de Marie comme perfection de l'être humain se retrouve tout au long de l'oeuvre salésienne. L'exposé en effet se déroule et l'argumentation s'ordonne^{selon} le même "bon sens", celui qui s'oppose aux "folz" dont on a vu plus haut le sermon pour l'Assomption 1602 parler ; ni uniquement, ni principalement moralistes, comme certains sermons catholiques, surtout ceux de la prédication populaire (mais ailleurs François de Sales ne refusera pas les tableaux familiers issus du genre traditionnel de l'exemplum), ni essentiellement analyse et explication du texte à la manière de la prédication protestante surtout, le sermon s'appuie sur une théologie en marche, si l'on peut dire, qui avance au départ de ses sources bibliques, en même temps^{qu'il s'appuie} sur une méditation mystique. Théologie non figée, mystique pour la lire, ce sont les deux lignes qui encadrent le déroulement du

sermon. On n'oubliera jamais que pour François de Sales "mystique" a le sens de "caché" (113), mais non pas avec celui d'une révélation réservée à quelques initiés ; au contraire, le sens mystique est offert à tous, il doit être révélé à tous. François de Sales reprend toujours à son compte l'étymologie du mot "apocalypse". La lecture de la révélation n'est jamais finie, et si elle marche vers son terme, ce terme ne sera atteint qu'à la fin des temps. Il faut donc avancer, continuer, ne pas sans cesse revenir en arrière et s'y cantonner. C'est cela la vie de l'âme. Ancrée dans l'Ecriture et la tradition de l'Eglise, la lecture du croyant, guidée d'un côté donc par le bon-sens et de l'autre par la mystique, doit oser aller de l'avant, instaurant une véritable curiositas. Cela, même au risque de ne pas se voir suivie (qui, comme l'évêque pense que saint Joseph et saint Jean-Baptiste furent lavés de la faute originelle ?) ; mais sans aucun risque, à cause de ces deux "garde-fous", sans jeu de mots, de tomber dans l'hérésie, dans ce choix qui sépare celui qui lit de tout un aspect de la révélation et de la tradition.

Le fameux texte de la Defense de l'Estendart de la Sainte Croix au livre IV, au chapitre 12, dans les perspectives d'une analyse des symboles, signes et sacrements insérée dans la polémique antiprotestante du Chablais ne dit pas autre chose ; on ne peut même pas penser que ce qui est pour François de Sales une sorte de "loi de nature", s'applique à des domaines différents, qu'il parle des signes, du mystère des êtres, comme à propos de Marie, ou de la nature ; ainsi que toute véritable loi, celle-ci est universelle ; ce sont les mots souvent cités auxquels il faut revenir :

Les signes naturelz, sans l'entremise d'aucune institution, par la naturelle liaison et proportion qu'ilz ont avec leurs objectz, ils les signifient et representent. (114)

Marie n'est-elle pas le grand signe qui apparaît dans le ciel de l'Apocalypse (115) ? Toute la tradition le dit. On voit ainsi que "l'institution" dont il s'agit dans la phrase n'est pas l'Eglise, mais tout système ou toute grille de lecture humaine, intellectuelle, conventionnelle, le mot

n'ayant ici rien de péjoratif. Dans ces perspectives l'Eglise, quelles que soient ses "errances" pour parler, on l'a vu, comme François de Sales qui ne les niera jamais, n'est pas une institution.

Voilà ce que montre en perfection le sermon de 1602 et qu'il faut garder présent à la mémoire pour comprendre ce qui parfois peut ^{paraître} sembler surprenant par la présentation de l'homme réalisé dans le personnage des saints, en particulier ^{du} celui de Marie. Bien entendu, on n'éprouvera pas le même étonnement dans la lecture de la nature par exemple ; et pourtant les principes sont les mêmes (116). La conclusion aussi sera la même : la persévérance et la fidélité de Dieu sont sans faille et n'attendent que l'homme qui, parce qu'à son image, ^{parce} que microcosme du macrocosme (117), peut tout pour se réaliser dans le bonheur (on n'insistera jamais assez sur le fait que François de Sales n'aime guère les représentations de la Vierge affaissée dans la douleur (118)) ; car ce bonheur est à la fois (et indissolublement) personnel et unique, ^{ainsi que} communautaire ; ^{et} communautaire à plus d'un titre : lié à la communion de la Trinité par le Christ, à la communion dans l'histoire biblique par le soutien des textes scripturaires, à la communion des saints, passés ou contemporains, manifesté par l'assistance mutuelle naturelle (119) et la charité vécue (ce sera l'un des sens les plus évidents de la méditation du mystère de la Visitation). Un universalisme salésien a ainsi déjà pris corps et ce sermon en est la première de nombreuses et éclatantes manifestations postérieures, dans toutes les oeuvres, qui va se construire sans cesse, toujours avançant, mais toujours avec les plus grandes prudence et vigilance : lentement, "tout bellement", méthodiquement et joyeusement (120), sans lâcher jamais l'un des fils conducteurs, sous peine d'errance, mais sans jamais s'arrêter ; se redisant sans cesse sans se répéter cependant, dans une sorte de simultanéité continue, comme l'éternelle litanie d'amour qu'est l'Incarnation réussie. Toute une pratique si l'on ose dire de l'Incar-

nation du Verbe dans le verbe, qu'on ne saurait, du moins dans cette partie du travail séparer (séparer l'âme et le corps, le mot et l'idée est, dans les perspectives où nous sommes, ^{intellectuelle,} la mort) se fait jour.

Toute la théologie de la rhétorique salésienne se retrouve enfin dans ces pages, telle que nous l'avons vue au début du travail et telle qu'elle se montrera sans cesse après : qui ne voit que cette méditation intellectuelle et mystique n'existe qu'en fonction de celui qui écoute ? Bien entendu, c'est le propre de toutes les oeuvres oratoires en particulier, ne serait-ce que par leur aspect pédagogique. Mais il y a beaucoup plus ici : on l'a dit plusieurs fois, la Vierge n'existe que par, pour, dans et avec le Christ, donc avec tous ceux qui vivent à son imitation. Le sermon de 1602 montre que prédicateur et auditeur ne sont pas séparés ; le "ministère" ne "met à part" que dans le sens évangélique du terme : il "met à part" pour le service des autres et en leur nom (et il convient de prendre le mot "service" dans son sens plein et étymologique, comme l'Evangile le fait). Le sermon entier est une prière, autant et plus qu'une leçon ; prière pour et avec les autres, il est bien communion avec Dieu et les autres, il est bien incarnation et Eglise, comme Marie, "nouvelle Arche", pour parler comme il le fait, fut le temple de l'Incarnation du Christ, le lieu où il put enfin "habiter" avec son peuple et devenir l'un de ses membres ; ^{il} fut aussi en elle-même l'Incarnation continuée et accomplie, ainsi que chaque sermon doit tendre à l'être.

On comprend la sensation que put produire une telle forme de prédication et que, par aussi son charme personnel, le dépaysement que causaient la lenteur de sa parole et de son accent auquel Paris n'était pas habitué, François de Sales, qui eût pu les faire rire, ait en réalité fait courir les foules de la capitale. Souvent nouvelles, et très nouvelles, les idées ne l'étaient pourtant pas toujours, ^{vraiment} ancrées qu'elles sont dans la grande tradition. Mais l'impression de vigueur douce qui se dégage encore aujourd'hui du sermon ne pouvait qu'être encore plus sensible alors : sous la

mystique la plus ouverte à tous, et la plus heureuse, apparaissait la redoutable force de l'argumentation et la puissance de déduction de celui dont on savait bien alors à Paris qu'il avait fini par réussir en Chablais, dans une cause qui paraissait perdue d'avance.

x

x x

On ne sera pas étonné que de nombreux autres textes parlent de Marie. Où pourrait-elle n'être pas ? Un simple regard sur la Table de concordance des sermons selon l'ordre liturgique et selon l'ordre chronologique (121) suffira. Il n'y aurait aucun intérêt à refaire ici le même relevé ; on se contentera donc de rappeler que la dévotion personnelle de François de Sales à Marie est toute pleine d'intensité, depuis en particulier ses années de formation, avec son étude du Cantique des Cantiques et sa grande crise sur la prédestination, qu'il a peut-être composé une et, peut-être, encore, deux admirables prières à la Vierge (122), qu'il a su ce qu'était la valeur "incarnée", "respiratoire" et vitale de la récitation du chapelet (123) (il n'y manquait aucun jour), qu'enfin l'Ordre bien-aimé qu'il fonda avec la baronne de Chantal, s'il fut un temps marqué du nom de sainte Marthe (qui ne fut d'ailleurs jamais reniée comme exemple de spiritualité) porte toujours aujourd'hui celui de Visitation-Sainte-Marie (124).

C'est le portrait de Marie, telle que nous l'avons vue en gloire dans le sermon pour l'Assomption 1602, qu'il faut maintenant regarder dans le détail de sa personnalité et de sa vie quotidienne pour voir en elle s'accomplir le monde nouveau. Bien évidemment nous allons parfois rencontrer les mêmes aspects que ceux sur lesquels s'étend le sermon ; mais il en est bien d'autres aussi : il ne faut pas oublier que la plupart des textes qui vont être utilisés ^{maintenant} sont postérieurs au sermon et souvent découlent de l'es-pèce de synthèse qu'on y trouve de la pensée mariale salésienne.

x

x x

Les noms de Marie -

Le plus célèbre de ces noms est sans doute l'anagramme du nom "Marie" en "Aimer" que donne le sermon de l'Assomption (125), anagramme qui pour la joie de François de Sales certainement, donne l'infinitif du verbe, c'est-à-dire l'action. Mais il en est d'autres : l'époque, et d'autres avant elle, aime les noms, les jeux sur les noms, révère leur valeur et leur puissance qui exprime secrètement l'être. On pensera seulement, mise à part la littérature du XVIIe siècle, à saint Jérôme, à Isidore de Séville ou à l'Hebraicorum Chaldaeorum Graecorumque Nominum interpretatio que contient la Vulgate (126). Or dans cet index on lit :

Maria, Exaltata, amaritudinis mare.

François de Sales n'utilisera guère, ou en l'interpétant très largement, la seconde partie de l' interpretatio , mais beaucoup la première, avec toute la liturgie mariale d'ailleurs, ^{en}ven faisant à la fois un écho des litanies et une sorte de "définition" de Marie.

La tres sainte Vierge produisit son Fils virginalement, ainsy que les estoilles produisent leur lumiere. Or Nostre Deme porte en son nom la signification d'estoille de mer ou de l'estoille matiniere. L'estoille de mer c'est l'estoille du pole vers laquelle tend tousjours l'aiguille marine ; c'est par elle que les nochers sont conduits sur mer et qu'ils peuvent connoistre où tendent leurs navigations. Chacun sçait que les Anciens Peres de l'Eglise, les Patriarches et les Prophetes ont tous regardé cette estoille polaire et dressé leur navigation a sa faveur ...

La tres sacrée Vierge est aussi cette estoille matiniere qui nous apporte les gracieuses nouvelles de la venue du vray Soleil. (127)

On sait comment et combien la métaphore de la vie-navigation est habituelle chez François de Sales (128) et qu'elle ne lui est par ailleurs aucunement personnelle. Ce qui lui appartient davantage, est la valeur qu'il lui donne, d'une navigation linéaire, orientée, non pas d'une navigation circulaire, en retour, d'un des ~~voies~~ ^{voies} antiques. La notion du temps humain biblique, qu'on retrouve chez lui, n'est pas celle d'Homère, et le paradis

perdu n'est pas le paradis de l'avenir ; le paradis perdu était, comme l'homme d'avant et d'après le péché, inachevé ; création incomplète, incarnation esquissée mais non "parfaite", au sens premier du mot, il doit être comme remplacé par l'achèvement du Royaume, qui n'est pas derrière l'homme, mais devant lui (129). Dans sa liberté, l'être humain peut accomplir ce geste de création, que le Père lui a confié dès la Genèse mais qu'il a refusé, qu'il a détourné. Marie, accomplissement de la création, est ainsi l'exemple plus que le guide ; elle marche sur la voie, elle précède l'humanité, qu'elle porte en elle. Et cette marche est prédication par l'exemple, et prédication infaillible à qui la suit. Aussi est-ce à bon droit qu'une des premières à la reconnaître, sa cousine Elisabeth, l'appelle "Madame" (130), elle qui est l'humilité parfaite : François de Sales reviendra souvent sur la marque que donne ce titre à la Vierge. Mais la puissance de la Vierge, ce par quoi elle est la dame, la maîtresse, celle qui domine, c'est son parfait accomplissement de la créature en elle. Exaltata.

On voit comment, par sa conversion, Marie-Madeleine rejoint la Vierge. Mais il faut déjà noter la joie que François de Sales a à leur voir porter le même nom : prononçant un sermon de vêtue, en la fête de sainte Marie-Madeleine, le 22 juillet 1621, pour les Soeurs Louise-Dorothée de Marigny (à qui, on l'a vu, les sermons doivent tant), Louise-Bonaventure Rebitel et Claude-Agnès Daloz, alors qu'elles vont donc revêtir l'habit symbole de "l'homme nouveau" qu'elles deviennent, il sourit en parlant de leurs noms. Mais jamais il n'est plus sérieux que lorsqu'il sourit.

Je vais finir en vous demandant quel nom vous voulez, mes cheres Filles. Dorothée, me direz-vous. Or sus, Dorothée, qui veut dire don de Dieu, ainsy soit-il. Bonaventure, car vous avez receu aujourd'huy une bonne aventure, et si vous estes fidelle vous en recevrez encore de tres bonnes ; Bonaventure donc, ainsy soit-il. Agnes, qui signifie aigneau. Que vous serez heureuse si vous vous rendez simple et douce comme un aigneau ! Or sus, Agnes, ainsy soit-il. Mais outre ces trois noms je vous en veux donner un quatrieme qui vous sera commun et duquel je vous appelleray en finissant. C'est

celuy des deux grandes reynes, vos maistresses et protectrices, à sçavoir la sacrée Vierge Marie vostre Mere, et Marie Magdeleine, lesquelles sont toutes deux nommées Marie, qui signifie estoile de mer ou mere amere, dame exaltée, illustrée ou illustratrice. (131)

Le paragraphe continue en développant le sens d' "étoile" (pour en faire un exemple), de "mer", pour réceptacle de bénédictions divines, d' "amère" en raison du combat qu'est la vie spirituelle, d' "exaltée" comme synonyme de vainqueur reconnu dans ce combat, d' "illustrée" (parce que la lumière vient en Marie de Dieu ; c'est la méditation des "deux luminaires" du sermon de l'Assomption 1602^{qui reprend le thème de la vie de la Vierge}, entre autres), d' "illustratrices" (et François de Sales finit sur ce qui est action), parce qu'à nouveau les nouvelles "Marie" doivent travailler à être des exemples parfaits. Ainsi, particulièrement dans la vie religieuse, Marie sera bien l'Abbesse (132), la "divine abbesse" (133), c'est-à-dire la mère parfaite comme elle l'est du Christ.

La vie de la Vierge -

Son enfance a été comme parallèle à ce que devait être celle du Christ : avant qu'il ne vînt, parce qu'elle vivait des Ecritures, elle imitait le Verbe qui déjà vivait en elle. Si elle est déjà la Sagesse, et la "raison", on le verra plus loin, son enfance reste cachée comme le sera la vie à Nazareth (et avant) de son Fils.

Et qui ne s'estonnera de voir ceste celeste Enfant dans ce berceau ... vouloir et acceptée d'estre tenue et traitée de tous comme un simple enfant et en tout semblable aux autres ? (134)

C'est vraiment la nativité de la Vierge. Comme elle apprendra avec Joseph au Christ les humbles et nécessaires gestes de chaque jour, sa vie de petite fille est celle de toutes. Les tableaux se succèdent sous la plume et dans la bouche d'un évêque dont la vie en famille fut bien remplie, et il n'y a pas imagination pieuse ou sensiblerie ici, mais une sorte de représentation des scènes, quasi ignacienne. Lors de la Présentation, elle

fut portée par ses pere et mere une partie du chemin, et l'autre partie elle vient avec ses petits pieds, tousjours aydée neanmoins.

Car, quand ses parents

trouvoyent quelque plaine ils la posoyent en terre pour la faire marcher, et alors cette glorieuse Infante du Ciel eslevoit ses petits doigts pour prendre la main de son papa et de sa maman, de crainte de faire quelque mauvais pas,

non que ses parents fussent fatigués de la porter, ^{mais} pour la joie de "luy voir faire ses petits pas" (135).

Tableau qui fait plutôt, dans la littérature pieuse, ^{littéralement} partie de la peinture de l'enfance de Jésus que de celle de Marie donc.

Mais les charmants tableaux vont vite montrer que la théologie la plus élevée les sous-tend. On a vu plus haut, à propos de l'homme, comment une certaine forme de la raison n'est pas autre chose, pour François de Sales, que la Sagesse divine, celle qui, de toute éternité accompagne le créateur (136) et que la liturgie a de longue date associée à la Vierge.

Qu'elle soit, dès la peinture de ses premières années, comme une image de celui qui sera l'Enfant Jésus, qu'elle soit la dernière prophétie, par sa vie (le raisonnement salésien par grands parallélismes d'images comme miroirs anticipant la réalité révélée fonctionne aussi ici de la même manière qu'ailleurs : avant le Christ, Marie est pour ainsi dire encore de l'Ancien Testament), qu'elle soit, en même temps, l'exact symétrique d'Eve, c'est-à-dire libre comme elle et sans la cicatrice du péché qui en quelque sorte excuse partiellement les enfants des hommes (partiellement seulement puisque le Christ est venu), est logiquement obligatoire, dans les perspectives divines, pour que la venue du Sauveur soit justement le fruit de la liberté humaine parfaite. Pas plus que le Christ, nouvel Adam, Marie, nouvelle Eve, ne peut avoir été touchée du péché. Ils sont, comme êtres humains, les maîtres, les rois du monde, ^{et} tels que le devait être l'homme pour qui le monde a été

fait, au-dessus, par là, des anges. Pas plus que le Christ, donc, elle n'a besoin d'être purifiée ni d'aller au Temple. Mais cette Purification va être pour elle le premier acte de sa vie publique, si on peut parler ainsi de celle qui vécut en perfection la "vie cachée" (encore que la spiritualité de la vie cachée soit bien autre chose que ce que l'on dit couramment, on le verra) à Nazareth.

La Présentation est le premier pas de sa vie officielle où la loi va s'accomplir. Il en sera de même pour le Christ de la Purification.

Quelle humilité plus grande et plus profonde se peut-il imaginer que celle que Nostre Seigneur et Nostre Dame pratiquent en venant au Temple, l'un pour y estre offert comme tous les autres enfans des hommes pescheurs, et l'autre se venant purifier ? (137)

Marie en particulier avait

reçu une grace si excellente dès l'instant de sa conception que celle des Cherubins et Seraphins ne luy est nullement comparable ? Car si bien Dieu les prevint de sa grace dès leur creation pour les empescher de tomber en peché, neanmoins ils n'y furent pas confirmés dès cet instant en sorte qu'ils ne peussent plus prevariquer, ains le furent par apres en vertu du choix qu'ils firent de se servir de cette premiere grace, et par la volontaire soumission de leur franc arbitre. Mais Nostre Dame fut prevenue de la grace de Dieu et confirmée en icelle au mesme instant de sa conception, de sorte qu'elle ne pouvoit en descheoir ni pecher. (137)

Elle fut donc "présentée" et "purifiée", et cette purification fut comme une consécration officielle, qu'elle choisit de faire.

Pour cela elle voulut se retirer au Temple ... [Pourtant] quant à elle, il suffisoit, pour perseverer en son bon propos qu'elle se fust donnée à Dieu dès le premier moment de sa vie, (138)

parce que temple de la Sagesse et Sagesse elle-même, elle eut

l'usage de la rayson dès l'instant de sa conception, et au mesme instant elle vit comme la divine Bonté la preserva du precipice du peché originel, où elle alloit tomber si sa main toute puissante ne l'eust retenue. Pour reconnaissance de cette grace, elle se dedia et consacra des lors si absolument à son service que la parole qu'elle donna à la divine Majesté

fut irrevocable. Mais nonobstant cela, elle tint l'espace de trois ans sa resolution close et couverte sous les apparences de l'enfance. Je dis donc les apparences, parce qu'en effet elle n'estoit point enfant, ains ayant l'usage de la rayson, elle menoit une vie purement contemplative. (138)

Et voici le parallèle attendu avec Jésus :

C'estoit un si sage enfant qu'il ne s'en peut jamais imaginer (139) un semblable, excepté son Fils bien aymé. (138)

Le texte continue en dessinant à nouveau la scène de Marie marchant entre son père et sa mère (140). Car agir, même obscurément, est une des grandes leçons de la Vierge, celle même de la vie cachée à Nazareth où, on vient de le voir, par la "rayson" elle mène "une vie purement contemplative".

Il est évident, et on l'a répété assez longuement à dessein ici, que ce qui fait que Marie est habitée par la "rayson" - Sagesse reprend ce qui a été dit plus haut, à propos du mystère divin de cette Sagesse ; de même qu'il n'était pas possible que l'exposé alors ne parlât pas de Marie, de Joseph, ou d'autres saints, car, surtout dans les sermons, ^{François de Sales} n'est que très rarement théorique et n'est peut-on ^{dire} jamais abstrait, toujours appuyé qu'il est sur des exemples concrets, la plupart du temps scripturaires, qui sont comme le champ d'expérience à partir duquel le raisonnement se construit, de même ne peut-on présenter l'incarnation d'une idée centrale de la pensée salésienne dans un personnage sans répéter les conclusions auxquelles le raisonnement est arrivé. D'autant plus que saisi comme par une ivresse de la contemplation, la méditation et l'enseignement de François de Sales sont volontiers répétitifs (sans doute aidés en cela par le recueil personnel des préparations antérieures) ; c'est le fait de toute pédagogie et c'est aussi ce qui souligne l'unité de la pensée de l'orateur : nous sommes bien loin d'une ^{simple} de renouvellement, mais la liturgie du temporel comme du sanctoral étant par essence répétitives selon le cycle annuel, ce n'est pas ce qui est l'essentiel qui variera, dans le sermon, mais ce qui tient à l'auditoire, au moment, à mille détails secondaires. Ainsi il n'est pas indifférent de

voir que même un tableau va se retrouver identique, développé ou esquissé seulement (là sera la différence) alors que pourront varier les références scripturaires, dont on voit que François de Sales s'était comme constitué une sorte de fichier thématique.

Cette unité profonde personnelle lui permet de souligner la cohérence parfaite des mystères sous l'éclairage qu'il leur donne, qui est celui de Noël. Purification et Présentation pourront être rapprochées, et Marie être la parfaite image, icône ou métaphore de son Fils. On traitera à part des textes sur le mystère de la Visitation. Mais ce qui est dit ici aidera à comprendre que pour François de Sales, il soit le mystère central de la pratique de toute vie "religieuse", dans le monde ou en religion.

Comme le Christ est donc "nostre Chef et souverain Capitaine", Marie est nostre "Capitaine" (141), tout comme elle est d'avance semblable au Christ pour sa soumission au Père et à tout un chacun pour l'amour de lui. Lorsqu'elle est "présentée" au Temple, Marie donc y va aussi "poussée de sa propre volonté", prête à dire, et comme impatiente du moment où elle le pourra :

Me voyci entre vos mains comme une boule de cire, faites de moy tout ce que vous voudrez, je ne feray nulle resistance (142),

ce qui est déjà l'Annonciation et, en même temps la fameuse "condescendance" (le mot est dans le texte) de l'amour du prochain.

Elle commença dès lors à imiter son Fils qui devoit estre si soumis a la volonté d'un chacun, que si bien il estoit à son pouvoir de resister à tous, il ne le voulut pourtant jamais faire. (142)

Dans la partie scotiste de sa théologie, on a vu que pour François de Sales, Dieu a aimé l'homme depuis toujours, et dans son Verbe éternel. Dans le temps, mais entrant par sa création et lors de son adhésion au Royaume dans l'éternité, Marie, dit le sermon pour l'Annonciation de 1621,

est cette unique fillette qui a plus excellemment aimé le Divin Espoux que jamais nulle creature n'a fait ni fera ; car elle commença à l'aymer dès l'instant de sa conception glorieuse aux entrailles de la bonne sainte Anne, se donnant à Dieu et luy dediant son amour dès qu'elle commença d'estre. (143)

Adulte, donc, d'une certaine manière, dès le commencement le plus secret de son existence (144), parfaite et de façon permanente,

sans jamais varier ni discontinuer, non pas mesme un seul moment [,] elle ne fut jamais sujette au changement et ne peut jamais se desprendre de cette premiere union et adhesion qu'elle fit alors de sa volonté avec celle de Dieu (145),

[Adulte, elle l'est cependant par l'adhésion continue de sa volonté. Sa vie est un Amen et un Fiat, sans cesse renouvelés d'instant en instant, comme le Père Créateur pense d'instant en instant la création, parce qu'il est l' "acte tres pur et tres simple" dont parle le Traitté, et bien d'autres textes (146) ; la Vierge est ainsi l'exact symétrique, comme son Fils, du Père immuablement actif.

Elle alla tousjours adhérant à la divine volonté, si qu'elle meritoit sans cesse de nouvelles graces ; et plus en recevoit, plus son ame se rendoit capable d'adherer à Dieu, en sorte qu'elle s'unissoit plus que jamais et affermissoit sa premiere conjonction avec luy. (147)

Le voilà bien "l'acte tres pur et tres simple" réalisé, incarné, dans une creature, image prophétique de l'homme parfait qui naîtra d'elle. Si elle agit et se meut, ~~comme~~ la Trinité action parfaite et infinie, c'est, elle aussi, en s'accomplissant.

Si donc on peut trouver du changement en la tres sainte Vierge, ce n'est que pour s'unir davantage (147)

à Dieu. C'est ^{ici} l'action même du Père vers le Fils et du Fils vers le Père, ~~et~~ qui est l'Esprit. Un recueil de "similitudes", datant des années 1612-1614, dit merveilleusement qu'elle est ainsi "le midi des creatures" (148), parce que

ou le soleil bat a plomb, il n'y a point d'ombre ; ainsy en la Vierge, regardee directement a plomb par Nostre Seigneur, il ny a nulle ombre de peché (149).

Et le texte continue en citant une partie du Magnificat, d'après le verset 48 du chapitre I de l'évangile de saint Luc.

Marie est donc la perfection, l'achèvement en train de s'accomplir de la création, par sa volonté même, et par celle du Père :

Quand il plairoit à Dieu de recreer derechef plusieurs mondes, il ne sçauroit pourtant faire qu'une pure creature fust plus que la Mere de Dieu. (150)

Marie est l'arche incorruptible que le Temple préfigurait (c'est pourquoi elle devait connaître l'Assomption (151) et sa résurrection est bien l'image de celle du Christ (152), alors que Marie a souvent été dans sa vie, on l'a dit, comme le dernier prophète de son Fils.

Le moment essentiel de la vie de Marie est celui où elle est enceinte, et où seul Joseph le sait d'abord, et où, surtout, seuls jusqu'à la Visitation, puis avec Elisabeth, Zacharie (et Jean-Baptiste), ils savent que l'enfant est celui du mystère divin. Marie est alors au sens propre, le temple nouveau et le tabernacle, elle est aussi l'Eucharistie, elle est donc aussi l'Eglise. Le chrétien qui communie renouvelle et continue le geste et l'être de Marie à la Visitation qui porte l'enfant et va vers l'autre, qui aussi porte celui qui achève l'Ancien Testament, "l'autre", dans la vie de l'Eglise, porte aussi le même Christ. L'imitation de Jésus-Christ, on avait déjà pu le dire bien des fois, passe par l'imitation de Marie.

Que faire pour estre parente de notre amiable Souveraine ? O Dieu, il y a mille moyens pour cela. Voulez-vous estre parente de la Vierge ? Communiez, car en recevant le saint Sacrement, vous recevrez la chair de sa chair et le sang de son sang, puisque le pretieux corps du Sauveur, qui est dans la divine Eucharistie, a esté fait et formé de son plus pur sang par l'operation du Saint Esprit.

Et parce que communier sans vivre de sa communion n'est rien, liant

deux idées essentielles, le texte continue aussitôt ainsi :

Ne pouvant estre parente de Nostre Dame en la mesme façon
qu'Elizabeth, soyez-le en imitant ses vertus et sa tres
sainte vie. (153)

Deux idées donc essentielles se commandent ici l'une l'autre : la vie
devient Eucharistie, l'Eucharistie devient l'Incarnation continuée, à la
lumière de la Visitation. Toute la spiritualité de "la vie cachée" se des-
sine à nouveau en arrière plan.

Avant que "la vie cachée" de Nazareth ne devienne la grande caracté-
ristique de l'Ordre de la Visitation, où, nous le verrons, il ne s'agit pas
seulement de "la vie cachée en Jésus-Christ", thème commun à nombre de spi-
ritualités et de mystiques, pour ne pas dire à toutes, mais de bien autre
chose aussi, Marie a vécu la vie commune de tout un chacun, en apparence,
avec le mystère de la communion divine présent à chaque moment plus intensé-
ment que pour nul autre, puisque son enfant était le Christ.

Ainsi, comme toutes les mères, "c'estoit elle qui luy avoit appris
à parler" (154). Mais c'est au Verbe incarné qu'elle a appris le langage, ^{humain}
humain ; aussi comprend-elle son langage divin quand, à Cana il lui dit :

Femme, qu'y a-t-il entre vous et moy ? ... responce qui
semble bien rude et rigoureuse à ceux qui n'entendent pas
le langage de l'amour. Aussi, tous ceux qui ne savent que
c'est que d'aymer n'ont point bien rencontré en l'interpré-
tation de ces paroles ... Mais la sacrée Vierge, qui savoit
que c'est que d'aymer entendit bien ce que son Fils vouloit
dire, car elle estoit toute faite à son [jargon], s'entend
par l'expérience qu'elle en avoit.

.....
L'amour a un certain langage que nul ne peut entendre que
ceux qui savent que c'est qu'aymer. (155)

Sur le même sujet, avec les mêmes relations soulignées entre l'Incar-
nation et l'Eucharistie, un sermon de l'année précédente montrait en cette
occasion Marie, par sa docilité et sa compréhension amoureuse, unie à la
prédication du Christ. Elle sait bien qu' "il n'est pas requis pour
aymer Dieu de sentir qu'on l'ayme ; car son amour ne consiste pas à sentir,

gouster et savourer sa douceur" (156). L'amour est rude, austère, dénudant (157), et il faut l'apprendre ; il est silencieux et mène au désert : "Ce n'est pas icy le lieu des gousts et sentimens" (158). Il importe de le savoir, de l'apprendre, et donc qu'on le dise. Ce n'est que le silence une fois accepté que Dieu répond et exauce. C'est pourquoi la réponse du Christ

(la réponse du Christ)

estoit toute amoureuse, et la Sainte Vierge qui le sçavoit bien s'en sentit la plus obligée mere qui aye jamais esté. Ce qu'elle fit paroistre lors que, apres icelle, son coeur demeure tout plein d'une sainte confiance, disant à ceux qui servoyent : Vous avez ouÿ ce que mon Fils m'a respondu, et pour cela, vous qui n'entendez pas le langage de l'amour, pourrez entrer en doute qu'il ne m'ayt esconduite. O non, ne craignez point, faites seulement ce qu'il vous dira et ne vous mettez en peine de rien, car asseurement, il pourvoira selon vostre besoin. (159)

Voilà donc Marie associée à ce qui va annoncer la prédication du Christ, cet amour autre que celui que n'attend le peuple élu (et, sous une forme ou l'autre, tout croyant) et au miracle où apparaît l'Eucharistie. On a vu plus haut que François de Sales rappelle que les évangiles ne rapportent que deux occasions où Marie a parlé officiellement : la Visitation et Cana. L'importance qu'il donne ici au rôle de Marie est particulièrement significative, et mériterait une beaucoup plus longue analyse, en rapprochant les textes de sa prédication de ses lettres, de sa conception de la vie religieuse féminine (les Visitandines sont des "apôtresses" et comme associées au clergé (160)), de ce qu'il pense de la prédication féminine "interne" (161).

Disons brièvement qu'aussi bien lors de la Visitation qu'à Cana, Marie, qui est, on l'a vu, l'Eglise, est associée à la vie publique du Christ (publique, même à la Visitation, d'une certaine manière), à sa vie officielle, acteur elle aussi de la réalisation du Royaume : enceinte, elle a porté le Verbe ; mère, elle participe à sa transmission, elle le dit, elle le vit. On se rappelle que sans faire, comme le Protestantisme, de la prédication un sacrement, François de Sales l'unit bien entendu à l'Eglise et à l'Eucha-

ristie : les expressions modernes de "liturgie de la Parole" lui sont sans doute étrangères, mais non point l'idée, et cette liturgie ne se sépare pas pour lui de l'Eucharistie. Il est encore une fois remarquable de retrouver toutes ces idées fondamentales vues plus haut et en d'autres occasions à propos de la Vierge.

Au demeurant, la Vierge mène la vie spirituelle la plus secrète, toute de dialogue d'amour avec le mystère (on verra comment François de Sales insiste sur son dialogue d'amour avec Joseph aussi, et comment il pense à l'aide encore plus silencieuse, secrète et cependant explicite pour eux deux, qu'elle trouve auprès de lui, dans un commun amour de la volonté divine et du Royaume). La voici après l'Annonciation demeurant "en sa petite maison, recueillie et ravie en admiration, touchant ce profond et incompréhensible mystère qui s'estoit operé en elle". Aussi est-il vraisemblable pour François de Sales "qu'elle ne sortit donc pas le jour mesme de l'Incarnation". Mais parce que la prière fait exister l'action, de même qu'elle ne serait pas, sans action, quelques jours après, Marie "s'en alla en grande diligence par les montagnes de Juda". Mais quelle humilité est celle cy ! Elle s'en va pour estre chambrière et servante de celle qui luy estoit en tout et partout inférieure". (162)

Sa vie est déjà la vie religieuse en excellence, dans cette "petite maison". Car, on vient de le voir, agir ne peut aller sans "l'exercice de la presence de Dieu", et Marie mieux que quiconque le sait, elle qui porte Dieu pour qu'il vienne aux hommes.

C'est pourquoy elle s'enfonce en elle mesme pour luy preparer une demeure agreable (163),

disent François de Sales et les Psaumes.

C'est pourquoy ^{aussi} sa vie même est une extase paisible, et c'est le passage magnifique auquel il a été fait allusion plus haut, tiré du sermon pour

l'Assomption 1618. Son extase, son passage, sa Pâque, se font dans les profondeurs les plus secrètes de son âme ; c'est là qu'elle fait l'expérience du dénuement de l'amour : elle trouve Dieu en se quittant au plus caché d'elle-même, non point en sortant d'elle-même ; agir est obligatoire, nécessaire, vital, car agir est le mouvement de l'Esprit qui est vie, mais l'action est comme consubstantielle à la contemplation ; son action ne la fera pas sortir d'elle-même, non plus que son extase ne va pas rechercher les trances et les consolations. C'est cela "l'extase d'action" (164) (qu'est la Visitation), et rien d'autre :

L'on ne remarque point de ravissement ni d'extases en sa vie, parce que ses ravissements ont esté continuels ; elle a aymé d'un amour tousjours fort, tousjours ardent, mais tranquille, mais accompagné d'une grande paix. Et si bien cet amour alloit sans cesse croissant, cet accroissement ne se faisoit point par secousses ni eslans, ains, comme un doux fleuve, elle alloit tousjours coulant, et presque imperceptiblement, du costé de cette union tant désirée de son ame avec la divine Bonté. (165)

Le dénuement paisible et extrême, c'est celui des "excès" d'amour du Christ, dont nous avons vu plus haut le sens pour François de Sales, où le Christ s'abandonnera entièrement, au fond de lui, par amour, ^{d'où il} et ressuscitera par sa mort. Les violences du Calvaire ne sont que des conséquences de cet amour : le Calvaire est déjà dans l'amour obstiné et fidèle de Dieu, parce que la victoire et la Rédemption y sont. Telle est la vie de Marie : secrète, paisible, fidèle, obstinée et sereine, quelles que soient les douleurs (on l'a dit plus haut, François de Sales refuse les Vierges pâmées).

Parallèle encore à la vie et à la mort de son Fils fut, on l'a vu à propos du sermon de l'Assomption 1602, sa propre mort, et même plus que parallèle ou symétrique : ce fut une seule et même mort que la leur (166), et elle vécut la même Passion que son Fils :

Les coeurs du Fils et de la mere se regardoyent avec une compassion ~~non~~pareille, mais aussi avec une generosité et constance incomparables ; car ils ne se plaignoyent point, ils ne destournoyent point leur veüe l'un de dessus l'autre

pour rendre leur peine moins sensible, ains ils se regardoyent fixement. (167)

On aura noté dans ce texte la force des mots et expressions : "les coeurs ... se regardoyent" et "compassion", ~~quine~~ sont ni une métaphore ni une expression conventionnelle.

C'est à cause de cette union essentielle avec son Fils que Marie connut à la Passion les douleurs de l'enfantement qu'elle n'avait pas éprouvées à la Nativité, ni celles de la grossesse : lors de la Visitation,
.....

quoy qu'elle fust enceinte, son divin Enfant ne luy pesoit point, si qu'elle n'en recevoit aucun empeschement dans le chemin. Comme elle l'avait conçu par l'obombration du Saint Esprit, elle le portoit sans incommodité et l'enfanta sans douleur, Nostre Seigneur luy reservant les douleurs de l'enfantement pour le jour de son crucifiement, auquel sa sainte Mere devoit assister. (168)

Ainsi, de même que nous avons vu plus haut que Dieu le créateur est aussi "mère" et "sage femme" (169), de même par la Passion de son Christ sont enfantés le monde et l'homme nouveaux, et Marie, la mère par excellence, donne sa qualité à son Fils, en partageant sa Passion amoureuse, ses tortures et sa mort. On voit à quel point François de Sales souligne que l'échange est réciproque entre Dieu fait homme et l'homme fait Dieu dans le Verbe, et la créature qui communie au dessein divin et à la vie trinitaire.

Aussi Marie est-elle bien au sens propre la mère du genre humain.

Le portrait de la Vierge -

On le voit se dégager des épisodes de sa vie présentés dans les sermons, mais l'analyse salésienne reprend certains des traits qui le composent et les creuse. "Midi des créatures", perfection de la création, Fiat accompli et sans cesse s'accomplissant, Sagesse agissante, Marie, et l'on retiendra d'abord ce point surprenant sans doute au premier regard, est la raison parfaite. On a vu ce que François de Sales entend par là et qui vient d'être résumé. Mais on n'insistera jamais assez; François

de Sales y revenant sans cesse, les textes surabondent (170), qui montrent que cette "rayson" commande l'amour :

Comme cet amour estoit selon l'esprit, conduit et gouverné par la rayson, il ne produisit point de mouvement desréglé.

et cela, il faut le répéter, même

en l'affliction qu'elle ressentit en se voyant privée de son Fils, qui luy causoit une consolation incomparable. (171)

Il convient ici de garder en mémoire que pour François de Sales, le péché est une erreur de raisonnement, on l'a vu plus haut, une perversion de l'ordre des valeurs et donc de l'ordre du monde. On notera au passage que cette manière de considérer le péché, qui accentue le fait qu'il est manque d'amour ou amour mal "réglé", loin d'être une voie de facilité, rend l'ascèse et l'exigence plus grandes, l'ordre du monde voulu par Dieu, à son image trinitaire, étant un un ordre fondé sur l'amour. Aimer mal, déraisonnablement, souffrir sans réflexion, donc rechercher la souffrance, la croire bonne en soi tend vers la faute, voire en est une, et grave. On l'a vu plus haut, Marie en est l'illustration parfaite : pas plus pour elle que pour son Fils la souffrance n'est autre chose qu'une conséquence, celle du choix du Royaume et par là de l'unité humaine ; que l'on se rappelle l'étymologie de "diable" *διάβολος*, de *διαβάλλω* ; il est celui qui rompt l'unité en faussant les perspectives du monde : l'accent est mis sur ce qui ne le porte pas, et la hiérarchie, non pas d'abord des valeurs, mais des fonctions, est gratuitement, et, au sens fort, capricieusement renversée, bouleversée plus calomniée : le matériel l'emporte sur le spirituel, le corps sur l'esprit ou l'âme (dans le flou de la terminologie de l'ancienne langue) et s'en suit la rupture de l'union en laquelle au contraire chaque élément joue à plein son rôle précis ; le modèle divin ne se reflète plus, surtout ne s'incarne plus, avec la signification pleine du mot "image", dans la réalisation de l'être humain.

On reconnaît ici la pensée de saint Paul (172), l'homme "charnel"

opposé à l'homme "spirituel", refusant son accomplissement dans l'homme "spirituel". Or Marie est cette parfaite créature " spirituelle", dans laquelle l'être humain est véritablement "âme-vivante" selon l'expression hébraïque habituelle, en laquelle aucune dissociation entre le "corps" et l' "âme" n'est possible. On a vu, et il faut encore le répéter ici, qu'ainsi la mort n'est pas l'état normal de l'homme, quoique François de Sales pense que l'être humain l'eût connue même sans le péché : elle n'est qu'un passage, une Pâque, ce qu'il faut bien appeler une "métamorphose", toute défigurée que nous la connaissons, et surtout défigurée par sa durée. C'est la vie, et donc la résurrection qui sont dans la logique du plan de Dieu créateur et dans son Verbe.

La faute de "raisonnement" la plus grave, la plus évidente dislocation satanique est de faire que l'homme "raisonne" autrement que la Sagesse de Dieu sur la Sagesse elle-même, c'est-à-dire sur l'amour, et laisse l'âme ou le corps sortir du rôle qui est le leur pour aussi bien que l'âme écrase, si l'on peut dire, le corps, que le corps, inversement, l'âme. Les deux attitudes sont une faute aussi grave ; le puritanisme n'est pas maîtrise du corps et rejoint dans la dislocation humaine qui s'en suit ce que les siècles passés appelaient et qu'on appelle encore la "débauche", en oubliant l'étymologie.

Or Marie va être, dès son choix, le temple nouveau parfait. Elle sera donc Vierge non par mépris du corps mais par consécration à un amour qui n'est pas sans partage (par définition l'amour divin est partage et communication, cela aussi doit être présent à l'esprit du lecteur de François de Sales), mais transcendant.

De même, et tout aussi logiquement, parce qu'elle choisira la lecture parfaite des Ecritures et prophéties, où s'incarne déjà d'une certaine façon le Verbe de Dieu tout autant qu'il y est annoncé, son Fils, le Verbe s'incarnera au sens étroit et précis du terme en elle. Chair de sa chair, au

sens biblique du terme, le Christ n'aura avec elle qu'une seule vie, et ils connaîtront, le sermon de 1602 le dit, la même mort ; non pas une même mort, une mort identique, mais une seule et même mort.

Si Marie est union parfaite en elle-même, si elle n'est qu'une seule "chair" avec son Fils (173), parce que son Fils est Dieu, elle ne peut avoir été touchée par le péché. L'Immaculée Conception appartient à la logique trinitaire. On va revoir que Joseph et Jean-Baptiste ont été lavés du péché. Mais lavés, justement. Marie non, car elle a porté Dieu, enceinte de son Verbe parfaitement homme, c'est-à-dire "âme-vivante", "corps + âme" et parfaitement Dieu. Elle ne s'est pas approchée de lui seulement, et il ne s'est pas simplement approché d'elle : il a été sa chair, il lui doit sa chair (il faut toujours conserver au mot son sens biblique), cette "chair" que l'homme en lui ne voudra pas diminuer en rien du domaine spirituel, ou faire sortir du domaine spirituel, "chair" qui n'est pas celle de l' "homme charnel" mais de l' "homme spirituel", "chair" qui ne peut que connaître la résurrection (174).

La pensée de François de Sales (d'ailleurs très habituelle par certains aspects au Catholicisme, très traditionnelle et, on s'en doute, très "orthodoxe", seuls les accents, les éclairages sont particuliers à une lignée plus précise dans le christianisme, et bien entendu, on le voit, ceux mis sur l'Incarnation, les incarnations, les quatre incarnations dont on a parlé ailleurs) a ainsi enserré dans la logique la plus étroite l'immense matière théologique qui fait affirmer que Marie était Vierge et Immaculée ; ce qui est, comme l'on sait, différent. Elle est amour parfait, elle n'a pas connu le péché originel, et Dieu a eu en elle l'auxiliaire parfait qu'il demandait pour sa création ; il a pu partager son être comme il l'attendait de l'être libre qu'il avait créé et dont, s'étant comme lié les mains par son amour et sa fidélité sans retour, il respectait la liberté : il ne "pouvait" donc pas devoir purifier Marie pour venir en elle. Il fallait qu'elle

fût étrangère au péché pour que cette venue ait lieu.

Ici bien entendu s'arrête le raisonnement humain, qui ne saurait rendre compte, dans ses limites, de l'infini divin. Le reste est révélation et lecture mystique de la révélation. Le mystère d'exception de Marie reste entier. Qu'elle soit la nouvelle Eve ne se prouve que dans ses conséquences, si l'on peut dire, non dans l'essentiel, au sens philosophique du terme. Mais dans la considération de ces conséquences, François de Sales montre comme personne la cohérence de l'ensemble qui rendent Immaculée Conception encore plus que ^{juste} Virginité de Marie indubitables. Ni mutilation ni amoindrissement mais manière de magnifier et d'exalter l'être humain, dans l'expression de sa liberté originelle, restituée par la Grâce, telle est l'existence ^{de Marie}.

Rassemblons l'essentiel de ce qui précède pour voir ensuite Marie exister et agir : parce qu'il n'y a , bibliquement parlant, aucune image possible de Dieu au sens courant de reflet, représentation, portrait (on se rappelle l'interdiction dont les images de Dieu sont l'objet dans le Décalogue (175)) mais que le Créateur a fait l'homme "à son image", c'est-à-dire qu'il a incarné manifestement et ouvertement son essence d'amour agissant, l' "image" biblique comporte, étroitement liés, et même plus que liés, indissociables en l'homme, le spirituel et le corporel (c'est l'âme-vivante biblique). Le corporel ne s'accomplit qu'en accord avec le spirituel et non en luttant contre lui ; le spirituel ne l'est vraiment que dans l'obéissance à l'Esprit divin, l'Amen, le Fiat. La créature parfaite, achevée, celle de la fin des temps, de l'Apocalypse, ^{est} projection, si l'on peut dire, de Dieu, par l'Incarnation, dans le Fils, ^{et par lui} dans l'être fidèle "image" de Dieu ; alors, et par cette raison, le Fils, Dieu et Homme parfait, qui est aussi "image" du Père et Personne Trinitaire, se projette lui-même dans l'acte de la Parole : il est liberté parfaite et Amen parfait. La créature achevée, donc est elle-même essentiellement exercice de la liberté parfaite. La

liberté parfaite est ainsi l'acte (et le mot a tout son poids) de dire oui au projet du Créateur, et non, par conséquence, à la séparation d'avec lui. Etre libre, exercer sa liberté c'est dire "oui" surtout, "non" secondairement.

De même que Dieu est perfection infinie et absolue et que devant lui le mal est une manière de non-être, de destruction faussement active, qu'il n'y a ainsi pas de place pour la simple approche du mal en lui (sauf quand l'Agneau de Dieu, lors de la Passion, prendra, monstrueusement, sur lui le mal du monde, qui lui restera pourtant entièrement étranger), de même dans son image parfaite, au sens biblique, il ne saurait y avoir place pour le mal, le péché, même originel. Mais qu'il n'y ait pas de place pour le mal n'est pas une acquisition, immobilisée, si l'on peut dire, dans son résultat. Parce que Dieu est mouvement parfait manifesté par l'Esprit, parce que la Rédemption n'est pas le but unique, voire premier, de l'Incarnation (c'est le Scotisme de saint François de Sales), mais la manifestation de la gloire toute-puissante de Dieu dans sa création centrée sur la créature qu'il a voulue, il n'y a pas de "repos" en Marie, mais "amen" sans cesse répété; amen qui est l'acte de l'acte créateur continu de Dieu, ^{lui-même} l'acte très pur et très simple". On est ici aux racines de la spiritualité de "l'abandonnement", de la "très-sainte indifférence", dont on semble n'avoir jamais assez marqué qu'elle est essentiellement liée à celle du "combat spirituel", qu'elles ne sont que les deux faces indissociables de la vie spirituelle de et dans l'Incarnation, aussi unies encore une fois que "l'âme-vivante" hébraïque en elle-même, sans que l'une cependant de ces deux faces soit plus du corps et l'autre plus de l'esprit.

La "rayson" est ainsi l'être même de Dieu révélée dans sa Sagesse. La "rayson" chez l'homme sera la manifestation, l'action de la Sagesse s'incarnant de plus en plus, avant la fin des temps, avant la "mort-vitale" du monde et la Parousie. Raison agissante dans la Trinité par la création sans

cesse créée par le Père, sans cesse dite et rétablie dans la vérité de la Parole par le Fils, sans cesse partagée dans l'amour par l'Esprit, sans cesse vécue par l'être humain ~~devant~~ à mesure qu'il adhère à l'Incarnation.

La "rayson" fut donc la cause de la "mort vitale" de Marie comme de celle du Christ, de leur Résurrection, de leur Ascension et Assomption, comme la mauvaise raison fut la cause de la mort d'Eve et d'Adam, et de la blessure héréditaire de leurs enfants. Image parfaite, incarnation parfaite du Christ, lui-même perfection du visage du Père et de l'Incarnation, Marie ne saurait être "pénitente" ; Eve eût dû l'être.

Si tous les êtres humains sont des pénitents, si "le Paradis est tout tapissé de penitens" (176), si "le Ciel n'est presque rempli que de penitens" (177),

il n'y a que Nostre Dame, saint Jean Baptiste, saint Joseph et quelques autres qui ayant esté exempts de peché et prévenus de la grace qui les a empeschés d'y tomber. (178)

(On verra ailleurs que les modèles parfaits du pénitent sont le bon larron et Marie-Madeleine).

Si Marie a et est la Sagesse de Dieu dès le premier instant de son existence, c'est qu'elle est l'image de son Fils :

C'est une chose toute assurée qu'il avoit usage de raison dès l'insant de sa conception aux entrailles de la tres-sainte Vierge (179),

puisqu'il est Dieu, c'est-à-dire la Sagesse elle-même. Ainsi, Marie, son image parfaite, sera-t-elle une exception logique dans les lois de la création même.

Toutes les choses qui sont au monde ont deux visages parce qu'elles ont deux extractions ou deux principes (180) : le premier est Dieu, qui est la cause première de tout ce qui existe ; le second est le neant duquel il a esté tiré. Or, d'autant que Dieu est le premier principe de tous les estres, il ne s'en trouve aucun qui n'ayt quelque chose de beau et d'aymable en soy ; mais entant qu'ils tirent leur origine du neant il y a en tous quelque imperfection. (181)

Marie, unie vitalemt au Christ, sera donc, elle, achevée selon ce que la raison, on l'a vu, demande.

La creature responsable est voirement créée à l'image et semblance de Dieu, qui en est la première cause et le souverain principe ; aussi comme telle, elle est tout aymable, ains tellement agreable que qui verroit une ame en grace et ayant conservé en soy l'image de son Createur, il en deviendroit amoureux et ravi... Mais quant à la seconde extraction, qui est le neant, l'on y descouvre tousjours de l'imperfection qui est comme la marque de ce neant d'où la creature a esté tirée.

On remarquera, encore une fois, que c'est le mot "néant" qui est employé, et non pas le mot matière. Quoique les références de l'édition d'Annecy renvoient bien entendu à la Genèse mais aussi à saint Denys l'Aréopagite, il n'y a nul ~~Platonisme~~ ^{idéalisme} ici, et c'est l'union des deux sources qui le rend impossible. La suite de ce texte essentiel le montre bien : l'imperfection est inhérente au statut de créature tel que nous le connaissons, et tel que ne pouvait le connaître la Vierge :

En tout estre raysonnable il se trouve donc de la perfection et de l'imperfection, comme marque des deux principes d'où il est issu.

Et, étendant son analyse, François de Sales achève par ces mots, qui lui permettront de renforcer sa pensée sur les signes et "similitudes" (le texte est explicite à ce sujet, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler) :

Ces deux visages ne se trouvent pas seulement ès creatures raysonnables mais en toutes les autres qui sont créées de Dieu. (182)

Rapidement, le texte de ce sermon des Rameaux applique ces principes à Marie, et montre combien différente est sa situation par rapport à d'autres créatures, même à celles qui, comme Jean-Baptiste, connaissent une sorte de baptême avant la lettre (symétrique, en l'occurrence, du baptême du Christ adulte par le Précurseur).

Entre toutes les creatures raysonnables, il n'y a que la Sainte Vierge qui ayt ^{eu} toutes sortes de biens en elle sans

aucun mélange de mal, car elle a esté seule exempte de toutes tares et souilleures de pechés et imperfections... Je dis seule entre toutes les pures creatures, car quant à son Fils Nostre Seigneur il n'estoit pas simple creature, estant Dieu et homme tout ensemble ; je n'enten s donques pas parler de luy, d'autant qu'estant la source de toutes les perfections, il ne pouvoit y avoir en luy rien d'imparfait. Mais la tres Sainte Vierge, qui tenoit son extraction du neant comme les autres creatures, a esté la seule en laquelle il ne s'est jamais trouvé aucune imperfection. (183)

Là est l'intervention de la grâce divine. On verra bientôt que loin de préserver Marie, de la rendre comme irresponsable de sa perfection, la nécessité que connut celle qui ^{allait} être le tabernacle du Christ va lui faire courir de plus grands dangers. Etre exceptionnel d'après la chute, Marie sera tentée exceptionnellement. Comme le furent, par ailleurs, les anges, et Eve. Car même pour les anges,

leur perfection n'a pas esté exempte d'imperfection ; l'iniquité s'est trouvée parmi eux, et Dieu les a précipités parce qu'ils s'estoyent rebellés contre luy. Et non seulement elle s'est rencontrée parmi les Anges avant qu'ils fussent confirmés en grace, mais aussi ^{du} depuis, d'autant qu'ils n'ont point esté si entierement parfaits qu'il ne leur soit resté une certaine imperfection negative. (184)

On voit très nettement ici comment l' "imperfection" n'est pas liée à la matière. On va voir qu'elle l'est à l'usage plus ou moins fidèle de la liberté, qui se croit elle-même ^{toute-puissante} quand elle s'oppose à Dieu, par un aveuglement qui tient au statut même de créature et ~~à~~ ses limites.

Cette imperfection est que, quoy qu'ils soyent jouissans de la claire vision de Dieu, ils ne reconnoissent pas toujours tres clairement ce qui est de sa volonté. (185)

Les anges ne sont donc point l'intelligence infinie ; ils ne sont pas Dieu.

On comprend alors pourquoi "imperfection" et "péché" ne sont pas synonymes : pécher est un acte ; être "imparfait" un état. Si le péché originel est transmis héréditairement, c'est qu'il est la résultante de ce que l'homme a voulu être la création, en se démarquant de Dieu et de son projet

pour le Royaume, tout comme Lucifer l'avait fait. Mais même "achevée" la créature reste créature ; ainsi, l'action angélique elle aussi reste-t-elle marquée, tributaire du fait que les anges sont créatures et il leur est arrivé, comme le rapporte le même sermon pour les Rameaux, s'appuyant sur le chapitre X au verset 13 de Daniel, de commettre "une imperfection, sans toutefois pecher car ils ne le pouvoient pas faire" (186), conséquence de cette "certaine imperfection negative" dont il vient d'être question, qui est leur marque d'être créés et qui, pour cela, "neanmoins ne les rend point desaggreables à Dieu" (187). Voilà pourquoi Marie peut être appelée "Reine des Anges" : elle ne leur est pas en quelque manière supérieure, ou du moins n'est-ce pas ce qui est important en elle ; par le privilège de l'Immaculée Conception, qui est comme un baptême en elle dès l'instant de sa conception, parce qu'elle répond, alors, par le premier de ses "Fiat",^{qui est} sa consécration et son adhésion à la Sagesse qu'elle devient, elle participe à et de la connaissance divine. Encore lui faudra-t-il entretenir cette connaissance et cette communion tout au long de sa vie, avec quels efforts on le sait : elle dut garder bien des choses en son coeur sans d'emblée comprendre (188). Sa perfection active fut d'accepter d'être cette incarnation qui signifie accepter la perfection voulue par Dieu, sans sortir de son statut de créature. A la grâce la plus exceptionnelle qu'elle reçoit correspond le "oui" le plus absolu, dans l'humilité, dont nous avons vu ailleurs que François de Sales rappelle que l'étymologie marque l'état de créature qui est celui de l'homme.

On peut alors comprendre qu'elle soit "reine des saints" (comme elle est aussi celle des Prophètes). Il n'y a rien de bon à attendre de l'hagiographie impénitente et obstinée qui fait du saint ce que Marie est, un être sans défaut ; mais sans effort (sauf spectaculaire) ; cela, elle ne l'est nullement. Les saints sont créatures eux aussi, et à cette époque où l'idéal du "héros" se mêle souvent avec celui du "saint" quelque confusion peut parfois,

trop souvent, s'opérer.

L'on ne fait donques point de tort aux Saints quand on raconte leurs défauts et pechés en parlant de leurs vertus ; ains au contraire, ceux qui escrivent leur histoire font un grand tort à tous les hommes en leur celant, sous pretexte de les honnorer, ou ne racontant pas le commencement de leur vie, crainte que cela diminue ou amoindrisse l'estime que l'on a de leur sainteté. O non, cela n'est pas, ains ils font injustice à ces Bienheureux et à toute la posterité. (189)

Ceux qui approchèrent le Seigneur dans Marie enceinte furent certes baptisés par cette rencontre. ^{Mari} Leur état de pureté devant le péché originel n'est donc pas le même que celui de Marie. Tous les hommes

ont esté atteints du peché originel, mais quelques-uns en ont esté purifiés avant leur naissance par un miracle special, comme saint Jean Baptiste... Saint Jean fut sanctifié aux paroles de la sacrée Vierge Marie, par la presence de Celuy qui estoit enfermé dans ses entrailles. Nostre Seigneur et saint Jean Baptiste se visiterent dans le ventre de leurs meres (les entrailles de nos meres sont des petits mondes), et l'on tient que le glorieux Precurseur se mit a genoux pour adorer son Sauveur, et que l'usage de rayson luy fut donné au mesme instant. (190)

Et le célèbre sermon pour la Visitation de 1621 le disait déjà :

Nostre Seigneur et saint Jean Baptiste estans encores dans les entrailles de leurs meres, se connoissoient, se parloyent, s'aymoient, avoyent l'usage du sentiment, du jugement et de la rayson,

Le Baptiste
car  fut rempli de science et de la connaissance de Dieu et des divins mystères, ce qui est cause qu'il l'ayma, l'adora et tressaillit de joye", dit le texte dans les lignes exactement précédentes (191),

En somme, la pensée de François de Sales sur le rôle de la Vierge et son Immaculée Conception, échos de figures vétéro-testamentaires comme celle de Jérémie, tout comme la naissance virginale du Christ résonne avec d'autres naissances virginales fameuses de la Bible hébraïque, se résume en ceci : Dieu est le maître de l'impossible, si l'homme dans sa liberté correspond à celle du créateur, et selon donc le rôle qui est le sien dans l'accomplis-

sement en cours de la création et de l'Eglise. L'idée domine le deuxième sermon autographe conservé de celui qui se trouve encore loin d'être "l'évêque de Genève en exil à Annecy" : on la rencontre dans le sermon pour la fête de saint Pierre, écrit selon toute vraisemblance pour le 29 juin 1593 :

Saint Jean fut sanctifié au ventre de sa mere en la presence de la Sainte Vierge ; et de mesme, saint Pierre fut sanctifié au ventre de l'Eglise militante. (192)

Mais sçaches que les Saintz sont sanctifiés en cinq manieres. La 1. par necessité de consequence : c'est ainsi que fut sanctifié Nostre Seigneur, lequel estant Filz naturel de Dieu, ne pouvoit qu'il ne fust saint par excellence... La 2. est de ceux qui ne sont pas saintz sinon contingement, et sans aucune necessité que par la volonté de Dieu (193) ; neantmoins, ilz le sont tousjours. Et de ceste seconde sorte, nous n'avons que la Vierge sacrée... La 3. sorte de sanctification est de ceux qui ne sont pas tousjours saintz mais seulement sont sanctifiés au ventre de leur mere : telz furent saint Jan, Hieremie, et, selon l'opinion de quelques uns (194), saint Joseph... La 4. sorte est de ceux qui sont sanctifiés d'une sanctification commune a tous les justes avant de mourir... Mais les derniers sont sanctifiés, non seulement d'une sanctification commune qu'on appelle justification, ains d'une sanctification singuliere de laquelle ilz ne peuvent plus deschoir. Ainsy furent sanctifiés les Apostres au jour de la Pentecoste. (195)

On voit que "sanctification" et "justification" sont soigneusement différenciées, la sanctification, marque indélébile, "sacrement", demeurant toujours.

Marie cependant est femme entre les femmes, créature entre les créatures :

Elle fut conceüe par voye ordinaire de generation ; mais Dieu l'ayant de toute eternité predestinée en son idée pour estre sa mere, la garda pure et nette de toute souilleure bien que de sa nature elle pouvoit pecher. Il n'y a point de doute a cela pour le peché actuel. (196)

On se rappelle qu'on a vu que ce qui dans la "nature" de Marie est semblable à tout être humain et vient du néant, donc appartient à son statut de créature, d' "imperfection" et pu devenir "faute" ; le "manque d'achèvement", l'imperfection, peut devenir le "manquement moral", le "défaut". Marie a donc été spécialement "parfaite", mais sans que cela préjugeât en

rien de l'usage qu'elle ferait de ce don^{auquel} la logique divine était conduite.

Reprenant alors une similitude qu'il aime, entre la mer salée qu'est le monde et la goutte de rosée qui, y tombant sans se mélanger, va donner la perle (197), François de Sales ajoute :

Le Seigneur en a fait de mesme pour la Sainte Vierge Nostre Dame, parce qu'à l'instant de sa conception il se mit entre deux (198), ou bien, en quelque façon, au dessous d'elle pour l'empescher de tomber dans le peché originel... C'est pour cette cause que l'Evangéliste ne fait point mention des pere et mere de la Vierge, ains seulement de Joseph, espoux d'une Vierge nommée Marie de laquelle est né le Christ. Aussi, par une speciale grace, son ame ne tenoit-elle rien de ses parens pour ce qui est ordinaire aux autres creatures. (199)

Et c'est Joseph qui fera entrer ainsi Jésus dans la lignée de David. On comprend alors l'accent que François de Sales va mettre sur le dialogue entre Marie et Joseph et que l'on verra plus loin, sur leur parallélisme si l'on peut dire. Marie, celle dont le nom signifie "aimer", on l'a vu, qui est aussi la "dame" (200), qui est l'image parfaite du peuple élu et sa réalisation, l'image parfaite encore de Dieu dans son "unidiversité" (dont l'image courante est ^{le} "homme et femme il le créa" de la Genèse) connaîtra une "unité dans la diversité" qui dépassera par sa dimension communautaire (elle est l'image trinitaire parfaite) la réalisation humaine ordinaire du couple comme en l'englobant ; mais elle connaîtra aussi tendresse, dialogue, amitié. Elle est l'Eglise déjà, mais elle est aussi une épouse humaine, grâce à Joseph, en même temps qu'^{elle} l'Epouse du Cantique. Mais elle ne le peut que par Joseph. Avec l'usage de la "rayson", comme il est dit d'elle pour la Présentation 1619 (201), ils menaient tous deux, la logique divine est suivie ici imperturbablement, et seul le respect de la liberté humaine le permet, "une vie purement contemplative".

Grâce à Joseph surtout, la contemplation et le dialogue de Marie

avec le Père peuvent être ce qu'ils sont. François de Sales en met comme le chant sur les lèvres du Christ dans le sermon pour la Présentation de 1620 : seule Marie

sera jamais honorée du tiltre de Mere de Dieu... ; car tout ainsy qu'entant que Dieu je n'ay qu'un Pere sans mere, ainsy entant qu'homme devois-je av^{oir} une Mere sans pere ; et comme je n'ay qu'un Pere au Ciel, aussi ne devois-je avoir qu'une Mere en terre : cela a esté ordonné de toute eternité par mon Pere celeste. (202)

Encore fallait-il que Marie et Joseph le voulussent.

Humainement, Marie n'a d'existence que par Joseph et par elle-même. On comprend la vénération de François de Sales pour l'homme du silence qui lui apparaît comme le modèle du contemplatif ^{à la fois} et du héros ^{à la fois}. On comprend qu'il sache parler des tentations humaines, et d'abord de celles que connut Marie.

Marie et la Tentation.

Car elle fut aussi violemment tentée qu'Eve, dont elle partageait la liberté et l'intégrité originelle. Jésus, de plus, ne devait-il pas l'être ?

Certes, sa tentation n'est pas le fait d'une curiosité mauvaise, d' "aucune curiosité" même, quand, malgré l'autorité de certains commentateurs, François de Sales la peint se rendant vers Elisabeth (203) ; elle est la persévérance pure :

s'estant une fois donnée, [elle] n'avoit nul besoin de re-confirmer son offrande ; car jamais elle ne discontinua, non pas même un seul moment, d'estre toute à Dieu et d'estre appliquée, collée et conjointe avec la divine volonté. (204)

Elle ne se "posa pas de questions", la tentation ne va pas l'assailir par là ; à l'écoute de la parole avant l'Annonciation et encore plus après, contemplative, elle vit et agit de ses résonances en elle, sans retour. Sa tentation n'appartient pas au domaine de la foi. Elle ne fait, même et surtout lors la Visitation, que méditer "le grand mystère de l'Incarna-

tion" (205).

Par sa maternité elle est ainsi associée à l'oeuvre créatrice du Père ; avec Joseph, en union avec cette oeuvre, elle reprend, refait, surtout achève ce qui eût dû être l'oeuvre créatrice du premier couple humain. Sans elle, Joseph n'eût rien été, si l'on peut dire, ^{seulement} un "juste" ; mais sans lui, son action à elle n'eût pu se manifester. Il n'y a, dans leur couple et à cause d'elle, aucune condamnation moralisante d'Adam et d'Eve, mais bien une voix théologique, au sens propre des deux mots, "voix" et "théologique" ; comme Jésus demandera le pardon ^{pour ceux} "qui ne savent pas ce qu'ils font", Marie s'inscrit dans la lignée d'Eve, celle d'avant le péché, par le seul fait que, Sagesse, elle saura repousser la tentation. Ainsi n'y a-t-il pas rupture, d'une certaine façon, et reprise de l'oeuvre de Dieu depuis les origines, mais remise, rétablissement, comme communautaires et solidaires de toute l'histoire humaine (si l'on peut employer ces termes trop modernes), de cette oeuvre qui n'aura qu'été esquissée à l'intérieur du premier groupe humain, celui que forment Adam et Eve, remise et rétablissement de cette oeuvre donc dans les perspectives du projet divin. Le Christ est le nouvel Adam ; ainsi en est-il, d'une autre façon, selon celle encore de l'Ancien Testament (ce qui le rend très proche parfois de Jean-Baptiste), de Joseph. C'est l'humanité entière dans son histoire et donc aussi l'Eglise, comme depuis l'entrée de Dieu dans l'histoire par la création, qui est alors regroupée autour de Marie, depuis Adam et Eve, et avec Joseph, humanité image, icône comme on l'a souvent ici dit, du mystère trinitaire. Tout un jeu de miroirs et d'analogies se développe ainsi (favorisant le raisonnement analogique, et, inversement, favorisé par lui), de symétries, au sens propre, de "similitudes" (206), qui non pas refont, mais font la création, centrée autour de celui qui est le centre aussi de la Sainte Famille, le Christ, Homme et Dieu parfaits. Dans le Christ, centre de l'humanité, "similitude" et modèle concordent, par le mystère de son être, et parce que Marie, "similitude" accomplie, permet la

manifestation de la communion trinitaire à laquelle l'homme est agrégé.

Il est donc essentiel de savoir que Marie a connu la tentation, sinon toutes les perspectives du raisonnement salésiens sont faussées. Marie, perfection de la création, est ainsi plus "créature" que toute autre créature :

J'ay accoutumé de dire qu'en une certaine façon la Vierge est plus creature de Dieu et de son Filz que le reste du monde ; pour autant que Dieu a créé en elle beaucoup plus de perfections qu'en tout le reste des creatures, qu'elle est plus rachetee (207) que tout le reste des hommes, parce qu'elle a esté rachetee non seulement du peché, mays du pouvoir (208) et des inclinations mesme du peché, et que racheter la liberté d'une personne qui devroit estre esclave, avant qu'elle le soit, est une grace plus grande que de la racheter quand elle est captive. (209)

Si la liberté consiste à dire "non" à Dieu, comme le crurent Lucifer, Adam et Eve, alors

la tres sainte Vierge fit en sa nativité ce dernier renoncement en telle sorte qu'elle ne se servit jamais de sa liberté. (210)

Mais si l'exercice de la liberté consiste à dire "oui" à Dieu, alors Marie fut libre en perfection. (Là se trouve le fondement théologique de toute obéissance, aussi bien que de toute autorité et de la fameuse "condescendance" salésienne).

Regardez bien tout le cours de sa vie, et vous ne verrez autre chose qu'une continuelle sujétion. Elle va au Temple, mais ce sont ses parens qui l'y menent, l'ayant ainsy promis à Dieu. Bien tost apres on la marie. Voyez sa sortie de Nazareth pour aller en Bethleem, sa fuite en Egypte, son retour en Nazareth ; en somme vous ne trouverez en toutes ses allées et venues qu'une sujétion et souplesse admirable. Elle en vient jusques là que de voir mourir son Fils et son Dieu sur le bois de la croix demeurant ferme et debout au pied d'icelle, s'assujettissant à ce qui estoit du divin vouloir en adherant à la volonté du Pere eternal... (211)

C'est bien sa volonté à elle qui correspond et répond à celle du Père :

Nostre Dame ne peut jamais descheoir de la premiere grace qu'elle receut de la souveraine Majesté parce qu'elle alla tousjours adherant a la divine volonté, si qu'elle meritoit sans cesse de nouvelles graces ; et plus elle en recevoit,

plus son ame se rendoit capable d'adherer à Dieu, en sorte qu'elle s'unissoit plus que jamais et affermissoit sa premiere conjonction avec luy. (212)

Son seul changement est donc son accomplissement :

Si donc on peut trouver du changement en la tres sainte Vierge, ce n'est que pour s'unir davantage et croistre autant qu'il se pouvoit en toutes sortes de vertus pour rendre invariable la resolution qu'elle avoit faite d'estre toute à Dieu. (213)

Mais cela n'alla pas sans que Marie ne connût le "combat spirituel" car toute créature humaine, simplement parce que créature, connaît l'épreuve, et cela dans toutes les vocations :

Qui donques ne tremblera ? Y aura-t-il société, Religion, Institut, Congregation ou maniere de vivre qui se puisse assurer et dire exempte de crainte et apprehension de tomber dans les precipices du peché ? Et quelle compagnie, assemblée ou vocation trouvera-t-on qui soit exempte de peril ? O Dieu nulle que ce soit ? (214) Tenez-vous bien à l'arbre de vostre profession chacun selon votre vocation (215) ; mais ne laissez pas de cheminer craintifs et comme à taston tout le temps de vostre vie, de peur que voulant marcher avec trop d'assurance et de hardiesse vous ne tombiez dans les ruines du peché. (216)

Personne donc n'est "hors de danger".

O non. Et pourquoi ? Parce qu'il ne suffit pas d'estre en cette sainte vocation et admis avec les bons si l'on n'y persevere (217). Or ce bienfait de la perseverance est tres grand, d'autant que quand on vient à manquer à la grace en telle maniere de vie les ~~chutes~~ en sont plus graves et perilleuses, comme ont esté celle des Anges dans le Ciel, celle d'Adam dans le Paradis terrestre et de Judas en college de Nostre Seigneur. (218)

On remarquera que François de Sales prend comme référence Adam et les Anges, dont l'intégrité originelle n'est pas à mettre en doute, et Judas, qui eût dû être sanctifié par sa vie communautaire avec le Christ, mais qu'il ne prend ~~nil~~ l'exemple de Pierre ni celui de Madeleine, qui sont, des "pénitents", des convertis. Judas, comme d'autres, eût pu être "baptisé" pour avoir rencontré Jésus.

Seule donc la persévérance, forme privilégiée de l'abandon à Dieu

(on voit comment celui-ci est actif et non passif) permet de vivre le combat spirituel qu'est la vie.

Marie, ainsi, "combattait" comme tout un chacun, elle qui nous guide et nous dirige, comme le fait son Fils, eux dont les exemples sont sans cesse devant nous.

Il faut avoir bon courage pour entreprendre ce combat ; mais pour nous y animer, jettons les yeux sur notre chef et souverain Capitaine et sur notre capitainesse la sacrée Vierge. (219)

Sachons voir où se trouve son adhésion à la grâce, sa consécration sans cesse répétée dans la vie de chaque jour. Mère de l'amour, donnée à l'amour, c'est dans l'amour qu'elle connut la tentation ; comme Eve, elle aurait pu vouloir que l'amour soit autre qu'il n'est dans sa vérité, et même, comme Eve, le déformer au point que la vérité de Dieu apparaisse comme la négation de l'existence de l'amour même ; c'est là le péché, erreur essentielle de jugement que nous avons déjà rencontrée souvent. Le comble du péché est de faire prendre pour lui ce qui ne l'est pas, par un dérèglement de l'harmonie qui prédomine dans le dessein de Dieu et ^{dans} la hiérarchie des fonctions humaines. Déformer l'amour du Père, c'est déformer l'amour humain.

image :

La virginité de Nostre Dame surpasse celle des Anges parce que ceux cy sont vierges et chastes par nature. Or, on n'a point accoustumé de louer une personne de ce qu'elle a naturellement, d'autant que cela estant sans election, ne merite par consequent point de louanges... Les Anges ne sont nullement louables de ce qu'ils sont vierges et chastes, car ils ne peuvent pas estre autrement ; mais nostre sacree Mais-tresse a une virginité digne d'estre exaltée, d'autant qu'elle est choisie, esleue et vouée.

La fidélité persévérante à un choix ne se conçoit qu'avec l'appui de la communion des saints, même quand on est Marie, dit le même texte en continuant ainsi :

Et si bien elle fut mariée à un homme, ce ne fut point au prejudice de sa virginité, parce que son mari estoit vierge, et avoit comme elle voué de l'estre tousjours. (220)

On voit comment cette vision du monde en miroirs, similitudes, parallèles, échos, comme l'on voudra, qui institue la communion humaine dans la réalisation de l'image de Dieu, se continue ici : le voeu de virginité de Joseph est logiquement, dans le déroulement de la lecture de l'analogie, commandé par celui de Marie, sous peine de faire de Joseph un vieillard avancé, ce qui ne saurait aller dit ailleurs François de Sales avec la vie active, pleine de responsabilités, de décisions à prendre, modèle de l'exercice de l'autorité, qui fut la sienne. Une telle conclusion suppose aussi une communion de pensée et de "colloques" entre Marie et Joseph, une vie non dans un silence, même commun, en Dieu, mais remplie de "conférences" autant que de prières communes aussi bien que personnelles (221).

Marie fut donc attaquée dans le domaine de ce que la Sagesse de Dieu définit comme l'amour, reprend le même sermon avec une insistance significative :

Sa virginité surpasse encore celles des Anges entant qu'elle fut combattue et esprouvée... On trouvera peut être étrange ce que je dis, que la pureté de Nostre Dame a été esprouvée et combattue ; mais pourtant cela est, et d'une esprouve très grande. À Dieu ~~ja~~ ne plaise que nous pensions que cette esprouve ressemble aux nôtres, car étant toute pure et la pureté même, elle ne pouvoit recevoir les attaques que nous recevons et qui nous tourmentent, nous qui portons la tentation en nous. Ces tentations n'eussent pas seulement osé approcher les murs inexpugnables de son intégrité. (222)

Marie est bien dans la même situation qu'Eve : c'est sur la nature, l'essence, la vérité de l'amour qu'elle est tentée, non contre son voeu de virginité. Sa tentation est celle de se tromper sur ce que le Créateur lui demande et de tomber dans la mauvaise crainte. C'est une tentation contre la foi, la bonne foi réciproque (fides) de Dieu en l'être humain et de l'être humain en Dieu qu'elle connaît, tentation de mal raisonner avant l'apparition de l'Ange, de ne pas le prendre pour ce qu'il est, un envoyé du Père et son "visage", selon les plus courants passages de l'Ancien Testament.

La sacrée Vierge receut une espreuve quand elle vit l'ange en forme humaine. Hé, ne le remarquons-nous pas en ce qu'elle commença à craindre et se troubler, si que saint Gabriel le connaissant luy dit : Marie, ne crains point ; car si bien, vouloit-il signifier, vous me voyez en forme d'homme, je ne le suis pourtant pas, ni moins vous veux-je parler de leur part. (223)

Les choses sont ainsi bien à leur place : la tentation de Marie ou d'Eve a été vécue par elles deux exactement à l'inverse, mais c'est bien la même tentation. Eva Ave.

Eve, la première femme, pour avoir seulement ouï dire qu'elle estoit créée à l'image de Dieu, ne presuma-t-elle pas tant d'elle même que de se vouloir rendre semblable à luy, escoutant et faisant sur ce sujet tout ce que luy suggeroit l'ennemy ?

Mais la sacrée Vierge est venue pour regagner par son humilité ce que cette première Eve avoit perdu par son orgueil ; elle contrecarra donques par cette vertu la fierté et presumption d'icelle. (224)

Marie est ainsi l'accomplissement continu de l'humanité.

Marie, l'Eglise-

C'est la conclusion à laquelle arrive François de Sales. Marie est l'Eglise dès l'Annonciation (225) et son don total dans son "aneantissement" total (226) devant Dieu et les autres (227); Marie est aussi comme plus que cette Eglise même :

Quand il plairoit à Dieu de recreer derechef plusieurs mondes, il ne sçauroit pourtant faire qu'une pure creature fust plus que la Mere de Dieu (228),

dit un texte déjà cité.

C'est pourquoi elle ^{de l'Eglise} est la tête. "Saint Luc nomme la Sainte Vierge la dernière" au moment où il rapporte l'élection de Mathieu pour compléter le "college apostolique [qui] ne viendra jamais à defaillir". Collège apostolique qui va être comme présidé par Marie, dans toute l'histoire de l'Eglise:

Bien que ce soit tousjours Nostre Seigneur qui fasse de telles elections, comme Celuy qui preside aux assemblees reunies pour ce sujet, c'est neanmoins tousjours par la voix des creatures que sont faites telles nominations.

Saint Luc en nommant la Vierge en dernier,

ne commet pourtant aucune incongruité, ains c'est par le respect et l'honneur qu'il luy porte. En effect, on trouve en cent endroits de la Sainte Escriture que les plus grans sont nommés les derniers.

Dans saint Luc donc,

ce n'est pas à dire [que Marie] soit moindre que les personnages desja mentionnés, ains il veut monstrier qu'elle seule vaut mieux que tous ceux là ensemble. (229)

Elle "vaut mieux" car en elle et par elle s'est réalisée parfaitement l'Incarnation.

x

x

x

Tous les traits qui dessinent ainsi le portrait de Marie dans les sermons (et aussi bien dans toute l'oeuvre de saint François de Sales) appartiennent, et qui pourrait en douter ou s'en étonner, à la grande tradition catholique. Nulle originalité ici, ce qui serait inconcevable, mais un éclairage dans la présentation qui, à cause de l'accent mis sur l'Incarnation, donne à la Vierge une lumière particulière : elle est le plus remarquable représentant de l' "humanisme" salésien, en ce sens qu'elle est la preuve qu'existe, mis à part son Fils, un être humain où le "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu" est vrai en particulier dans la seconde moitié de l'expression ; "Dieu s'est fait homme" est bien entendu appliqué au Christ, et le but de cette incarnation est véritablement réalisé dans l'être humain divinisé qu'elle est. Ce n'est pas en vain que Dieu est venu ; il est venu grâce à elle mais après sa venue elle a continué à s'ac-

complir jusqu'à cette "communion" que chante le sermon de l'Assomption 1602. Le projet de Dieu, appuyé sur la liberté humaine primordiale, initiale d'Eve, est donc possible et sa réussite imitable.

A partir de là, toutes les autres remarques faites sur Marie colorent la théologie et la spiritualité salésiennes de telle sorte qu'elles ne sont pas simplement du ressort de la tradition pieuse. La perfection de l'égalité d'humeur de Marie, par exemple n'est pas qu'une simple douceur ; elle est

la plus agreable vertu qui soit en la vie spirituelle. Certes, personne ne l'a eue en telle perfection que... la sacrée Vierge nostre Mere, qui seule, apres son Fils, a esté sans peché. Tous les autres saints ont bien travaillé en l'acquisition de cette perfection et quoy qu'ils ayent fait, il n'y en a pas un qui n'ayt esté quelque peu raboteux. (230)

Il en est de même de son silence (231), lieu de la marche vers Dieu et de la fameuse "indifference" (232), opposées à l'agitation et au bavardage des hommes, mais liées au silence du Christ :

La Sainte Vierge et Nostre Seigneur son glorieux Fils, ayant eu l'usage de la rayson dès le ventre de leur mere, furent par consequent doués de beaucoup de science ; neanmoins ils la cachèrent sous les lois d'un profond silence, car pouvant parler en naissant ils ne le voulerent pas faire, ains s'assujettirent à ne parler qu'en leur temps. Et nous autres qui à peine avons l'usage de la rayson à l'aage de quarante ans, tellement sommes-nous irraisonnables, pretendons faire les entendus et parler avant que sçavoir begayer ; et à force de vouloir monstrier que nous sommes sçavants et sages, nous ne pouvons cacher nostre folie. (233)

Silence du Christ et de Marie lié à la condition qui est celle de l'humanité et qui va commander leur action et la suite de leur vie.

On a vu comment Cana est lu par François de Sales et on en aurait d'autres exemples (234). Ce qui conduit bien loin de simples considérations pieuses traditionnelles, pour belles et touchantes qu'elles soient.

Le culte qu'on doit à Marie est donc d'abord une imitation de ce qu'elle fut devant Dieu, en

une certaine union de coeur et amour tendre pour le prochain (235).

par quoi elle sera celle qui intercède (236), parce que, dès la Visitation, elle fut "médiatrice", et concrètement, par sa marche vers Elisabeth (237).

Dans la salutation angélique, elle est ainsi honorée des hommes comme de Dieu (238). En la répétant, les fidèles répètent aussi la consécration de Marie lors ^{de l'Annunciation} de sa Présentation, et s'unissent à cette consécration qui unit le ciel et la terre. Peu de choses sont aussi célèbres que le tableau qui suit dans lequel on aurait grand tort de ne voir qu'une joliesse, proche parente de certaines églises baroques ; les anges de la Présentation

furent tellement étonnés, que troupe à troupe, ils venoient pour écouter la celeste harmonie (239) et, les cieux ouverts, ils se penchoient sur les balustres de la salle de la Hierusalem celeste. (240)

On ne saurait bien entendu multiplier à l'infini les remarques théologiques sur Marie ou sur le culte de Marie ; et bien d'autres exemples auraient pu être choisis que ceux qui ont été retenus ici. Mais ceux auxquels on s'est arrêté auront montré non seulement le triomphe de l'Incarnation de Dieu en Marie, mais le triomphe de cette Incarnation préfigurée et confirmée dans l'essence même de la personne de Marie. Marie est bien ainsi la reine des Prophètes, ^{comme la} litanies. le chantent.

La tentation dont elle sort sans cesse victorieuse à chaque instant de la vie est celle qui risquait de la conduire comme Eve à voir "la creation livrée au pouvoir du néant, non parce qu'elle (la création) l'a voulu (241), mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir", alors que la création, "elle, aspire de toutes ses forces à voir cette révélation des fils de Dieu" (242).

Cette révélation a été manifestée en Marie créature humaine, et seulement humaine, parfaite, parce que la Vierge a su reconnaître que la ten-

tation était une tentation contre le sens de son voeu de virginité et sa consécration entière, contre la signification véritable de l'Incarnation, contre le sens de Dieu. La Mère du Christ est ainsi la Mère de l'Eglise ; quelques saints qui la reflètent en incarnant à leur manière Dieu le prouvent, et parmi ses plus proches : Joseph, Jean Baptiste, ou saint Louis, véritable continuateur de la théologie et la spiritualité de Nazareth, ou Madeleine, modèle des pénitents. Il en est de même du mystère de la Visitation.

x

x

x

CHAPITRE II
LA VISITATION

La "vie cachée" et l'Ordre de la Visitation - Le mystère joyeux de la Visitation dans les sermons (le sermon du 2 juillet 1618; le sermon du 2 juillet 1621) - La spiritualité de Nazareth, ou "de l'instant présent bien vécu" (Jean-Baptiste; Joseph; le cycle de Noël : plan latin pour la veille de Noël 1614; veille de Noël 1620; Noël 1622; les deux sermons pour la veille de Noël 1613) - Conclusion: la Sainte Famille.

SAINTS ET MYSTERES

LA VISITATION

Pour éviter, autant que faire se peut, des répétitions, ce qui n'est jamais entièrement possible avec une matière cyclique par essence et à cause de la forme du raisonnement de François de Sales, on traitera ici de quelques grands points, lesquels, dans la lumière des Béatitudes, qui est celle de Noël, montrent comment, à cause donc des Béatitudes, est organisée la vie humaine : la "vie cachée", la Visitation (le mystère et l'Ordre qui le manifeste journellement), la "spiritualité de Nazareth", avec les personnages de Jean-Baptiste, Joseph, le cycle de Noël. On verra plus loin que la méditation de cette spiritualité de l'instant présent bien vécu, fondée sur une idée théologique précise, tout en marquant certainement la langue et le style de François de Sales, l'amène à considérer la Visitation comme une expression privilégiée de la vie dans l'esprit même des Béatitudes ; ce qui marque pour lui la vie religieuse, abandon et combat spirituel, temps et instant, oraison, et des personnages comme Marie-Madeleine ou le roi saint Louis.

A/ La "vie cachée" et l'Ordre de la Visitation

C'est ici que nous rencontrerons Joseph et la Sainte Famille, continuée dans le personnage du roi Louis IX. Car l'expression "vie cachée" a plusieurs acceptions, mais l'une d'elles est plus particulière à François de Sales. C'est ici aussi qu'apparaissent le mieux ce que sont pour François de Sales la vie chrétienne en général et la vie en religion en particulier.

La "vie cachée", c'est d'abord ce qui semble le mieux définir l'existence spirituelle de tous les temps, de tous les mystiques : la "vie cachée en Jésus-Christ" est un lieu commun, dans le meilleur sens du terme, chez une telle quantité d'auteurs qu'il serait absurde de simplement essayer de les énumérer et qu'il est injuste de n'en nommer que quelques-uns. Mais comment faire autrement ? Depuis les premiers commentaires du Cantique des Cantiques,

pour se limiter à eux et sans en citer aucun, dès les premiers siècles de l'Eglise, la vie spirituelle ne s'entend que comme le colloque réciproque le plus secret, le plus intime, entre l'âme et son Dieu. Il ne peut qu'en être ainsi : Dieu n'est pas celui des philosophes et des savants ; il est celui d'Abraham, Isaac et Jacob : le Tout.Autre mais aussi celui qui est plus intime à l'homme que l'homme même, pour paraphraser saint Augustin, celui qui se rencontre dans la "retraite", quand on ferme sa porte pour prier (1). L'oraison, quelle que soit sa forme ou son "école", n'est en réalité jamais autre chose. Telle est la leçon de saint Ambroise :

Dieu "enseigne ... à prier en tout lieu, puisque le Sauveur dit : Entre en ta chambre.

Mais comprends bien qu'il ne s'agit pas de la chambre formée de murs où ton corps va s'enfermer. Il s'agit de la chambre qui est en toi, où sont enfermées tes pensées, où demeurent tes sentiments. Cette chambre de la prière est partout avec toi, et partout elle est dans un secret qui n'a d'autre témoin que Dieu. (2)

La "vie cachée", dans la chambre intérieure qu'est le coeur qui prie, où l'on se retire ainsi pour trouver Dieu, ce sera aussi la célèbre "cellule intérieure" de sainte Catherine de Sienne, où l'on fait retraite même au milieu de toutes les occupations possibles, autant que la demeure et les châteaux intérieurs de sainte Thérèse d'Avila (3), ou les méditations des Exercices spirituels de saint Ignace.

Pour François de Sales et la Mère de Chantal, il en sera de même. L'oraison sera vivre la Visitation au plus secret de la "vie cachée", dans l'existence quotidienne qui en portera la marque sans cesse.

Il est évident en effet que traiter de l'oraison chez François de Sales mène à cette "chambre haute", que tous ces points, toutes ces démarches, quels que soient les choix auxquels il s'arrêtera, trouveront leur place chez lui, et que même l'expression "vie cachée" leur sera appliquée ; il suffit de songer à tous les conseils pour prier donnés dans la correspondance en réponse

à d'innombrables questions ; aux recommandations de se réfugier "dans les plaies de Jésus-Christ", dans le "côté de Jésus-Christ", à la description de l'oraison de "simple regard" et de "simple remise", description faite en voix alternée avec la Mère de Chantal. Que l'on songe aussi à l'importance donnée aux oraisons jaculatoires dans l'Introduction ou ailleurs (4).

Mais l'expression "vie cachée" a une autre valeur et une autre résonance, ce que l'on voudrait dire ici. Traiter de l'oraison chez François de Sales et un problème différent (5).

Il faut d'abord remarquer que l'expression "spiritualité de la vie cachée" a ou peut avoir des équivalents aujourd'hui, comme "spiritualité de Nazareth", "spiritualité de l'instant présent" (6) ; la raison en est une source commune : la lecture théologique du mystère de la Visitation et de la façon dont la vie humaine peut être comprise et vécue à sa lumière.

Que "la vie cachée" ne soit pas le contraire de "la vie publique", les sermons (aussi bien que toute l'Introduction à la vie devote) ne laissent aucun doute à ce sujet ; et nous avons là, d'une certaine manière, une continuation de l'idée qui guide sainte Catherine de Sienne dans sa vie quotidienne, idée élargie à toute existence humaine : elle a une autre coloration, celle d'un choix absolu, certes, dans la vie religieuse, qui est la vie "dans l'état de perfection" (et dont il sera question plus loin), mais les deux problèmes sont inséparables. Le Christ a vécu une "vie cachée" pendant trente ans, et une "vie publique", celle du Messie, pendant trois ans ; cette "vie publique" est d'une certaine façon exceptionnelle : c'est celle des prélats, non pas des hommes dans le siècle et le monde :

La vie de Nostre Seigneur est le parfait exemple de tous les hommes, mais particulièrement de ceux qui sont en l'état de perfection, comme les Religieux et les Prelats. Cet estat de perfection doit estre considéré de deux manieres : pour les Religieux c'est un estat propre à se perfectionner, et pour les Prelats il suppose la perfection desja acquise. De mesme, la

vie du Sauveur doit estre distinguee en deux parties. La premiere est le modele et patron des Religieux : c'est celle de son enfance jusques à ce qu'il commença sa predication ; car l'Evangéliste dit expressement qu'il demeura sujet à ses parens. Et dès qu'il eut commencé à enseigner et prescher, il fit toutes les fonctions appartenantes aux Evesques. Il institua les Sacremens ; puis, sur l'arbre de la croix il offrit le sacrifice sanglant de soy mesme, et devant celuy là, en la cene qu'il fit avec ses Apostres, il institua le tres saint Sacrement de l'Autel qui est le sacrifice non sanglant. (7)

Alors, le modèle de "la vie cachée" sera autant Marie et Joseph que saint Louis roi de France. Car tous ont vécu à l'imitation du Christ à Nazareth où, bien qu'il soit "la science et la sagesse mesme [,] neanmoins il tient un continuel silence", car il est "venu pour donner un exemple de la vie religieuse" (8).

"La vie publique" au contraire appartient à celui qui a un ministère spécial dans l'Eglise, un sacerdoce précis, et non pas uniquement le sacerdoce universel de tout chrétien. "La vie publique" n'est ainsi pas celle de l'homme public, de l'homme dans le monde, voire du grand de ce monde ; si elle l'est, ce n'est que par la rencontre de deux états de vie.

La "vie publique" n'est pas plus visible que la "vie cachée" ; l'affirmation est plus forte si on la retourne : "la vie cachée" n'est pas et n'a pas à être moins visible que "la vie publique". Elles sont deux buts différents, elles sont la voie de la perfection de deux manières, différentes, mais non opposées.

Il ne faut pas croire non plus que l'une sert uniquement de préparation à l'autre. Certes, il ne saurait y avoir "vie publique" s'il n'y a pas eu, et surtout s'il n'y a pas toujours en même temps "vie cachée". De sorte que la "vie cachée" loin de s'opposer à la "vie publique" doit la rejoindre et lui emprunter certaines de ses caractéristiques. Ce qui est aussi vrai énoncé dans l'autre sens, on le voit.

"Vie cachée" et "vie publique" sont distinguées par le "ministère", leur ministère, car, d'une certaine manière, chacune a le sien. Si bien que la "vie cachée" sera autant une vie accomplie, une vie d'adulte, non une préparation, une "institution", selon le vocabulaire du temps, à une existence qui la suivrait chronologiquement et lui serait inférieure, que la "vie publique". La "vie cachée", pour tous, peut et doit être un idéal réalisable, être le but de toute existence.

On voit quel contresens on peut faire ici sur la réflexion de François de Sales. On n'a pas manqué de le faire ; on le fait parfois encore, en particulier à propos de ce qu'il pense de la vie religieuse, conception qu'il partage d'ailleurs exactement avec la Mère de Chantal. Pourtant cette idée est bien celle de l'Introduction à la vie devote, il faut le répéter, idée que l'on pourrait croire mieux perçue : "C'est une erreur, ains une heresie...". On connaît le célèbre passage. Pourtant, depuis Bossuet et son panégyrique de l'évêque, depuis Sainte-Beuve, si fécond, hélas, en erreurs, quelle que soit son importance, à lui aussi dans l'histoire des idées pour la lecture des oeuvres de l'évêque, on va répétant : "Il a fait sortir la dévotion du cloître" (9). Or, c'est un mouvement contraire que nous montrent les sermons et que l'on voit dans l'Introduction si l'on y regarde de près. François de Sales, loin de "faire sortir la dévotion des couvents", auxquels elle aurait été, du moins dans sa forme supérieure, comme réservée avant lui, sans dire à ses religieuses que leur clôture, c'est le monde (ce qui, pour parler schématiquement, est l'idée, le charisme et la gloire des Filles de la Charité, on le sait), a, à l'inverse, fait entrer le monde entier au couvent, si l'on peut dire et sans jeu de mots. Ce qui n'est pas du tout la même chose. Pour ne l'avoir pas reconnu clairement, on s'acharne à croire que la transformation de la Visitation en Ordre cloîtré a été ressentie par lui comme une défiguration, voire une dénaturation, du projet élaboré peu à peu avec la Mère de Chantal et qu'elle paracheva dans le même esprit après la mort de l'évêque.

Il n'en est rien, on le sait par lui-même, parce que la Visitation repose sur la conception de "la vie cachée" et de "la vie publique" que les sermons, et eux surtout donc, montrent de façon particulièrement explicite. Le texte cité plus haut le mettait déjà en évidence ; et les conséquences qu'on peut tirer de ces lignes sont simples et assez évidentes. Un couvent, pas plus qu'un homme chargé d'un ministère ne sont "cachés", au sens où on entend le mot habituellement ; le couvent avec ses "religieux", et le "prélat" avec ses devoirs, ont au coeur, répétons-le, la même conception de la "cellule cachée" mais vécue différemment dans chacune de leurs formes de vie. Il ne s'agit pas, au couvent ou pour le "prélat", de ne pas être vu ; comment d'ailleurs imaginer que le seul bâtiment d'un monastère ne pose pas en lui-même question ? Le "prélat", et on l'a vu longuement à propos de ce que le Concile de Trente a affirmé avec insistance à propos de l'orateur, parle et agit, et les sources de sa parole et de son action sont la lecture de l'Ecriture, étudiée, méditée, et la prière intime qui en naît. Le couvent montre ce qu'est la vie communautaire : on y vit ensemble parce qu'on prie ensemble ; seule la parole méditée réunit ; on y est regroupé autour de l'Evangile vécu dans l'absolu. On se souviendra ici, aussi bien du début des Actes des Apôtres que de saint Augustin à Cassiciacum. Que le "prélat" reçoive une onction qui affirme et signe le "degré de perfection" que lui impose sa mission particulière, signifie justement que ce "degré" correspond à une fonction exceptionnelle dans la construction du Royaume ; de ses propres forces il n'y atteindrait pas. La vie d'Eglise et de la communauté des croyants comme celle des religieux n'y suffit pas et n'a pas le même but ; elles disent cependant le Royaume, le proclament en une prédication de l'exemple, et le construisent aussi ; elles sont signes, elles aussi, de ce Royaume, mais elles le disent et le construisent en se "disant" et en se construisant elles-mêmes, et dans la vie en religion, en faisant que chaque religieux et religieuse se "dit" avec ses frères et ses soeurs, réciproquement, et à la face des hommes, plus étroitement

que dans la vie chrétienne dans le monde ; l'amour de l'autre y est, doit y être, doit s'y construire, doit s'y vivre plus fondamentalement, comme manifestation privilégiée (avec l'oraison) de l'amour de Dieu. "Venez et voyez". Quelle raison conduit ces hommes et ces femmes à se réunir et à se supporter (François de Sales emploie le verbe dans les deux sens de "secourir" et "d'accepter") entre les murs d'une même demeure, pour la vie, sinon l'amour du Christ à manifester parce qu'il est recherché ? Le parallèle est constant entre la vie communautaire et la vie familiale ; mais même en élargissant le mot "familial" jusqu'à son acception ancienne, rude est l'école de la perfection dans un groupe plus nombreux qu'une famille, auquel on veut être lié pour toujours, et dont, encore moins si l'on peut dire que dans une famille, on a choisi les individus qui le composent.

"L'état de perfection", et on le retrouvera souvent, est ainsi l'état privilégié de "l'école de la perfection", et non pas d'une perfection acquise définitivement par le seul fait d'entrer en religion. De même l'état de la "vie publique" qui est celui du "prélat", est celui de l'état de perfection appuyé sur l'onction particulière qui donne au "prélat", à l'évêque, un être propre, et lui fait, par la grâce du sacrement, vivre en plénitude cet état de perfection. Cela, non sans efforts ni peine de sa part, il n'est que de consulter toute la correspondance administrative ou épiscopale de François de Sales où domine la réforme du diocèse, aux tomes XXII, XXIII, XXIV de l'édition d'Annecy, pour le constater. Il n'y a là aucun automatisme, aucune action de Dieu qui ne s'appuyerait pas sur la liberté humaine et sur son adhésion au désir divin, mais une aide particulière à la "vie publique".

La "vie cachée" n'est ainsi aucunement celle du retranchement, du renfermement ; être religieux ne consiste pas à devenir comme invisible, voire inexistant, mais, selon l'étymologie (et les Actes toujours) a être évidemment si bien et si intimement "relié" à Dieu et à ses frères que le monde, à ce

spectacle, doive en chercher la raison.

Remarquable est donc la première phrase du texte du sermon cité plus haut. "La vie de Nostre Seigneur est le parfait exemple de tous les hommes, mais particulièrement...". L'état de perfection, qui est celui de la vie même du Christ tant à Nazareth qu'après, n'est pas réservé à la vie en religion : il est l'état normal de tout chrétien. A quel point François de Sales se situe à l'écart des querelles, du temps en particulier, entre la vie religieuse et la vie qu'on appellera ici laïque, malgré l'anachronisme, pour faire court, on le voit. Davantage qu'à l'écart de ces querelles, il est au-delà d'elles.

Il devient alors plus aisé de comprendre pourquoi, même s'il y tient d'abord comme à un signe et à une caractéristique (secondaire, car la Visitation a toujours été conçue comme maison de contemplation mais l'action devait et doit toujours, même sous d'autres formes, y manifester la contemplation et s'incarner dans l'amour du prochain), le problème de la clôture ou de la non clôture des Religieuses et celui des sorties, ne semblèrent pas, à François de Sales, devoir mettre en péril l'extension de l'Ordre, à travers la France en particulier, et de sa spiritualité. Pour recevoir la clôture papale, par exemple, l'Ordre n'était pas enlevé aux pauvres. Lors même que Monseigneur de Marquemont paraissait peut-être laisser présager un accommodement (10), François de Sales "acquiesça" (et l'on sait la valeur du mot pour lui : il s'agit d'aller plus loin que de dire "oui" comme en se résignant ; il y va de la paix de l'âme, de "l'abandonnement" et de l'amen dit à la volonté de Dieu, laquelle, peut-être, pensait l'évêque humblement, n'avait pas été bien vue). Il tint pourtant à deux particularités qui, même, lui furent refusées :

le droit d'admettre en communauté des veuves se disposant à long terme à la vie religieuse, mais ayant encore "quelque affaire à régler" ; la possibilité pour les femmes du monde faire retraite en clôture (11),

tant l'esprit de "la vie cachée" sur quoi est bâti tout l'Ordre lui semblait

là manifeste. La vie postérieure de la Visitation lui a heureusement rendu justice et les retraits en clôture en particulier, instituées de telle sorte qu'elles ne défigurent en rien la vie de la communauté mais lui donnent comme un prolongement, sont devenues une des plus célèbres particularités de l'Ordre.

Il est ainsi clair que c'est bien le même esprit qui anime la spiritualité de l'Introduction et celle de l'Ordre de la Visitation. De la "cellule intérieure" où le chrétien rencontre le Christ dans l'oraison, où par des "retraits" répétées et rapides au coeur de ses occupations mêmes (on se reportera, on l'a dit, à l'importance que l'Introduction et les lettres par exemple, donnent aux oraisons jaculatoires (12)) part toute l'action ; mieux, ces "retraits" dans la vie cachée comme dans la vie active, sont simultanées de tout dans l'existence, inséparable d'elles : elles en sont l'ossature et le souffle, avec d'autres formes de prière.

L'Ordre de la Visitation pourra ainsi être formé, selon le mot célèbre d'"apôtresses"(13); les Visitandines seront bien les auxiliaires du clergé ; la Mère de Chantal est encore plus précise, elle qu'on a si souvent décrite comme modifiant, voire déformant la pensée de son "unique Père" après qu'il fut mort. Pour cet Ordre sans Maison Mère ni Supérieure Générale, chaque couvent, dépendant, avec l'autonomie de toute maison et son dialogue fraternel avec les autres, fondamentalement de l'Ordinaire du lieu, l'évêque, la fondatrice veut une fidélité absolue à l'idée initiale et à son originalité ; sa correspondance entière en fait foi, lorsqu'elle s'adresse à des Supérieures de maison. Un seul exemple suffira ici : "Ma vraie Fille", écrit-elle le 22 mai 1626 à l'une des Supérieures de l'Ordre,

Je suis de votre avis qu'il ne faut point s'attacher à la direction de personne en particulier, car nous devons avoir notre esprit universel, qui est nos observances écrites, et Messieurs les évêques ; c'est merveille comme nous nous trouvons bien de cette pratique. Nous sommes les vraies filles du clergé, et Messieurs les évêques sont nos vrais pères, et par conséquent leurs bons officiers ecclésiastiques nos chers frères.

Ils profitent avec nous, par la connaissance qu'ils prennent de l'esprit de notre Bienheureux Père, lequel a voulu que nos confesseurs ordinaires fussent du clergé, et nos Pères spirituels de même. (14)

"Fille du clergé" et "apôtesse", la Visitandine a ainsi une place particulière dans la vie contemplative en Eglise. En elle la vie "apostolique" s'unit à la vie d'oraison, l'action à l'oraison contemplative. Qu'on ne dise pas qu'il en est de même pour tous les Ordres, et que, plus tard Thérèse de Lisieux par exemple sut être missionnaire. La particularité de l'Ordre de la Visitation, si elle rappelle bien certes cette vérité d'évidence, est que parce qu'elle est "Fille du clergé", la religieuse de la Visitation est davantage que "l'auxiliaire du clergé" : s'établit, par la méditation vécue du mystère de la Visitation, un lien entre elle et son évêque, avec l'Eglise du lieu, avec le monde chrétien donc, qui est "filial" au sens où le mot est employé dans le mystère de la Trinité ; l'Ordre de la Visitation est l'action du Père-Evêque, comme le Fils est l'acte amoureux du Père-Créateur. C'est-à-dire que dans la communauté d'Eglise qui vit du mystère de la Visitation, particulièrement, se réalise, doit se réaliser, en une perpétuelle marche vers la perfection (achèvement qui n'a de limites que l'univers accompli, après lequel la création soupire et gémit (15)), l'idéal que montre comme réalisable le début des Actes des Apôtres : prière, relations humaines, amour de Dieu et amour du prochain y sont unis au point d'être inséparables, de ne pouvoir être même considérés l'un sans l'autre. Le Christ "réalise" la vie du Père ; à l'image de Marie, mais aussi d'Elisabeth et encore de Joseph et Zacharie sans l'appui desquels rien n'eût été humainement possible (et surtout de Joseph), la religieuse "réalise" la vie "en l'état de perfection" que l'évêque et le clergé disent ; elle fait que leur prédication existe, s'incarne, et qu'eux-mêmes, ainsi que tout chrétien ou toute assemblée de fidèles au Christ, puissent, à commencer par les hommes d'Eglise eux-mêmes, la réaliser en eux-mêmes. Parce qu'elle vit la Visitation dans "l'état de perfection", tous pourront la

vivre "en perfection" (16). La clôture est ainsi vécue, sous sa forme féminine traditionnelle, comme la symétrique de la consécration presbytérale : même si elle n'est pas le sacrement, même si elle comporte quelques nuances pratiques suivant les communautés, même si tout état chrétien dans l'Eglise est signe, elle l'est davantage qu'aucun de ces états. En ce sens, la Visitation est et demeure un Ordre visionnaire et prophétique, quoi qu'il en soit de son passé entre sa fondation et le 20e siècle, quoi qu'il en soit de son avenir.

Voilà pourquoi elle est à la fois dans le monde et non pas du monde (17), voilà pourquoi la clôture véritable est intérieure (mais ne saurait pas ne pas être manifestée par un signe), aussi bien parce qu'on ne la franchira pas que parce qu'on la franchira, l'une comme l'autre de ses actions étant manifestation et n'ayant aucunement le sens négatif d'une privation, d'un manque, d'une omission ou, encore moins, d'une mutilation.

Silencieuse, la Visitation parle pourtant par son existence même, comme le chrétien inséré dans le monde. Non seulement elle parle, mais elle doit parler. Là se trouve une de ses caractéristiques. La retraite, celle qui consiste à se retirer, à se couper du monde n'appartient pas à sa spiritualité. Plus que tout autre Ordre, elle est, répétons-le car on le comprend encore si mal, dans le monde sans être du monde. Même quand certains couvents seront bâtis à la campagne, ce qui sera relativement rare (18), ils ne le seront pas selon le principe des abbayes bénédictines, où s'édifie admirablement une cité dans laquelle les deux Jérusalem se fondent, loin, assez loin, dans les bois et les champs et vivant de leur mieux en autarcie ; ils seront près des hommes, voire dans un village, parce que la Jérusalem céleste doit être là où les hommes construisent la Jérusalem terrestre. Aidée en cela par le Concile de Trente qui souhaite que les monastères soient, autant que faire se peut, en ville, la Visitation sera bien bâtie en ville, donc, ou au moins dans les faubourgs d'une ville, là même où vivent les hommes.

Si un travail de fond et minutieux reste à faire pour mettre en exact parallèle l'Introduction et les Constitutions (avec leurs différentes rédactions successives qui donnèrent ses bases à l'Ordre), il devient évident qu'on ne saurait parler ici de la "vie cachée" sans parler de la spiritualité de l'Ordre, et en entrant un peu plus dans le détail. Cela d'abord parce que les sermons, recueillis par les Visitandines pour les deux derniers volumes où on peut les lire, furent prononcés devant elles, et pour elles, même si les portes de l'église demeuraient ouvertes ; les premiers auditeurs ne furent pas que des Visitandines, les textes mêmes le montrent qui souvent s'adressent à tous, à travers la grille (19). Seules des modalités de vie séparent, et encore le mot est-il trop fort, les religieux et les non-religieux ; une seule et même spiritualité leur est proposée, une seule et même façon de vivre l'Evangile (20), on vient de le voir.

Bâtie "en ville", une maison de la Visitation s'insère dans la vie de tous les jours et de chaque être humain pour d'autres raisons aussi. Qu'on ne s'y trompe pas : la Visitation est bien un Ordre féminin, sans aucun garant, si l'on peut dire, ou parallèle, masculin, sans non plus un Ordre masculin dont elle serait sortie, dont elle serait comme une variante ; mais de même que, malgré une erreur sans cesse répétée pour avoir mal lu la préface de l'oeuvre, et dès les origines, la Philothée de l'Introduction n'est pas particulièrement et uniquement une femme, la spiritualité visitandine ne s'adresse pas qu'à des moniales ; les auditeurs non religieux qui étaient présents dans l'église, lors des sermons, étaient aussi bien des hommes que des femmes. Il serait aussi tout à fait souhaitable qu'en consultant correctement les textes, on veuille bien admettre, enfin, que François de Sales n'a pas que des correspondantes (21). Certes, les femmes y figurent en plus grand nombre, mais si le phénomène est constant (et il semble l'être à toutes les époques), les hommes sont ici beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit. De tous les "directeurs", il semble bien que François de Sales fut même le père

spirituel du plus grand nombre d'hommes, et des plus simples, ordinaires, peu connus, ^{souvent} non pas de ces célébrités dont l'éclat rejaillit sur celui qui les aide. La table de sa correspondance est éloquente sur ce point. Si les femmes prédominent, c'est pour la même raison, entre autres peut-être, que la Visitation est un Ordre féminin : dans une société qui a vu en particulier la restauration du droit romain, l'existence courante et l'obscurité de chaque jour, chez des inconnues et d'humbles personnes (et sans doute même chez d'autres), et la vie féminine, n'ont rien d'idéal ni de romanesque (22). La pauvreté morale et l'écrasement de certaines sont bien connus. Pauvreté : ce sont des "pauvres" que les femmes souvent, au sens des Béatitudes, certes, pour François de Sales, au sens aussi de l'injustice la plus flagrante dans le Royaume de Dieu. Elles sont souvent les pauvres les plus immédiats et les plus cachés : il se tourne donc vers ces pauvres qui ou se sont tournées vers lui en écrivant, ou l'attendent. Sans relâche, il écrit et parle. De la même façon, il fonde pour elles un Ordre autonome : elles y ont la responsabilité que le Royaume de Dieu, dans son "unidiversité" (23) leur reconnaît. Nulle part, il ne traite les femmes en mineures : certaines lettres montrent bien à quel niveau de réflexion il pense qu'elles peuvent atteindre ; les sermons nous ont déjà montré la même chose à plus d'une reprise. Point de traité sur le mystère féminin, l'éternel féminin. Des taquineries, des sourires, oui, des classifications, non. Des idées du temps, oui, mais surtout hors du temps, hors de tous les temps. La spiritualité de la vie cachée repose sur la théologie de l'unité dans la diversité, du couple humain et de l'humanité entière dans la différence des individus qui la composent, sur l'être humain, l'humanité entière image de la Trinité et pour cela "unidivers" comme nous venons de le voir. Dans la diversité unique, dans chaque intimité qui fait que chaque instant de la vie de chaque jour, et pour chacun ou chacune, est irremplaçable, cet instant aussi exaltant et important alors dans la vie

la plus célèbre ou la plus visible, est le moment où se produit la rencontre du colloque amoureux de Dieu et de l'âme. Personne, à aucune minute de sa vie, n'est plus ou moins grand, humainement parlant ou aux yeux de Dieu, que quelqu'un d'autre. L'égalité théologique dans la Création accomplie par la Rédemption est absolue et s'il y a une hiérarchie de fonctions ou des états, la hiérarchie de valeurs n'est qu'apparente, voire illusoire ; quant à celle des actes, elle appartient à un autre domaine, celui de la morale et de l'éthique.

Il n'y a pourtant aucun ton revendicatif dans tous ces textes : François de Sales ne légifère pas, d'une certaine manière n'analyse pas non plus : il constate et admet l' "unidiversité" ; plus que de la tolérance, plus que de la "condescendance", même dans son sens noble et religieux, il y a ici une des formes les moins reconnues de la "tressainte indifférence" salésienne. Et le niveau théologique des sermons qui ont pour raison première d'être prononcés la plupart du temps dans l'église de la Visitation, et où se trouvent déployées et ouvertes, non pas abaissées, affaiblies, la densité du Traité et ses difficultés (les rapprochements faits sans cesse dans le présent travail en sont la meilleure preuve) le montre sans cesse.

Dans la mesure alors où le Traité suit pédagogiquement l'Introduction (non pas chronologiquement, leur composition est à peu près contemporaine (24)), il s'adresse ainsi à tous, dans tous les états de vie ; et toute vie, quelle qu'elle soit, peut être "mystique" ; elle doit l'être ou le devenir. L'Introduction et le Traité forment un ensemble ; on pourrait aller jusqu'à dire que l'Introduction est en réalité l'Introduction du Traité, parce que la "vie devote" véritable est la "vie mystique" ; malgré le titre d'une thèse célèbre (25), il n'y a pas rupture entre les deux, (ce que la thèse ne prétend pas d'ailleurs), ni même l'esquisse d'une rupture, ni encore celle d'une séparation. L'un des drames, le mot n'est pas trop fort, rencontrés par la diffusion et en même temps la déformation du Salésianisme fut que l'on crut à

cette séparation. La vie mystique est la véritable vie cachée selon l'étymologie que François de Sales aime rappeler (et c'est pourquoi il appellera l'oraison une "théologie mystique" (26)). La vie mystique est l'accomplissement, l'épanouissement de la dévotion, une sorte de propédeutique accomplie ; il s'agit bien de marcher vers un même but, après un certain nombre d'acquisitions, d'habitudes prises, après une mise en ordre, une organisation (on sait ce que l'Introduction doit à la vogue des traités de civilité et de dévotion (27)). Le Traitté va donner son esprit à l'Introduction :

Ce Traitté donq est fait pour ayder l'ame des-ja devote a ce qu'elle se puisse avancer dans son dessein. (28)

Or, de même que c'est une erreur grave, ou un anachronisme que de parler du "féminisme" de François de Sales (son attitude, on vient de le voir, est beaucoup plus simple et de bonsens : elle consiste à accepter les autres, l'autre, la création et les créatures telles que la vie de tous les jours nous montre qu'ils existent, nous les fait rencontrer), de même il ne croit pas que la vie mystique ne s'adresse qu'à certains, et il croit aussi peu qu'elle ne s'adresse qu'à certaines. Il ne faut, répétons-le, qu'un chemin pédagogique pour y arriver, qui conduit à reconnaître la vie de la grâce et le mystère divin incarné en l'homme.

Vie dévote et vie mystique sont donc intimement liées. De la même manière, on l'a dit, "Philothée" ne fut pas la seule madame Charmoisy mais l'occasion principale du livre ; la correspondance échangée avec elle constitue une partie, très grande, quoiqu'une partie seulement, de l'ouvrage, correspondance, par ailleurs, profondément remaniée (29) lors de l'édition complexe du livre ; on en a une preuve éclatante dans la préface du Traitté, juste avant le passage qui vient d'être cité :

Un grand serviteur de Dieu m'advertit n'a guere que l'adresse que j'avois faite de ma parole a Philothée en l'Introduction a la vie devote, avoit empesché plusieurs hommes d'en faire leur proffit, d'autant qu'ilz n'estimoyent pas digne de la lecture

d'un homme les advertissemens faits pour une femme. J'admiray qu'il se treuvast des hommes qui, pour vouloir paroistre hommes, se montrassent en effect si peu hommes ; car je te laisse a penser mon cher lecteur, si la devotion n'est pas egalement pour les hommes comme pour les femmes, ... et si mille et mille lettres ou excellens traittés des anciens Peres de l'Eglise doivent estre tenus pour inutiles aux hommes, d'autant qu'ilz sont adressés a des saintes femmes de ce tems-la. Mays outre cela, c'est l'ame qui aspire a la devotion que j'appelle Philothée, et les hommes ont une ame aussi bien que les femmes.

Toutefois, ... j'ay changé d'adresse en ce Traitté, et parle a Theotime : que si d'aventure il se treuvoit des femmes ... qui ne voulussent pas lire les enseignemens qu'on fait a un homme, je les prie de croire que le Theotime auquel je parle est l'esprit humain, qui desire faire progres en la dilection sainte, esprit qui est egalement es femmes comme es hommes. (30)

"Philothée", homme et/ou femme, "Philothée" l'âme qui aime Dieu est aussi "Théotime", homme et/ou femme, dans le monde et/ou en religion.

L'Ordre de la Visitation, donc, où se trouve proclamée et incarnée la théologie et la spiritualité de "la vie cachée", est le "prophète", au sens étymologique du mot, le prédicateur, la voix de Dieu qui va conduire l'humanité à se poser la question du "pourquoi" de cette vie, à la vue de son "comment" ; la Visitation est cette spectaculaire mise en parallèle, en miroir (dont les images renvoyées sont équivalentes et semblables mais non identiques, parce que toutes reflètent "l'université" de Dieu, fondement de la théologie salésienne) des conditions de vie humaine : homme et femme, ou existence dans le siècle et dans une communauté monastique. C'est pour ainsi dire, le même schéma théologique qui en rend compte, pour tout être et toutes conditions de vie. L'ensemble ne s'explique que par la méditation vécue du mystère qui donne son nom à l'Ordre, ou le verra un peu plus loin.

Mais avant d'arriver à cette explication, il est d'autres points propres à l'Ordre qu'il importe de bien noter, car c'est en eux aussi que réside une originalité trop souvent mal vue, ou mal cernée au moins ; les sermons la montrent le mieux avec les Constitutions, encore plus que les lettres particulières et plus individuelles évidemment, quels que soient les problèmes

traités, toujours cependant ramenés à, bien entendu, l'ensemble de l'esprit salésien. Les sermons montrent donc parfaitement cette originalité parce qu'ils s'adressent à une communauté, celle des Soeurs, et à travers elle à la communauté qu'est l'Eglise. François de Sales ne perd jamais de vue, même implicitement, qu' "église", ἐκκλησία, par son étymologie se rattache à "appeler", à "appeler par convocation" (ἐκκαλέω), et marque donc l'appel adressé à tous de se réaliser en réalisant le Royaume.

Jamais on ne voit aussi bien que dans la prédication de François de Sales que le propre de "la vie cachée" est la rencontre de la vie individuelle et personnelle avec le Christ, et à son image, avec une théologie et une spiritualité de la vie communautaire ; liés indissolublement et de façon existentielle, les deux points ne sauraient ni se séparer ni être accentués l'un plus que l'autre. La raison en est simplement évangélique : au Pharisien légiste qui lui demande :

"Maître, quel est le grand commandement dans la loi ?",
Jésus, citant le Deutéronome et se référant à Josué, lui déclare :

"Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le grand, le premier commandement. Un second est aussi important : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent toute la Loi et les Prophètes". (31)

La seconde citation scripturaire que donne le Christ et la suite de ses paroles constituent en réalité un véritable centon biblique : le Lévitique d'abord, et les échos ensuite de Matthieu lui-même, dans son propre texte auparavant, puis dans les Epîtres aux Romains, Galates, de saint Jacques.

Mais c'est la Vulgate, ancienne ou nouvelle (ici ce sera saint Jérôme), qu'utilise bien entendu François de Sales. Et c'est à dessein que nous avons donné une traduction moderne : elle ne rend plus compte de ce qui est l'essentiel du raisonnement de l'évêque (et on le suit donc mal), si elle s'est peut-

être rapprochée du texte original. Pourtant la version grecque porte bien :
" Δεύτερα ὁμοία αὐτῇ ", ce que, avec toute la tradition la plus habituelle,
la Bible dite de Jérusalem traduit par : "le second lui est semblable" (32).

Or c'est justement sur le mot "ὁμοία", "semblable" que se fonde la
pensée de François de Sales. Certes, les textes modernes donnent en note, en
particulier la Traduction Oecuménique, qu'il n'y a pas succession chronologi-
que de l'amour de Dieu à l'amour du prochain :

Il ne faut pas y voir une recommandation à s'aimer d'abord soi-
même pour aimer ensuite ou également le prochain (33),

et qu'il n'y a pas de "confusion" entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain :

La traduction grand veut rappeler la question posée au v. 36,
par le Pharisien légiste,

et le début de la réponse au v. 38 : la similitude concerne non
l'identité mais la nature et l'importance égale des deux comman-
dements. Dès lors les deux commandements ne sont pas interchan-
geables, comme si aimer le prochain c'était aussi aimer Dieu et
vice-versa. (34)

Et c'est bien là la pensée de François de Sales, mais la correction de
la traduction habituelle paraît donc, pour la bien comprendre, particulière-
ment regrettable. Amour de Dieu et amour du prochain ne sont pas "identiques"
s'ils sont bien de "même nature" ; surtout, ils sont indissolubles, simultanés,
contemporains l'un de l'autre. Rien n'est plus loin d'une contemplation méta-
physique de Dieu et de la philanthropie. Tout repose pour François de Sales
sur la "similitude", la "semblance", en particulier dans le raisonnement ana-
logique qui est le sien (35). On l'a déjà vu, le mot "similitude" n'est en
rien pour lui réducteur ; il est au contraire ce qui, par des parallèles, des
échos, des "images", établit non pas une identification ramenant l'idée à une
forme linéaire, mais des équivalences ouvrant le texte, par l'utilisation des
quatre sens (et implicitement François de Sales va ici les tenir tous les

quatre ensemble, dans le passage qu'on va voir), sur des perspectives aux dimensions universelles, cosmiques, humaines et divines à la fois. "Semblable" ne signifie pas "le même", mais, si l'on veut, "même". Voilà bien une nouvelle variation ou plutôt une utilisation de l' "univers" du Traitté, qui va permettre à l'évêque de rapprocher les deux voies de l'amour de ce que fut la création de l'homme "à l'image de Dieu" dans les premiers chapitres de la Genèse. Amour de Dieu et amour du prochain sont d'une seule et même nature mais sont deux actes inséparables, les deux manifestations d'un seul amour, l'un marquant l'autre de son sceau de façon à ne pas le voir réduit, répétons-le, à la philanthropie, pour noble qu'elle soit, l'autre manifestant l'un dans l'action et reconnaissant la présence et le signe de Dieu, particulier à chacun et commun à tous, dans chaque être rencontré.

Sans l'une de ces deux réalisations de l'amour, l'amour n'existe pas vraiment, et Dieu n'est ni connu ni reconnu. Saint François de Sales, ainsi, commente sans cesse le passage de saint Matthieu (36). Un exemple suffira pour montrer comment sa pensée est exactement organisée autour de ce texte qui est le pivot, si l'on peut dire, en même temps que le point d'ancrage de sa réflexion sur "la vie cachée".

Multifariam multisque modis (37) commendavit nobis Deus charitatem proximi. Matth. 22 : Secundum autem simile huic . Homo creatus est ad similitudinem Dei (38) ; eo ergo proximi tendit ut diligamus in eo "similitudinem et imaginem Dei, ut ista scilicet imago magis ac magis perficiatur. Plinius [Histor. natur.] L.7 c.12, des deux jumeaux. Toranius, maquignon d'esclaves, deux beaux a Marc Anthoine, deux cens sesterces, a 25 escus le sesterce ; c'estoyent cinq mille escus ; et la replique de Torianus. C'est merveilles de trouver deux amours jumeaux, l'un regardant le Createur et l'autre la creature. Ceux ci sont jumeaux, mais toutefois naïs bien loin l'un de l'autre quant a leur objet immediat. Il faut user de cet' histoire tout au rebours : car ces deux commandemens sont jumeaux, ce n'est pas merveille silz se ressemblent. L'amour de Dieu engendre l'amour du prochain. Et comme quand les vignes fleurissent les vins fleurissent, ainsy par tout ou l'amour de Dieu fleurit, l'amour du prochain fleurit. (39)

François de Sales applique donc lui-même les recommandations faites en

1604 à Monseigneur Frémyot : lecture simultanée des quatre sens, utilisation humaniste à la fois audacieuse et prudente de textes de l'Antiquité, en particulier du cher Pline l'Ancien, utilisation de la nature, le second livre de la révélation, et surtout ici de la "similitude" : il est évident que François de Sales est particulièrement heureux d'avoir trouvé une similitude (qu'il utilisera aussi ailleurs (40)) pour exprimer ce qui est "semblable", cette similitude étant l'histoire célèbre de deux jumeaux apparents, nés parfaitement séparés et étrangers l'un à l'autre. Les deux amours sont "jumeaux", "mêmes", mais non "les mêmes", encore moins "le même". Semblables mais non identiques.

L'amour du prochain, l'amour "effectif" comme le dit ailleurs toute l'oeuvre et en particulier le Traitté, ne se sépare pas de l'amour "affectif", l'amour de bienveillance de l'amour de complaisance non plus ; ce n'est pas le lieu ici de s'y étendre. Mais ce qui importe à l'Ordre de la Visitation comme à tout le christianisme, c'est que le vieux et fondamental précepte judaïque de l'amour du prochain soit vécu comme un commandement nouveau parce qu'il est vécu comme la réalisation de la résurrection et l'accomplissement des prophéties :

Mandatum appellavit novum, Jo. 13 (41) : mandatum novum ; novum id est egregium, redintegratum (novi coeli, nova terra (42) ; nam exemplo suo Christus mirum in modum urget. Renovabitur ut aquilae juvenus tua (43). Sic suum (44), ut Jacob filium suum Joseph appellabat, id est, Tunica filii mei est (45). Suum, quem ipse omnium maxime servaverat. Plerique omnes interpretes novum et suum, quia in antiqua Lege dictum : Diliges proximum tuum sicut teipsum (46), at in nova : sicut dilexi vos, id est, supra teipsum. (47)

Le texte unit les deux lectures, les deux sens de la Rédemption : le monde nouveau est bien la création "réintégrée" (rendue à nouveau intègre, intacte, et c'est le Felix culpa de saint Augustin qu'on entend derrière le mot), et il est bien, aussi, surtout, l'ancien accompli dans le Christ amour parfait du prochain. Si c'est dans son prochain qu'on rencontre le Christ et le Père dans l'Esprit, Dieu reste le Tout Autre, celui qu'on rencontre aussi

dans l'oraison personnelle et la prière de l'Eglise, grâce auxquelles on reconnaîtra le Christ dans tout l'homme, en un mouvement à la réciprocité universelle.

Voilà sur quoi repose la véritable "vie cachée" et on comprend qu'elle soit et doive être celle de tout chrétien, et que le mot "chrétien" soit celui qui doit peu à peu exprimer l'être profond et mystérieux de l'Eglise de l'éternité ; la suite du texte qui vient d'être cité n'est pas à prendre dans un sens restrictif mais avec une signification quasi missionnaire, en même temps que comme une "similitude" à son tour du début des Actes.

Toletus (48), suum, id est, amorem precipuum inter Christianos qua Christiani. Ut Joseph dilexit sufficienter alios fratres, at Benjamin unice ; sic debemus omnes diligere, at Christianos unice, sicut Christus eos diligit. (49)

Il ne s'agit nullement dans ces lignes de prédestination non plus, mais du fondement de la vie communautaire autour de ce qu'est la "vie cachée" ; la façon dont les idées sont organisées dans tout le passage, ainsi que, par ailleurs, la pensée la plus constante de François de Sales, le montrent à l'évidence.

C'est la réalisation de l'amour parfait réciproque, du mouvement vers l'autre à l'image du mouvement trinitaire, qui fonde la vie communautaire et qui fait qu'elle est le témoin du Christ, ou pour reprendre le terme grec, le "martyr" du Christ, à l'image du Christ lui-même. C'est elle qui fait qu'on s'interroge sur le motif de cet amour réciproque sans cesse en train de se réaliser, quelles que soient ses difficultés à être, quels que soient ses échecs. Voilà pour quelle raison saint François de Sales, avec sainte Chantal, ne pensa jamais qu'il fût besoin d'une autre règle que celle-là, d'un autre éclairage que celui-ci pour l'Ordre de la Visitation. Parce que rien au premier abord ne différencie ces exigences de celles que connaît tout chrétien, la Visitation fut souvent et reste parfois encore mal comprise. Pourtant son

charisme et sa spécificité sont là, dans le fait de ne pas être différente de la vie chrétienne de tout un chacun tous les jours. Mais cette vie chrétienne et ses exigences sont poussées à l'absolu, sans autre raison que d'être celles qu'on s'attend à trouver chez ceux qui sont rassemblés autour de la Parole incarnée et de l'amour parfait. Alors suffiront comme exigences ascétiques les détails de la vie quotidienne, de la vie la plus ordinaire, qui sera, ainsi, mais dans un autre sens, une vie cachée, parce que humble et obscure, simple et unie, banale et apparemment sans héroïsme. Son héroïsme et sa sainteté pourtant sont certains, sous l'éclairage que leur donne celui qu'à bon droit on a pu appeler le "Docteur de l'amour".

Alors, "vie de perfection" et "vie dans l'état de perfection" (50) ne se différencient que par des degrés de consécration et des modalités, non pas par des degrés dans la valeur ou le mérite. De même nature, elles non plus ne sont pas identiques. Voilà aussi pourquoi, comme le montrent leurs dates de composition, on l'a dit, l'Introduction et le Traité ne se séparent pas et s'adressent à des publics qui ne sont que pédagogiquement différents. Voilà enfin pourquoi la "vie cachée" qui est la vie mystique à l'état pur est ouverte à tous. Il n'est pas indifférent de se rappeler qu'en français "mystique", "mystère", et les mots de la même famille se rattachent à "myope", parce que le "myope", pour bien voir, en une sorte de concentration physique, ferme à demi les yeux ; "mystique", on l'a dit, signifie "caché", depuis les origines grecques, où le mot est relié au verbe $\mu\acute{\upsilon}\omega$ (se fermer, être clos ou fermé). On sait que le champ sémantique s'en étendra dans l'antiquité, à tout le domaine de l'initiation ; on sait aussi quel domaine très particulier il aura dans l'histoire des mentalités à l'intérieur du christianisme, et comment l'on parlera "d'états mystiques". François de Sales y sera souvent rattaché, pour le meilleur comme pour le pire, mais bien souvent à contresens.

Jamais, en effet, il ne sépare "mystique" de son sens étymologique ;

l'étymologie est une des passions de son temps, et dans l'Eglise en particulier depuis toujours, surtout depuis Isidore de Séville ; cela même si, parfois (rarement), on se doute alors que cette étymologie est fantaisiste. Mais on comprend, comme on l'a vu, qu'il puisse donc écrire qu'il n'y a pas de différence entre oraison et théologie mystique : parce

on n'y parle que de Dieu ..., l'oraison et la theologie mystique ne sont qu'une mesme chose. (51)

L'oraison est la rencontre du sens profond du projet de Dieu sur le monde, la rencontre et le dialogue avec lui dans l'oraison de "simple remise" (52), de "simple demeure" (53), ou encore dans l'oraison de quiétude. Elle est retour à la source de la "vie cachée", elle est ce qui va permettre à la "vie cachée" même d'exister ; c'est par l'oraison, en particulier celle de "simple remise" (54) alliée à l' "oraison vitale", toutes notions que nous retrouvons ailleurs mais auxquelles il faut bien faire allusion ici, si l'on veut nettement voir sur quelle bases l'Ordre de la Visitation est bâti, que va pouvoir se manifester cet amour vécu, cette action qu'est l'amour, image de l'essence trinitaire. C'est par elle que la relation humaine deviendra incarnation, dessinant cette croix mystique, que l'époque aime tant, entre l'amour montant vers Dieu parce qu'il descend de lui, et ouvrant ses bras sur les hommes frères parce que Dieu les aime tous, comme chacun.

Une croix à dessiner, à construire, à vivre : c'est ce que François de Sales et la Mère de Chantal pensent de la vie fraternelle, en religion ou non, de la vie humaine en général ; une croix, parce que c'est le signe de la victoire, l'arbre de vie et la voie de la résurrection ; une croix, signe de contradiction et d'union de l'impossible ; une croix parce qu'on n'arrive pas à la vie ressuscitée sans reconnaître que la croix est dressée sur le Calvaire. Seul "l'amour est fort comme la mort", dit la fin du Cantique des Cantiques (55) que François de Sales ne cesse de commenter, et "l'amour egale les amans" (56), "releve les amans" (57), répète-t-il aussi sans cesse à la suite de Pythagore (58),

étendant ces sentences à l'amour de Dieu comme à l'amour du prochain qui ne sont pour lui que d'une seule et même nature, vue et vécue sous deux éclairages et dans deux modes différents. "Mêmes", et non "les mêmes".

Bien entendu, il n'y a rien là qui ne soit du christianisme le plus universel ; et quel autre Ordre religieux n'en pourrait dire autant ou n'est pas bâti de façon très semblable ? La particularité de la Visitation est qu'il n'y a donc rien d'autre dans sa Règle que l'Evangile accomplissant ainsi l'Ancien Testament, que la "vie cachée" comme moteur de la vie universelle et communautaire. On va le voir, tout ce qui paraît spécifique à la Visitation, et l'est, on ne saurait en douter, en découle. De ce coeur de la vie visitandine que sont la théologie et la spiritualité de la "vie cachée", avec leur double mouvement incessant, de retraite vers le coeur de l'être et Dieu, et d'ouverture fraternelle, de ce double élan "mystique", pour parler comme François de Sales, de l'oraison et de l'action intimement dépendantes, l'une de l'autre comme l'Incarnation éternellement prévue pour et par l'amour de Dieu, vient tout le reste ; même si ces caractéristiques ont peu à peu été dégagées et affirmées à partir du nom même de l'Ordre, qui, à un moment, sembla être presque la seule chose qui restât du projet primitif, tout se trouvait dans ce nom ; et la méditation du mystère qu'il exprime faisait se mettre en place peu à peu ce qui a constitué la Visitation-Sainte Marie. Malgré parfois au cours des siècles et dans certaines circonstances, des "transformations" (quel Ordre n'en connaît, plus ou moins passagères ?), "l'Institut" ne saurait être confondu avec nulle autre "religion", comme l'on disait alors.

Dans les perspectives où la théologie et la spiritualité de "la vie cachée" placent l'Ordre, on remarque aisément que le problème de la clôture ou de la non-clôture ne se pose pas dans les termes où on le pose habituellement. D'une certaine manière, même avant que la Visitation ne soit érigée en Ordre papal, la clôture existait, forme de consécration absolue, on l'a vu,

à l'amour de Dieu vécu dans un signe visible (59); les sorties toujours d'ailleurs très limitées et réglées, elles qui ont fait couler tant d'encre, étaient, paradoxalement en apparence seulement, une forme de clôture et de consécration au prochain où se rencontre l'amour trinitaire comme dans l'oraison, laquelle est toujours à la fois personnelle et communautaire. L'accent mis par François de Sales sur la contemplation du Trin'Un et sur les marques du mystère de la Trinité dans l'homme qui en est l'image, qui en est et doit en être une incarnation, une manifestation, comme l'écho de l'acte éternel de l'amour de Dieu, sa "similitude", ne permet pas de penser autre chose. Toute oraison qui ne serait pas vécue ainsi dans l'amour du prochain lié à l'amour divin n'est pas complète ; toute oraison qui ne sera qu'action vers le prochain ne le sera pas non plus. L'oraison, colloque personnel avec Dieu, est première, et ne peut que faire vivre l'action et l'amour "universel" et harmonieux que décrit le Traité. La clôture, matérielle si l'on peut dire, et solennelle, n'a ainsi ni la valeur ni l'importance qu'on lui accorde dans la fameuse querelle née surtout d'une mauvaise lecture de la non moins fameuse phrase attribuée à Jean Pierre Camus, complètement déformée et sortie de son contexte (60). Il est évident que dans la pensée de François de Sales, si tant est qu'il ait exactement prononcé la formule et si on cite correctement Camus (et, après tout, on ne voit pas pourquoi on douterait toujours d'un homme auquel François de Sales accorda une amitié fidèle et durable autant que clairvoyante), les mots signifient assez exactement le contraire du sens qu'on leur prête : l'essentiel de la théologie et de la spiritualité de la "vie cachée" étant, devant la Création voulue par Dieu, une reconnaissance et une adhésion parfaites, vécues minute après minute, et souvent dans l'obscurité, au dessein d'ensemble de Dieu, lequel n'est pas toujours visible dans le détail, la clôture, matérielle, physique, n'a ni plus ni moins d'importance pour ainsi dire dans un sens que dans l'autre ; elle peut avoir n'importe quelle forme, elle est toujours le signe de l'absolu, et elle existe toujours.

François de Sales, nulle part dans les sermons, nulle part dans les textes successifs des Constitutions, nulle part dans la correspondance, avec Monseigneur de Marquemont ou quelqu'un d'autre, ne prononça de mots violemment douloureux quand l'Ordre fut cloîtré. Nulle part on ne voit de comparaison entre son "sacrifice" et celui d'Abraham ; nulle part il ne laisse entendre que son oeuvre, et celle de la Mère de Chantal, est déformée, tant qu'elle restera sous le vocable et la méditation du mystère de la Visitation (61). L'Ordre, ou l'Institut, ou la Congrégation, même si sainte Marthe avait d'abord été sa patronne, ce qui s'explique si l'on pense toujours à la "vie cachée", était conçu depuis toujours comme devant être un Ordre contemplatif. La contemplation y devait être vécue sous une forme multiple, dans laquelle l' "oraison vitale", celle de l'Introduction et de maintes pages des sermons, n'était pas la moindre. La porte était ainsi ouverte, à condition de respecter l'esprit de l'Ordre, aux moyens qui permettraient, au cours des siècles, de mieux insérer l'Ordre dans son temps et dans la marche de l'humanité vers son accomplissement, sans qu'il reniât en vérité rien de l'esprit du dessein primitif.

Si les sorties étaient conçues comme un signe, nécessaires à l'époque (elles s'adressaient surtout aux malades et vieillards abandonnés, mais aussi demandait qu'on allât aux sermons où l'on pouvait envoyer une délégation, mais "troupe a troupe" et "tantost les unes tantost les autres" (62)) pour que la Visitation fût vraiment d'Eglise, elles pouvaient tout aussi bien être (et devaient l'être dès les premiers projets) la visite d'une Soeur à l'autre à l'intérieur de la maison, comme l'accueil en clôture de certaines personnes (63). Tel est le sens du mot célèbre, et si mal compris, des fondateurs, auquel les sermons comme les Entretiens font tant de place : la "condescendance" ; il dit la véritable forme de l'abaissement de Dieu dans l'Incarnation. Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu ; à nous, disent François de Sales et la Mère de Chantal de le suivre : nous qui sommes devenus Dieu par lui, Dieu nous fait le suivre et "descendre" avec lui vers les autres vers lesquels

il est aussi "descendu". Les mots d'abaissement, d'anéantissement de Dieu prennent ainsi une valeur toute différente à la Visitation de celle qu'ils ont chez d'autres spirituels du temps, et surtout postérieurs.

Accepter de n'avoir pas vu dès l'origine l'ensemble de la volonté de Dieu pour l'Ordre et sa forme, accepter aussi Dieu dans un prochain dont c'est une utopie que de chanter que l'entente avec lui est ainsi parfaite et quasi automatique, accepter et choisir que cette entente soit un but ecclésial et l'idéal à réaliser sans cesse, là est "l'indifférence", la fameuse "boule de cire" (64) que Dieu façonne peu à peu à sa main. Seule la "vie cachée" l'explique et la réalise en une action, non dans une sorte de démission et de passivité (65). C'était aussi, pour François de Sales, au-delà de l'évolution qui s'opérait sous ses yeux, pour la Mère de Chantal, au-delà des structures qu'elle achevait de mettre en place après la mort de l'évêque, accepter que dans la fidélité absolue à l'esprit de l'Ordre et du mystère dont la méditation l'anime, des nuances apparaissent au cours des siècles, en accord avec la vie de l'Eglise mais toujours liées aux origines : plus que tout autre, l'Ordre est celui de la marche, prudente, informée, continue, sans rupture, fidèle, comme Marie se rendant à Aïn Karem : François de Sales précisera qu'elle y va "en grande hâte" ~~mais~~ non pas en s'y précipitant le jour même, car la prière a précédé son départ ; mais sa marche est décidée, affirmée. L'Ordre, peut-être plus que n'importe quel autre, n'est pas celui d'une perfection apparemment acquise ou donnée par des structures définitives, sortes de lisières ou de guides pour l'infirmité humaine ; comme l'Eglise où l'humanité entière doit se réunir et s'accomplir, l'Ordre, tout évidemment construit qu'il est, continue à se former si l'on peut dire, peu à peu ; un accomplissement, non une évolution le caractérise. Ce ne sont pas des points mineurs ainsi qui sont éclairés différemment par les différentes Constitutions (66) du XVII^e siècle (pour se limiter à lui ; mais on en dirait autant des siècles suivants). Il n'est pas indifférent par exemple que l'autonomie fermement

conservée de chaque maison ait été non pas contredite mais développée par la méthode de Fédérations de monastères entre eux.

Car, il faut y insister, sans Maison Mère, sans Supérieure Générale, l'Ordre reproduit dans les relations entre les différents monastères le schéma de la vie conventuelle fondée sur la vie évangélique dans le dialogue avec le prochain (67). Les monastères dialoguent entre eux, s'aiment, vivent un même esprit, mais parfois avec des nuances évidentes. Voilà encore l'unité dans la diversité. C'est bien la vie humaine dans ce que les relations des êtres entre eux ont de plus essentiel, mais aussi de plus délicat et respectueux, tout autant que de plus difficile et déchirant qu'on retrouve. Le monastère d'Annecy, la chère "Sainte Source" (68) comme disent depuis toujours les Visitandines, a un primat, mais un primat d'honneur ; la "vie cachée" pousse jusque là ses exigences : être un exemple, même à l'intérieur de l'Ordre, et n'être que cela, mais l'être en perfection.

La réussite unique dans l'histoire de la vie contemplative qu'est la Visitation a ceci de particulier et de visionnaire donc : c'est un Ordre comme toute autre oeuvre et toute vie humaines, mais qui ici, parce que s'y trouve l'expression de son essence la plus particulière, a toujours à se faire, à s'achever. On sait l'importance du thème de la "marche" dans la Bible, dès Abraham, et chez saint François de Sales, aussi bien que sainte Chantal (69). La spiritualité de la "vie cachée", parce qu'elle est fondée sur une théologie très précise, n'a rien d'arrêté. Pour la Visitation aussi, le Paradis de l'avenir n'est pas le Paradis perdu, et il n'est pas non plus déjà accompli dans le présent. La vie fraternelle se construit sans cesse.

Quand, après la mort de son "unique Père" comme elle disait (il faudrait citer toute sa correspondance (70)), la Mère de Chantal se retrouve seule pour achever l'oeuvre entreprise, quand tout repose sur elle pour vingt ans de solitude (71), les mêmes idées la guidèrent. Jamais on n'insistera

assez sur sa communion avec François de Sales : le projet et l'Ordre réalisé leur était bien identiques (72), leur spiritualité était bien la même ; loin d'être le fait de se cramponner à une sorte de nostalgie du passé, ou encore à une idée originelle jusque dans ses détails, à un passé plus ou moins rêvé qui tendrait aisément à se ramener à des convictions ou des habitudes, personnelles et communautaires à la fois, à ce qu'on a toujours connu et fait depuis des années et des lustres, voire de siècles, vivre la "vie cachée" sera vivre l'instant présent, la spiritualité de Nazareth, absolument. Ne jamais pourtant oublier les origines, prendre conscience de ce qu'on est pour mieux prier et agir dans le mystère de la Visitation, cela revient à mieux vivre cet instant unique qui est donné et à qui va être donné, parce qu'il sera vécu dans son unicité, sa forme d'éternité, quelle que soit cette forme, et quel que doive être l'aspect de cet instant (73).

C'est à travers les sermons que se voit le mieux cet esprit de l'Ordre de la Visitation, et la façon dont la "vie cachée" en est la trame, comment elle s'unit à la spiritualité de "l'instant présent" ou de "Nazareth". Les textes constitutifs le disent aussi, mais juridiquement et presque froidement, légalement, comme il convient. Les lettres sont individuelles, le Traité est une synthèse théologique. Les sermons, eux, vivent en Eglise cette spiritualité, et par leurs destinataires principales et leurs "rédactrices", la montrent en action et vécue dans l'Ordre.

C'est dans les sermons, en effet, que nous allons découvrir que la méditation de la Visitation structure toute la pensée de l'évêque ; à sa lumière sont contemplés les grands mystères fondamentaux de l'Incarnation, de la Passion et Résurrection de l'Homme-Dieu, de la Transfiguration. Là se situe la grande originalité de la réflexion salésienne ; la Visitation est la vie chrétienne même, s'étendant jusqu'aux limites de l'univers, et à tous les domaines humains, parole comprise. Pour François de Sales, tout est Visitation,

et ce mystère joyeux, humble et caché, est comme le flux continu de la vie dans la suite des jours que parcourt "tout bellement" l'homme "semblance" de Dieu ; mystère unifiant sans cesse la vie de prière qui relie l'homme à la Trinité ainsi qu'à ses frères, indissolublement, dans la réalisation progressive de l'Incarnation maintenant dans l'humanité. L'Ordre qui porte son nom doit sans cesse le manifester en plénitude, semblable et différent si l'on songe à d'autres Ordres; unique. Il prêche, par le simple fait qu'il est, que le Salésianisme, au coeur du christianisme le plus universel, est bien une famille, une lignée, une tendance, une pensée, liées à une spiritualité née d'une théologie.

Ainsi, a-t-il semblé nécessaire non pas de rappeler l'histoire des débuts de l'Ordre (74) mais d'essayer de saisir ce courant chrétien dans son originalité, avant de voir cette originalité éclater dans les sermons.

B/ Le mystère joyeux de la Visitation dans les sermons

Ce sont donc surtout les sermons qui parlent de ce mystère, probablement en raison de l'aspect communautaire que François de Sales donne à la méditation qu'il en fait, et qui est lié à la conception de "la vie cachée" que nous venons de voir. Non qu'on ne retrouve ailleurs, cependant, des lignes sur ce qui est le coeur de sa spiritualité ; mais le retour liturgique de la fête et les prédications devant l'Ordre qui porte son nom accentuent le côté ecclésial de la présentation qui est faite de la grande rencontre de Marie et Elisabeth.

Du moins est-ce l'impression première que l'on a, car, si le mystère de la Visitation est présent partout, par une allusion en quelques lignes, le volume d'un sermon fait impression. Pourtant, en réalité, ils ne sont que deux à traiter du mystère même : c'est à propos de l'Ordre, ou de ce qui devait

devenir un Ordre, que François de Sales en parle, et du passage de l'Evangile dont il souhaite que la méditation nourrisse ses Filles sans cesse (75). Si le Traitté leur est plus particulièrement adressé (76), c'est que la visite de Marie à Elisabeth est le coeur de l'ouvrage, et si, on l'a vu plus haut, "vie en état de perfection" et "vie en perfection" se rejoignent, si "la vie cachée" est bien celle de tout homme, c'est que ce mystère est celui-là même de toute vie chrétienne.

Les deux sermons qui nous restent sont deux textes recueillis, l'un de 1618, l'autre de 1644 (77). Comment le mystère de la Visitation y est-il lu, voilà ce qui va justifier sa présence parmi les mystères "joyeux", au même titre que l'Annonciation, Noël, la Présentation, Jésus retrouvé au Temple. Mystère de vie cachée, où contemplation et action sont les deux faces d'un même amour vécu, la Visitation renferme tous les grands thèmes de la spiritualité salésienne et culmine en ceci : elle est l'Incarnation continuée en Eglise, dans la plus petite de ses composantes, la plus naturelle, et par là-même, à peine remarquable, celle d'une famille ; l'Incarnation continuée par l'homme, après le Christ et à son exemple, l'homme qui va, "tirant chemin", "tout bellement", sans acte héroïque et fracassant (ce n'est pas le Messie venant sur les nuées rétablir la royauté d'Israël), la faire s'étendre de proche en proche à l'univers entier. La joie est ainsi celle de l'accomplissement, en train de se parfaire, du Royaume de Dieu, dans la certitude de la victoire remportée par les humbles, les pauvres, ceux qui savent, dans l'amen non seulement dit mais vécu en actes simples et précis et qui dérangent, qui mettent en marche, adhérer par "l'indifférence" au projet de Dieu sur le monde et lui donner corps.

La manière dont le mystère est présenté est aussi un exemple de choix pour la façon dont François de Sales utilise constamment et en les mêlant étroitement, les quatre sens de l'exégèse médiévale traditionnelle. Il les a

recommandés à André Frémyot, on le sait ; il a donné à ces quatre sens des limites et un contenu plus stricts que ne le faisait parfois le Moyen Age (78) : allégorie, anagogie et tropologie sont très nettement distinctes l'une de l'autre, quasi scolairement, dans l'exemple que développe l'évêque à l'intention de l'archevêque de Bourges (79). Les sermons autographes contiennent aussi une homélie entière en latin, sur l'histoire de Jacob, écrite en 1616, où les quatre sens sont traités l'un à la suite de l'autre, méthodiquement (80). On notera que c'est la même histoire de Jacob et d'Esau que la lettre à Monseigneur Frémyot prenait pour exemple.

Quand il prêche sur le mystère de la Visitation, François de Sales ne sépare pourtant pas aussi pédagogiquement les quatre sens, et ne les utilise pas aussi rigidement l'un après l'autre. S'il les mêle dans l'exposé, et si donc les quatre sens ne commandent pas l'ordre de l'exposé, il se garde bien cependant d'en brasser le contenu : fondus, les quatre sens ne sont jamais confondus ; ils restent toujours parfaitement chacun eux-mêmes et aisés à isoler. On s'en rend compte dans la façon dont François de Sales "lit" le personnage de Marie. Sa manière est encore plus claire quand il s'agit de la Visitation.

Les deux sermons conservés vont rappeler le fait, l'histoire de la visite de Marie à Elisabeth : c'est le sens littéral. Ils vont montrer que cette visite est celle de l'amour vécu dans "la vie cachée" et qu'il rejoint l'amour exalté dans le Cantique des Cantiques : c'est le sens allégorique. Ils vont dire quelle leçon on doit en tirer pour vivre l'amour de Dieu : c'est le sens tropologique. Ils vont montrer dans l'exaltation de la rencontre de l'Ancien Testament avec le Nouveau qui le réalise, chantée dans le Magnificat, l'Incarnation étendue des siècles passés aux siècles futurs par l'instant présent vécu dans son caractère unique, Incarnation qui est déjà de la Jérusalem céleste : c'est le sens anagogique, par lequel les sermons sur la Visitation

rejoignent les sermons sur la Toussaint, où la vie transfigurée qui suit la résurrection, résurrection de tout chrétien par les sacrements, depuis le Christ et aussi bien entendu de la fin des temps, est le colloque réciproque de l'Epouse avec l'Epoux, et des hommes entre eux, des hommes divinisés dans le Christ.

1/ Le sermon du 2 juillet 1618 (81)

L'épigraphe en est empruntée à l'évangile de Luc que François de Sales traduit après avoir cité la Vulgate : "Marie se levant, s'en alla en grande diligence dans les montagnes, en une ville de Juda" (82).

Dans l'ancienne langue, et aussi en anglais, le mot "visitation", qui en arrive parfois à devenir un euphémisme (83), désignait l'intervention, l'insertion ou encore la jonction du surnaturel avec le quotidien. C'est à la fois, ou cela peut être, une épreuve ou une grâce divine dans le sens que lui connaît le Moyen Age, conjointement avec celui ordinaire de "visite". Ce n'est qu'en 1611 qu'apparaît, semble-t-il, son emploi spécialisé pour désigner la "visite" de Marie à Elisabeth, peut-être parce que les deux sens divin et humain y furent sentis comme joints. En tout cas, c'est l'Ordre (fondé en 1610) qui a dû vulgariser l'emploi du mot (84) dans son sens religieux et lui ôter toute utilisation profane. Tous les dictionnaires de la langue sont d'accord à ce sujet.

Qu'elle fût extérieure ou intérieure, le sermon va le montrer, on ne saurait douter en tout cas que l'accent n'ait été mis par les fondateurs sur la "visite". A quoi il faut ajouter que le texte qui nous occupe est de 1618, date des Constitutions définitives de l'Ordre.

C'est bien entendu autour de la démarche de la Vierge comme l'épigraphe le dit, qu'est construite la prédication, construite à la façon de ce que ses

contemporains appellent la "prédication évangélique" ou "apostolique" (85)^{de l'évêque}. On en ferait tout aussi bien l'étude sur d'autres pages ; mais l'importance du mystère de la Visitation commande ici de s'arrêter. On n'y trouvera rien de l'explication de texte approfondie que choisira d'être la prédication protestante ; rien de l'éloquence discursive et antithétique, où la discussion alternée des points successifs s'ordonne en syllogismes qu'aiment certains prédicateurs catholiques ; rien qu'on puisse ranger dans l'une des écoles rhétoriques qui ont passionné le temps. La parole y est l'exposé de quelques points du texte évangélique, présentation de ce texte en tableaux (encore aura-t-on ailleurs dans l'oeuvre de meilleurs exemples de scènes de moraliste, comme la prédication familière catholique les aimait) ; ici le sujet est trop grand, et il est peint d'avance : seuls quelques détails, fruits de la méditation, sont mentionnés et ainsi ne peut-on encore parler à leur sujet d'additions ; ils naissent d'une sorte de logique interne de la méditation en des rapprochements de textes.

Une grande rigueur et une grande discrétion, en même temps une sorte de lyrisme personnel, familier et simple, dominant : les sermons sont prière autant qu'enseignement et même la prière de l'homme qu'était saint François de Sales.

On aimerait qu'un jour un chercheur mette en parallèle les prédications d'un de ceux qui étaient ses grands modèles, ^{comme} saint Charles Borromée, avec celles de l'évêque ; comme on le verra ^{tout} plus loin dans ce travail à propos du Père Jean Bouchet, il serait bien entendu aisé de trouver des sermons prononcés sur des sujets communs : le cycle liturgique et la mission épiscopale ou presbytérale les rendent fréquents. Mais François de Sales a choisi et reconnu sa dette, et la filiation qui l'unit au successeur lointain de saint Ambroise. On sait par ailleurs l'importance de la rhétorique borroméenne dans l'Italie et la France du temps (86).

Comment alors expliquer que la parenté certaine d'esprit entre les deux évêques, car il n'y a aucun doute que François de Sales ne soit borroméen dans son choix d'une famille d'orateurs sacrés (87), s'allie au fait que, sans aucun doute non plus, la forme de son éloquence n'a rien à voir avec le dépouillement, l'austérité, voire la rudesse (88) de l'éloquence borroméenne et de son esthétique ? On peut répondre de trois façons : une parenté d'esprit n'est pas une parenté esthétique, ce qui est une vérité d'évidence ; "l'univers" salésien explique parfaitement que l'incarnation d'une vérité, qui de toute façon dépasse sa manifestation humaine, se fasse dans des formes au moins différentes : limites et qualités humaines sont là les maîtresses de la situation et les causes ; enfin, différence n'est pas opposition : la familiarité fluide, le lyrisme personnel, le sourire salésien et telle autre caractéristique de la parole chez l'évêque de Genève n'ont rien en commun, et de moins en moins à mesure que sa vie avance, avec les ornements du discours dans le cicéronianisme : dès la lettre à Monseigneur Frémyot, le fait est sensible ; et l'on a bien assez dit ici comment François de Sales se situe au-delà des querelles d'école, non pas un irénisme utopique, mais par l'importance chez lui de "l'univers" justement, forme très moderne de la tolérance, et forme toute salésienne de "l'indifférence". Pourvu que l'esprit de rigueur dans la lecture "ruminée" (89), digérée, de l'Evangile soit respecté, François de Sales admet toutes les marques d'une personnalité très différente de lui. Il aime Jean-Pierre Camus, et plus qu'on ne le dit, même s'il lui fait la leçon ; il lui dit justement d'être lui-même (90), de ne copier personne. Et son attachement pour Possevin et bien d'autres, mais surtout pour Lorenzo Scupoli dont le combat flamboyant est celui de l'archange, est-il plus étrange que celui qu'il a pour Charles Borromée ? En tout cas, que la rigueur dénudée de Scupoli et Borromée soit bien son monde malgré les apparences qu'aperçoit une lecture rapide, les sermons sur la Visitation (~~avec~~ ceux sur les Béatitudes) en sont certes la meilleure preuve. Après tout, ne commet-on pas une erreur

en tout point comparable à la lecture de François d'Assise, pour s'en tenir à lui seul ?

Dans les sermons sur la Visitation, il s'agit, on le disait plus haut, d'une méditation d'abord : on pourrait la penser ignacienne ; ce serait excessif, au moins ici ; la scène, les lieux, l'image, l'événement sont trop connus. Aucune construction préalable donc à l'évocation sobre du récit évangélique n'est nécessaire pour montrer que l'essentiel se trouve dans l'allégorie, l'analogie et la tropologie : la Visitation est l'Ancien Testament réalisé dans le Nouveau, l'Eglise naissante en marche ; les rapprochements de textes scripturaires vont donc fuser pour le dire. L'image, le reflet, s'efface devant Celui qui est, devant la réalité tangible du Verbe incarné.

Aussi ne trouve-t-on aucune construction apparente dans le sermon ; aucun de ces points bien charpentés et articulés entre eux que la ou les rhétoriques prônent, d'une façon ou de l'autre. Encore plus que pour le sermon de l'Assomption 1602, où la démarche circulaire et glissante de l'exposé souligne la logique propre de sa déduction (des titres marginaux y jalonnet des ensembles qui constituent l'oeuvre), la seule association d'idée domine. Mais pas plus qu'ailleurs elle n'est gratuite, ne va au hasard ; nulle fantaisie ne la guide, mais la rigueur des quatre sens. Le texte procède, comme très souvent, par juxtapositions et "similitudes" (rappelons que "similitude" n'est pas identité), qui conduisent à une sorte de regard circulaire, toujours à partir du sens littéral d'un point, puis d'un autre. Les pivots centraux de ce raisonnement sont unis entre eux (et encore une fois le sermon de l'Assomption 1602 est plus symptomatique que tout autre à ce sujet), soit par une autre "similitude", soit par une déduction selon la logique qu'on appellera aristotélicienne ou syllogistique, pour faire vite, soit, dans le cas des sermons pour la Visitation dont il s'agit ici (et de bien d'autres, les plus spontanés, les plus parlés, et qui ont pour sujet un récit évangélique

ou vétéro-testamentaire), par la méditation qui suit simplement la ligne du récit (91). Répétons-le : la facilité n'est qu'apparente, la rigueur est extrême. Mais la simplicité du glissement de la pensée, naturel à François de Sales, d'un des quatre sens à l'autre, l'aisance avec laquelle on l'entend, l'étonnement dans lequel on est, à la première lecture des sermons, de voir à la fin du texte qu'on ne s'est pas égaré dans les sables, laissent confondu.

C'est ainsi que le sermon devient une homélie ; on a déjà vu que pour François de Sales, le rôle de l'auditeur est essentiel. S'y ajoute, selon l'étymologie du verbe ὁμιλεῖν, la certitude que le sermon est un entretien familial, une façon de vivre avec celui qui écoute, où les préoccupations théologiques ainsi que celles de la vie de tous les jours permettent toutes les effusions et parfois comme une complicité, souriante ici, entre prédicateur et auditeurs. La manière était déjà connue chez certains Pères, grecs surtout (Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome), mais aussi chez Grégoire le Grand. L'originalité de François de Sales est donc de canaliser, si l'on peut dire, très souvent l'homélie et ce qui pourrait être ses débordements, par l'utilisation perpétuelle et la lecture des quatre sens, et, à la différence souvent des Pères, qui parlent surtout de l'Evangile, de spontanément présenter, dans ce moule, en parallèle l'Evangile et l'Ancien Testament : le signe ouvert, réalisé, les temps nouveaux sont ceux de l'Incarnation déchiffrée et accomplie, et pour le souligner, son annonce est répétée.

C'est ainsi que François de Sales renouvelle la peinture morale, moralisante, ou moralisatrice, comme on voudra, des prédications populaires qui l'ont précédé ou sont encore ses contemporaines. Le conseil aura une place prépondérante, mais sa valeur topologique lui sera conférée par l'allégorie et l'anagogie. Lorsque des tableaux familiaux s'inséreront dans les sermons, ils seront comme des échos ou des reflets des scènes évangéliques, non pas d'abord une peinture du monde contemporain de l'orateur ou hors du temps.

Lecture circulaire par les quatre sens, lecture en parallèle par les juxtapositions scripturaires, lecture littérale par la présentation de quelques détails pris au récit médité qui en forme l'ossature, lecture logique et souvent syllogistique, en particulier dans la succession des points considérés, c'est cette architecture complexe qu'on découvre sous la prétendue facilité salésienne. C'est bien ici qu'il faut parler de maîtrise pour atteindre à la simplicité et au "naturel".

Voici ce qu'il en est dans le premier sermon sur la Visitation considéré, après que l'épigraphe en a donné le ton. Car c'est donc autour du départ de la Vierge pour Aïn Karem que se construit le texte : la Vierge

n'eut pas plus tost donné son consentement aux paroles de l'Ange saint Gabriel, que le mystère de l'Incarnation fut accompli en elle. (92)

Marie est ainsi devenue, exactement au moment où elle dit Fiat, le Temple véritable où Dieu habite parmi les siens (ce n'est pas sans raison que le portrait dressé ailleurs, dans le Traité de l'amour de Dieu (93), peint l'être humain ainsi que le fait le Cantique des Cantiques (94) en reprenant la description du Temple de Jérusalem) ; le sermon reviendra sur cette idée avec prédilection. Elle est le tabernacle véritable, "la vraie Arche d'alliance", car "Nostre Seigneur" est "enclos dans le ventre de Nostre Dame" (95). Elle est ainsi la communion parfaite entre Dieu et sa créature, véritable Eucharistie doublement vivante par elle-même et par l'Enfant, Eucharistie au sens étymologique comme au sens "sacramentaire" : elle a reçu, accueilli en elle la Présence réelle. La "charité" (qu'on pense au premier titre prévu pour le Traité, la "vie de sainte Charité" (96), au sens biblique et spécialement paulinien du terme, "n'est point oysive" (97) : on se rappelle aussi que Dieu est mouvement essentiel dans la présentation qu'en donne le début du Traité (98) ; l'homme, sa "semblance", l'est donc aussi. C'est pourquoi la charité

bouillonne dans les coeurs ou elle regne et habite, et la tres sainte Vierge en estoit toute remplie, d'autant qu'elle avoit l'amour mesme en ses entrailles. (99)

Le texte le redit à plusieurs reprises plus loin : "elle portoit en ses chastes entrailles l'amour mesme, le Sauveur et le Redempteur du monde" (100) ; ... "elle estoit la charité mesme. Elle avoit conçu Celuy qui estant tout amour l'avoit rendue l'amour mesme (101), elle, "la sacrée Vierge, qui non seulement a l'amour, mais est l'amour mesme" (102).

Parce que la Vierge est "l'amour mesme", humanité et divinité unies en elle par le Christ qu'elle porte, puisque c'est bien en elle que Dieu a pu se faire homme pour que l'homme soit fait Dieu, elle va accomplir les gestes, les actes, le mouvement d'amour qui sont la vie propre du mystère divin. C'est pourquoi dès son Fiat,

au mesme instant ..., elle sortit de Nazareth, petite ville de Galilée où elle demouroit, pour s'en aller en Judée à la mayson de Zacharie. Abiit in montana : elle monta dans les montagnes de Juda et entrepris le voyage, quoy que long et difficile. (103)

Ce n'est pas la curiosité qui la pousse mais la mission du Verbe en elle, mission qui est devenu la sienne et pourra se réaliser par elle : Dieu dépend d'elle : "mission" au sens propre ; Marie est la première "missionnaire", Marie trace les premiers pas de l'Eglise en marche vers les confins de l'univers, Marie est l'Eglise même. C'est un retournement, une apocalypse, au sens vulgaire du terme, une fin des temps que cette marche de l'Eglise vers l'achèvement de la création : chez Elisabeth

toute la mayson en fut comblee de joye : l'enfant tressaillit, le pere recouvra la parole (104),

(car la Parole venait à lui pour lui redonner la foi),

la mere fut remplie de l'Esprit Saint et receut le don de prophetie (105),

et elle reçoit la visite de sa jeune cousine en reconnaissant en elle le Messie

et en reprenant les paroles de l'Ange de l'Annonciation (106). Pourtant cette marche de l'Eglise commence petitement, obscurément, comme dans la vie ordinaire, par la visite du "prochain" : Marie part parce qu'Elisabeth, "ceste bonne femme estoit vielle", et "elle alla ... pour la servir et luy donner tout le soulagement qui luy estoit possible " (107). Marie est déjà l'Eglise au service des pauvres : Marie-la Béatitude portant le bonheur aux autres. Marie, mission, missionnaire, envoyée du Messie, de l'Envoyé.

A petits pas à travers les montagnes de Juda, Marie va aussi à la rencontre d'un mystère comparable à celui de sa grossesse, mystère auquel elle va rendre hommage et dans lequel elle va dire que se reconnaît la dernière annonce de l'événement qui s'accomplit en elle et par elle, en soulignant le parallélisme, l'image, l'écho que sont l'une pour l'autre ces deux naissances attendues et presque contemporaines. Le sens allégorique ou spirituel se fait de plus en plus clair. Marie

alla pour voir cette grande merveille ou cette grande grace que nostre Dieu avoit fait à cette bonne vielle et sterile, de concevoir un fils en sa sterilité, car elle sçavoit bien qu'en l'ancienne Loy c'estoit une chose blasmable d'estre infeconde
(108).

Et symétriquement,

ce fut pour luy reveler le tant haut mystere de l'Incarnation qui s'estoit operé en elle ; car Nostre Dame n'ignoroit pas que sa cousine Elisabeth estoit personne juste (109), fort bonne, craignant Dieu et desirant ardemment la venue du Messie promis en la Loy pour racheter le monde, et que ce luy seroit une tres grande consolation d'apprendre que les divines promesses estoyent accomplies et que le temps désiré par les Prophetes et les Patriarches estoit ja venu. (110)

Elisabeth est donc bien ainsi l'Ancienne Loy qui prend vigueur et donne vie quand elle rencontre la nouvelle loi, laquelle l'accomplit. Son enfant sera le dernier prophète, le lien visible entre les deux lois, manifesté lors du baptême du Christ par le Précurseur (111). Mais ce baptême ne peut, dans la logique des quatre sens et du parallélisme qui conduit le texte, qu'être précédé par un autre baptême, accompli à la Visitation, celui de Jean. Par ce baptême, s'accomplissent les signes de l'Ecriture.

[Marie] sçavoit que cette visite apporteroit un comble de benedictions en la maison de Zacharie, qui redonderoit jusques à l'enfant qui estoit dans le ventre de sainte Elizabeth, lequel seroit sanctifié par sa venue. (112)

Cependant les signes de l'Ecriture ne s'ouvrent pas, ne voient pas leur sens s'incarner sans le concours et l'adhésion humaines : Marie, qui est le Nouveau Testament, va vers Elisabeth, Jean-Baptiste et Zacharie, eux qui sont l'Ancien Testament, pour leur donner leur sens (Zacharie parle, on l'a vu, dans la foi d'Abraham retrouvée), leur donner la parole, et pour comprendre et souligner comment la Parole, le Verbe, qui est en elle prend son sens des figures qui l'annonçaient.

Point de rupture ici, mais à la fois une continuité et un accomplissement qui ne sont pas loin d'une conversion, d'une metanoia, conditions de l'Incarnation étendue au monde de la création divine en train de voir se réaliser son achèvement. L'initiative demeure à Marie : parce qu'elle aime Dieu elle agit envers son prochain ; simultanément ; tout comme le Verbe s'est incarné en elle dès qu'elle dit Fiat. Elle n'aimerait pas sans agir : "La charité n'est point oysive" (113).

Voilà pourquoi Marie fit "diligence" (le second sermon sur la Visitation méditera sur le mot "diligence" pour montrer qu'il ne dit pas une sorte de précipitation ou d'automatisme, mais laisse place à la prière).

C'est dans la prière alternée de Marie et Elisabeth que l'accomplissement de l'Ancien Testament dans le Nouveau est proclamé : elles se mettent à "se provoquer l'une l'autre à glorifier Dieu" (114). Alors Marie est l'Epouse du Cantique, dont l'amour s'accomplit pleinement ici :

Et me semble que c'est à elle que l'on doit appliquer ces paroles du Cantique des Cantiques : Ton chef ressemble au mont Carmel. Voyez, lors que le divin Espoux décrit la beauté de son Espouse par le menu, il commence par son chef. Mais que veut entendre ce divin Amant quand il dit que le chef de sa bien-aimée ressemble au mont Carmel ? Le mont Carmel est tout diapré de fleurs tres

odoriferantes, et les arbres qui se trouvent sur iceluy ne portent que des parfums. Que signifient ces fleurs et ces parfums sinon la charité, qui est une vertu tres belle et odoriferante, laquelle n'est jamais seule dans une ame ? Et bien que l'on approprie ces paroles du Cantique des Cantiques à l'Eglise, qui est la vraye Espouse de Nostre Seigneur, en laquelle comme en un mont Carmel abondent toutes sortes de fleurs de vertus et qui est odoriferante en toute sainteté et perfection, si est-ce que l'on peut encore entendre cecy de la sacrée Vierge qui est la fidelle Espouse du Saint Esprit. (115)

Longuement (et pourtant, ce sermon est l'un des plus courts), le texte déroule le parallèle Marie - Epouse, tant la pensée de François de Sales repose sur le dévoilement, pour ainsi dire sur l'illumination progressive, de l'image ; on pense à ce qu'il a dit ailleurs : lors de la fin des temps, le monde s'ouvre et se retourne comme un livre, un livre ancien qui se déroule (116) : il s'agit bien d'une apocalypse, celle des Béatitudes déjà. La description des symboles est lente et minutieuse, description qui les lit allégoriquement et leur donne en même temps leur sens anagogique : l' "escarlatte" est la couleur de l'amour parfait, le sommeil de l'aimée du Cantique est la paix de l'amour absolu, le texte y insiste en utilisant plusieurs versions du Cantique (117).

Mais l'absolu de cet amour, la paix et le sommeil dans cette charité parfaite ne vont pas sans combat ; rien ici encore n'est immobile. Si Marie est allée vers Elisabeth, c'est parce que sans cesse elle va vers Dieu. Et elle y va "raisonnablement". C'est-à-dire dans "l'humilité" :

Ce fut sa charité tres ardente et une tres profonde humilité qui la fit passer avec cette vitesse et promptitude les montagnes de Judée. (118)

Amour de Dieu et humilité sont inséparables. On sait, et on le voit à nouveau dans le texte, que pour François de Sales l'humilité est la reconnaissance par l'être humain de son statut de créature. Commentant le Magnificat, François de Sales règle d'un trait de plume les discussions divergentes des docteurs sur l'humilité de Marie : oui, elle était bien humble et le

disait sans atteindre par là à son humilité même. Créature, elle reconnaît en elle

vileté, misère et abjection ... en ce qui estoit de sa nature et du neant dont elle estoit sortie. (119)

Mais, même si cette opinion est illustrée par Maldonat, avec saint Augustin et saint Bernard (120), est-ce là la véritable humilité ?

Or l'humilité véritable, Marie l'a bien reconnue en elle, dit François de Sales, mais comme un don de Dieu : "L'humilité qu'elle voyoit en elle n'estoit pas d'elle" (121). Cette humilité est le corollaire parfait de la charité ; l'exemple de Paul le prouve : on n'aime bien Dieu qu'en reconnaissant son infinie perfection devant la petitesse de toute créature, reconnaissance qui est la science, la sagesse, que donne l'Esprit.

Le grand Apostre saint Paul ne confessoit-il pas qu'il avoit la charité, par des paroles si assurées qu'il semble parler avec plus de presumption que d'humilité ? ... S'il confesse que rien ne le pourra separer de la charité de son Dieu, il faut donc qu'il croie avoir la charité. Certes, il n'y a point de doute en cela, bien que, quand il dit : Qui me separera de la charité de mon Dieu, il faille entendre, moyennant la grace de Dieu. Ainsy, la glorieuse Vierge ne manqua point d'humilité, ni ne fit aucune faute contre icelle quand elle assura que Dieu avoit regardé l'humilité de sa servante, non plus que saint Paul quand il s'escrivoit : Qui est-ce qui me pourra separer de la charité ? car elle sçavoit qu'entre toutes les autres vertus, celle-là touche et attire le coeur de Dieu. (122)

Or Marie est partie vers sa cousine par charité et humilité, on l'a vu (123).

Alors, le sermon reprend la lecture analogique des détails du Cantique et la "sandale", "la chaussure", "le marcher" de l'Aimée et de la Vierge sont le symbole à la fois de l'amour et de l'humilité inséparables : amour de Dieu qui porte vers les autres et s'incarne dans cette marche vers eux et humilité parce que cette marche est lente, terre à terre au sens propre, sur la terre dont l'homme est tiré et dont il porte toujours la marque qui est son "abjection" (124).

Si la Visitation est bien la "réconciliation" de l'Ancien et du Nouveau Testament, elle est aussi la réconciliation de l'homme avec Dieu et enfin, donc, de l'homme avec lui-même dans la Sagesse. Se bousculent alors les références scripturaires, en un mouvement de mise en parallèle qui va s'accentuer : Marie fait écho à Abraham, père des croyants, marchant dans la foi en reconnaissant "n'estre que poudre et cendre" (125). Marie aussi n'est qu'un "petit arbrisseau qui jette un parfum grandement suave" (126), le nard qui est "l'arbrisseau" du Cantique. Voilà pourquoi elle est bienheureuse, non pas tant pour avoir porté le Seigneur mais

bien davantage pour l'humilité avec laquelle elle a ouï les paroles [du] Pere celeste et les a gardées..., [et] par l'humilité avec laquelle elle accomplissoit sa volonté en toutes choses. (127)

Aussi sa "diligence et promptitude" (128) sont-elles prière vécue, une prière vécue qui reprend Abraham, Jacob et Loth à la Genèse, Elie, Elisée et Obededom aux Rois (129), et "l'Ange du grand conseil" (130) à Isaïe. Alors, Elisabeth peut la saluer en écho à la salutation de l'ange :

Madame, ... vous estes bienheureuse d'avoir creu à tout ce que l'Ange vous a dit, parce que vous avez fait voir en cela que vous avez plus de foy qu'Abraham. (131)

Le monde que l'espérance fait connaître, celui de la création achevée dans l'éternité déjà présente, la manifestation de l'éternité dans le temps qu'est l'histoire, le renversement que disent les Béatitudes, voilà donc le sens anagogique essentiel de la Visitation. Mais on aperçoit bien aussi que cette résurrection et cette transfiguration, car c'est bien de cela qu'il s'agit, ne sont pas données tout en l'étant déjà, paradoxalement : il reste à les accomplir, à leur faire leur véritable existence. Comme l'Incarnation n'a pu passer que par la liberté parfaite de Marie, nouvelle Eve, le Royaume et l'Eglise ne se construiront que dans le Fiat, l'Amen humain. L'amour de Dieu et l'amour du prochain, "similitudes" l'un de l'autre, y tiendront toute

la place, aucun des deux n'existant sans l'autre ; la leçon est celle de l'au-delà que peignent les sermons sur la Toussaint. Anagogie et tropologie vont être intimement liées : si la Visitation est la première marche, la première manifestation ouverte de la Rédemption réalisée, si elle est bien le premier signe de l'Eglise active, c'est dans les perspectives de la "vie cachée" dont il a été question plus haut.

Et parce que le Christ, tout présent qu'il est, lui aussi encore et plus que jamais appartient à la "vie cachée", puisqu'il n'est pas encore né, l'Eglise ne peut commencer que parce que Marie marche pour son Fils. On pense à l'Enfant Jésus dans les bras de sa mère, allant où elle va, que peint le Traitté de l'amour de Dieu (132). De même, après l'Ascension et la Pentecôte, il n'ira que là où le porteront l'Eglise et les fidèles, les hommes de la foi, ceux qui le diront. Plus que jamais, ou comme toujours, il est tributaire, et même dans la manifestation de son existence trinitaire, de la liberté humaine, de l'homme créé à son image. Dieu est à la disposition de l'homme, mieux, il dépend de lui, pour que la création soit achevée. Mais il est présent dans qui le porte, comme dans l'Eucharistie et l'oraison. Peu à peu le sens tropologique va l'emporter dans le sermon :

O combien, mes tres cheres Soeurs, devez-vous estre comblee de joye lors que vous estes visitées par ce divin Sauveur au tres saint Sacrement de l'autel, et par les graces interieures que vous recevez journellement de sa divine majesté par tant d'inspirations et paroles qu'il dit à votre coeur ; car il est tousjours a l'entour frappant et vous parlant (133) de ce qu'il veut que vous fassiez pour son amour. (134)

On aura remarqué les derniers mots : "pour son amour".

Ainsi s'explique les conseils pratiques que renferme le sermon : la clôture est bien une consécration comme celle que connut Marie. L'on n'est pas l'instrument de la marche de Dieu dans l'histoire, ses "pieds" pour parler comme François de Sales commentant le Cantique, sans vigilance sur cette

consécration. Point de contresens ici encore sur la "vie cachée" : il s'agit bien de ne pas être "du monde" ; la véritable retraite est intérieure et n'empêche en rien la Vierge d'agir, si elle l'empêche de "s'amuser", comme l'on disait alors, en chemin, de se détourner de l'essentiel, de la cellule et du tabernacle de son coeur : Marie

marchoit ... hastivement parce que sa pureté virginale l'incitoit à ce faire pour estre tost retirée, car les vierges doivent demeurer cachées et ne paroistre que le moins qu'elles peuvent parmi le tumulte du monde. (135)

De même, Marie restera d'une attitude très réservée devant Zacharie, pour lequel aussi pourtant elle est venue (136). Il ne s'agit nullement de méfiance ou de mépris, on le voit, mais de l'absolu de l'amour : c'est bien vers la maison de sa cousine qu'elle vient (et si le sermon ne le dit pas ici, on voit ailleurs qu'il apparaît comme invraisemblable à François de Sales que Joseph n'ait pas accompagné la mère du Sauveur (137), mais non pas pour des "mondanités", même familiales ; comme dans certaines pièces de théâtre du XVIIe siècle, certains acteurs, transcendants, restent invisibles aux yeux du corps : Joseph, on le verra, image du Père éternel, garde son silence).

C'est cette visite, où le naturel est surnaturel, que les Filles de la Visitation-Sainte Marie réaliseront sans cesse, quelle que soit la forme prise par leur vie religieuse : Dieu visite son peuple, son peuple accueille Dieu et visite ses frères et soeurs, lesquels sont aussi visités de Dieu ; visite accomplie dans l'amour et l'humilité.

O mes cheres Soeurs, qui avez cette Vierge pour Mere, filles de la Visitation Nostre Dame et de Sainte Elizabeth, que vous devez avoir un grand soin de l'imiter, sur tout en son humilité et charité, qui sont les principales vertus qui luy firent faire cette visitation. Vous devez donques reluire tout particulièrement en icelles, vous portant avec une grande diligence et allegresse à visiter vos Soeurs malades, vous soulageant et servant cordialement les unes les autres en vos infirmités, soit spirituelles ou corporelles ; et partout où il s'agit d'exercer l'humilité et la charité vous vous y devez porter avec un soin et une promptitude singuliere, car voyez-vous, ce n'est pas assez pour estre fille de Nostre Dame de se contenter d'estre

dans les maysons de la Visitation et porter le voyle de Religieuse. Ce seroit faire tort à une telle Mere, ce seroit degenerer de se contenter de cela ; mais il la faut imiter en sa sainteté et en ses vertus. Oh soyez donques, mes cheres Soeurs, bien soigneuses de former votre vie sur la sienne ; soyez douces, humbles, charitables et debonnaires, et magnifiez en cette vie le Seigneur en elle. (138)

Deux mots attirent l'attention dans cette fin du sermon, laquelle n'a rien d'une péroration, mais est conseil et prière : ne pas agir, ne pas vivre véritablement de "la vie cachée" où amour de Dieu et amour du prochain se commandent et se manifestent l'un l'autre, c'est "degenerer" (et le mot est très fort), car la Vierge a, elle, agi. Et cette vie active de la contemplation, dont nous verrons ailleurs qu'elle est une des formes du "combat spirituel", fait agir dans "l'allegresse". La Visitation est bien un mystère joyeux, porte des mystères glorieux.

Les lenteurs apparentes et l'impression de redites de l'exposé sont trompeuses ; Marie se hâte avec bonheur, le sien et le bonheur de l'humanité, et elle se hâte "bellement" : sa hâte est intérieure, donc lente, continue, répétitive, comme la marche de la vie humaine.

2/ Le sermon du 2 juillet 1621 (139)

On ne reviendra pas sur ce qui sous-tend dans ce texte comme toujours, le déroulement de la réflexion : lecture des quatre sens et lecture parallèle des deux Testaments. On a là une constante de la réflexion et de l'expression salésienne, le secret même de la pensée de François de Sales. Il n'y aura pas non plus à s'étonner que les idées soient voisines de celles du premier sermon : le sujet est le même, et la façon dont François de Sales utilisait l'arsenal de notes qu'était ce que nous appelons le manuscrit de Turin, accentue encore les parentés. Plus remarquables sont le renouvellement et l'approfondissement de la méditation. Ce sont ces autres aperçus qui

seront surtout relevés ici.

Il faut cependant noter que ce second sermon est soulevé par un souffle et une puissance qui dépassent de beaucoup le premier : au ton de paisible joie a succédé une sorte d'exaltation. La raison en est donnée par les premiers paragraphes : ce qui plonge François de Sales dans l'admiration, au sens le plus fort du terme, c'est, ce qu'on trouvait esquissé dans le premier sermon, l'union de la "charité" avec l' "humilité". Approfondissant sa méditation sur cette union de contraires dont nous avons vu qu'elle est le coeur de la démarche et de l'être même de Marie, ce pour quoi on a pu la nommer, dans toute la tradition, la Sagesse de Dieu, François de Sales proclame que Dieu est le Dieu de l'union, de toutes les unions, parce qu'il est le maître de l'impossible. Les contraires ici ne s'opposent pas, ne divergent pas ; ils sont différents, "divers", et ne s'annulent pas l'un l'autre. C'est à nouveau "l'univers" du Traité de l'amour de Dieu qui commande la lecture. L'essence de la Trinité défie la logique syllogistique linéaire. C'est la logique du parallélisme , des équivalences, des "similitudes" qui triomphe, en une sorte de spirale infinie. C'est parce que la "similitude", on l'a souvent dit ici, n'est pas "identité", parce que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont deux sans opposition, certes, mais sans confusion, c'est parce qu'ils restent deux, comme chacune des Personnes de la Trinité reste elle-même, et que l'homme reste lui-même, tout image de la Trinité qu'il est, qu'il peut y avoir union. S'il y avait "identification", il y aurait non pas union mais destruction dans une fusion.

On ne peut ici éviter l'utilisation de textes déjà cités à propos du Platonisme chez François de Sales ou de sa réflexion sur Marie. Mais si les textes sont les mêmes, les perspectives sont bien différentes : il s'agit maintenant non d'un éclairage théologique, encore moins philosophique, mais de spiritualité. Et c'est parce que François de Sales ne cesse pas d'être

transporté par la vision de Dieu comme Dieu de l'union, donc Dieu-Amour, que la Visitation peut être pour lui l'expression la plus parfaitement vécue de l'existence humaine, celle où l'Incarnation divine accomplie dans le Christ se déroule en construisant peu à peu les mystères glorieux dans leur universalité.

Dieu, qui est un, aime l'unité et l'union et tout ce qui n'est point uni ne luy est point aggreable, dit le grand apostre saint Paul (140)... Il est ennemy de la desunion, car ce qui est desuni est imparfait, la desunion n'estant causée que par l'imperfection. (141)

Marie est le lieu de "trois admirables" unions, "sans y comprendre l'union naturelle de l'ame et du corps" (142). On se rappelle la célèbre phrase suivante, qu'il faut redonner ici pour que la pensée de François de Sales soit tout à fait claire et qu'on aperçoive jusqu'à quelle profondeur va son analyse. C'est parce que l'union de l'âme et du corps est "naturelle" (on sait combien l'idée de l'homme chez François de Sales est hébraïque) que l'homme est une "personne", c'est-à-dire un individu agissant. Cette union

est si excellente que tous les philosophes n'ont point encore fini ni resolu leur admiration en voyant comment Dieu a conjoint l'ame et le corps d'une jonction tellement étroite que le corps, sans laisser d'estre le corps, et l'esprit, sans laisser d'estre esprit ne font néanmoins qu'une seule personne. Cette union naturelle ... ne sçauroit assez estre admirée ; aussi est-elle l'oeuvre d'un Dieu tres haut et amateur d'unité. (143)

Cette union fondamentale est "naturelle" dans la "nature humaine" qui est "surnaturelle" puisqu'elle demande, pour exister vraiment, la reconnaissance du projet de Dieu ; maître de l'impossible, et de l'illogique aux yeux humains, par elle, Dieu donne de reconnaître les signes existentiels qui la définissent elle-même comme ils l'expriment lui-même, dans le mystère de la Trinité. C'est là l'union intime "generale et commune au reste des hommes"

(144).

Marie est la manifestation de cette union où se dévoile le mystère de l'être parce qu'elle est le signe et la réalisation exemplaire à la fois de

trois autres unions de l'impossible, de "trois autres unions merveilleuses" (145), et le mot "merveilleux" a son sens le plus plein et le plus fort, celui des Psaumes en particulier (146) et aussi du Magnificat qui les organise en centon, avec d'innombrables autres passages, prophétiques surtout.

La première union est l'Incarnation en elle, l'union de "la nature divine avec la nature humaine dans ses sacrés flancs" (147), ce qui surpasse la pensée qu'eût pu en avoir toute créature, tous "les entendemens humains ou angéliques" (148) ; nous sommes là dans la logique divine, et la logique créée, même la plus parfaite, reste arrêtée devant ses propres limites, relayée par la Révélation ; ce sont les conséquences vécues de cette Révélation, leur concordance avec la Révélation même (l'union de l'impossible), le fait que, réunies elles constituent un tout cohérent et harmonieux ainsi que satisfaisant pour l'intelligence (ses conséquences montrent sa solidité), où sont englobés à la fois l'instant présent et la créature avec Dieu et l'éternité, qui "prouveront" donc la Révélation et s'ajouteront au mouvement de la foi qu'elles soutiendront. Cette union constitutive est celle que connaît tout homme dans son existence (on a vu ailleurs qu'ainsi l'état normal de l'homme n'est pas d'être mort mais vivant).

La Vierge est la manifestation d'une seconde union sur laquelle le sermon passe vite, "celle de la maternité avec la virginité, union qui est absolument hors du cours de la nature" (149) si la première appartient à la nature humaine véritable.

Marie, comme l'a dit le premier sermon sur la Visitation, est enfin l'union essentielle de la charité et de l'humilité, et le texte va méthodiquement développer ce point. Il faut bien voir que l'opposition est, humainement parlant, aussi absolue entre charité et humilité qu'entre corps et âme ou virginité et maternité. La "charité" est ce par quoi l'homme est divinisé, reconnaît et accepte de l'être, l'humilité est ce par quoi il se reconnaît

et s'accepte comme créature.

L'union de ces deux vertus est certes admirable, d'autant qu'elles sont fort éloignées l'une de l'autre, si qu'il semble qu'elles ne se pourroyent jamais rencontrer en une même ame. La charité esleve l'une en haut, et plus elle croist et se perfectionne, plus aussi elle va rehaussant et relevant l'ame où elle loge. L'humilité fait tout le contraire : elle rabaisse l'ame au dessous d'elle même et de toutes les creatures, ayant cela de propre, que plus elle est grande plus elle ravale a ses propres yeux l'ame dans laquelle elle demeure. Voyez un peu les extremités de ces deux vertus, et vous direz : Comment peut-on accorder, unir et joindre ensemble l'humilité et la charité... ? C'est chose naturellement impossible. (150)

Or Dieu est bien le maître de l'impossible ; plus : pour lui, ce qui est humainement impossible, parce que de la créature, est à la fois son domaine et ce qui décrit sa divinité.

On voit la finesse de l'analyse du sens littéral du texte, et son ouverture. Il y a bien plus ici qu'une simple peinture de moraliste. Avec raison, l'édition d'Annecy renvoie au sermon de l'Annonciation de la même année, prononcé le 25 mars 1621. L'humilité de Marie y est bien entendu exaltée. Aucune

separation ne peut exister entre l'humilité et la charité, car elles sont indivisibles et tellement conjointes et unies ensemble que jamais l'une ne se rencontre sans l'autre, pourveu qu'elles soient vraies et non feintes. Dès que l'une cesse de faire son acte, l'autre la suit immédiatement ; dès que l'humilité s'est abaissée, la charité se relève contre le Ciel. (151)

On croit entendre dans le lointain les paroles de la bénédiction qui ouvre l'Epître aux Ephésiens et l'hymne où culmine le chapitre 2 de l'Epître aux Philippiens : l'exaltation est immédiatement liée à l'abaissement, et jamais chez François de Sales la pensée ne s'arrête au seul abaissement du Christ, ce que souvent aiment faire certaines écoles spirituelles du XVIIe siècle européen.

Charité et humilité sont ainsi en l'homme comme l'image des deux natures du Christ, mystérieusement et fondamentalement unies en lui tout en

restant elles-mêmes, du Christ parfaitement homme et parfaitement Dieu. C'est ce que symbolisait à nouveau, par l'un de ses sens, l'image célèbre de l'échelle de Jacob, où se retrouve le double mouvement à la fois parallèle et d'échange qui témoigne pour François de Sales de l'Incarnation (il marquera jusqu'à son style et sa parole) et que le même sermon pour l'Annonciation évoque :

Ces deux vertus sont semblables à l'eschelle de Jacob sur laquelle les Anges montoyent et descendoyent ... ; ... à mesure que nous nous abaissons, nous nous rendons plus capables de monter au sommet de cette eschelle où nous rencontrons le Pere eternal. (152)

Toute la mise en place du sermon pour la Visitation de 1621 s'acheva sur cette union que le sermon va longuement développer. Il ne s'agira plus de l'acceptation seule de la Vierge mais, chez elle, de l'union de l'impossible, étendue à l'amour de Dieu lié à l'amour du prochain, l'humilité conduisant Marie au "service" qu'elle va rendre à Elisabeth, service qui est la conséquence et la manifestation de son "humilité charitable", pour parler comme les Entretiens spirituels (153). Ce n'est pas un véritable exorde mais bien une sorte de mise en place, donc qui s'achève ainsi dans ces lignes ; le sens littéral y a été approfondi et élargi jusqu'à déjà dire les trois autres sens : humilité et charité unies sont l'image de l'amour, qui est communication de la Trinité en elle-même et avec sa créature, telle que la montre le début du Traitté. Il faut toujours en revenir à ces textes essentiels, au point, comme l'évêque, de se répéter (154), pour comprendre à quel point la réflexion de François de Sales est cohérente, formant une sorte de noeud qui enserre, si l'on peut parler ainsi, à la fois le fini et l'infini, qui dit en même temps la création et Dieu : l'image de Dieu montre et incarne Dieu, Dieu se révèle et s'incarne dans son image (et on a vu jusqu'où va le sens d'analogie et de métaphore dans ce sur quoi se fonde la réflexion salésienne) :

Dieu conneut eternellement qu'il pouvoit faire une quantité innombrable de creatures, en diverses perfections et qualités, auxquelles il se pourroit communiquer ; et considerant qu'entre toutes les façons de se communiquer il n'y avait rien de si excellent que de se joindre a quelque nature créée, en telle sorte que la creature fust comme entee et inseree en la Divinité, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté, qui de soy mesme et par soy mesme est portee a la communication, se resolut et determina d'en faire une de cette maniere ; affin que, comme eternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Pere communique toute son infinie et indivisible Divinité au Filz en le produisant, et le Pere et le Filz ensemble, produisans le Saint Esprit luy communiquent aussi leur propre unique Divinité, de mesme cette souveraine Douceur fust aussi communiquee si parfaitement hors de soy a une creature, que la nature créée et la Divinité, gardant une chacune leurs propriétés, fussent neanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une mesme personne.

Or, entre toutes les creatures que cette souveraine toute puissance pouvoit produire, elle treuva bon de choisir la mesme humanité que du despuis par effect fut jointe a la Personne de Dieu le Filz. (155)

Il faut insister sur le fait que si l'on peut, et la pure philosophie le dit exactement, concevoir le Vrai parfait, le Juste parfait, le Beau parfait, dans l'absolu de leur solitude, la Bonté parfaite ne se conçoit que de façon relationnelle ; "bonté" contient "communication", "relation" : elle existe toujours dans un rapport de commune mesure. Dans la célèbre équation platonicienne, Beau = Juste = Vrai = Bon, François de Sales remarque que "Bon" postule un mouvement vers un autre, ce mouvement de "bonne grâce" qui, seul, peut, de plus, faire partager beauté et harmonie. De même que les premières pages du Traitté de l'amour de Dieu (156) montrent que n'est logique que le seul Dieu trinitaire, parce que, par la Personne de l'Esprit, mouvement éternel de l'amour éternel, Dieu est l'éternel créant, de même la page du livre II du même Traitté qu'on vient de relire montre que ce n'est logique que Dieu créant parce qu'il est Bonté absolue. Esprit, Bonté, Amour deviennent ainsi des noms du même ordre significatif qui rendent comme nécessaire à Dieu (ainsi qu'à l'homme dans son action vitale) de s'incarner, c'est-à-dire de se manifester. Parce qu'il est la Bonté, Dieu est le Vivant, comme le dit la Bible (157).

Le long passage du Traitté qui vient d'être rappelé, et une partie des lignes qui le suivent (158), montrent bien que l'impossible union de l'amour qu'est Dieu et de l'humilité est dans la logique même de la divinité : cette union incarnée et vécue, c'est le Christ, celui par qui l'homme connaît le Père. Répétons que ne se conçoit qu'ainsi le sens particulier que prend pour François de Sales "l'abaissement" du Christ : la bonté parfaite est communion dans cette union de l'impossible. Communion, "commune union" (159).

Le sermon pour la Visitation de 1621 peut donc ainsi bien dire, et avec quelle profondeur et quelles résonances salésiennes, on le voit, que Dieu a pu favoriser en une créature cette union, union que par essence il est lui-même :

Il est vray que nul autre que Dieu ne pouvoit faire l'union de ces deux vertus ; mais luy qui n'est qu'un seul Dieu, veut et ayme l'unité, et se plaist à monstrier la grandeur de son pouvoir en faisant de si admirables jonctions. Or, il a uni la charité et l'humilité en la Sainte Vierge de telle sorte qu'il n'y sçauroit avoir en elle de charité sans humilité, ni d'humilité sans charité ; la charité demeure humble et l'humilité charitable, la charité rehaussant l'une par dessus toutes creatures et par dessus elle mesme, et l'humilité la rabaissant au dessous de toutes, ces deux vertus demeurant néanmoins tellement conjointes que l'une ne peut subsister sans l'autre. (160)

A partir de ces bases théologiques, présentées dans les cinq premiers paragraphes si denses, le texte va aisément montrer comment "la vie cachée" active manifestée par la visite de Marie à Elisabeth signifie, au sens plein du terme, joignant l'abstrait et le concret, l'union de l'amour de Dieu et du prochain, par l'union de la charité, amour parfait, avec l'humilité, service parfait de l'autre, celui dont on se sait le frère dans "l'univers" qui n'est rien et cependant est tout devant Dieu.

Qu'est-ce que la Visitation de Nostre Dame à sainte Elisabeth sinon un assemblage de l'humilité et de la charité ? ... L'humilité et la charité n'ont qu'un seul objet qui est Dieu, à l'union duquel elles tendent ; néanmoins elles passent de Dieu au prochain, et c'est là où elles se perfectionnent. (161)

Retenons la force du dernier mot et le sens d'achèvement réciproque en train de se vivre qui est le sien. La Visitation est bien ainsi la manifestation de l'Incarnation (162) où le Christ, grâce à Marie, unit l'amour suprême à l'humilité parfaite (et pourtant comme étrangère à l'idée abstraite de divinité) et à l'amour absolu de la créature, dans l'acte même de la liberté sans limites qu'est Dieu.

Soulignons, pour commencer l'analyse détaillée du texte, les articulations tel qu'il suit maintenant.

La première partie traite alors de l'union de la charité et de l'humilité en Marie (I) qui se reconnaît créature entre les créatures ; la seconde, de la perfection de cette union dans l'amour du prochain, et cela avec plus de détails (II) : la prière de Marie avant la visite (a), parce qu'oraison et action ne se séparent pas non plus, tout en étant distinctes. Nouvelle union de l'impossible - et l'un des points que l'on comprend le moins dans la pensée de saint François de Sales, et aussi de sainte Chantal, peut-être parce qu'on le relie mal aux bases théologiques que nous venons de voir, à toute cette théologie de la "similitude" sans indentification - et nouvelle manifestation de cette construction en échos ou images, qui n'est pas sans rappeler le fonctionnement analogique et métaphorique dont il a été question plus haut, ainsi que les parallélismes du raisonnement biblique. Suit la remarque que c'est Marie qui prend l'initiative (b) ; et voici Elisabeth dans le rôle du croyant (c), qui à l'image de Marie, accueille le Verbe, à l'image aussi des patriarches et prophètes dont le fils qu'elle porte sera le dernier (d) ; l'éclairage peu à peu se centre plus étroitement sur Marie par opposition à Eve (e1), Marie devenue la salutation même de l'ange transmise aux autres hommes en la personne de sa cousine, et reçue à nouveau (Ave) ; Eva - Ave (e2). Ce qui ramène la pensée de François de Sales à l'union de la charité et de l'humilité (f) et à ses conséquences en l'âme de celle qui

écoute ; par un jeu de miroirs à l'infini, la Visitation devient l'Annonciation à Elisabeth (g), le moment où elle aussi dit Fiat et où s'accomplit en elle et par la salutation de son enfant à son Sauveur, sa propre réconciliation avec Dieu, les autres et elle-même (163), parce qu'elle laisse croître en elle l'Esprit ; la raison en est qu'elle découvre le "service" (h1) que sa cousine vient lui rendre, elle qui s'est reconnue la servante du Seigneur ; aussi Elisabeth s'humilie-t-elle à son tour, car "service" a bien son sens étymologique ("ce qui sert", et se profilent dans le lointain toutes les pages bibliques qui ont le Serviteur pour sujet, la scène du lavement des pieds ainsi que d'autres actions et paroles du Christ), reconnaît-elle la grandeur de l'amour manifesté dans la foi et opère-t-elle une sorte de metanoia (h2), dont Marie est la médiatrice (h3) unissant l'Eglise militante et triomphante avec les anges (h4) et manifestant ce qu'est la communion des saints (que les sermons sur la Toussaint des mêmes années montrent comme parfaitement réalisée dans l'éternité), ainsi construite peu à peu dans l'instant présent de "la vie cachée" et chaque jour ; communion des saints où se trouvent unis, en une nouvelle manifestation de l'essentiel pour François de Sales, les hommes (i), les saints et les anges, réconciliés dans la joie de la Rédemption possible grâce à l'Incarnation ; d'où des réflexions tropologiques et des applications pratiques (j) sur la façon pour chacun de vivre la Visitation ; et le sermon s'achève sur un apologue un peu mystérieux d'abord, celui de la petite Muse dont parle Grégoire le Grand, qui sut préférer les vrais biens et fut "transformée" par la visite que lui rendit la Vierge, quoi qu'il lui en coûtât. Et il lui en coûte la vie, car la conversion qu'est la vie dans le mystère de la Visitation est une des formes les plus parfaites du "combat spirituel" et de la metanoia. Alors le texte s'achève sur la première phrase du Magnificat et un triple amen victorieux.

Suivons maintenant les phrases essentielles du sermon telles que nous avons donc voulu les souligner, et nous verrons apparaître la rigueur lumi-

neuse de l'enchaînement des idées ; cela, non pas pour répéter le sommaire qui vient d'être donné, mais pour l'éclairer.

- (I) Pendant que [l'Ange Gabriel] déclaroit [Marie] Mere de Dieu et Reyne des anges et des hommes ..., elle s'abaissa aux pieds de toutes [les creatures], disant : Voicy la chambriere du Seigneur ...

Elle ne s'humilie jamais si profondement que quand elle dit : Voicy la servante du Seigneur (164) ... et produit consecutivement des actes de charité (165) en adjoustant : Me soit fait selon ta parole ... Vous voyez donques comme en cet instant, Dieu unit en la Sainte Vierge la charité et l'humilité ; ... elle s'est abaissée jusques au profond abisme du neant, mais en mesme temps elle est relevée par la charité ..., et par ce moyen elle devint Mere de Dieu. (166)

Cette première partie, qui est comme l'application à un cas précis de la réflexion théologique générale des cinq premiers paragraphes où a été opérée la mise en place et qui n'ont rien d'un exorde traditionnel, va permettre au sermon de se centrer exclusivement sur la perfection de l'union vécue par Marie dans le "service" commun de Dieu et des autres.

- (II) Nostre Dame ne se contenta pas de s'estre ainsy humiliée devant la divine Majesté, car elle sçavoit bien que l'humilité et la charité ne sont en leur perfection si elles ne viennent à passer au prochain. De l'amour de Dieu procede celui du prochain (167) ; et à mesure, disoit le grand Apostre (168), que ton amour sera grand envers Dieu il le sera aussi à l'endroit de tes freres. (169)

Voilà donc la Visitation : la marche d'un amour à l'autre, le va-et-vient entre les deux amours qui les rend contemporains l'un de l'autre, sans les rendre interchangeable mais en les faisant indissociables l'un de l'autre, selon la tradition de toute la Bible. Rien, ici encore, n'est plus opposé à une sorte de dualisme, mais rien n'est plus étranger à la confusion. Aussi, l'amour de l'autre ne sera pas étranger à la prière, pas plus que la prière, acte d'amour envers Dieu, ne s'incarne sans l'acte d'amour envers le prochain. Ce sont les mots "promptitude", "grande hâte" que l'Evangile applique à Marie qui retiennent alors la réflexion de François de Sales et viennent compléter le premier sermon ainsi que tous les autres textes cités plus

haut, où charité et humilité unies cernent l'être du croyant. Le danger est grand de confondre l'action précipitée et irréfléchie avec l'action qui est prière et la promptitude véritable qu'elle exige :

(IIa) Si nous voulons monstrier que nous aymons bien Dieu, et si nous voulons qu'on nous croye quand nous l'asseyons, il nous faut bien aymer nos freres [et] les servir. Or la Sainte Vierge, sçachant cette verité, se leva promptement, dit l'Evangeliste (170), et s'en alla diligemment vers les montagnes de Juda ... pour servir sa cousine Elizabeth ... En quoy elle fait paroistre une grande humilité et charité ; car dès qu'elle se vit Mere de Dieu elle s'humilie jusques là que de se mettre tout aussi tost en chemin ... Ce ne fust peut estre pas à l'heure mesme ni au mesme jour qu'elle le sceut, car je vous laisse à penser si [elle] demeura en sa petite maison, recueillie et ravie en admiration ... O que de saints devis et d'amoureux colloques entre le Fils et la Mere ! (171)

Et c'est Marie qui fait le geste, la démarche ; prédication par l'exemple mais aussi en réalité, puisqu'elle porte au sens propre le Verbe, "elle s'en va pour estre chambriere et servante de celle qui luy estoit en tout et par tout inferieure" (172), et

(IIb) Nostre Dame, comme la plus humble, la salua la première (173).

Mais Elisabeth sait la recevoir, reconnaître le Verbe et lui parler, et avec elle son enfant et Zacharie dont la présence encore muette est esquissée dans le sermon (174).

(IIc) Qui pourroit comprendre les douceurs et suavités qui s'escoulerent dans le coeur de sainte Elizabeth en cette visitation ? Comme est-ce qu'elle meditoit ce grand mystere de l'Incarnation et les graces et faveurs que le Seigneur luy avoit accordees ? Que de paroles amoureuses, que de divins colloques faisoit saint Jean dès le sein de sa mere avec son cher Maistre ... ! (175)

Il faut noter l'importance de la parole, de l'échange spirituel dans ce qui est déjà la première communauté d'Eglise (et la première communauté religieuse, comme François de Sales le dit ailleurs de la sainte Famille (176)). On sait que parce qu'ils sont réunis en son nom, le Christ apporte à tous, dès lors, pour François de Sales qui pousse sa logique jusqu'au bout, la libération : celle de Zacharie, que les textes rapportent, celle de Jean,

"baptisé" par celui qu'il baptisera et reconnaîtra plus tard. (Quant à Joseph, son Fiat et sa purification sont antérieures et appartiennent au secret de sa vie d'amour avec Marie (177).

(IIId) Saint Jean eut l'usage de la rayson ; ... il fut sanctifié ... et il fut rempli de science et de la connoissance de Dieu ..., ce qui est cause qu'il l'ayma, l'adora et tressaillit de joye ,(178)

Marie cependant est, par son fils et son union avec lui, au centre de l'action et ne cède pas à la vanité d'Eve, laquelle

(IIe1) pour avoir seulement ouï dire qu'elle estoit créée à l'image de Dieu, ... presuma ... tant d'elle mesme que de se vouloir rendre semblable à luy. (179)

(On voit bien ici encore comment "image" et "similitude" ne signifient nullement "identification". Rappelons aussi comment François de Sales emploie le mot "semblance").

Marie, au contraire, est constamment l'Ave de l'ange, selon le retournement qu'aimait l'ancienne liturgie. Eva, Ave. Marie s'enfonce "dans l'abîme de son neant" (180), reconnaissant son état et son statut de créature :

(IIe2) Que c'est une bonne marque qu'on reçoit efficacement les graces divines quand ces graces abaissent et humilient, et qu'on voit que tant plus elles sont grandes, tant plus elles aneantissent profondément le coeur devant Dieu et les creatures! (181)

Voilà le texte revenu à l'union qui est son sujet, après cette brève analyse et cette brève méditation ; et il repart dans la contemplation de la scène :

(IIIf) Une profonde humilité et une ardente charité tant envers Dieu qu'à l'endroit du prochain (182),

telle est donc la grâce vécue par Marie, qui permet à Elisabeth, à son tour, de vivre son annonce. Déjà remplie de l'Esprit Saint et de la grâce, elle aussi, elle fait l'expérience

(IIg) qu'il y peut tousjours avoir de l'accroissement et augmentation en la communication d'icelle ... [Elizabeth montre qu'il] se faut disposer continuellement à recevoir une augmentation de grace. (183)

(Entré ces deux membres de phrases se situent deux de ces tableaux de moraliste qui ont fait à juste titre longtemps la gloire de François de Sales, et qui se placent dans tout un courant de la prédication catholique, on le sait, mais qui ont quelque fois, ou trop souvent, caché le reste de la personnalité de l'évêque, sans lequel ils perdent bien de leur valeur véritable).

La "visitation" ne fut pas une visite ordinaire mais un "service", à la fois "devoir" et presque "ministère" ; elle fut, en tout cas, rôle essentiel à jouer pour s'accomplir : Marie est le "serviteur" (ne se dit-elle pas "la servante"), voire le servus, avec toutes les résonances vétéro-testamentaires qu'ont ces mots, dont la réalité sera accomplie, achevée, par son Fils. Car le "service" va loin dans "l'anéantissement" (on songe au célèbre "Ne rien demander ne rien refuser" qu'on trouve dans les Entretiens spirituels en particulier (184), et à la "condescendance" salésienne (185), tous deux si mal compris, si déformés, ainsi que, encore une fois, à "l'abjection" (186) dont tous les textes parlent ici, même sans les nommer).

Le "service" commence par des paroles échangées :

(IIh1) Leurs discours ne furent point inutiles. (187)

Et, parlant à l'Ordre et de l'Ordre qui porte le nom du mystère qu'il commente, François de Sales demandera ainsi que la vie religieuse (et toute vie humaine en général) repose sur le dialogue, la démarche vers l'autre (ce qui est une des raisons pour lesquelles il réduira, avec la Mère de Chantal, ses communautés à un nombre modeste de religieuses : on peut parfaitement et aisément être seul ou s'isoler dans une vaste communauté, plus difficilement dans une petite ; et cet isolement, les fondateurs n'en veulent à aucun prix).

La première parole d'Elisabeth marque en même temps "le premier" fruit de ces "discours" qui commencent et qui seront les chants alternés des deux cousines à la gloire de Dieu, culminant dans le Magnificat : Marie se reflète en Elisabeth et l'entraîne :

(IIh2) La première chose que fit cette sainte fut de s'humilier profondément, car voyant la Vierge elle s'écrit : D'où me vient ceci que la Mère de Dieu me vienne visiter ? Voilà le premier fruit de la grâce de Dieu, qui est l'humilité. (188)

Car c'est bien Marie qui "convertit" parce que l'Esprit, par lequel son Fils s'est incarné, et dont elle est remplie a pour rôle

(IIh3) de nous faire demeurer fermes en la foy et d'y confirmer les autres ; puis de retourner à Dieu, reconnaissant qu'il est la source de toutes les grâces. (189)

C'est pourquoi Marie est "Mère de notre Sauveur et coopératrice de notre salut" (190). C'est par l'Esprit qu'elle manifeste qu'Elisabeth et son enfant connaissent "la conversion intérieure, le changement en une vie meilleure" (191).

Là est toute la résurrection qu'est l'accomplissement de la Promesse, là est toute la divinisation de l'homme, leitmotiv de François de Sales, qui se traduit immédiatement par un geste :

Celui qui reçoit le Saint Esprit est tout transformé en Dieu. Quand doncques vous désirez sçavoir si vous l'avez reçu, regardez quelles sont vos oeuvres, car c'est par là qu'on le connoist. (192)

"Mediatrice" (193), Marie l'est encore d'une autre union. Elle se trouve reprendre elle-même le rôle de l'ange, de l'envoyé qu'elle a reçu :

(IIh4) Elle a fait encore une autre union, car Dieu est un, comme je vous ay dit au commencement, aussi aime-t-il ce qui est uni. C'est pour cela qu'il a tellement uni l'Eglise militante avec la triomphante, que les deux n'en font qu'une ... quoy qu'en différentes manières. (194)

La Visitation est ainsi le point de convergence non seulement de toute

l'histoire mais aussi de toute la création dans son accomplissement. Cela, comme l'Annonciation et le Fiat de Marie, mais avec ici le Fiat réalisé, si l'on peut dire, parce que moteur de toute action. Ce n'est pas rien de savoir que Jean-Baptiste est le dernier prophète ; il est déjà aussi prédicateur, c'est-à-dire apôtre, et on voit bien qu'à leur façon aussi Elisabeth, à l'image de Marie, image parfaite de son Fils, donc de Dieu, et Marie elle-même, sont des prédicateurs. Nous voici tout près de la prédication de "la rose" ou des "pigeons" (195), celle de l'exemple, de la vie et de la parole fraternelle échangée, la prédication interne non seulement offerte à chacun mais demandée, exigée de chacun ; nous voici tout proches aussi de la révélation et de la parole de la nature et des cieux, mais ouverte, dévoilée, non plus mystérieuse et comme muette : elles chantent certes la gloire de Dieu comme le dit des cieux le Psaume XIX, mais seulement par la voix de l'homme, quand il la lui prête, et quand il sait lire sa leçon implicite (François de Sales, comme la Bible, est ici bien éloigné de ce que dira le Romantisme). C'est pourquoi parce que jamais la Révélation ne dit, bien entendu, ce qui ne concernerait d'ailleurs en rien l'homme, que l'amour révélé se soit fait connaître à autre qu'à la créature qui est son image, les anges mêmes sont associés, c'est leur rôle, une de leur façon de rendre gloire à Dieu (et là se trouve leur "ministère") à cette révélation à l'homme, à cet achèvement en marche du Royaume ; ainsi fut provoquée la jalousie de certains, leur chute, et, comme par contagion, la chute de l'homme. Mais si le mal se communique de l'un à l'autre, encore bien plus le bien tout-puissant, si dans sa liberté, l'homme le veut ; la liberté véritable, c'est dire "oui" à Dieu. Alors, la création entière entre-t-elle dans cet accomplissement cosmique qu'est la Rédemption, et les saints et les anges y jouent-ils un rôle comparable à celui de Marie. Tous sont en fait des "anges", des "envoyés" (et donc des prédicateurs).

(IIIi) Considérez cependant que le Sauveur voulant faire cette union, a voulu que nous nous servissions de l'invocation des Saints.

Il a fait de grandes faveurs aux hommes par leur entremise, et d'autres fois il a employé les Anges. (196)

Dieu eût pu réaliser sa volonté sans les anges ;

mais pour operer cette union ... il a resolu d'unir les Anges avec les hommes et de les assujettir les uns aux autres. Il a voulu que ceux-cy fussent servi par les Esprits celestes, et que la conversion des hommes fust pour iceux une augmentation de gloire à cause de cette union. (197)

Voilà bien l'homme, "roi de l'univers", mais avec tout ce que cela exige de sa liberté. On aura certes remarqué le participe "servi" et que les hommes participent à la gloire de Dieu par le "service" des anges, comme Elisabeth par le service de Marie. Si Marie est l'image de l'ange-serviteur, Elisabeth est bien celle de l'humanité située au coeur de l'amour de Dieu et acceptant, avec une humilité qui la relève elle aussi, d'être servie. Ainsi, Marie et Elisabeth, anges et hommes, tous, à leur manière, reflètent la façon dont Dieu sert (ou aime, c'est tout un pour François de Sales), et participent à la gloire de Dieu. Les anges, les envoyés, sont bien encore les hommes qui ont livré le bon combat et construit, dans l'instant présent bien vécu, la vie qu'ils souhaitaient vivre éternellement. Tout être créé peut donc, comme Marie par qui la Passion rédemptrice a pu avoir lieu, devenir cela seul qui l'accomplit, devenir l'envoyé de Dieu :

Quand je dis que les Anges font feste au ciel et se resjouissent, il faut l'entendre des Saints qui sont avec eux ; car si bien l'Evangile ne parle que des bienheureux Esprits, c'est parce que devant la Passion de Nostre Seigneur il n'y avoit encores point d'hommes dans le Ciel (198) ; mais depuis que les Saints y sont entrés ils ont esté tellement unis avec les Anges qu'ils participent à leur joye sur le retour des pecheurs. (199)

Une nouvelle peinture de moraliste s'insère ici dans le texte avant que la fin du sermon ne conduise aux "résolutions" et conclusions pratiques auxquelles la méditation du mystère de la Visitation conduit. La première est qu'il ne faut pas se tromper sur ce mystère : "mystère joyeux", certes, il n'en est pas moins un mystère dans lequel on entre par une ascèse active. Il

ne s'agit pas de faire "les contemplatives ni les extatiques" (200). "Lanterneries"(201) que tout cela : la vie éternelle est déjà commencée, elle ne commence pas après la mort, il n'y a pas deux vies humaines, ou plutôt une seule, celle "d'après" la vie, justement. Point de dualisme ici non plus, comme on l'a remarqué, aussi bien à propos de la Résurrection que du "Platonisme" vus par François de Sales. Si l'entrée dans la vie éternelle est déjà accomplie, si l'étage intermédiaire qui sépare la vie présente de la fin des temps se caractérise par le fait que la mort y rend invisibles (202) ceux dont la vie n'est pas métamorphosée, métamorphosée un peu plus que ne l'est celle des vivants pour qui la croyance est déjà métamorphose, il n'en reste pas moins que l'éternité de chacun est construite peu à peu dans l'instant auquel l'action donne sa forme d'existence pour toujours, Cette forme définitive, qui sera donc ce que chacun la fait, est pour plus tard. Le monde des sermons de la Toussaint, n'est pas celui de maintenant, la création n'est pas encore achevée, mais elle va s'achevant, si nous le voulons. C'est cela la Transfiguration que construit la vie humaine.

(IIj) O Dieu, je voudrais bien que la Vierge me visitast. Et pourquoi ? Pour estre consolée, car c'est une chose si douce d'avoir des consolations ! Je voudrois bien avoir quelque extase, quelque ravissement ; je souhaitterois volontiers que cette sacrée Vierge se monstrast à moy. Ouy ; et la recevriez-vous comme la receut sainte Elizabeth ? Nostre Dame nous vient visiter fort souvent, mais nous ne la voulons pas recevoir. (203)

Parce qu'Elisabeth sut recevoir Marie, accepter d'être servie, elle devint elle-même servante, fut sanctifiée et sanctifia ceux qui étaient avec elle. Infini jeu de miroirs, d'échos, de parallélismes, de "similitudes", qui est la voie de la grâce par laquelle passe Dieu.

De plus sainte Elizabeth estoit sa parente, et pour ce, [Marie] l'alla trouver. Mais que faire pour estre parente de nostre amiable Souveraine ? ... Voulez-vous estre parente de la Vierge ? Communiez, car en recevant le saint Sacrement, vous recevrez la chair de sa chair et le sang de son sang, puisque le pretieux corps du Sauveur, qui est dans la divine Eucharistie, a esté formé de son plus pur sang. (204)

L'Eucharistie ainsi, tout autant par la Présence réelle et son adoration, que ^{par} la communion eucharistique du croyant, va être une autre union de l'impossible, à la façon habituelle de Dieu. Et à cause de cette première Eucharistie, où la Vierge est le tabernacle, la vie humaine entière peut devenir Eucharistie pour que le Christ vienne :

Ne pouvant estre parente de Nostre Dame en la mesme façon qu'Elizabeth, soyez-le en imitant ses vertus et sa tres sainte vie. (205)

Marie-Eucharistie, Visitation-Communion, de nouvelles "similitudes" se dévoilent, comme à l'infini, devant la méditation de François de Sales.

x

x x

La lecture détaillée et suivie de ces deux sermons montre à l'évidence comment François de Sales sait se renouveler, et comment, donc, il utilise son arsenal de documents, rangés sans doute de longue date dans ce qui devait devenir le "manuscrit de Turin" (206), ainsi que sa méditation personnelle et son expérience de fondateur d'Ordre. On n'insistera pas sur les ressemblances et les différences entre les deux textes. On se contentera de noter que le premier sermon est marqué par une pensée théologique plus liée à la méditation amoureuse mystique du Cantique des Cantiques. Tous deux développent longuement et de façon complémentaire l'exposé de ce que François de Sales entend par "la vie cachée" et la véritable humilité, en montrant comment s'opère la réconciliation de l'homme avec Dieu et avec les autres parce qu'il est réconcilié avec lui-même en même temps. Tous deux mettent l'accent sur la prière vécue en action, et sur l'action devenant véritable parce qu'incarnant la prière ; le second y insiste en particulier. Tous deux se déroulent en suivant longuement et minutieusement des parallélismes exacts. Le second texte est d'une théologie dont le fondement est plus universellement biblique

et philosophique (Dieu est l'Un, mais l'Un biblique est le maître infini de l'impossible union). Le premier suit un raisonnement plus clairement analogique selon les quatre sens de l'exégèse ; le second, parfois plus linéairement déductif ou simplement méditatif (mais les "semblances" et les parallélismes y sont nombreux cependant), est plus proche, dans sa longue partie II, de la prière personnelle de l'évêque, visiblement.

On notera cependant que la rigueur de la ligne de la pensée, évidente dans le premier sermon, l'est parfois un peu moins dans le second : on remarque quelques glissements, quelques reprises (comme par exemple pour le "service" de la Vierge), qui tiennent à la fois à l'oral (le sermon est "recueilli" ainsi que le premier, pourtant), de la redite pédagogique et de l'insistance ; les favorise cette sorte de verrouillage logique de la pensée qui avance de telle sorte qu'une affirmation devient comme la prophétie de la suivante, laquelle à son tour apparaît presque comme la métaphore de la première. Répétons cependant que cette pensée n'est pas fermée sur elle-même, sur un système avec des exclusives, mais ouverte sur l'univers cosmique et l'infini des temps ; reflet de la pensée éternelle et sans limites qu'est Dieu et qui seul "comprend" le tout, elle parle, dans les limites humaines, mais en les dilatant. On retiendra ainsi que très vite le fil du raisonnement, qui est suivi avec fermeté et imperturbablement, redevient visible, souligné par "donc" ou tout autre mot logique essentiel : ces liaisons ne ferment pas une parenthèse, elles soulignent l'union et la cohésion (207), intégrant souvent aussi des peintures de moraliste à la trame du raisonnement.

La grande différence de forme réside en effet dans la présence à l'intérieur du second sermon, plus long de quatre pages, de quelques tableaux, de brèves allusions à la nature ; et il se termine sur la parabole ou l'apologue de Muse. On trouvera ces tableaux, portraits, petites scènes et "mythes littéraires" étudiés un peu plus loin, parallèlement à quelques autres que

l'on ~~vait~~ chez François de Sales. Il n'en sera alors cependant pas tentée une analyse exhaustive, mais on ^{la} lira parallèlement à ce qu'on a chez un prédicateur des mêmes décennies, choisi parce qu'à nos yeux d'aujourd'hui il apparaît comme un peu secondaire, alors qu'il connut à l'époque un succès significatif d'une certaine forme de prédication et de spiritualité ; prédication et spiritualités représentatives d'un catholicisme que, faut de mieux, on pourrait appeler traditionnel. Il s'agit d'un Capucin, le Père Jean Boucher.

Mais avant cette étude parallèle, il faut répéter ceci, que les sermons sur la Visitation par leurs liens avec ceux sur les Béatitudes montrent à l'évidence : la lecture prophétique et mystique salésienne, où une longue ligne de méditation des mystères chrétiens souligne leur union essentielle, affirme que cette lecture même ne peut que s'approcher de l'infini divin insondable ; l'analogie, appuyée sur la métaphore, même en élargissant le sens de cette dernière, ne conduit pas à la disparition de la transcendance, et "semblances" ou "similitudes" ne sont jamais synonymes de fusion, encore moins de confusion (208). Devenu Dieu parce que Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu, l'homme reste homme ; le Christ seul a les deux natures, divine et humaine. La "divinisation" de l'homme, sa "glorification", le transfigure et l'accomplit, mais ne le "métamorphose" pas. Il participe dans son fini de créature à l'infinie béatitude divine, en vivant la metanoia qu'elle exige, dans ce passage qu'est la Visitation et la "commune union" qui est le coeur de la contemplation et de l'action. Plus exactement, l'homme ne se métamorphose pas, étymologiquement: il s'accomplit.

Alors ce n'est que pour l'homme seul, bien entendu, qu'un mystère (la Visitation par exemple) peut devenir comme la métaphore, fondée sur l'analogie, de l'esprit des Béatitudes, tout de même que l'homme peut être vu comme la métaphore de Dieu. Il en sera ainsi, dans le raisonnement salésien, de bien des points théologiques les uns par rapport aux autres.

Dans la prophétie réalisée née de la lecture prophétique, ce qui était allégorique, par l'incarnation devient le nouveau véritable sens littéral du fait ou de l'événement annoncé par la prophétie. Job, le pauvre des Béatitudes, annonce le Christ qui le réalise, lequel à son tour donne son vrai sens à Job. Marie, qui réalise les prophéties de l'Ancien Testament devient à son tour prophète, aussi bien en éclairant les textes hébraïques et en leur donnant leur vrai sens qu'en ouvrant les textes évangéliques et les voies de l'Eglise. De même qu'elle incarne les Béatitudes, son Fils s'incarne en elle et, par lui, l'humanité et l'Eglise. Elle a dit son Fils par son adhésion aux Béatitudes dans son Fiat et, par sa réponse, aussi libre que celle d'Eve, le Christ a pu se dire au monde. Et c'est son Fils qui lui donne, à elle, son sens véritable, qu'elle ne comprend que peu à peu.

Une longue chaîne s'établit ainsi dans l'histoire de la Révélation, de l'Annonce à l'Incarnation, puis à la Visitation, puis à l'Eglise, où l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont signes l'un de l'autre, semblables toujours mais toujours non identiques, uniques et divers, "unidivers", métaphores l'un de l'autre et métaphores de l'amour de Dieu pour l'homme, fondamentalement.

On voit ici le rôle que joue le personnage de saint Jean-Baptiste dans ces longs passages, situés à la fois dans le temps et dans l'éternité. Il est un des personnages centraux de la Visitation (209).

On comprend aussi comment la méditation du Cantique des Cantiques est liée à celle des Béatitudes et de la Visitation. (210)

Mais c'est sans doute, et on ne l'a jamais assez dit, la méditation des Psaumes qui est ce sur quoi se modèle la lecture analogique et incarnée que François de Sales fait de l'Evangile et des mystères chrétiens. Nul livre biblique, peut-être, n'unit davantage l'abstrait et le concret. Nul livre ne

nourrit autant la prière individuelle ou la prière collective dans l'Eglise, depuis les origines et en liaison avec le Judaïsme, et non point seulement pour les prêtres, religieux et religieuses. On sait de mieux en mieux que, même d'abord sur le texte latin officiel dans le Catholicisme, nombreux furent et sont les gens du monde qui bâtitassent et bâtissent toujours leur méditation personnelle ; bien entendu, elle n'a pas toujours laissé de traces écrites, elle appartient au domaine privé, souvent elle n'est pas l'oeuvre d'écrivains. La paraphrase des Psaumes dépasse ainsi largement le terrain littéraire, et il n'y a guère d'espoir d'en saisir exactement un jour le rôle et la portée.

Seules des correspondances privées, inédites et qui le demeureront sans doute, entre religieux ou religieuses et gens du monde, entre gens du monde entre eux, comme en conservent souvent des traces des archives de couvent (à la Visitation de Nevers par exemple, à celle d'Annecy aussi), pourraient en apporter la preuve ; une preuve qu'on devine aussi dans certains livres de piété délaissés, quand on les feuillette, qu'on devine . . . plus précisément dans la correspondance de François de Sales ou celle de la Mère de Chantal, même si cette dernière, absorbée surtout par la consolidation de l'Ordre, écrit beaucoup moins à des gens du monde que l'évêque.

Il eût cependant été impensable que la méditation des Psaumes ne tînt pas, sous la plume et dans la bouche d'un pasteur, la place qu'un seul regard sur les Tables (211) de l'édition d'Annecy montre qu'elle occupe. Prière continue de l'Eglise, appuyée donc sur les origines et l'usage liturgique de toujours, le chant des Psaumes est devenu, les sermons sur la Visitation le montrent particulièrement (212), par une "innutrition" telle qu'elle rend invisible la couture qui unit les mots et expressions entre eux, la parole même de François de Sales. Les grandes métaphores concrètes des chants bibliques trouvent partout chez lui, avec la valeur d'incarnation qu'il donne à chaque

image, tout naturellement place dans sa prédication (aussi bien que dans ses autres oeuvres) ; qu'on songe à l'importance qu'a la nature dans les chants bibliques. Certes, la démonstration de leur domaine, leur analyse, leur utilisation restent à faire, et les sermons sur la Visitation ne comportent que très peu de références précises à ces Psaumes cités et identifiés (214). Mais parce que ces textes sont des méditations et des paraphrases du Magnificat et du Psaume de Zacharie, les Psaumes bibliques sous-tendent par là même toutes leurs lignes. Car que sont donc le Magnificat et le Cantique de Zacharie sinon de véritables centons où les Psaumes s'entremêlent et répondent en les éclairant à des passages tirés de l'Ecriture, des livres prophétiques, poétiques et sapientiaux tout particulièrement ? Parce qu'ils sont tissés sur une trame semblable, qu'ils obéissent à la même logique interne, les sermons sur la Visitation sont des méditations lyriques des Psaumes, voire des paraphrases des Psaumes.

Deux remarques s'imposent cependant : parce que diffuse autant que constante, en raison de cette "innutrition", cette présence n'est pas au premier abord éclatante (cependant, d'autres sermons apporteront des nuances à cette remarque ; on se rappelle l'importance par exemple donnée au ex utero genuite avec toutes ^{les} résonances psalmiques et de façon toute générale, biblique qu'a l'expression (215)) : on ne saurait la comparer à la façon dont le Cantique des Cantiques est utilisé dans toute l'oeuvre salésienne, quasi méthodiquement, et en particulier dans les sermons sur la Visitation ; mais il s'agit bien de la façon seule, car la présence des Psaumes est tout aussi constante : ils sont comme la "vie cachée", selon l'expression salésienne, de la prédication de l'évêque.

La meilleure preuve en est l'abondance des références à ces chants, qui jalonnent comme pour les structurer, les préparations autographes, en particulier quand ces préparations sont encore à peine élaborées ; il suffit

d'ouvrir à peu près au hasard les volumes VII et surtout VIII de l'édition d'Annecy : les répertoires de citations (manuscrit de Turin ou autres) que s'était constitués François de Sales ont visiblement été utilisés à plein ; mais parlés et recueillis, les sermons ont fait leur la matière et la manière des Psaumes jusqu'à les absorber et les rendre à peine visibles.

Le deuxième point à noter est que, certes, cette paraphrase lyrique des Psaumes n'a à voir que de très loin avec les paraphrases et méditations, construites et linéaires, exactement centrées et orchestrées, que connaissent les XVIe et XVIIe siècles tant catholiques que protestants à travers l'Europe. Elle serait parfois loin aussi bien de Savonarole encore ou de la méditation jésuite, bien connues de François de Sales, et dont Michel Jeanneret a montré l'importance (216) : l'on sait que François de Sales suivait de près la production religieuse protestante, nous l'avons vu ailleurs, les listes données par l'édition d'Annecy l'établissent (217), aussi bien que catholique bien entendu. Il ne se faisait pas faute d'utiliser la traduction de Desportes, quitte à la revoir quand elle ne le satisfaisait pas, la préface du Traité de l'amour de Dieu le dit clairement. Et Génébrard ne lui avait pas enseigné comment lire le seul Cantique des Cantiques (218). Aussi ne saurait-on être pleinement d'accord avec les affirmations un peu rapides et abruptes du même Michel Jeanneret, dans sa remarquable thèse, d'après laquelle les Psaumes ne sont utilisés que comme une manière d'ornatus, célébration "de la beauté du monde" où "domine le thème de la louange de la création, traité cependant dans un esprit entièrement étranger aux Psaumes". Les orchestrations du Psaume XIX Caeli enarrant gloriam Dei ne doivent pas faire illusion. Elles ne sont pas de simples chants exubérants et optimistes. On ne doit pas voir dans les textes salésiens qu'ils trament de façon continue, seulement une "apologie du sensible", une "confiance dans la destinée heureuse des créatures" (219) ; ce qui est certainement discutable aussi pour d'autres que pour François de Sales, et pour nombre de poètes, catholiques en particulier, si heureusement

ressuscitées par Jean Rousset. Et quand cela serait, comment accepter cette affirmation : ces peintures

ne doivent rien à la vision transcendante du psalmiste ; derrière les tableaux coloriés qu'elles suscitent, il faut reconnaître plutôt des emprunts à la littérature mystique du Moyen Age, de nombreux souvenirs de la tradition profane et, au sein des Ecritures, un goût très vif pour le langage exubérant du Cantique des Cantiques. A tous égards, les humanistes dévots paraissent indifférents à l'exemple du psautier, trop distant de leur orientation théologique et littéraire. (220)

Discutable pour les Psaumes, au moins pour nombre d'entre eux certainement, et chez nombre d'Humanistes dévots donc sans doute, ces lignes sont bien loin des véritables perspectives de la méditation de François de Sales. D'elle on ne saurait nier l'optimisme, bien entendu, mais cet optimisme reste toujours un combat. Dieu, "l'ami fidèle" du Psaume (221), l'ami tout proche du colloque amoureux qu'est l'oraison de "simple remise" (222), s'il est, certes, le Bien-Aimé du Cantique, est tout autant le Tout-Autre, ne serait-ce que par l'absolu et la gratuité parfaite de son amour qui manifestent sa transcendance. Car la transcendance de Dieu, mis à part les signes comme paradoxaux de ce qu'elle est, fonde toute la réflexion salésienne. Que l'homme soit fait Dieu parce que Dieu s'est fait homme ne la diminue en aucune façon, pas plus que cela n'abaisse Dieu, au sens qu'un certain XVII^e siècle, répétons-le, aimera donner à ce mot. Au contraire, pourrait-on dire. Les hymnes contenus dans les Epîtres aux Ephésiens (223), aux Colossiens (224) et aux Philippiens (225) font écho pour François de Sales aux chants du Psalmiste. C'est parce qu'il est Dieu, l'Unique absolu de perfection infinie, que Dieu est aussi le tout-proche. Sans cesse, cette contemplation du mystère divin parcourt l'oeuvre de l'évêque et en particulier les sermons : c'est par elle que s'explique que les sermons sur la Visitation disent l'union de l'impossible.

Si rares sont les méditations construites et continues des Psaumes, si elles n'ont pas la forme calviniste évidemment, si elles sont très diffé-

rentes aussi de celles de Jean de Sponde, pour se limiter à lui, dont ^{l'évêque} ~~le~~ connaissait l'oeuvre, elles existent cependant, indépendamment de cette innutrition essentielle que nous venons de voir ; c'est même l'une d'elle qui tisse des pages parmi les plus importantes par leur sujet dans l'oeuvre de François de Sales : le sermon pour 1er dimanche de Carême 1622 traite du combat spirituel en suivant pas à pas le Psaume des Complies XL : Qui habitat in adjutorio Altissimi (226), en l'unissant à d'innombrables autres textes et en y insérant aussi exempla et portraits.

Il y aurait sans doute aussi quelque intérêt à étudier systématiquement les épigraphes des sermons.

Concluons sur cette esquisse d'un travail qui reste à faire : méditations et paraphrases des Psaumes, oui ; comme simples ornements, non.

Paraphrase ou méditation d'un psaume (227), l'ensemble de l'oeuvre, même les pages sur le Cantique, n'existent que par et dans les Psaumes, réflexion lyrique et incarnée sur l'homme et le projet de Dieu-Trinité pour sa création ; c'est pour avoir peut-être un peu négligé la lecture selon les quatre sens, qui n'est pas que médiévale, qu'on a pu croire les Psaumes assez loin de l'oeuvre de l'évêque ou celle du Cantique réduite à de l'exubérance ^{et au sentimental} (et ce texte, dont certes l'importance pour François de Sales est centrale, peut-il n'être caractérisé que par cela ?) ; c'est pour ne pas dire que la méditation peut devenir mystique et conduire à l'oraison (que font d'autre saint Ignace et Louis de Grenade, et Michel Jeanneret les analyse avec pertinence par ailleurs, comme il le fait pour Savonarole (228)?) que l'importance ici des Psaumes et la vraie valeur du Cantique ont été un peu amoindries, voire faussées.

Car sans le Cantique, certes, mais sans les Psaumes surtout, prière continue du chrétien et devenue comme sa parole par union avec la parole même

de Dieu, le Verbe qui englobe et surpasse toute parole, la Visitation ne serait pas la manifestation vécue du chant des Béatitudes ; Zacharie, Marie, Elisabeth, tout comme le Christ proclamant les Béatitudes vivent les Psaumes, dont, selon une expression familière à François de Sales, ils deviennent les mots ("O que nous serions heureux si nous avions en nous tout ce que signifient nos noms" (229)), ceux qui les définissent et disent leur être, leur être qui est l'amour agissant de Dieu, vécu, "en semblance" par l'amour agissant de la créature que Dieu a voulue pour sa gloire à lui, à laquelle il la fait participer si elle répond Fiat et marche à sa rencontre, se retournant sans cesse vers lui : metanoia du Psalmiste, du Cantique, des Béatitudes, telle est la Visitation. Par les Psaumes, dont elle est la vie, eux en qui Ancien et Nouveau Testaments sont vécus dans l'indicible, dont la poésie et la prophétie ouvrent la porte, Visitation et Béatitudes se rejoignent en une "commune union" où les secondes font la vie de la première. En la Visitation se rejoignent "l'oraison vitale" (230), l'oraison vocale et l'oraison mentale que chantent les Psaumes et proclament les Béatitudes. Car, ainsi que l'a lu Monseigneur Frémyot, dans la lettre que lui écrivit Monsieur de Genève, le 5 octobre 1604, "il n'y a non plus de difference entre l'Evangile escrit et la vie des Saintz qu'entre une musique notee et une musique chantee" (231).

x

x

x

C/ La spiritualité de Nazareth ou de l'instant présent bien vécu :
Jean-Baptiste, Joseph, et le cycle de Noël.

La spiritualité de la "vie cachée," telle que la montrent les sermons sur la Visitation, la théologie qui la fonde et qui construit l'Ordre portant le nom du mystère ~~ant~~, de façon plus étroite, celles de la Sainte Famille à

Nazareth. Autant que de spiritualité de la "vie cachée", on peut parler de spiritualité de Nazareth. Ceux qui la vivent dans leur individu et leur personne, c'est-à-dire dans leur être, en ce qu'il est un et unique, et dans ses relations humaines et par leurs actes humains, ce sont Jésus, Marie et Joseph. On s'attachera, dans les pages qui suivent, à ce dernier surtout (232) ; mais sans aucun paradoxe, puisque, on l'a vu, la "vie cachée" est en réalité une vie d'ouverture, de conversion à Dieu et aux autres, on commencera par évoquer le personnage de saint Jean-Baptiste, tel que le présentent les sermons. "Spiritualité de Nazareth", bien que quasiment synonyme de "spiritualité de la vie cachée", exprime plus qu'une légère différence, celle de la manifestation à un moment donné, historique pourrait-on dire, de ce qui est comme un principe général ; elle fait place, aussi bien, au prophétisme, proclamé autant que vécu. Il n'y aura donc rien d'étonnant à voir réunis autour du nom de "Nazareth", saint Jean-Baptiste, saint Joseph et d'autres saints, tels que saint Louis que nous retrouverons ailleurs dans ce travail.

a) Saint Jean-Baptiste et le cycle de Noël

Esquissons un premier relevé qui sera repris plus loin : le cycle de Noël est représenté dans l'oeuvre oratoire de François de Sales, telle qu'elle nous est parvenue, par 29 textes pour quelque 29 ans de prédication. L'Avent le plus complet que nous ayons est celui de 1620, dont nous possédons en particulier les sermons pour les deuxième, troisième, quatrième dimanches et celui de la veille de Noël (233). Les textes conservés présentent une autre particularité extrêmement importante : parmi eux se trouve l'un des exemples de sermon autographe et recueilli pour le même jour ; il s'agit de la veille de Noël 1613 (234).

L'ensemble des textes comprend d'une part 13 sermons autographes (auquel il faut ajouter un plan ou des notes) (235) parmi lesquels Circonci-

sion et Epiphanie sont représentées par 6 prédications (236), d'autre part 7 recueillis, parmi lesquels les deux mêmes fêtes sont méditées dans 2 sermons (237). Ces deux fêtes seront ici laissées de côté (238) parce qu'il faut bien choisir dans la masse des textes, même si François de Sales leur donne un éclairage qui ressortit à sa réflexion sur le mystère de la Visitation.

- - - - -

Il est bien entendu tout un aspect du cousin du Christ que recouvre mal l'expression spiritualité de Nazareth : l'hermite, le prédicateur ardent... Mais il faut aller au-delà de ces apparences. Jean-Baptiste, extrême pointe de l'Ancien Testament, a été, où il était, ce qu'il devait être ; si l'instant présent bien vécu a pris pour lui la résonance dramatique et grandiose que l'on sait, si, avec lui, on pense davantage à la violence profonde de l'ascèse des Béatitudes et de la conversion personnelle, "Nazareth" est présent chez lui cependant, ne serait-ce que parce qu'il est illusoire de croire la spiritualité de la Visitation ouatée, paisible, dénuée de tout héroïsme et de tout radical arrachement. La parenté, malgré leurs différences évidentes, entre Charles Borromée et François de Sales est du même ordre : les apparences sont trompeuses, l'austérité, aussi radicale pour l'un que pour l'autre, peut avoir bien des visages. Et Jean-Baptiste est de toute façon celui qui tressaille dans le sein de sa mère au moment où la visite de Marie et de son Seigneur le baptise (239), c'est-à-dire le convertit alors que son existence n'est encore qu'à peine visible. Il est essentiel que la spiritualité de Nazareth et celle de la "vie cachée", aient à la fois ce contrepoint et ce parallèle ; sans Jean-Baptiste, une dimension leur manquerait, celle du radicalisme héroïque, si l'on peut parler ainsi, dimension qu'elles comportent et sans laquelle elles n'existent pas.

Les textes des sermons où se rencontre la figure du Baptiste se situent, on le remarquera, dans un plus vaste ensemble, celui du cycle de Noël, c'est-

à-dire de l'Avent au Baptême du Christ. On ne saurait séparer le Précurseur de ce tout. Bien entendu, il en est ainsi à cause des textes évangéliques. Mais l'accent mis sur Jean-Baptiste par François de Sales va lui permettre d'éviter un danger qu'il court plus qu'un autre : on a souvent vu ce passage célèbre du dernier sermon qu'il ait prononcé, celui de Noël 1622, trois jours avant sa mort (240) où, dès les premières lignes, Noël est présenté comme la Pâque parfaite ; il ne faudrait pas en tirer argument pour, si l'on peut dire, dissimuler, voire édulcorer l'aspect terrible du martyr de la Passion, dans une sorte de suavité qui déformerait la véritable "vie cachée" contenue dans Noël et l'héroïsme de Marie et Joseph. La présence de Jean-Baptiste dans le cycle donne bien, on le voit, à la méditation salésienne toute sa gravité et souligne toute l'ascèse par laquelle elle passe. Enfin, cette présence réunit Noël à la Visitation et les deux marches de la Sainte Famille (pour François de Sales, Joseph accompagne logiquement Marie lors de la Visitation (241)) vers Aïn Karem puis Bethléem s'éclairant l'une l'autre ; la lumière vient, pour parler comme Isaïe (242) peu à peu, depuis l'Annonciation jusqu'à Noël (puis à Pâques et à la Pentecôte) croissant comme dans un Avent continu, où la Visitation est le premier pas sur le chemin.

Le dernier des prophètes, le Précurseur, est le modèle de la manifestation de ce que doit être le prédicateur chrétien. En lui, où aboutit toute la longue suite des prophètes-prédicateurs de l'Ancien Testament, prend forme le premier témoignage, clamé et proclamé, de la Parole, qu'il a reconnue incarnée lors de la Visitation. Ce qu'il dit à la face du monde, c'est ce que le mystère de la Visitation qu'il a vécu et par lequel il a été comme l'aboutissement de la lente et progressive révélation de Dieu à travers l'Ecriture, c'est que les temps justement sont venus, qu'ils sont venus dans la "vie cachée" qu'est la réunion de la Sainte Famille à Noël, et que cette réunion, première apparition visible du Verbe de Dieu incarné, n'a été possible que par le Fiat de Marie, et celui de Joseph, suivi du geste par lequel

l'Eglise est déjà, en puissance, constituée, la visite de Marie et Joseph à Elisabeth et Zacharie. Il n'y a pas de solution de continuité entre la vie cachée et la grande voix qui s'élève dans le désert et à la face du monde ; Jean-Baptiste ne peut parler que parce que Marie a dit "oui", a accepté le mystère de sa vie cachée en Jésus-Christ, comme l'enfant était caché en elle, et l'a vécu dès l'instant où, dans la prière, elle en a compris la portée on dirait volontiers abrahamique : comme lui, elle part vers la promesse de Dieu et le nouvel Israël qui naîtra du Fils qu'elle porte accomplira en perfection l'ancien.

Jean-Baptiste est, en parfaite liaison avec l'évangile lu le deuxième dimanche de l'Avent et dont une phrase sert d'épigraphe au sermon du 6 décembre 1620 (243), le grand personnage de l'Avent.

Tu es qui venturuses, an alium
expectamus ?

Estes-vous Celuy qui doit venir, ou
devenons-nous en attendre un autre ?

Matt., XI, 3. (244)

Mieux, il est lui-même l'Avent en perfection. Et l'Avent est l'état normal du chrétien ; si le moment essentiel de l'histoire de l'humanité est passé, le Christ incarné, la Rédemption accomplie, tout reste à faire cependant pour l'homme : préparer la venue du Christ en lui et dans le monde et achever la création ainsi. C'est pourquoi Jean-Baptiste agit comme Dieu lui-même agit, en envoyant des disciples interroger le Christ :

L'on n'interroge pas toujours pour sçavoir, ... ni moins parce que l'on ignore ce que l'on demande, mais l'on fait des questions pour plusieurs autres causes et raysons ; car autrement la divine majesté ne feroit jamais aucune question aux hommes, d'autant qu'elle sçait tout et ne peut ignorer chose quelconque. Elle penetre le plus intime du coeur, et n'y a rien de si secret et caché qui ne soit tres clair et manifeste a cette divine Sapience. (245)

.....
Mais encore que Dieu sçache toute chose, il n'a pas laissé de faire plusieurs questions aux hommes ; non point qu'il ignorast

ce qu'il leur demandoit, mais sa divine Providence l'a fait pour trois diverses causes. La premiere, a fin de leur faire confesser leurs pechés, comme il fit lors qu'Adam eut transgressé son commandement ...

La seconde ... est pour les esclairer ou instruire sur ce qui concerne les mysteres de la foy, comme il fit à l'endroit des deux disciples qui alloyent en Emmaüs ...

La troisieme cause ... c'est pour provoquer l'amour. Par exemple, la Madeleine. (246)

La pédagogie divine est ainsi constante dans sa démarche, et Jean-Baptiste, le dernier prophète, parle bien comme Dieu, pour Dieu, et à sa manière, interrogeant l'homme Jésus pour le faire témoigner du Dieu qu'il est. Jean-Baptiste est bien la voix de Dieu.

Aussi le glorieux saint Jean n'envoya pas des disciples à Nostre Seigneur pour sçavoir s'il estoit le Messie ou non, car il n'en doutoit nullement mais ouy bien pour trois raysons.

La premiere, pour le faire connoistre à tout le monde. Il avoit desja tant presché sa venue, ses merveilles et ses grandeurs, qu'il les envoya vers Celuy qu'il leur avoit annoncé. Certes, ce doit estre le principal but de tous les docteurs et predicateurs de faire connoistre Dieu. Les maistres et ceux qui gouvernent et ont charge des ames ne doivent chercher ni procurer sinon que Celuy qu'ils preschent et au nom duquel ils enseignent soit connu de tous. C'estoit le desir de ce glorieux Saint. Le signe pour trouver Dieu et le connoistre c'est Dieu mesme ... Il n'y a point de moyen ni de signe asseuré pour trouver Dieu que Dieu mesme. (247)

On aura noté le lien entre le geste de saint Jean-Baptiste et son "ministère" de prédicateur, selon l'expression qu'emploiera ensuite saint Paul ; on aura aussi noté l'insistance remarquable du texte, avec l'affirmation célèbre que Dieu est le seul vrai signe de lui-même : saint Jean-Baptiste provoque le témoignage de Dieu dans l'homme qu'est Jésus, et seul Jésus peut le donner parce qu'il est Dieu ; l'Ancien Testament s'ouvre bien à la réalisation de ses prophéties qu'est le Nouveau.

Le Précurseur a d'autres raisons pour envoyer ses disciples vers Jésus : seul Dieu est Dieu ; comme plus tard saint Paul encore le dira, on ne saurait appartenir à tel ou tel, mais à l'Unique, où toutes diversités se rencontrent et prennent leur valeur véritable, en reconnaissant leurs propres limites qui

les définissent ; voici à nouveau, sous une autre forme, "l'univers" du Traitté de l'amour de Dieu :

La seconde cause pour laquelle il les manda fut parce qu'il ne les vouloit pas attirer à luy ains à son Maistre, à l'escole duquel il les envoyoit pour estre instruits de sa propre bouche. Car que vouloit-il signifier sinon : Quoy que je vous presche et enseigne, ce n'est point pour vous attirer à moy, mais bien à Jesus Christ, duquel je suis la voix (248) ... Je vous envoie à fin que vous soyez instruits par luy mesme. Certes, les docteurs et predicateurs, les maistres des novices et ceux qui ont charge d'ames ne feront jamais rien qui vaille s'ils n'envoient leurs disciples et ceux qu'ils enseignent à l'escole de Nostre Seigneur, s'ils ne les plongent dans cette mer de science, s'ils ne les sollicitent et portent à rechercher nostre cher Sauveur pour estre instruits de luy. C'est ce que vouloit dire le grand Apostre escrivant aux Corinthiens ... (249)

La troisieme rayson pour laquelle saint Jean envoya ses disciples à Nostre Seigneur fut à fin de les destacher de sa personne, de peur qu'ils ne vinssent à un si grand abus que de faire plus d'estat de luy que du Sauveur ... Voyant que l'amour et l'estime que ses disciples luy portoyent alloient au mespris de Jesus Christ, il les envoie à cette divine majesté pour estre instruits et informés de la vérité. (250)

Ce n'est donc pas "pour l'adorer ou le reconnoistre" (251) que Jean-Baptiste envoie ses disciples à Jésus, ce n'est pas non plus que lui-même "doutait en aucune façon que Nostre Seigneur fust le Messie" (252) ; c'est, pédagogiquement, pour qu'ils rencontrent eux-mêmes celui qu'il a rencontré, lui, dès la Visitation, qu'il a reconnu, et par qui lui ont été données foi et mission.

Qu'il sceut bien que Celuy à qui il envoyoit faire la demande estoit vraiment le Messie, cela est indubitable, car il le conneut estant encores dans le ventre de sa mere, et n'y a aucun Saint qui ayt eu une plus grande lumiere et intelligence du mystère de l'Incarnation que le glorieux saint Jean. (253)

Rapprochons ces lignes de l'insistance que nous avons vu François de Sales mettre sur saint Jean comme prédicateur, et rappelons-nous le fides ex auditu (254) qui fonde toute sa doctrine de l'éloquence sacrée : nous verrons à quel point la prédication, créatrice de l'Eglise par le Verbe transmis, appartient bien à l'Incarnation. Ailleurs, et souvent, François de Sales insistera sur le ministère de prédicateur de Jean. Le baptême qu'il donne à

ses disciples est encore l'image, comme la prophétie, de celui que le Christ en Eglise et dans l'Esprit viendra instaurer. Mais l'Eglise, où pourra naître ce baptême, naît, quant à elle, déjà de sa parole, par la pédagogie divine que suit le Baptiste, à cause de la rencontre qu'a été la Visitation. Le baptême est comme la conséquence de la Parole reconnue, proclamée et transmise. Alors seulement, à son tour, il est constitutif de l'Eglise. Le sacrement est suscité par l'Esprit, dans l'Eglise et pour elle, et à son tour la réunit dans cette "commune union" que l'évêque ne cesse de chanter. Les sacrements sont comme les fils du Verbe, le lieu aussi où le Fils, Verbe de Dieu règne, lui qui les constitue en rendant sacrée la relation de l'homme avec Dieu, et en achevant la création. On a vu ailleurs avec quelle obstination François de Sales refuse l'idée courante dans le Protestantisme de la prédication-sacrement. "Commune-union", telle est l'Eglise qui prendra sa forme entière avec l'effusion de l'Esprit à la Pentecôte. François de Sales reprendra en particulier le mot pour l'Eucharistie (255). Si les fidèles sont rassemblés autour de la Parole, et, avec Jean-Baptiste, autour du Christ Verbe incarné, alors les sacrements et l'Eglise pourront exister. La Pentecôte, après que le Christ sera assis en gloire à la droite du Père, en sera comme le sceau. Et l'on se rappelle comment l'Esprit se manifeste déjà au Baptême du Christ.

Que l'Eglise soit, dans et par le corps mystique, la dernière manifestation de l'Incarnation qui a commencé avec la reconnaissance par le Précurseur de celui qui vient et l'envoi de ses disciples au Christ, Jean-Baptiste le sait mieux que personne. Et c'est pour cela qu'il est véritablement l'Avent dans sa personne même ; il est allé jusqu'à l'extrême pointe de la prophétie, au moment où, pour ainsi dire, elle se renverse, se retourne, pour devenir réalité incarnée et vivante :

Il fut l'escolier de Nostre Dame, et lors qu'elle alla visiter sa cousine Elizabeth il fut sanctifié par le cher Sauveur de nos âmes, lequel il connut ; et tressaillant d'aise dans les entrailles de sa mere, il l'adore et se consacre a son divin

service. Il fut son Precurseur, et annonça sa venue au monde. C'est luy qui le baptiza, luy qui vit descendre le Saint Esprit en forme de colombe et qui entendit la voix du Pere disant : Celuy cy est mon Fils bien aymé auquel je prens tout mon play-sir. C'est luy qui le monstre du doigt, prononçant ces paroles : Ecce Agnus Dei ; Voicy l'Aigneau de Dieu qui oste le peché du monde.

Voyla comme il connoissoit bien Nostre Seigneur, et il n'y a point de doute qu'il ne chancelle jamais en rien que ce fust, de la croyance et assurance qu'il avoit de sa venue. (256)

Dans ces affirmations qui lui sont chères (on les retrouve par exemple dans un autographe pour le deuxième dimanche de l'Avent 1610 (257)), François de Sales va jusqu'au bout de la logique qui gouvernera sa méditation de la Visitation ; ce qui le conduit par exemple à s'opposer à Tertullien et à quelques autres qu'il passe en revue, et réfute ou nuance :

¹^a Opinio, Tertul., dat ansam dicendi quod Joannes non solum fuisset privatus spiritu prophetiae sed spiritu fidei. Quomodo autem fidem amississet, quae nunquam est primum peccatum ?

Saint Jérôme, saint Grégoire, Bède, sont ainsi (258) réfutés ; même saint Ambroise, qui pourtant donne à la question que Jean-Baptiste fait poser à Jésus par ses disciples un sens mystique, paraît insuffisant à François de Sales ; ~~parce~~ il lui semble qu'elle peut sans doute ne pas être contradictoire avec sa lecture : Jean-Baptiste serait la figure de l'Ancien Testament interrogeant le Nouveau et lui demandant la lumière :

Joannem in carcere esse Sinagogam in tenebris ignorantiae... ; unde mittit ad Christum a quo lumen accipit. (259)

François de Sales va pourtant beaucoup plus loin : Jean-Baptiste, à cause de la Visitation, est bien l'Eglise en marche, naissante, et cela par la pédagogie de la prédication. Aussi l'évêque ne s'attarde-t-il pas à méditer les paroles de saint Matthieu : "Et cependant le plus petit dans le Royaume des Cieux est plus grand que lui", mais s'appuie plutôt sur la phrase précédente : "Parmi les hommes, il n'en a pas existé de plus grand que Jean-Baptiste" (260).

Voilà saint Jean-Baptiste débarrassé, si l'on peut dire, de toute une imagerie, à la fois bizarre et redoutable. Il est l'exacte humilité de la prédication fidèle et persévérante, de la prédication par l'action et l'exemple aussi, de la prédication par l'écoute pédagogique qui seule permet que soient transmises la foi et la connaissance, celles qu'il a depuis la Visitation, de la prédication comme par le silence qui se fait enfin quand se manifeste le Verbe et quand lui-même, le Baptiste, s'efface. C'est bien là la "vie cachée", la spiritualité de Nazareth.

On ne s'étonnera pas de voir les mêmes idées orchestrées, avec bien d'autres, certes, dans plusieurs sermons où figure saint Jean.

Ainsi, les points les plus remarquables, peut-être, qui contribuent à faire du Précurseur, sa vie durant, l'Avent, l'Adventum du Christ sont d'abord sa façon de vivre parfaitement depuis toujours l'abandon actif, "l'abandonnement" à Dieu, la "tressainte indifférence", d'être le modèle de la spiritualité de l'Amen, du Fiat, à l'instar de Marie ; de devenir aussi en toute vérité la Parole que lui-même porte à sa manière, comme Marie la porte en elle ; de montrer enfin que l'Avent est l'état parfait du chrétien en marche, et de l'Apôtre donc, puisque François de Sales va le comparer à Pierre.

Qu'il soit un de ceux qui font le mieux comprendre ce qu'est l'indifférence active, ce n'est pas, à vrai dire, dans les sermons qui nous sont conservés que François de Sales le dit, mais, par exemple, dans le Traité de l'amour de Dieu ou dans la correspondance. Si, comme tous les saints, Jean a "esté quelque peu raboteux" car, pour tous, "leur esgalté n'a point esté si esgale qu'il ne s'y soit trouvé quelque inesgalté" (261), Marie exceptée, le Baptiste a peut-être, se demande l'évêque, évité, même le péché véniel, depuis le baptême qu'a été pour lui la Visitation (262). Sa radicale austérité (cette rudesse qui, pour l'opinion courante, le caractérise) est

en fait une parfaite adhésion dans la douceur à la volonté divine, et cela dès l'enfance, à l'instar de son cousin. Dès la Visitation, en effet,

bien que l'un et l'autre pendant ce tems là et celui de l'enfance, jouit de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses, si est-ce qu'ilz laisserent le soin, en ce qui estoit de leur conduite exterieure, à leurs meres, de faire et vouloir pour eux ce qui estoit requis. Theotime, nous devons estre comme cela, nous rendans pliables et maniables au bon plaisir divin, comme si nous estions de cire, ne nous amusans point à souhaiter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et faire à Dieu pour nous ainsi qu'il luy plaira. (264)

Si le texte que voilà est du Traitté, on voit bien que tous les passages précédemment cités et tirés des sermons en sont tributaires. Pour Jean-Baptiste aussi, comme pour Marie et Joseph, comme pour Elisabeth et Zacharie vivre l' "indifférence", c'est entrer dans l'action divine ; être indifférent, c'est être actif ; l'indifférence est un acte et non un état passif. On sait quelles interprétations proches parfois du contresens, on a donné sur ce point à la pensée salésienne. Le rapprochement du mystère personnel du Baptiste avec le mystère divin de la Visitation permet, lui surtout, une bonne approche de la pensée de l'évêque (265). Il permet aussi de comprendre comment il entendait le mot de Jean à propos de Jean-Baptiste, au moment où, avec le baptême qu'il va lui demander, le Christ va entrer comme pleinement dans sa vie publique. C'est sur le texte de Matthieu (266) que l'évêque s'appuie avec prédilection. Mais Jean, à deux reprises, emploie le verbe "connaître", alors que le Précurseur voit venir à lui Jésus :

Moi-même, je ne le connaissais pas ... Et je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, c'est celui qui m'a dit : "Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et demeurer sur lui, c'est lui qui baptise dans l'Esprit Saint". Et moi, j'ai vu et j'atteste qu'il est, lui, le Fils de Dieu.
(267)

Malgré le texte de la Vulgate, François de Sales prend bien, comme les traducteurs modernes, le verbe "connaître" au sens de "reconnaître" et donc de "proclamer". Plus exactement, il prend nescio non pas dans le sens

d' "ignorer" mais dans celui de "ne pas être en état de..." ; "ne pas savoir" dans le sens de "ne pas pouvoir". Ainsi la "reconnaissance" du Christ par le Baptiste est-elle bien la suite de la Visitation ; de la connaissance intérieure, cachée, qui dirigeait la vie de retraite et de précurseur à la fois qu'il menait au désert ou au bord du Jourdain, il passe à la proclamation ouverte de ce qui était le coeur et le moteur de son existence. Toute "publique" qu'elle apparaît, la vie de Jean-Baptiste avant la rencontre officielle avec "Celui qui vient", obéissait bien aux mêmes normes que la "vie cachée" de Nazareth, et avant tout au devoir de la présence au monde, dans le monde, sans être du monde, selon la vocation particulière de chacun. Prophète, le Précurseur a mené la vie de tout prophète, mais le sens vrai de sa prophétie ne pouvait être ouvert pleinement avant l'entrée du Christ dans sa propre vie publique. Dans cette sorte de metanoia dont il est le signe devant les yeux de ceux qui l'entourent, Jean-Baptiste passe lui aussi à la vie publique véritable. De lui comme du Christ on peut dire ce que François de Sales dit des témoins officiels de la parole de Dieu ; à lui comme au Christ, après la prédication par la parole, il restera la prédication par l'exemple, par le martyre sanglant pour l'accomplissement et l'intégrité du Royaume de Dieu.

La vie de Nostre Seigneur est le parfait exemple de tous les hommes, mais particulièrement de ceux qui sont en l'estat de perfection, comme les Religieux et les Prelats. Cet estat de perfection doit estre considéré de deux manieres : pour les Religieux c'est un estat propre a se perfectionner, et pour les Prelats il suppose la perfection desja acquise. De mesme, la vie du Sauveur doit estre distinguee en deux parties. La premiere est le modele et patron des Religieux... Et dès qu'il eut commencé à enseigner et prescher, il fit toutes les fonctions appartenantes aux Evesques. Il institue les Sacremens ; puis, sur l'arbre de la croix il offrit le sacrifice sanglant de soy mesme. (268)

A la fois "religieux" et "prelat" d'une certaine manière, Jean-Baptiste vit en lui-même le retournement, la transformation parfaite qu'est la Résurrection qui l'accomplit, le passage de la gestation à la naissance. C'est pourquoi un remarquable sermon des commencements de la prédication salésienne établit une "convenance... entre la nativité de saint Jean et la mort de

saint Pierre" (269), "lesquelz s'entreregardoient, l'un comme Prophete et l'autre comme Apostre" (270). Parce que, pour François de Sales, "convenance" est plus qu'image, ou comparaison, mais "semblance" (271), le statut de prophète de Jean-Baptiste rejoint celui d'apôtre qui définit saint Pierre. Ce sont bien les mêmes termes évangéliques :

Qu'êtes-vous allés regarder au désert ? ... Un prophète ? Oui, je vous le déclare, et plus qu'un prophète. (272)

Même si, tout grand qu'il est, Jean-Baptiste est plus petit que "le plus petit dans le Royaume des cieux" (273), il passe infiniment tout autre prophète, parce qu'il est toujours resté fidèle aux "divins colloques [qu'il] faisoit... dès le sein de sa mere avec son cher Maistre qu'il reconnoissoit et adoroit dans celuy de Nostre Dame" (274), et que cette fidélité est la "tressainte indifference" même, persévérance dans l'espérance vécue qu'est "l'oraison vitale" (275).

Parce qu'il est cette indifférence active, ce don sans cesse renouvelé de la foi, "semblance" humaine pour dire comme François de Sales, de la création continue qu'accomplit l'amour divin sans cesse agissant, saint Jean est tout transformé en la Parole de Dieu. Lui-même le dit, et il ne faut pas limiter ses affirmations à son rôle de prédicateur, tout fondamental qu'il est ; il y a plus : Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu ; saint Jean-Baptiste est "devenu Dieu" en acceptant de n'être que "la voix" de Dieu, mais toute la Voix de Dieu. Tel est le chemin de la "vie cachée", et les saints l'ont bien su, à commencer par Marie :

Il est vray, c'est en cecy que consiste la beatitude tant en cette vie comme en l'autre, puisque nous ne serons bienheureux qu'autant que nous nous serons convertis en cette divine parole. Le grand saint François fut admirable en la digestion qu'il fit des maximes sacrées qu'il entendit en l'Evangile (276), car il se convertit absolument et les changea tellement en soy qu'il n'estoit plus luy mesme, ains estoit devenu ce que ces maximes signifioient ... O Dieu, qu'il estoit heureux d'avoir si bien digéré cette sainte parole jusques à estre tout transformé en icelle ! Saint Jean Baptiste qui entra si jeune dans le desert,

s'estoit-il pas ^{tellement} transformé en la penitence que son langage, sa voix, ses habits, tout son extérieur et intérieur ne preschoient que penitence ? Voila donques comme l'on peut justement dire : Bienheureux ceux qui escoutent la parole de Dieu et qui la gardent. (277)

L'idée est chère à François de Sales qui vient, dans les lignes précédentes, de montrer comment les paroles du Christ que rapporte saint Luc (278), loin de diminuer Marie, l'exaltent, comme le font les Béatitudes (279).

Lorsque saint Jean-Baptiste affirme, avec une

"humilité bien grande (280) ... [:] Je ne suis que la voix de celui qui crie au desert, c'est à dire, je ne suis pas celui qui crie, mais seulement la voix de celui qui crie [,] ce n'estoit pas saint Jean qui crioit, mais Nostre Seigneur par la bouche de saint Jean (281), [il]

n'exprime pas autre chose, si ce n'est la définition même de l'orateur sacré où vit le Christus Orator des théoriciens aimés à l'époque de François de Sales (282), que l'idéal exact de la "vie cachée" dans et par l'indifférence. Devenir son nom, tel est le but que l'évêque donnera à tous, religieux comme laïcs :

O que nous serions heureux si nous avions en nous tout ce que signifient nos noms ! Ce n'est pas le tout de se nommer Prestre, Evesque, Religieux, Religieuse, mais il faut considerer si la vie que l'on mene est conforme au nom que l'on porte, prendre garde a la charge qu'on exerce, à la vocation en laquelle on vit, quelle est notre profession, en somme regarder comme sont reglees nos passions et affections, comme nostre jugement est soumis, si nos oeuvres s'accordent avec nostre estat. (283)

Cette adhésion intime et parfaite entre l'individu et la personne, entre l'être et ses actes, dépasse le simple tableau de moraliste : le nom dit l'existence dans sa vérité, Dieu associa l'homme à sa fonction créatrice en lui confiant de "nommer" ; devenir son nom, c'est se nommer, c'est devenir ce que l'on est, le vouloir et le reconnaître. Et comme l'on ne saurait être que divinisé par l'Incarnation du Christ, c'est dire Fiat à cette Incarnation et la vivre sans cesse dans la Visitation, et la metanoia des Béatitudes, dont la "vie cachée", dans le volontarisme de l'indifférence est la voie.

Ce que de toujours à toujours ont fait les saints. Alors pouvons-nous peut-être mieux comprendre ce que nous avons vu esquissé tout à l'heure, ce parallèle, cette convenance entre saint Pierre et saint Jean-Baptiste. Nulle subtilité gratuite en elle : dès 1593, toutes les idées auxquelles sera le plus fidèle le futur évêque de Genève sont en place :

Si la nativité des Saintz est miserable, et leur mort glorieuse, pourquoy, a une chose glorieuse comme est la mort, donne on le nom miserable de nativité ? Je trouve qu'il y a tant de similitude entre la nativité de saint Jean et la mort de saint Pierre, que toutes deux se doivent appeller mort ou toutes deux nativité ; car il n'y a nulle apparence que deux choses si semblables doivent avoir diversité de noms. Quand je regarde la ressemblance et belle convenance qu'il y a entre la creation du monde et la recreation et reformation d'iceluy, j'admire extremement ce grand Createur, lequel a si bien sceu, par un si beau moyen et divin artifice, en la creation et reformation, monstrier l'unité du Createur et du Reformateur. (284)

Voilà donc le mot essentiel : "l'unité", celle qui naît du Créateur Un, créateur par son Verbe, qui est aussi le "Reformateur" prêché par le Précurseur et l'Apôtre, dont leur vie et leur mort sont le martyre, quelles que soient leur "dissimilitude, comme il y en a tousjours entre les choses du Vieil et du Nouveau Testament" (285).

Saint Jan naquit pour finir la loy mosaïque, saint Pierre mourut pour commencer l'Eglise Catholique, non que saint Pierre fust le commencement fondamental de l'Eglise, ny saint Jean la fin de la Synagogue, car c'est Nostre Seigneur, lequel mit fin a la loy de Moyse, disant sur la croix : Consummatum est (Joan.19) (286), et resuscitant, il commença l'Eglise nouvelle. (287)

.....
Saint Jan fut sanctifié au ventre de sa mere en la presence de la Sainte Vierge ; et de mesme, saint Pierre fut sanctifié, au ventre de l'Eglise militante (288) ... Ainsy furent sanctifiés les Apostres au jour de la Pentecoste (289). Or, pour vous monstrier le rapport qu'il y a entre saint Jean et saint Pierre, je trouve que la Sainte Vierge fut presente a leur sanctification. Quant a celle de saint Jan, il est dict (Luc.,1) (290) qu'a son arrivee chez sainte Elizabeth exultavit infans in gaudio. Le mesme peut on dire de la sanctification de saint Pierre, qui se fit dans le cenacle, ou la Sainte Vierge estoit aussi presente, a la descente du Saint Esprit ; tellement que l'on peut dire de luy comme de saint Jan : Exultavit infans, puysque saint Pierre auparavant, comme enfant, n'avoit quasi jamais parlé, et tout aussi tost, aperiens os suum Petrus (291), il commença a prescher et convertir les ames a milliers. (292)

Et c'est la phrase célèbre : "Saint Jan fut le dernier predicateur de la Loy mosaïque ; saint Pierre fut le premier de l'Evangile", à quoi s'ajoute la prière du prédicateur débutant (c'est là le deuxième sermon de celui qui n'est encore que Prévôt, et probablement le premier prononcé (293)) :

O deux luminaires ardens de predication, favorises de vos saintes intercessions mon enfance, affin qu'il plaise a Dieu se servir de moy en ce ministere, ad dandam scientiam salutis plebis ejus, in remissionem peccatorum eorum (Luc, 1) (294), et que je puisse tellement avoir les levres ouvertes de la part de Nostre Seigneur que os meum annontiet laudem ejus ; recte docere, et quae doco opere complere, ne cum aliis praedicaverim ipse reprobus efficiar. (295)

On remarquera combien cette méditation sur l'orateur qu'il est déjà mais surtout qu'il va devenir, conduit François de Sales à une réflexion qui sera en 1604 celle de la Lettre à Monseigneur Frémyot. En vérité, il s'agit bien de "devenir son nom" ; et cet accomplissement qui est une Pâque, celle de l'achèvement en soi et chez les autres du projet de Dieu pour la création, achèvement qui est donc résurrection, se comprend à la lumière du mystère de la Visitation, lui aussi considéré comme une Pâque. Cette structure du passage, s'il est permis de parler ainsi, structure de mouvement et d'échange, est bien, et elle l'est depuis toujours, la voie même du raisonnement salésien, et on la retrouve, à bien y regarder, à chaque page de son oeuvre. La "vie cachée", telle que la révèle la visite de Marie à Elisabeth avant la vie à Nazareth, à laquelle on réserve en général l'expression, avant la prédication du Baptiste, sans nul paradoxe la marque, comme elle est le modèle, le paradigme de toute existence.

Ainsi n'y a-t-il pas subtilité à rapprocher Pierre et le Baptiste, mais recherche du sens profond et vital qui les unit :

Quand je considere que l'Eglise nostre Mere nous propose en la joyeuse nativité de saint Jan la solemnité de la mort douloureuse de saint Pierre, sachant qu'elle est conduite du Saint Esprit, je crois qu'elle le faict pour quelque similitude et rapport qu'il y a entre la mort de l'un et la nativité de l'autre ; pensée en laquelle je suys d'autant plus confirmé, que je

vois que la mesme Eglise appelle aussi bien naissance la mort de saint Pierre que la nativité de saint Jean... (296)

Le paragraphe reprend la même idée que dans les lignes précédentes (297), mais en en creusant ainsi le sens. Jean-Baptiste et Pierre sont bien, eux aussi, les deux grands luminaires (298) de l'Eglise, et le sermon y insiste, les luminaires qui éclairent sa vie publique par la leur, reflet de la vie publique du Christ ; comme pour le Christ, par eux, l'Eglise prend toute sa valeur de la "vie cachée" et de la spiritualité de Nazareth, au sens large, qui en naît. Le personnage de Marie, on l'a vu, les unit au mystère, pour ainsi dire originel, de la Visitation, et les deux grands luminaires deviennent, en l'entourant, elle, l'Arche de l'Alliance réalisée, les "deux cherubins" qui, "autour du propitiatoire ... s'entreregardoyent" (299) ; non pas "se regardaient" ; l'Ancien et le Nouveau Testament par eux "s'entreregardent", s'appellent, se répondent, se visitent.

Pour tout cela, et en particulier parce que la Visitation est liée bien entendu à l'Incarnation (300) et par là à la Passion-Resurrection, parce qu'elle est la manifestation du passage, de la Pâque voulue par Dieu de toute éternité, Jean-Baptiste, s'il prêche la pénitence, si même tel est son ministère et la raison de sa présence parmi les hommes, n'est en aucune manière un "pénitent". La spiritualité de Nazareth dépasse, dans son essence, la pénitence-metanoia : elle est son aboutissement ; elle dit la vie ressuscitée parce qu'elle est au-delà de cette conversion, pourtant sans cesse recommencée dans le combat spirituel ; elle la dit par ce dépassement, justement. "Grand a tousjours esté l'amour de Nostre Seigneur envers les 'penitens" (301). Sur la croix, au moment de sa promesse au bon larron, tel est le sens de ses paroles :

Peu auparavant il demandoit que la grace fust donnée aux pecheurs ; maintenant il donne la gloire aux penitens. La grace rend les pecheurs penitens, et ceux ci sont seuls rendus dignes de la gloire. Le Ciel n'est presque rempli que de penitens. Il

n'y a que Nostre Dame, saint Jean Baptiste, saint Joseph et quelques autres qui ayent esté exempts de peché et prevenus de la grace qui les a empeschés d'y tomber... Le Paradis est tout tapissé de penitens. (302)

Marie, on l'a vu, a logiquement un statut spécial. Joseph et Jean-Baptiste ont été comme baptisés, à la Visitation pour le dernier en particulier. Quelle qu'ait pu être la tentation de se voir reconnu pour le Messie qu'il a sûrement rencontrée, tentation de la grandeur et de la puissance humaines pour lui aussi (303), Jean-Baptiste est le fidèle, lié à la Parole à laquelle un jour il s'est engagé et qui, elle aussi, a prononcé pour lui l'éternel engagement de Dieu. Même si certains, François de Sales y fait allusion, on l'a vu plus haut, ont pu croire que le péché véniel, comme pour presque toute créature, ne l'épargne pas, Jean-Baptiste est, comme Abraham, l'homme de la marche sans retour. Sa vie entière est devenue oraison, comme d'une "cigale mystique" (304). "Luy mesme estoit une voix ; bref, sa vie estoit une continuelle prière" (305).

Comme il y a plusieurs demeures en la maison du Père (306), la présence au monde qu'est la spiritualité de Nazareth, appuyée sur "la vie cachée", prend plusieurs formes, qui lui permettent de se manifester dans la vie publique et dans le ministère de la parole, à quoi certains sont appelés. Parce qu'elle fonde la vie humaine et ecclésiale sur la vie communautaire et sur l'instant présent bien vécu, dans l'ombre ou la lumière, on la retrouve aussi bien dans ceux qui sont comme des archétypes, ceux qui constituent la Sainte Famille, que dans le pêcheur de Galilée devenu chef du collège apostolique, ou dans l'hermite, au coeur dévoré par la passion de prêcher la pénitence, devenu le Précurseur, douloureux mais joyeux et paisible, du Messie reconnu, Jean qui, tel un apôtre, laissera ce qui a fait sa vie de héraut de la Sagesse pour le martyre et le triomphe apparent de l'"abjection", et pour l'abaissement absolu. L'image du Crucifié ressuscité est toute proche ; la croix,

même invisible, est au coeur de la "vie cachée", signe de la victoire, souvent même cachée elle aussi. La "vie cachée" est le triomphe de la vie ; Nazareth le triomphe de la vie humaine divinisée. Saint Joseph, saint Louis (et d'autres encore) le manifesteront à leur tour.

Cette méditation sur le mystère de Jean-Baptiste, dont le vie entière est devenue prière, devenu donc lui-même par sa nourriture de "locustes ou cigales" seulement, une "cigale mystique" (307), méditation qui voit en lui, si on peut oser le mot, une sorte de "proto-apôtre" autant que le modèle du "moine" (308), qui le conduit à être pour toujours l'Avent du Seigneur, n'est pas aussi particulière qu'on le croirait à François de Sales : on la retrouve dans la grande tradition chrétienne, même si parfois elle a été un peu oubliée (309) aujourd'hui. Prédication active par la parole et par la vie, proche de la "prédication des pigeons" (310) ou de la rose, l'exemple de Jean-Baptiste est pour François de Sales celui de la joie de la lutte continue et victorieuse, dans l'espérance. Défini par son nom qu'alors tout le monde sait traduire (Jean signifie "Dieu fait grâce"), le Baptiste transmet cette grâce par le signe créateur du Baptême, qui est consécration, conversion et résurrection dans et par le "combat spirituel". Par lui s'explique, avec d'autres raisons mieux connues, l'attachement passionné de François de Sales pour l'ouvrage de Scupoli ; le Théatin nomme, en lui consacrant un jour de prière, le lundi de chaque semaine, le Précurseur (311) : dans la joie rayonnante et active de son Miles Christi à lui, celle de sa "Fille dans le Christ", soeur de Philothée, il y a beaucoup de choses de la joie, combattante et paisible à la fois, de Jean-Baptiste médité par François de Sales.

b) Saint Joseph

Il ne serait pas bon de croire que François de Sales plaque, comme une grille de lecture toute faite, sur toutes les situations humaines,

cette spiritualité de Nazareth, bien qu'il l'étende au monde entier ; elle est, certes, issue de sa méditation théologique du mystère de la Visitation, de celle qu'il fait de la "vie cachée", celle du Christ, ou, à son image, celle qu'il fait à propos d'autres personnages évangéliques. Mais il n'y a chez l'évêque aucun automatisme généralisateur ; au contraire, retrouver les mêmes caractéristiques ailleurs, partout, est chez lui comme la conclusion d'expériences successives, comme autant d'essais qu'entreprend sa réflexion.

Il ne serait pas bon non plus de penser que sa lecture ou son utilisation des "images", par exemple, on le voit ailleurs dans le présent travail, relève d'une sorte de démarche toute prête. Au contraire ; parce que l'homme est la "semblance" de Dieu, c'est au coeur de l'homme qu'il cherche le visage divin ; le mouvement est inverse. La lecture salésienne (et le style salésien) ne sont pas comme une clef qui ouvre toutes les portes, si on peut utiliser cette comparaison, à l'aide d'un système : ils sont silence, écoute de l'Écriture, des échos que se renvoient les deux Testaments, et conclusion personnelle, toujours évangélique, appliquée à des événements ou à des personnages caractéristiques. C'est la Révélation dans son ensemble qui conduit François de Sales à chercher son reflet et sa manifestation dans chacun, avec la forme particulière et comme tâtonnante, approximative (aucune expression n'est parfaite absolument) qu'elle revêt. Nulle structure comme préconçue, nul système appuyé sur un ou deux faits, même révélés, et appliqués pour ainsi dire de force à chaque cas, mais une manière de vérification, de remise en cause, chez un témoin choisi, de ce qu'est la révélation vécue, telle est la démarche que François de Sales adopte ; et chaque "témoin" devient alors un "martyre", avec toutes les acceptions du terme, sanglantes ou non. De ses lentes déductions d'un mystère à l'autre se déroule ainsi, selon un fil continu, sans aucune rupture, l'ensemble cohérent et logique, mais sans raideur, d'une vision de l'homme dans le cosmos, qui, de la Trinité et de l'Incarnation, replacées dans la logique de la "bonne grâce" (312) divine et dans celle de

la convenance entre l'éternel et divin mouvement de création amoureuse et l'homme (313), nous même, par le moment essentiel de la Visitation, à la spiritualité de Nazareth, où nous voici.

Joseph y tient un rôle essentiel. Mais on ne saurait s'étendre sur chacune des méditations où il a sa place et que renferment les sermons salésiens ; des travaux existent (314), où tous les textes concernant le saint sont rassemblés et présentés. Ce n'est que dans la mesure où les orientations du travail que voici en sont bien souvent différentes, que les pages qui suivent se justifient. On n'y trouvera donc qu'une approche très partielle du mystère de celui qui fut l'époux de Marie et aux yeux de tous, à Nazareth en particulier, le père de Jésus.

Nous sont donc parvenus 4 sermons de François de Sales sur saint Joseph : 3 autographes, pour le 19 mars 1612, le 19 mars 1614, le 19 mars 1621 (315), et le quatrième, recueilli, qui a été rangé à tort dans les Entretiens spirituels par l'édition d'Annecy ; mais on pourrait aussi y ajouter le texte, placé lui aussi dans le même recueil des Entretiens (De la fermeté) (316) qui est en réalité une prédication sur la fuite en Egypte, et encore tel ou tel autre passage de sermons, en particulier dit évidemment pour le cycle de Noël, mais aussi bien prononcé en d'autres circonstances : il n'est que de regarder les Tables de l'édition d'Annecy (317).

Plusieurs remarques s'imposent d'emblée à la lecture de ces textes : Joseph manifeste lui aussi l'idéal théologique et spirituel de la "vie cachée" ou de "Nazareth" ; il est l'homme à la foi active et abandonnée qui fait de lui un nouvel Abraham ; de plus, on peut lire entre les lignes des textes qui lui sont consacrés, que, parce qu'il est toujours présenté, implicitement ou explicitement, comme associé à Marie (et non comme quelque aide subalterne et nécessaire), en même temps qu'un mystère de prière personnelle qui l'unit intimement à Dieu, il vit un mystère, enfoui dans l'ombre pour les yeux indis-

crets, mais absolument certain, un mystère d'amour humain dans un dialogue conjugal communautaire qui l'explique lui-même, transforme sa vie avec Marie en une sorte de métaphore du Cantique des Cantiques, et fait de leur existence commune, ainsi qu'avec l'enfant dont leur Fiat a permis qu'il vînt et leur fût confié, le paradigme de tout déroulement des jours humains ; un déroulement communautaire^{chose} à l'image de la vie trinitaire, en particulier pour toute existence "dévote", aussi bien dans le siècle qu'en religion.

Ces différents thèmes sont entremêlés dans les quatre sermons.

- Le sermon du 19 mars 1612 - (318)

Il s'agit en réalité d'un plan en latin, dont la lecture allégorique d'une homélie de saint Bernard sur les mots Missus est... (319), en relation avec le passage de La Genèse où Pharaon distingue le patriarche Joseph, en particulier en le faisant monter dans un char précédé de hérauts (320), soutient le début : l'évêque veut se faire, lui, le héraut "coram hoc nostro Joseph... ; quem multo majorem alio Joseph fuisse nemini dubium " (321). Les privilège "antiqui Joseph" en effet sont accomplis et ouverts sur la rédemption universelle, non plus seulement sur le seul salut du peuple élu.

Fuit ... Sanctus Joseph vicarius et locumtenens Dei Patris, ejus familiam curans ac Filium Dei Matremque Dei regens. Quamvis autem iste populus fuit parvus numero, tamen fuit maximus merito (322). Joseph autem fuisse praepositum huic domi clare constat ; nam Angelus semper ad eum missa affert de fugiendo et redeundo (323). Et palam Lucas de Christo : Erat, inquit, subditus illis (324). Salvator mundi dictus Joseph (325), sed noster, salvator Salvatoris mundi. (326)

L'anneau remis à "l'ancien Joseph", est le sceau et la marque de la connaissance des secrets du maître ; "sic in Evangelio nostro secretum secretorum illi manifestat" (327).

Le plan du sermon continue à esquisser la même lecture analogique minutieuse, et montre en particulier pourquoi et comment est exceptionnelle

l'union de Joseph et de Marie, qui constitue comme la première cellule d'Eglise, le lieu, plus précisément, où l'Eglise va pouvoir prendre naissance par la naissance même du Christ, nous l'avons déjà souvent vu :

Matrimonium hoc plane celeste et divinum. Matrimonia quae fiunt a Deo, semper sunt similia. (328)

Suit une longue énumération biblique, depuis Adam, avec l'aide simile sibi que lui prépare Dieu, jusqu'à ceux que François de Sales chérit tout particulièrement, Tobie et Sara (329) et aux Proverbes ; et quelques noms de femmes figurent alors dans le texte, qui s'appuient sur l'Exode, parce qu'ils montrent, comme ailleurs dans la Bible (Tobie, Jacob, etc.), avec quelle scrupuleuse fidélité on se mariait à l'intérieur du peuple élu, sans se mêler aux populations au milieu desquelles la vie se déroulait (330).

Il est à remarquer que, comme lorsqu'il s'agit des "similitudes" qu'il choisit d'utiliser en écrivant, pour François de Sales, l'échange, que marque cette "similitude" entre le mari et la femme, note un mouvement réciproque : si Eve est "semblable" à Adam, c'est Joseph à son tour qui est "semblable" à Marie. Le Nouveau Testament est, ici encore, comme la metanoia de l'Ancien. Il ne peut y avoir place pour la venue du Christ que dans ce mouvement où s'enracine la vie communautaire, dont le cœur est ce qui sera aussi celui de la "vie cachée" ; la "similitude", on le sait, demande que soit respecté "l'univers".

Le plan du sermon s'achève sur quelques rapides indications : la robe de lin de Joseph dans l'Ancien Testament et la "chaste robe de la virginité" de l'époux de Marie ; le collier d'or ; la "charité ardente" (331). On s'arrêtera sur la dernière notation, qui montre quel rôle éminent joue Joseph pour la venue et l'existence de l'Homme-Dieu :

Ascendere fecit super currum suum secundum
Primus currus Christi, Virgo ; hic illi servatus.
Secundus, corpus Joseph : dedit illi omnem potestatem in corpus,
etc. (332)

- Le sermon du 19 mars 1614 - (333)

Il s'agit encore d'un plan en latin, avec cette fois-ci quelques passages en français. Nous sommes entrés, avec les autographes du tome VIII, très particulièrement, dans l'époque de la prédication salésienne où l'évêque n'écrit plus en entier ses sermons, mais emporte en chaire quelques notes, parfois succinctes, mais toujours très précises, spécialement pour les références bibliques. Telle est la grande majorité des textes qu'on lit donc dans ce volume. Ils recouvrent les années 1604-1622 : François de Sales a ainsi commencé très vite à ne plus rédiger (334). Ce qui a été l'exorde prononcé du sermon est noté au début du plan, par cette belle phrase caractéristique :

Prions la plus aymable, la plus aymée et la plus aymante
Espouse, afin que nous puissions parler du plus aymable, du
plus aymé et du plus aymant Espoux. (325)

On sait combien François de Sales a de l'affection pour les figures de chiasme, de la plus simple à la plus compliquée. Quelques exemples en seront étudiés plus loin, mais il est très visible ici, comme on l'a noté ailleurs, qu'elles lui servent surtout à noter ce mouvement d'échange qui marque toute sa pensée, et à insister sur la "conference" qui fut le coeur de la vie conjugale de Marie et Joseph, où leur unité se bâtit sur leurs diversités convergentes.

Le sermon a ensuite médité sur les trois noms que l'Evangile donne à saint Joseph, Epoux de Marie, Père du Christ, Vir justus (336) et sur le lien qui les unit :

Vir Mariae (337), Pater Christi a Beata Virgine : Pater tuus
et ego dolentes quaerebamus te (338), et Vir justus (339).
Secundum oritur a primo, et tertium a primo et secundo nomine.
(340)

La pensée, au premier abord, paraît complexe. Il est particulièrement important d'observer que ce n'est pas seulement parce qu'il est juste que

Joseph est nommé le père du Christ ; sa justice parfaite, accomplie peu à peu dans sa vie quotidienne, n'est pas uniquement antérieure à sa rencontre avec Marie, et avec Marie enceinte. Ce qui sous-entend que, pour François de Sales, c'est bien la rencontre du Verbe qui "baptise", comme il le dit de Jean-Baptiste à la Visitation. Ce qui peut sous-entendre aussi que l'évêque lit le passage de l'Evangile (341) où Joseph "homme juste" veut répudier Marie en secret, non comme s'il s'agissait d'une décision du seul Joseph, mais de la conclusion d'une longue conversation, déjà commencée et qui durera toute leur vie, entre Joseph et Marie. Joseph, si l'on peut dire, fait de son mieux, dans la lumière de l'Ancien Testament, pour agir selon la Loi devant l'irruption du mystère de Dieu dans sa vie : en cela, il est "juste" selon le judaïsme ; Marie respecte sa sage et pieuse décision, et leur attitude va conduire l'histoire sainte à cette véritable annonciation à Joseph (342), où, nouvel Abraham, celui qui accepte alors, dans son Fiat personnel, de prendre en charge la Sainte Famille, voit plus ou moins clairement dans quelle direction le pousse le Père de tout homme, et entre dans le Nouveau Testament où s'accomplit la justice ancienne, corrigeant alors une erreur commise avec la meilleure volonté du monde, devant le mystère que vit son épouse, mystère auquel il adhère ; il accepte d'aller dans la direction que Marie a prise : il est alors pleinement "juste" ; juste pleinement, donc, parce qu'époux de Marie et père du Christ, alors qu'il ne l'était que comme en figure. La vie d'échange actif qui est la "vie cachée" de la Sainte Famille commence, et se manifestera à la Visitation ; on comprend pourquoi, mise à part toute raison sociale ou géographique qui rendent improbable que Marie soit allée seule vers la seule Elisabeth, il est d'une absolue logique pour François de Sales que Joseph soit déjà de ce voyage (343). Nazareth et Aïn Karem sont deux étapes symétriques, images l'une de l'autre, on ne doit jamais l'oublier.

Le Christ n'a pu s'incarner que par le libre "oui" de Marie, et n'a pu non plus s'insérer dans le monde du temps et le peuple élu, la lignée de David,

que par le libre "oui" de Joseph. Echange des deux époux entre eux, entre eux et Celui qui vient, tel est le mouvement de "bonne grâce" (344) trinitaire, perpétuel et immédiatement contemporain de l'Amen qui est le signe de l'entrée dans l'histoire de la Trinité par son Verbe.

François de Sales va plus loin encore ; à propos de Vir Mariae, il écrit :

De primo. Faciamus ei adjutorium simile sibi (345), et, alors qu'il commente plus volontiers, si l'on en juge par les références relevées par les Tables d'Annecy (346), l'autre récit de la création de la femme (347), celui-ci, dans une sorte de "mise à l'abysme" renversée, va lui donner argument pour une démonstration qui lui tient à coeur : Marie est la "semblance" parfaite souhaitée par Dieu, qui porte en elle l'image divine et absolue de Dieu qu'est Dieu lui-même en son Verbe agissant, et que lui seul peut être. Pour qu'elle soit une aide pour son mari et une aide semblable à lui, il faut que lui-même tende vers la perfection de l'image de Dieu en lui. Et voici venir pour appuyer le raisonnement la célèbre comparaison du miroir, ici empruntée à Plutarque.

Similis (sic) Plutarchi : Ut speculum gemmis ornatum si non faciem representet, etc. Sol et luna. Vide locum de uxore. (348)

Alors seulement, après cette démarche dans la confiance qui fait de lui l'époux de Marie, Joseph pourra-t-il être le père de l'enfant qui vient, et, répétons-le, devenir le juste du Nouveau Testament qui accomplit le juste de l'Ancien Testament ; il l'était donc avant l'Annonciation, et il raisonnait selon cette justice : le voici maintenant, après qu'il a connu sa propre annonce, après sa metanoia, le premier juste (avec Marie) du Nouveau Testament. Le sermon, dont on n'analysera pas ici toutes les déductions qui s'esquissent, peut ainsi continuer dans la plus grande logique.

Christus ex sanguine
Joseph.

2. Pater Christi. Habeo, inquit, Balam servam meam ; ingredere ad eam ut pariat super genua mea, et habeam ex illa filios (349). Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea (350) ... Ephes. 5 (351) : Qui suam uxorem diligit, seipsum diligit ; nemo enim carnem suam odio habuit. Relinquet homo patrem suum et matrem suam et adhaerebit uxori suae, et erunt duo in carne una. Pater tuus et ego dolentes quaerebamus (352). Filius naturali jure, non naturali via.

3. Justus ; id est, omni virtutum genere illustris ut antiquus Joseph. Hinc vidit lunam et solem et stellas eum adorantes (353) : universam multitudinem hominum (numero denario comprehensam) et angelicam naturam unius nomine, et Beatam Virginem et Dominum. Ut Joseph vestitus veste polymita (354). Justus ut palma florebit (355).

Una virtus fuit summus Dei timor, quod videre est Mat. 1 (356).
(357)

C'est par le fait qu'il vivait de la "crainte" de Dieu, cette "crainte" biblique qui n'est pas "peur" mais "foi" et, pour parler comme François de Sales, "abandonnement", ou encore marche confiante, à la manière d'Abraham, que Joseph put être l'époux de Marie. De son don à lui aussi, tout découle, pour lui-même et la création. Il permet à Marie d'être elle-même et elle lui permet d'être lui-même. Il s'agit bien encore et toujours, ici, de cet échange, de cette sorte de translation, de parallélisme caractéristiques autant de la pensée de l'évêque que de son style. Fondée sur la notion de l'homme "semblance" de Dieu, on ne saurait trop le souligner, elle est marquée par une sorte de structure d'équivalence active, qui fait passer d'un monde à l'autre, d'un domaine à l'autre. L'expression de "mise à l'abysme" employée plus haut doit être bien comprise dans cette tonalité particulière qui supprime automatisme ou passivité, et privilégie l'action qu'est le Fiat ; même quand cette structure marque la langue et le style de François de Sales, il importe de n'en pas oublier cet aspect essentiel.

Comme en d'autres occasions, ^{donc} il faut ne pas l'oublier ici : la construction et le raisonnement bibliques en longues parallèles, aussi bien dans l'expression que dans la pensée, tout autant que la particularité du mouvement de la réflexion, qui, évidente ou non, est toujours celle qu'engendre le rai-

sonnement par les quatre sens, l'analogie et les similitudes, ~~tout~~ ce qui a formé la pensée de François de Sales pour la vie.

Il a paru important de le répéter à propos du personnage (au sens plein du terme) que joue Joseph et qui manifeste le mystère de son être comme celui de tout homme : bien que resté dans une ombre relative, où la réflexion spirituelle l'a trop enfermé, il est après Marie et avant Jean-Baptiste le premier homme (peut-on dire ordinaire ?) à accomplir en lui l'Ancien Testament par le Nouveau ; s'il n'est dans la pensée chrétienne trop souvent qu'un personnage vu comme à contre-jour, comme en clair-obscur (seules ses mains, pourrait-on dire, semblent visibles), il est en réalité, par sa relation privilégiée d'époux de Marie, le nouvel Abraham. Il est l'homme de foi, celui qui se met en marche, et de nuit, dans une humilité totale grâce à laquelle il prend entièrement conscience de sa condition de créature, accepte de ne pas être le plus grand saint, de se modeler sur la sainteté même pour remplir son rôle de responsable. Il saura n'être pas un homme d'exception, et, à cause de cela, il saura être, comme tout un chacun, unique : le paradoxe n'est qu'apparent : c'est celui de l' "unidivers" du Traitté. Joseph saura être inconnu, méconnu, être l'homme du silence devant le monde, mais être aussi comme l'outil indispensable à Dieu ; il sera toujours apparemment au second plan, même quand il ~~est~~ en réalité nécessaire ; dans la disponibilité parfaite de sa foi, paisible ou devenue paisible, ombre tutélaire pour ceux qui lui sont confiés parce qu'il veut faire vivre en lui l'image de Dieu, il est à lui seul autant que dans sa vie avec Marie, et par cette vie, celui en qui "vie cachée", "spiritualité de Nazareth" et "spiritualité de l'instant présent" se réalisent pas à pas pleinement. Il est la sainteté et la joie de l'instant qui fait, qui crée et fixe l'éternité de chacun. Aussi sera-t-il le modèle de tous ceux qui portent la responsabilité d'un groupe humain, quel qu'il soit, et d'une maison religieuse en particulier (358).

Et dans la venue lente et continue du Verbe, il est comme la litote des phrases qui le disent. Qu'on ne voie ici aucun artifice d'expression : telle est bien l'idée centrale du petit plan de sermon étudié. Et si ce travail a choisi de s'arrêter ici sur ce point, c'est parce que la Sainte Famille, et spécialement la vie d'amour de Joseph et Marie se présentent dans la spiritualité salésienne comme le moment où tout aboutit et d'où tout repart, dans le déroulement linéaire du temps où s'inscrit l'histoire de l'humanité s'accomplissant parce que Dieu s'y incarne.

Alors le sermon pouvait s'achever sur la reprise biblique du péché-adultère, que François de Sales est heureux d'appuyer sur des témoignages autres que scripturaires aussi : Moïse, la Genèse, Daniel rencontrent les Antiquités Judaïques de Josèphe, et Thalès de Milet à travers Diogène Laerce (359) :

Thales Milesius juveni sciscitanti an abjuraturus esset adulterium : "Non est," inquit, "perjurium adulterio pejus." (360)

Le père adoptif de Jésus est bien l'homme de la fidélité absolue, de la foi donnée absolument.

- Le sermon du 19 mars 1621 - (361)

La rédaction, en partie en latin, en partie en français, que l'on possède de ce texte est celle d'un sermon prononcé à Lyon dans la toute nouvelle église du noviciat des Jésuites. L'exorde annonce deux parties, sur le "juste" Joseph, son mariage humble et sacré, image de l'Eglise, et devait se terminer sur l'eau que demandait la Samaritaine, tout comme l'évêque, et l'Eglise donc, la demandent (l'esquisse de cette partie ne figure pas dans le plan, mais, à la lumière de ce qui a été dit plus haut, on voit bien l'articulation logique de la pensée de François de Sales, si on se rappelle la valeur biblique ecclésiale de l'eau).

Ne seront pas reprises dans la présentation qui va suivre toutes

les conclusions tirées des plans de sermons précédents et qui s'appliqueraient aussi bien ici. Point n'est besoin de répéter, même si François de Sales, pédagogiquement, répète, sans se lasser, et même avec une sorte d'ivresse, c'est-à-dire sans l'ombre d'une trace de lassitude.

Le sermon que voici est surtout important parce, plus réalisé que les autres dans la rédaction de ses parties, il utilise, en les mêlant, les célèbres images du phénix et de la palme, sous forme de comparaisons ou de métaphores, pour dire, de façon concrète, qui fut Joseph. On sait combien comparaisons et métaphores, parce que comme tangibles, appartiennent à l'univers biblique, singulièrement aux Psaumes ; on sait aussi quelle prédilection l'époque et l'esthétique communément appelées baroques marquent pour elles ; pour la métaphore surtout, dont le transfert immédiat de l'abstrait dans le concret qui la caractérise va être visiblement et à tout moment pour François de Sales, le support et l'expression de la méditation du Verbe dans le verbe. L'image conduira ainsi peu à peu la méditation, à partir de bases théologiques et spirituelles.

Ces bases sont celles qui ont été vues, donc, dans l'analyse des sermons précédents, et en particulier le mariage de Joseph et Marie, comme le souligne l'exorde latin (362). Voici quelques extraits de ce nouveau sermon, où l'on verra bien que "phénix" et "palme" ne sont pas que des ornements, plus ou moins traditionnels (363), mais en même temps les "signes", au sens fort du terme, de la vérité qu'ils illustrent : "phénix" et "palme" disent la résurrection vécue dans l'instant présent converti à Dieu, avec le triomphe du "juste" selon le coeur de YHWH déroulant pas à pas la marche de sa vie dans l'espérance persévérante.

En l'Arabie que ... on appelle Heureuse, il y a, ce disoient les Anciens, cet oyseau tout a fait admirable, et si rare quil est unique, qu'on appelle phoenix. Or, on dit, apres la revolution de plusieurs siecles il devient si chargé des infirmités de sa viellesse en sorte qu'a peine il peut voler, et sa vie alhors

luy semble tellement mortelle qu'il ne peut pas mesme esperer de vivre que par la mort ; de sorte quil assemble et, etc., et se fait un bucher, etc. Or, apres il vole gay et joyeux, et avec une jeunesse toute vitale il passe un'autre nouvelle suite de siecles, etc. Telle est la narration des Anciens, non seulement prophanes mais aussi chrestiens ; de saint Basile, saint Ambroyse et cent autres. (364)

On ne saurait lire sans émotion ces lignes frémissantes où la pensée dépasse en rapidité la plume en une sorte de jubilation intérieure qui n'a pas le temps de s'exprimer. Par le Verbe qu'il sent parler en lui, François de Sales donne le sentiment de saisir l'univers, le monde et les hommes, dans leur ensemble, avec leur passé, leur présent, leur avenir. Et c'est le plus caché des saints qui lui en donne la possibilité, par sa "vie cachée" justement.

Voici la conversion à laquelle saint Joseph, "phénix" et "palme" conduit ; elle est résurrection et triomphe, donc accomplissement, et, on l'a vu ailleurs, transfiguration ; qui, par là, comme toujours pour François de Sales, permet à l'Incarnation divine de s'accomplir, en une sorte de mouvement continu où les mystères, successifs dans le temps, deviennent contemporains dans l'éternité qu'ils disent.

Certes, il est vray, mes treschers auditeurs, que le pecheur envieilli en son iniquité, etc., il se doit faire un bucher, et exciter un feu qui le reduise en cendre ... ; puis de cet estat la il passe a la justice, et, comme un autre phoenix il vole, il est gay, et se peut dire ^{quel} sacrifie le sacrifice de justice ... (365)

On voit bien, dans ces quelques lignes, comment pour François de Sales "sacrifier" signifie exactement "rendre sacré", combien la mort est la "mort vitale", non la destruction, mais le passage dans l'ordre des valeurs divines, par l'accomplissement de "l'homme spirituel" dont parle saint Paul (366).

Et le texte continue ainsi :

Mays pourquoy vous dis-je ceci ? Parce, mes treschers auditeurs, que Tertullien ... a ainsy entendu nostre verset et la comparay-

son qui y est : Justus ut palma florebit ; car ayant trouvé le mot de phoenix en la version des 72 : Justus ut phoenix florebit, il y a dit que le poenitant parvenu a la parfaite resipiscence et poenitence, il se treuve tout rajeuni et comme ressuscité a la grace.

Mais, bien que l'autorité de ce grand personnage merite beaucoup d'honneur en ce quil a dit de bon sens, si est ce neanmoins quil nous faut attacher a la version ordinaire canonizee par la sainte Eglise ... Et de fait, bien que le phoenix en grec signifie ce rare et admirable oyseau duquel nous avons parlé, si est-ce qu'il signifie aussi la palme : la palme estant le phoenix des arbres comme le phoenix est la palme des oyseaux. (367)

.....
Il y a mille et mille parangons de la palme au juste. La palme est le prince des arbres, le juste, des hommes (368) ... Mays il me semble que tout cela est commun a tous les justes, bien qu'il appartient tres particulierement et avantageusement au glorieux saint Joseph ...

On marie les palmes pour les rendre fertiles, et leur mariage est tout virginal, pur, saint et incontaminé. Explica historiam quam poteris graphice (369). ... Non le palmier ne foeconde pas la palme, c'est le soleil qui le foeconde (370) ; mais la nature a voulu observer cette ceremonie, peut estre seulement pour nous acheminer par cette similitude a ce que nous disons maintenant. ... Le Saint Esprit a voulu observer cette ceremonie que la tressainte Vierge ne conceut pas qu'a l'aspect et a l'ombre du sacré mariage, mariage totalement virginal et qui "virginitatem Matris non minuit sed sacrauit" (371) ; et c'est ce qui exalte merueilleusement saint Joseph, d'estre le vray mari d'une si sainte Espouse. ... Ex hoc autem matrimonio consurgit aliud privilegium Sancti Joseph, quia etsi pater naturalis Christi Domini non sit, est tamen plus quam pater putativus, plus quam socer, et Christus licet non sit filius Joseph est tamen filius suus. (372)

La dernière phrase est traduite, reprise par une remarquable formule : "Il n'est pas son filz, mais un fils sien" (373), avant que le plan préparé ne s'achève, un peu abruptement (ainsi que souvent les sommaires de plans plus ou moins longs de François de Sales) comme s'il se réservait de s'adapter avec souplesse, à la fin, à l'heure, aux auditeurs ou à d'autres circonstances encore (374).

Justus ut palma florebit. Omnes quidem, sed maxime Sanctus Joseph, qui humilitate celavit omnes virtutes quae eum justum faciebant. Homo tunc temporis incognitus. Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. O quanta humilitas in Evangelio nostro ! (375)

Par la "vie cachée" qu'il mène dans la lignée de David, Joseph est associé à tous les mystères à venir qui dépendaient de lui, aussi, dans son obscurité. Il est l'homme par le Fiat de qui, uni à Marie, de la Visitation à la Transfiguration, tout va devenir possible dans l'instant présent bien vécu, dans un Nazareth de chaque jour.

- Sur les vertus de saint Joseph - (376)

Il est difficile de donner, semble-t-il, une date précise à ce sermon, rangé par l'édition d'Annecy dans les Entretiens spirituels présentés sous le titre de Les vrais Entretiens spirituels (377). Il s'agit, comme l'indique l'apparat critique, d'un sermon recueilli, et nous laisserons les problèmes qui peuvent pour cela se poser ; voici seulement quelques remarques : parce que le texte est recueilli, les thèmes présentés de façon serrée par les autographes sont ici orchestrés avec une certaine ampleur familière. Ainsi que dans le sermon précédent, nous nous contenterons de les passer rapidement en revue, en remarquant comment la forme parlée leur donne un autre relief sans en changer le sens, et les fait parfois servir de sortes de pierres d'attente pour d'autres développements.

Le juste est fait semblable à la palme (378) ... Mais comme le palmier a une tres-grande varieté de proprietés particulieres au dessus de tous les autres arbres ..., de mesme il y a une tres-grande varieté de justice. Bien que tous les justes soyent justes et égaux en justice, neantmoins il y a une grande disproportion entre les actes particuliers de leur justice ; ainsi que represente la robe de l'ancien Joseph, laquelle estoit longue jusques aux talons ... Chaque juste a la robe de la justice qui luy bat jusques aux talons (379), c'est à dire, toutes les facultés et puissances de l'ame sont couvertes de justice, et l'interieur et l'exterieur ne representent que la justice mesme, estant justes en tous leurs mouvemens et actions tant interieures qu'exterieures. Mais pourtant si faut-il confesser que chaque robe est recamée de diverses belles varietés de fleurs, dont l'inégalité ne les rend pas moins agreables ni moins recommandables.

.....
Les Saints ont excellé les uns en une vertu, les autres en une autre ; et si bien ils sont tous sauvés, ils le sont néanmoins tres-differemment, y ayant autant de differentes saintetés comme il y a de Saints. (380)

Derrière le texte consacré à saint Joseph, on voit apparaître dans ces lignes l'idée qui fonde la réflexion salésienne sur la vocation du père adoptif du Christ : c'est bien "l'univers" du Traitté, qu'on y retrouve. Et il n'est pas indifférent de se rendre compte (on le verra encore ailleurs sur d'autres textes) de ce qu'est devenue la brièveté puissante des autographes (parfois denses jusqu'à être obscurs lors d'une première lecture). Ce sont bien les mêmes idées, qu'elles viennent ou non d'un recueil comme le manuscrit de Turin ; leur lente orchestration pédagogique les développe minutieusement et précautionneusement sans perdre de vue la ligne fixée pour le développement, même quand elle semble s'en éloigner.

Trois vertus signalent l'époux de Marie, "celle de la virginité, celle de l'humilité et celle de la constance et vaillance, trois vertus esquelles le glorieux saint Joseph a grandement excellé" (381). (On notera comment "constance" est associée à "vaillance" : l' "abandonnement" salésien est un combat ; l'idée n'est pas nouvelle, que l'indifférence est une action : on le sait bien pour Montaigne qu'aime François de Sales, qui a connu Paris au moment où les Essais sont le grand livre à succès (382). Et ces vertus sont traditionnellement celles dont le palmier est l'image.

Une magnifique utilisation de la métaphore courante du miroir insiste un peu plus loin sur le colloque de l'amour réciproque entre Joseph et Marie en s'appuyant sur l'habituelle expression de Malachie (383) :

O quelle divine union entre Nostre Dame et le glorieux saint Joseph ! union qui faisoit que ce Bien des biens éternels, qui est Nostre Seigneur, fust et appartenist à saint Joseph ainsi qu'il appartenoit à Nostre Dame ; non selon la nature qu'il avoit pris dans les entrailles de nostre glorieuse Maistresse, nature qui avoit esté formée par le Saint Esprit du tres-pur sang de Nostre Dame, ains selon la grace, laquelle le rendoit participant de tous les biens de sa chere Espouse, et laquelle faisoit qu'il alloit merveilleusement croissant en perfection ; et c'est par la communication continuelle qu'il avoit avec Nostre Dame, qui possedoit toutes les vertus en un si haut degré que nulle autre pure creature n'y sçauroit parvenir ; neantmoins le glorieux saint Joseph estoit celui qui en approchoit davantage. Et

tout ainsi comme l'on void un miroir opposé aux rayons du soleil recevoir ses rayons tres-parfaitement, et un autre miroir estant mis vis à vis de celui qui les reçoit, bien que le dernier miroir ne prenne ou reçoive les rayons du soleil que par reverberation, les represente pourtant si naïfvement que l'on ne pourroit presque pas juger lequel c'est qui les reçoit immédiatement du soleil, ou celui qui est opposé au soleil, ou celui qui ne les reçoit que par reverberation ; de mesme en estoit-il de Nostre Dame, laquelle [était] comme un tres-pur miroir opposé aux rayons du Soleil de justice, rayons qui apportoyent en son ame toutes les vertus en leur perfection, perfections et vertus qui faisoient une reverberation si parfaite en saint Joseph, qu'il sembloit presque qu'il fust aussi parfait ou qu'il eust les vertus en un si haut degré comme les avoit la glorieuse Vierge nostre Maistresse. (384)

Le "compagnon" (385) de Marie, a en toute logique avec cette "communion" qu'est leur vie, fait voeu de virginité ; pas plus que pour Marie, ce n'est par peur ou refus, mais en une consécration absolue qui manifestera la paternité spirituelle, "semblance" de celle du Créateur, qui est la sienne à l'égard de Jésus, "semblance" aussi de toutes les autres paternités spirituelles ; telle est la signification cachée de l'utilisation que fait le texte des versets, surprenants à la lecture et sans doute dus à un Pharisien parlant du règne de Jean Hircan (135-105), qui se trouvent à la fin du Cantique des Cantiques ; car telle est la raison pour laquelle Joseph est le "boulevar" (et François de Sales emploie une métaphore à résonance guerrière prise à la Bible) qui protège la "tour" qu'est Marie.

L'Espoux, au Cantique des Cantiques (386), use de termes admirables pour descrire la pudeur, la chasteté et la candeur tres-innocente de ses divins amours avec sa chere Espouse bien-aymée. Il dit donc ainsi : Nostre soeur, ceste petite fillette, hélas, qu'elle est petite ! ...

Voicy comme ce divin Espoux parle de la pureté de la tres-sainte Vierge, de l'Eglise, ou de l'ame devote ; mais principalement cecy s'adresse à la tres-sainte Vierge, qui fut ceste divine Sulamite par excellence au dessus de toutes les autres. Nostre soeur elle est petite, elle n'a point de mammelles, c'est à dire, elle ne pense point au mariage, car elle n'a ni sein ni soin pour cela...

La tres-glorieuse Vierge estoit une tour (387) et des murailles bien hautes dans l'enclos desquelles l'ennemy ne pouvoit nullement entrer, ni nulle sorte de desirs autres que de vivre en parfaite pureté et virginité. Que luy ferons-nous ? car elle doit estre mariée, Celui qui luy a donné ceste resolution de la virginité l'ayant ainsi ordonné. Si c'est une tour ou une muraille, établissons au dessus des boulevards d'argent, qui, au lieu

d'abattre la tour, la renforceront davantage. Qu'est-ce que le glorieux saint Joseph, sinon un fort boulevard qui a esté établi au dessus de Nostre Dame, puisqu'estant son Espouse, elle luy estoit sujette et il avoit soin d'elle ? (388)

Le Cantique des Cantiques, parce que Marie y est lue comme la perfection de l'humanité aimante, l'Epouse, devient ainsi la preuve de la virginité, on dirait volontiers réciproque, de Joseph.

L'image du palmier est présentée selon la ligne d'une "similitude" méthodique. "Le prince des arbres" dit l'humilité :

Car encor que la palme soit le prince des arbres, elle est neantmoins le plus humble, ce qu'elle tesmoigne en ce quelle cache ses fleurs au printemps où tous les autres arbres les font voir, et ne les laisse paroistre qu'au gros des chaleurs. La palme tient ses fleurs resserrées dedans des bourses qui sont faites en forme de gaines ou estuis ; ce qui nous represente tres-bien la difference des ames qui tendent à la perfection d'avec les autres, la difference des justes d'avec ceux qui vivent selon le monde ; car les mondains et hommes terrestres, qui vivent selon les loix de la terre, dès qu'ils ont quelque bonne pensée ou quelque cogitation qui leur semble estre digne d'estre estimée, ou s'ils ont quelque vertu, ils ne sont jamais en repos jusques à tant qu'ils l'ayent manifestée et fait cognoistre à tous ceux qu'ils rencontrent. En quoy ils courent la mesme risque que les arbres qui sont prompts au printemps de jeter leurs fleurs, comme sont les amandiers ; car si d'aventure la gelée les surprend, ils perissent et ne portent point de fruit.

Ces hommes mondains qui sont si legers à faire espanouir leurs fleurs au printemps de ceste vie mortelle, par un esprit d'orgueil et d'ambition, courent tousjours fortune d'estre pris par la gelée qui leur fait perdre les fruicts de leurs actions. Au contraire, les justes tiennent tousjours toutes leurs fleurs resserrées dans l'estuy de la tres-sainte humilité, et ne les font point paroistre, tant qu'ils peuvent, jusques aux grosses chaleurs, lors que Dieu, ce divin Soleil de justice, viendra à réchauffer puissamment leurs coeurs en la vie éternelle, où ils porteront à jamais le doux fruit de la félicité et de l'immortalité. La palme ne laisse point voir ses fleurs jusques à tant que la l'ardeur vehemente du soleil vienne à faire fendre ses gaines, estuis ou bourses dans lesquelles elles sont encloses, apres quoy, soudain elle fait voir son fruit. De mesme en fait l'ame juste, car elle tient cachées ses fleurs, c'est à dire ses vertus, sous le voile de la tres-sainte humilité jusques à la mort, en laquelle Nostre Seigneur les fait esclorre et les laisse paroistre au dehors, d'autant que les fruicts ne doivent pas tarder à paroistre.

O combien ce grand Saint dont nous parlons fut fidele en cecy ! il ne se peut dire selon sa perfection, car nonobstant ce qu'il estoit, en quelle pauvreté et en quelle abjection ne vescu-il pas tout le temps de sa vie ; pauvreté et abjection sous laquelle

il tenoit cachées et couvertes ses grandes vertus et dignités. Mais quelles dignités, mon Dieu ! estre gouverneur de Nostre Seigneur, et non seulement cela, mais estre encor son Pere putatif, mais estre Espoux de sa tres-sainte Mere ! O vraiment je ne doute nullement que les Anges ravis d'admiration, ne vinssent troupes à troupes le considerer et admirer son humilité, lors qu'il tenoit ce cher Enfant dans sa pauvre boutique, où il travailloit de son mestier pour nourrir et le Fils et la Mere qui luy estoyent commis. (389)

Ainsi celui par qui l'enfant entre dans la lignée de David est le sage même ; il a mérité de tenir le rôle de précepteur et d'organisateur qui est bien celui du Père éternel :

Il n'y a point de doute, mes cheres Soeurs, que saint Joseph ne fust plus vaillant que David et n'eust plus de sagesse que Salomon ; neantmoins, le voyant reduit en l'exercice de la charpenterie, qui eust peu juger cela s'il n'eust esté éclairé de la lumiere celeste, tant il tenoit resserrés tous les dons signalés dont Dieu l'avoit gratifié ? Mais quelle sagesse n'avoit-il pas, puisque Dieu luy donnoit en charge son Fils tres-glorieux et qu'il estoit choisi pour estre son gouverneur ? Si les princes de la terre ont tant de soin, comme estant une chose tres-importante, de donner un gouverneur qui soit des plus capables à leurs enfans, puisque Dieu pouvoit faire que le gouverneur de son Fils fust le plus accompli homme du monde en toutes sortes de perfections, selon la dignité et excellence de la chose gouvernée, qui estoit son Fils tres-glorieux, Prince universel du ciel et de la terre, comment se pourroit-il faire que l'ayant peu il ne l'ayt voulu et ne l'ayt fait ? Il n'y a donc nul doute que saint Joseph n'ayt esté doué de toutes les graces et de tous les dons que meritoit la charge que le Pere eternel luy vouloit donner, de l'oeconomie temporelle et domestique de Nostre Seigneur et de la conduite de sa famille, qui n'estoit composée que de trois, qui nous representent le mystere de la tres-sainte et tres-adorable Trinité. Non qu'il y ayt de la comparaison, sinon en ce qui regarde Nostre Seigneur, qui est l'une des Personnes de la tres-sainte Trinité, car quant aux autres ce sont des creatures ; mais pourtant nous pouvons dire ainsi, que c'est une trinité en terre qui represente en quelque façon la tres-sainte Trinité. Marie, Jesus et Joseph ; Joseph, Jesus et Marie, trinité merveilleusement recommandable et digne d'estre honorée. (390)

Alors, la véritable image de Dieu dans sa créature est bien la communauté humaine dans sa diversité (on ne s'étonnera pas de retrouver la Sainte Famille présentée comme le premier modèle réalisé en perfection de la vie religieuse, il faut y insister).

Si Joseph représente bien "en quelque façon" le Père créateur, nul

mieux que lui ne montre combien l'Eternel est "humble", et doivent l'être, à sa suite, tous ceux qui le représentent aussi. Le Père attend le dialogue de sa créature, puisque Joseph attend celui de Marie :

Son humilité fut la cause, ainsi que l'explique saint Bernard (391), qu'il voulut quitter Nostre Dame quand il la vid enceinte. ... O Dieu ! dit-il en soy-mesme, ne seroit-ce point peut estre ceste glorieuse Vierge dont les Prophetes asseurent qu'elle concevra et sera Mere du Messie (392). O si cela est, à Dieu ne plaise que je demeure avec elle, moy qui en suis si indigne. Mieux vaut que je l'abandonne secrettement à cause de mon indignité, et que je n'habite point davantage en sa compagnie. Sentiment d'une humilité admirable, et laquelle fit escrire saint Pierre dans la nacelle où il estoit avec Nostre Seigneur, lors qu'il vid sa toute-puissance manifestée en la grande prise qu'il fit de poissons, au seul commandement qu'il leur avoit fait de jetter les filets dans la mer : "O Seigneur, dit-il, tout transporté d'un semblable sentiment d'humilité que saint Joseph, retire-toy de moy, car je suis un homme pecheur, et partant ne suis pas digne d'estre avec toy. Je sçay bien, vouloit-il dire, que si je me jette en la mer, je periray; mais toy, qui es tout-puissant, marcheras sur les eaux sans danger; c'est pourquoy je te supplie de te retirer de moy, et non pas que je me retire de toy. (393)

A travers l'amplification familière et l'abondance verbale qui trahissent la joie de François de Sales parlant à ses "cheres Soeurs", on pourrait craindre qu'il ne quitte le fil de son raisonnement et de sa méditation dont on voit combien ils sont proches de ceux des autographes. Il n'en est rien : ce que nous venons de lire n'est point une digression mais une manière de "pierre d'attente", pour une réflexion possible sur l'autorité et le service, vécus comme le Christ les vivra, à l'image du serviteur inutile et souffrant qui en a été le type biblique, inutile et souffrant mais vainqueur que chante la seconde moitié du "Livre de la Consolation" dans Isaïe, de XLIX à LX, en particulier.

Joseph est l'homme de la vie personnelle cachée, secrète ; son engagement n'a rien de spectaculaire comme la conversion de Madeleine, mais il est aussi absolu que celui de son épouse :

L'on ne tient pas les choses pretieuses, sur tout les onguens odoriferans, à l'air ... De mesme, les ames justes craignant de

perdre le prix et la valeur de leurs bonnes oeuvres, les resserrent ordinairement dans une boîte ; mais non dans une boîte commune, non plus que les onguens pretieux, ains dans une boîte d'albâtre, telle que celle que sainte Magdelaine respendit ou vida sur le chef sacré de Nostre Seigneur (394) lors qu'il la restablit en la virginité non essentielle mais réparée, laquelle est quelquefois plus excellente, estant acquise et restablie par la penitence, que non pas celle qui n'ayant point receu de tare est accompagnée de moins d'humilité. Cette boîte d'albâtre est donques l'humilité, dans laquelle nous devons, à l'imitation de Nostre Dame et de saint Joseph, resserrer nos vertus et tout ce qui nous peut faire estimer des hommes, nous contentans de plaire à Dieu et demeurans sous le voile sacré de l'abjection de nous-mesmes, attendans, ainsi que nous avons dit, que Dieu venant pour nous retirer au lieu de seureté, qui est la gloire, fasse luy-mesme paroistre nos vertus pour son honneur et gloire.

Mais quelle plus parfaite humilité se peut-il imaginer que celle de saint Joseph ? Je laisse à part celle de Nostre Dame, car nous avons desja dit que saint Joseph recevoit un grand accroissement en toutes les vertus par forme de reverberation que celles de la tres-sainte Vierge faisoient en luy. Il a une tres-grande part en ce thresor divin qu'il avoit chez luy, qui est Nostre Seigneur et nostre Maistre, et cependant il se tient si rabaissé et humilié qu'il ne semble point qu'il y ayt de part ; et toutefois il luy appartient plus qu'à nul autre apres la tres-sainte Vierge, et nul n'en peut douter, puisqu'il estoit de sa famille et le Fils de son Espouse qui luy appartenoit. (395)

On notera le mot "abjection", fréquent chez les spirituels et les mystiques et chez François de Sales en particulier. Le texte montre clairement qu'il n'a pas chez lui la valeur que lui donnera souvent le XVIIe siècle français après lui ; il ne dit pas "déchéance", "caractère méprisable", "abaissement déshumanisant", sens extrême qu'il atteindra parfois, plus tard *parfois* ; il dit au contraire la conscience la plus parfaite qu'une créature puisse avoir de son statut de créature, il est une sorte de superlatif du mot "humilité" que le sermon commente et chante ici, et il est senti comme un équivalent, ou peu s'en faut, de la "crainte" que ressent le juste biblique, crainte qui est, on le sait, admiration et amour éperdus de Dieu. On notera aussi que cette "abjection" fait participer à la gloire de Dieu, et la présence, enfin, du magnifique mot de "reverberation" qui qualifie l'union de Marie et Joseph, tout comme dans d'autres textes, il qualifiera l'union du Père et de Marie.

Le sermon ne se lasse pas de chanter la vie commune et unie de la Sainte Famille rassemblée autour du Verbe de Dieu, dont l'échange amoureux de Marie et Joseph entre eux et avec le Père a permis la venue. Chacun y tient son rôle parfaitement et dans l'harmonie, pour reprendre, avec son sens plein, une des métaphores sur lesquelles s'ouvre le Traitté de l'amour de Dieu (396).
Marie

appartenoit au glorieux saint Joseph comme la femme ou l'espouse à l'espoux, ... lequel pourtant ne s'en esleve point davantage, n'en devient point plus superbe, ains en devient tousjours plus humble.

O Dieu, qu'il faisoit bon voir la reverence et le respect avec lequel il traittoit tant avec la Mere qu'avec le Fils ! S'il avoit bien voulu quitter la Mere, ne sachant encor tout à fait la grandeur de sa dignité, en quelle admiration et profond aneantissement estoit-il par apres, quand il se voyoit estre tant honoré que Nostre Seigneur et Nostre Dame se rendissent obeissans à ses volontés et ne fissent rien que par son commandement ! Cecy est une chose qui ne se peut comprendre ; c'est pourquoy il nous faut passer à la troisieme propriété que je remarque estre en la palme, qui est la vaillance, constance et force, vertus qui se sont trouvées en un degré fort eminent en nostre Saint.

La métaphore de la palme qu'est le juste, sur laquelle s'ouvre le sermon et qu'on a vu servir comme de pivot aux autographes, est poursuivie imperturbablement, pourrait-on dire. C'est elle qui va montrer que la pratique de l' "indifference" salésienne, de l' "abandonnement" ne va pas sans le "combat spirituel" ; on ne le répétera jamais assez, dans toute vie construite sur le modèle du mystère de la Visitation, dans la spiritualité de la "vie cachée", de l'instant présent bien vécu, dans la "spiritualité de Nazareth", l' "indifference", à l'image du Fiat d'Abraham et de celui de Marie, est bien une action, qui met en jeu toutes les forces vives de l'homme.

C'est certes à tres-juste raison que saint Joseph est dit ressembler à la palme ; car il fut tousjours fort, vaillant, constant et perseverant. Il y a beaucoup de difference entre la constance et la perseverance, la force et la vaillance. Nous appelons un homme constant, lequel se tient ferme et préparé à souffrir les assauts de ses ennemis, sans s'estonner ni perdre courage durant le combat ; mais la perseverance regarde principalement un certain ennuy interieur qui nous arrive en la longueur de nos peines, qui est un ennemy aussi puissant que l'on en

puisse rencontrer. Or la perseverance fait que l'homme mesprise cest ennemy en telle sorte qu'il en demeure victorieux, par une continuelle égalité et sous-mission à la volonté de Dieu. La force, c'est ce qui fait que l'homme resiste puissamment aux attaques de ses ennemis ; mais la vaillance est une vertu qui fait que l'on ne se tient pas seulement prest pour combattre ni pour resister quand l'occasion s'en presente, mais que l'on attaque l'ennemy à l'heure mesme qu'il ne dit mot.

.....
Quant à la perseverance, contraire à cest ennemy interieur qui est l'ennuy qui nous survient en la continuation des choses abjectes, humiliantes, penibles, des mauvaises fortunes, s'il faut ainsi dire, ou bien és divers accidens qui nous arrivent, ô combien ce Saint fut esprouvé de Dieu et des hommes mesmes en son voyage ! L'Ange luy commande de partir promptement et de mener Nostre Dame et son Fils tres-cher en Egypte (397), le voila que soudain il part sans dire mot ; il ne s'enquiert pas : Où iray-je ? quel chemin tiendray-je ? de quoy nous nourrirons-nous ? qui nous y recevra ? Il part d'aventure avec ses outils sur son dos, à fin de gagner sa pauvre vie et celle de sa famille à la sueur de son visage. O combien cest ennuy dont nous parlons le devoit presser ! veu mesmement que l'Ange ne luy avoit point dit le temps qu'il y devoit estre, si qu'il ne pouvoit s'establir nulle demeure asseurée, ne sçachant quand l'Ange luy commanderoit de s'en retourner.

Si saint Paul a tant admiré l'obeissance d'Abraham lors que Dieu luy commanda de sortir de sa terre (399) d'autant que Dieu ne luy dit pas de quel costé il iroit, ni moins Abraham ne luy demanda pas : Seigneur, vous me dites que je sorte, mais dites-moy donc si ce sera par la porte du midy ou du costé de la bise, ains il se mit en chemin, et alloit selon que l'Esprit de Dieu le conduisoit, combien est admirable ceste parfaite obeissance de saint Joseph ! L'Ange ne luy dit point jusques à quand il demeureroit en Egypte, et il ne s'en enquiert pas. Il y demeura l'espace de cinq ans, comme la pluspart croyent, sans qu'il s'informast de son retour, s'asseurant que Celuy qui avoit commandé qu'il y alast, luy commanderoit derechef quand il s'en faudroit retourner, à quoy il estoit tousjours prest d'obeir. (400)

Voilà donc ce qu'est être "juste" : vivre selon l'ordre et la volonté de Dieu, en s'efforçant de les connaître au mieux, et reconnaissant que cette connaissance ne peut être parfaite dans les limites qui sont celles d'une créature ; telle est bien la vie selon la Sagesse, dont nous avons vu ailleurs que François de Sales lui donne aussi souvent le nom de "raison" (sans la confondre bien entendu avec la "raison raisonnante"). Voilà ce qu'est la pauvreté des Béatitudes.

Quel que soit en effet, pour Joseph, l'amour,

l'ennuy de ne sçavoir quand il en sortiroit devoit sans doute grandement affliger et tourmenter son pauvre coeur ; neantmoins il demeure tousjours luy-mesme, tousjours doux, tranquille et perseverant en sa sousmission au bon plaisir de Dieu, auquel il se laissoit pleinement conduire ; car, comme il estoit juste(401), il avoit tousjours sa volonté ajustée, jointe et conforme à celle de Dieu.

Estre juste n'est autre chose qu'estre parfaitement uni à la volonté de Dieu, et y estre tousjours conforme en toutes sortes d'evenemens, soit prosperes ou adverses. Que saint Joseph ayt esté en toutes occasions tousjours parfaitement soumis à la divine volonté, nul n'en peut douter. Et ne le voyez-vous pas ? regardez comment l'Ange le tourne à toutes mains. Il luy dit qu'il faut aller en Egypte, il y va ; il commande qu'il revienne, il s'en revient. Dieu veut qu'il soit tousjours pauvre, qui est une des plus puissantes espreuves qu'il nous puisse faire, et il s'y sousmet amoureusement, et non pas pour un temps, car ce fut toute sa vie. Mais de quelle pauvreté ? d'une pauvreté mesprisée, rejetée et necessiteuse.

La pauvreté volontaire dont les Religieux font profession est fort aymable, d'autant qu'elle n'empesche pas qu'ils ne reçoivent et prennent les choses qui leur sont necessaires, defendant et les privant selement des superfluités ; mais la pauvreté de saint Joseph, de Nostre Seigneur et de Nostre Dame n'estoit pas telle, car encor qu'elle fust volontaire, d'autant qu'ils l'aymoient chèrement, elle ne laissoit pas pourtant d'estre abjecte, rejetée, mesprisée et necessiteuse grandement ; car chacun tenoit ce grand Saint comme un pauvre charpentier (402), lequel sans doute ne pouvoit pas tant faire, qu'il ne leur manquast plusieurs choses necessaires, bien qu'il se peinst avec une affection nonpareille pour l'entretien de toute sa petite famille. Apres quoy il se sousmettoit tres-humblement à la volonté de Dieu en la continuation de sa pauvreté et de son abjection, sans se laisser aucunement vaincre ni terrasser par l'ennuy interieur, lequel sans doute luy faisoit maintes attaques ; mais il demouroit tousjours constant en la sousmission laquelle, comme toutes ses autres vertus, alloit continuellement croissant et se perfectionnant ; ainsi que de Nostre Dame, laquelle gaignoit chaque jour un surcroist de vertus et de perfections qu'elle prenoit en son Fils tres-saint, lequel ne pouvant croistre en aucune chose, d'autant qu'il fut dès l'instant de sa conception tel qu'il est et sera eternellement (403), faisoit que la sainte famille en laquelle il estoit alloit tousjours croissant et avançant en perfection, Nostre Dame tirant sa perfection de sa divine Bonté, et saint Joseph la recevant, comme nous avons desja dit, par l'entremise de Nostre Dame (404).

Aussi semble-t-il logique à François de Sales de penser à une assumption cachée de saint Joseph au moment où le Christ, après sa Passion, descend "au Limbe", une assumption véritable "en corps et en ame" (405). Cette ouverture aux justes qui ont précédé la venue du Verbe, cette affirmation de l'immortalité de l'âme qui est la lecture habituelle que François de Sales

fait de la descente aux enfers, on l'a vu, lui permet de souligner, comme dans les sermons de la Toussaint, étudiés ici à propos des Béatitudes, que la vie éternelle est la consécration et la perfection de ce que l'instant présent bien vécu a fait de la vie de tous les jours. Il n'y a pas de différence, pour François de Sales, entre cette continuité et celle que manifestent l'Assomption et l'Ascension (406) ; la réflexion théologique va de plus en plus loin avec une sorte de rigueur logique imperturbable : la vie d'union de Joseph avec le Père, et Marie et le Verbe, est Eucharistie, non pas seulement au sens de "rendre grâce", mais au sens du sacrement fondateur de l'Eglise, qui la rassemble autour de lui dès avant la Pentecôte, pour laquelle alors elle est prête, afin de la conduire, par l'humble marche humaine, à s'étendre jusqu'aux limites du monde, de sorte que soit achevée la création, selon la mission confiée à l'homme dès les origines :

Sans doute que Nostre Seigneur descendant au Limbe, fut arraisonné par saint Joseph en ceste sorte : Mon Seigneur, ressouvenez-vous, s'il vous plaist, que quand vous vinstes du Ciel en terre je vous receus en ma maison, en ma famille, et que dès que vous fustes né je vous receus entre mes bras. Maintenant que vous devez aller au Ciel, conduisez-moy avec vous : je vous receus en ma famille, recevez-moy maintenant en la vostre, puisque vous y allez. Je vous ay porté entre mes bras, maintenant prenez-moy sur les votres ; et comme j'ay eu soin de vous nourrir et conduire durant le cours de vostre vie mortelle, prenez soin de moy et de me conduire en la vie immortelle. Et s'il est vray, ce que nous devons croire, qu'en vertu du tres-saint Sacrement que nous recevons, nos corps ressusciteront au jour du jugement, comment pourrions-nous douter que Nostre Seigneur ne fist monter quant et luy au Ciel, en corps et en ame, le glorieux saint Joseph qui avoit eu l'honneur et la grace de le porter si souvent entre ses benits bras, bras auxquels Nostre Seigneur se plaisoit tant ? (407)

Joseph, justement par son obscurité, est bien ainsi l'image même de la Visitation que doit réaliser toute vie humaine, dans la vie cachée de Nazareth où se construit l'instant présent. Autographes et recueillis le disent tout autant.

c) Le cycle de Noël

On retrouvera les mêmes caractéristiques et la même structure de la réflexion salésienne dans la méditation qu'au cours de ses sermons l'évêque fait de ce mystère.

Les principaux textes qui le méditent et le présentent ont déjà été rencontrés dans ce travail, à propos de l'Incarnation, de Marie, Joseph ou Jean-Baptiste. Rappelons, à peu près dans les mêmes termes, leur relevé en le complétant quelque peu : 20 sermons ou plans, notes et sommaires composent cet ensemble ; pour les sermons de l'Avent, 13 autographes et un plan (408), 7 recueillis dont l'un est le même sermon que l'un des autographes, et nous allons l'étudier plus particulièrement (409). Si on ajoute à ces sermons ceux qui concernent la Circoncision et l'Epiphanie, on trouve 9 textes (410). Si enfin on ajoute le dernier sermon prononcé par François de Sales, celui de Noël 1622 à la messe de minuit, trois jours avant sa mort à la Visitation de Lyon, on trouve donc la masse importante de 30 prédications. Comme dans le cycle liturgique, l'Avent y est présenté comme la venue du Christ, au long des siècles, en une marche continue, lente et obscure souvent ; la Circoncision et l'Epiphanie lui sont symétriques : la même marche se poursuit, réalisant dans ce qui va être l'Eglise et préparant le lieu où elle va pouvoir naître, l'extension de l'Incarnation jusqu'aux limites du monde, alors que l'événement essentiel et unique de l'histoire de l'humanité, la venue du Messie Verbe de Dieu, "fait homme pour que l'homme soit fait Dieu", s'est produit. Nous parlerons peu de l'Epiphanie et de la Circoncision ici, parce qu'il faut bien choisir dans cette ample matière, ... parce que les autographes inédits ... portant souvent, très souvent, sur la Circoncision, et qu'ils ont déjà fait l'objet d'une présentation ailleurs; il a paru inutile de ~~la~~ répéter (411). De et autour de l'Epiphanie on ne possède que des autographes relativement brefs et un recueilli qui est un sermon de vêtue et touche surtout à la vie

religieuse (412).

L'Avent le plus complet qui soit parvenu jusqu'à aujourd'hui est, on l'a vu, celui de 1620, dont on possède les sermons pour les 2ème, 3ème et 4ème dimanches auxquels s'ajoute celui pour la veille de Noël. Les trois premiers sermons sont centrés sur le personnage de saint Jean-Baptiste, et nous n'y reviendrons pas.

Attachons-nous au plan latin autographe pour la veille de Noël 1614 (413), quelque peu au sermon recueilli pour le même jour de 1620 (414) dont certains aspects ont été déjà étudiés à propos de l'Incarnation et surtout au double texte qui concerne la veille de Noël 1613, dont on possède l'autographe (415) et le recueilli (416) ; c'est à cause de cette particularité que l'~~étude~~ ne suivra pas l'ordre chronologique, et qu'avant l'étude comparée des deux textes, nous redirons quelques mots de ce qui est le sommet de la parole salésienne, le dernier sermon prononcé. Dans tous ces sermons, nous verrons Noël présenté comme la Visitation parfaite.

- Le plan latin pour la veille de Noël 1614 -

Le texte, très bref, est adressé aux Visitandines encore appelées Oblates de la Visitation.

L'introduction, qui devra devenir l'exorde du sermon, est bien entendu centrée sur le thème de l'attente, d'une attente active et vivante comme celle de Marie enceinte, telle qu'elle est préfigurée en particulier dans le Cantique des Cantiques. Par elle et comme elle, l'Eglise, donc, porte son Seigneur, qui comme le dira le Traitté (417), marche par elle, et donc marche par les pas de l'humanité. Tel est le sens du début du texte (qui appartient au manuscrit de Turin et est contemporain de l'achèvement du Traitté).

Voici comment commence la prédication et comment y apparaissent les premiers thèmes:

AD VIGILIAM NATIVITATEM DOMINI. 1614.

PRO CONGREGATIONE OBLATARUM VISITATIONIS. (418)

Ecclesia hanc vigiliam expectationem Redemptionis et Redemptoris in oratione appellat : " Deus qui nos annua Redemptionis nostrae expectatione laetificas. " Et jam Jacob praedixerat eum fore expectationem gentium.⁽⁴¹⁹⁾ Et Ecclesia⁽⁴²⁰⁾ : " O Emmanuel, Rex et Legifer noster, expectatio gentium et desideratus earum, veni ad salvandum, Domine Deus noster. " Et Jacob iterum, in benedictione Joseph⁽⁴²¹⁾ : Benedictiones patris tui confortatae sunt benedictionibus patrum suorum, donec veniret desiderium collum aeternum ; id est, Christus. Colles aeterni, Patres : eminentiores caeteris ; ego, Angelos.

Et sane expectatus fuit ab omnibus, quia omnibus salus futurus, sed praecipue in hac nocte. Mira expectatio Virginis : Quis mihi det te fratrem meum, sugentem ubera matris meae, ut inveniam te foris et deosculer te, et jam me nemo despiciat,⁽⁴²²⁾ At ergo praeparate corda vestra Domino.⁽⁴²³⁾

Comment vivre cette attente ? Le texte devait développer deux points : la foi doit être préparée par l'intelligence à la venue du Christ, au myen

de la méditation de deux points, l'Incarnation et la virginité, que François de Sales appellent l'une et l'autre des "mystères".

1°. Intellectum, fide de duobus misteriis. Primum erit de Incarnatione. Christus duplicem habet naturam, divinam et humanam, illa incarnata haec assumpta, nec una alteram extinguit aut consumit. Ut rubus ardens et virens (424). Butyrum et mel comedet (425) Butyrum e terra et ipsius pinguedo ; mel e caelo et ipsius christi. Figurata Incarnatio tot Angelis humana specie apparentibus ; ut solent principes colore sponsae vestire adolescentes. Secundum, virginitatis. Multa hactenus dixi, nunc etiam occurrit mirra ; nam et Maria mirra maris est dicta, at mirra virginaliter parit stactem et mirram primam (Fasciculus mirrhæ Dilectus meus mihi (426)), nam intacta, sudoris instar, stillat. Sic lilium guttas grani instar fundit. Apes e caelo advehunt in favum semen, sic Spiritus Sanctus in uterum Virginis. Mira foecunditas quae virginitate non impeditur, mira virginitas quae foecunditate sanctificatur. (427)

La foi doit aussi être préparée par la volonté, maîtresse du coeur (on reconnaît là le portrait de l'homme dressé par François de Sales dans le Traité de l'amour de Dieu et les sermons) et donc de "pieux sentiments".

2°. Voluntatem, piis affectibus. Quatuor genera hominum. Aliqui nolunt venire : haeretici et infideles. Alii veniunt aliud agentes, ut mali Christiani. Alii veniunt adoraturi, ut pastores et reges. Alii mansuri, ut Beata Virgo et Sanctus Joseph. Alii ut Angeli, qui discedentes non discedunt, ut optimi praedicatores ; adoraverunt enim Dominum juxta illud (428). Et adorent eum omnes Angeli ejus, et etiam aliis praedicaturi discedunt, non tamen discedentes, quia spiritu remanent. (429)

On verra avec intérêt comment la vie religieuse sur le modèle de la Visitation, dans la vie cachée à Nazareth, permet de lier essentiellement vie d'Eglise et vie religieuse, justement : depuis toujours, les Visitandines sont bien dans l'esprit de François de Sales (et de la Mère de Chantal), des "apôtresses" (430) et les "filles du clergé" (431) : tel est ce qui allait correspondre à la péroraison : à travers la vie religieuse, c'est toute la vie d'Eglise, tout "pouvoir", en la personne de Joseph, qui est en jeu :

Religio oblatorum est haec spelunca Bethleem ; unde et Beata Paula ibi religionem fundavit. Mira religio ! Notate quaedam stupenda :

Votum castitatis : Pascitur inter lilia (432). Indica mihi ubi pascas, ubi cubes in medio (433). Vide Gisler. Et quidem magna

foecunditas : Venter tuus sicut acervus tritici, vallatus liliis (434). Adducentur Regi virgines post eam (435).

Obedientia mira. Superior in ista religione omnium minimus, Joseph ; Angelus tamen eum semper alloquitur. Et iste superior parum quidem providus videri potuit, qui imparato hospitio venit ; tamen, nemo murmurat.

Paupertas maxima. Nemo quicquam habet meum et tuum ; si enim habere debuissent, maxime Maria Puerum, nam erat vere suus Filius : non habet tamen, sed, Pater tuus, inquit, et ego dolentes quaerebamus te (436).

Porro, ex tribus membris religionis constabat : superiore, Josepho ; professa, Maria ; et Christo novitio. Infirmaria, Maria, quae collyria lactea infirmo Puellulo dabat. Non habebant portinariam, quia sub dio (437). Incipiebat antiphonas lugubres sed amabiles Puer. Maria plurima obibat officia : infirmaria, vestiaria, etc.

Sed videamus novitium istum, quam pulcre abnegat seipsum. Nam est sicut rex apum, nascitur alatus ; et tamen mira simplicitate observat silentium. Recte loqui norat, et infans est, etc. (438)

La brièveté du sermon autographe a permis qu'il soit donné dans son entier : on y voit bien comment la cohésion de la réflexion de l'évêque autour du point central de la "vie cachée" est grande, si bien qu'exposer ce qui la constitue décourage et donne l'impression de mutiler ; rien n'est linéaire, tout se tient : le miroir et la "semblance" sont bien ce qui forme la ligne même du raisonnement et de la méditation.

- Le sermon pour la veille de Noël 1620 - (439)

Nous passerons vite sur ce sermon déjà utilisé dans d'autres perspectives ; pour varier la lecture, les passages essentiels vont être juxtaposés et les conclusions rassemblées ensemble après eux.

Nous faisons aujourd'hui la feste de l'attente de l'enfantement de la glorieuse Vierge, c'est à dire nous attendons la venue et naissance de nostre cher Sauveur et Maistre. Or, mon dessein est de vous faire un petit catechisme auquel je vous veux parler de l'Incarnation, car cecy n'est pas une predication ni une exhortation (440).

.....
Je ne parleray pas doctement en ce lieu du mystere de l'Incarnation, ains tout simplement à fin que l'on me puisse facilement comprendre. Pour ce faire, je diviseray mon discours en trois points : au premier nous verrons qui a fait le mystere de l'Incarnation ; au second, que c'est que l'Incarnation ; au troisieme, pourquoi l'Incarnation a esté faite. (441)

... Premièrement, nous sçavons que c'est le Pere qui nous a donné son Fils... Neanmoins ce n'est pas le Pere seul qui a fait l'Incarnation, ains aussi le Fils et le Saint Esprit. (442)

.....
Le second point est : Qu'est-ce que l'Incarnation ? Ce n'est autre chose que l'union hypostatique de la nature humaine avec la divine, union si estroitte que bien qu'il y ayt deux natures en ce petit Enfant qui va naistre, elles ne font qu'une personne (443).

.....
Si Nostre Seigneur ne se fust incarné, il eust tousjours demeuré caché dans le sein de son Pere eternal et partant fust resté inconnu des hommes.

Certes, en cette Incarnation il a fait voir ce qui n'eust jamais peu entrer ni estre compris de l'esprit humain, c'est à dire que Dieu fust homme et que l'homme fust Dieu ; l'immortel mortel, l'impassible passible, sujet au chaud, au froid, à la faim, à la soif ; l'infini fini, l'eternal temporel ; en somme, l'homme divinisé et Dieu humanisé, en sorte que Dieu sans laisser d'estre Dieu soit homme, et l'homme sans laisser d'estre homme soit Dieu ; tellement qu'on peut dire que les Mages qui bayserent les pieds de ce petit Enfant nouveau né, bayserent les pieds de Dieu. (444)

De même, ailleurs, on le sait, François de Sales montre que sans son humanité "miroir" de sa divinité, personne n'eût pleinement connu ce que Dieu veut dire de lui (445).

C'est pourquoi, entre les deux paragraphes du second point qu'on vient de lire, s'intercale, intimement lié au sujet de ce point sur ce qu'est l'Incarnation, un court enseignement sur l'Eucharistie (lue à travers l'épisode de la manne) :

La manne estoit une figure de l'Incarnation du Verbe. Je sçay bien que c'estoit aussy une figure de l'Eucharistie... ; cependant, entre ce mystere et celui de l'Incarnation, il n'y a que cette difference, qu'en la Nativité l'on voit Dieu incarné en sa propre personne, et en l'Eucharistie nous le voyons en une forme plus couverte et en une façon plus obscure. C'est de part et d'autre le mesme Dieu homme qui estoit dans les entrailles de la Vierge ; de sorte que la manne qui a esté la figure du Sacrement de l'Eucharistie, le sera aussi bien du mystere de l'Incarnation (446).

On voit bien se dessiner dans l'esprit de l'évêque, cette grande et unique figure du passage, de la Pâque, qui est elle-même "visitation" et dominera le dernier sermon prononcé.

"Visitation" qui est l'essence même de l'homme, comme elle est celle de Dieu dans la Trinité, et de l'Homme-Dieu en particulier. On a déjà dit combien tout cela s'oppose à la dichotomie platonicienne :

L'homme est une creature raysonnable composée d'ame et de corps. Il est donques vray que je suis une creature raysonnable, et si je le niois je mentirois. Par le corps je suis un animal, mais ayant une ame toute spirituelle unie au corps, je suis un animal raysonnable. Vous verrez une personne qui a mal à la jambe ; si vous regardez seulement l'ame de cette personne, vous direz promptement : Comme est-ce que cette creature qui est spirituelle peut dire qu'elle a mal à la jambe ? car l'ame n'a point de jambes, et c'est l'ame qui fait l'homme. Comment cet homme peut-il dire qu'il estend le bras ou qu'il a mal au bras, veu qu'il n'a ni bras ni jambes, l'ame estant une substance toute spirituelle ? Au contraire, si voyant l'homme qui parle et qui discourt, vous le regardez en tant que corporel et non spirituel, vous vous estonneriez, veu qu'il n'appartient qu'à une substance spirituelle de pouvoir discourir et comprendre. Or voyez-vous, si cet homme qui plaint le bras ou qui discourt n'estoit composé que de corps ou d'ame seulement, il ne discourroit pas ni ne plaindroit pas, mais à cause de cette estroite union entre la nature du corps et celle de l'ame, lesquelles estans deux ne font toutefois qu'une personne, l'on dit avec verité que cet homme, ou autrement cet animal raysonnable, a mal à la jambe, qu'il parle et discourt, meslant tellement ces deux natures qu'on parle des deux comme s'il n'y en avoit qu'une. Ainsy, à cause de cette si estroite union que la nature divine et la nature humaine ont ensemble, on vient à parler des deux comme s'il n'y en avoit qu'une seule, disant : Pourquoi ne souffriray-je telle chose puisque Dieu l'a soufferte ? Vous entendrez mieux cecy par des similitudes, non point toutefois comme on entend ce qui se passe au dessous des sens, ni comme on comprend la maniere de faire un ouvrage, une broderie ; mais vous en aurez suffisamment l'intelligence pour le croire comme vous le devez. (447)

Ainsi, la "similitude", elle aussi, est "passage" ; elle est "semblance", et toujours approximative parce que limitée : elle est diverse, qu'elle vienne du monde de la création ou de l'Ecriture.

Une première similitude naît de la vie de tous les jours : le fer porté au rouge dans le feu "paroist plustost feu que fer, tant ces deux natures sont meslées ensemble ; si bien que vous pouvez dire que ce feu est un feu enferré et ce fer un fer embrasé" ; pourtant "le fer pour estre jetté dans le feu ne laisse pas d'estre fer, et le feu pour estre dans le fer ne laisse pas d'estre feu" (448).

Il en est ainsy de la Divinité et de l'humanité. La Divinité c'est le brasier ardent dans lequel a esté jettée l'humanité, et cette humanité a esté dès lors tellement jointe avec la Divinité qu'elle a participé à la nature divine, en telle sorte que l'homme a esté fait Dieu et Dieu a esté fait homme, sans que pour cela la nature divine et la nature humaine ayent laissé d'estre ce qu'elles estoyent auparavant. Or, comme le fer que l'on tire de la fournaise ne s'appelle plus fer seulement, ains fer embrasé, et le feu, un feu enferré, aussi disons-nous qu'en l'Incarnation Dieu est humanisé et l'homme divinisé. Mais il y a une difference en cette similitude : en jettant de l'eau sur le fer embrasé le feu le quitte et le laisse en sa premiere forme toute seule, tandis qu'en l'union de la Divinité avec l'humanité il n'en prend pas ainsy ; car depuis que la nature divine a esté jointe avec l'humaine elle ne s'en est jamais séparée par aucune eau de tribulation que l'on ayt jettée dessus, ains elles sont tousjours demeurées tres estroittement unies et d'une union indissoluble et inseparable. Voyla donques comme vous pourrez entendre que c'est l'Incarnation. (449)

Approximative, donc, la similitude l'est bien ; elle l'est tout autant parfois lorsqu'elle vient de l'Ecriture, comme la suivante, qui s'appuie sur le récit de Gédéon exposant à la rosée une toison de brebis pour connaître les intentions de Dieu (450).

Gedeon trouvant la toison toute trempee de la rosée en telle sorte que l'eau surnageoit par dessus, la prit, la fit tordre pour en espuiser l'eau jusqu'à ce qu'elle fust toute seche (et il en sorti une grande quantité), puis il entreprit la bataille et en eut une heureuse issue.

Que represente cette toison sinon l'humanité de Nostre Seigneur, sur laquelle la rosée celeste de la Divinité est tombée en si grande abondance que l'humanité a esté divinisée ? Mais il y a une difference entre cette similitude et l'Incarnation, car on ne sçauroit jamais trouver de comparaison si ronde qu'il n'y reste quelque chose à arrondir. Gedeon voyant la toison toute detrempee de la rosée, et l'eau surnageant par dessus en sorte qu'elle estoit soustenue par la toison à ce qu'elle vinst à mouiller la terre, il la fit tordre et en separa l'eau ; mais en l'Incarnation, les deux natures estans une fois unies ne se sont jamais séparées. La Divinité, qui est cette divine rosée, n'a jamais quitté la toison de l'humanité ni en la vie ni en la mort ; elle a tousjours esté avec le corps et l'ame de Nostre Seigneur, et mesme apres sa mort, bien que le corps et l'ame fussent séparés, la Divinité est demeurée unie avec l'un et l'autre : avec l'ame du Sauveur aux Limbes, et avec son corps sacré dans le sepulcre. Il y a aussi cette difference : la toison soustenoit l'eau, mais ce n'est point l'humanité qui soustient la Divinité, ains la Divinité qui soustient l'humanité. (451)

Le discernement s'impose donc dans la lecture des "similitudes" qui ne sont jamais des figures d'identité, d'identification.

Voici enfin le troisième point du sermon :

Le troisiemes point est celui-cy : Pourquoi l'Incarnation a-t-elle esté faite ? Pour nous enseigner à vivre non plus brutalement comme l'homme avoit vescu depuis la cheute d'Adam, mais avec et selon la rayson. (452)

Et vivre selon la raison, qui fait de la vie ressuscitée une vie transfigurée dès l'instant présent bien créé, aimerait-on dire, dans la metanoia que présentent les Béatitudes et qui fonde toute ascèse véritable, c'est vivre de la vie de Joseph, de celle de Marie durant l'Avent tout particulièrement, du Messie, enfin reçu parmi les siens.

A l'instant de son Incarnation il vit et leut dans le livre de la predestination tout ce qu'il devoit souffrir. Ce livre estoit intitulé la sainte volonté de Dieu ; or, pendant toute sa vie, Nostre Seigneur ne fit autre chose que lire, pratiquer et garder tout ce qu'il y trouva escrit (453), ajustant ses volontés à celles de son Pere celeste, comme il le dit luy mesme : Je suis venu non pour faire ma volonté, ains celle de Celuy qui m'a envoyé. (454)

Ainsi que sa mère, qui "conservait toutes ces choses, les repassant dans son coeur" (455), le Christ vécut la "vie cachée" dans la plus parfaite "abnégation" qui pour tout homme, à sa suite, est résurrection et accomplissement, comme pour lui.

O que nous serions heureux si nous lisions bien dans ce livre et que toute notre preoccupation fust d'accomplir la volonté de Dieu par le renoncement et entiere abnegation de la nostre, n'ayant d'autre soin que de l'ajuster à la sienne ! Ce seroit le moyen d'obtenir de sa Bonté tout ce que nous voudrions, car celui qui n'a autre souci que de faire la volonté divine obtient d'elle tout ce qu'il requiert, et à mesure qu'il accomplit cette sainte volonté, Dieu fait la sienne ainsy qu'il est escrit : Le Seigneur fait la volonté de ceux qui le craignent, comme vous avez veu qu'il fit tout ce que voulut Gedeon. (456)

Tel est bien ce que François de Sales entend, en voilà un nouvel exemple dans le mot de "sacrifice" : rendre sacré tout instant de la vie, le consacrer par l'union au Christ la plus intime et la plus secrète, en un passage sans cesse renouvelé.

Le sermon s'achève sur une note plus que joyeuse : pour si exaltante que soit l'idée que l'on peut se faire de l'Incarnation, elle n'est que faible approximation de ce que la révélation achevée en montre :

Mais tout ce que nous en pouvons entendre et comprendre par le discours n'est rien, et pouvons bien dire à ce propos ce que disoit un sage qui lisoit un livre tres haut et obscur d'un ancien philosophe (je ne me souviens pas de son nom (457)) ; il advoua franchement : Ce livre est si docte et difficile que je n'y entens presque rien ; le peu que je comprends est extremement beau, mais je crois que ce que je n'entens pas l'est plus encores. Il eut rayson de parler ainsy. Nous nous pourrons bien servir de ces paroles considerant le mystere de l'Incarnation, et dire : Ce mystere est si haut et si profond que nous n'y entendons rien ; tout ce que nous en sçavons et connoissons est extremement beau, mais nous croyons que ce que nous ne comprenons pas l'est encores davantage. En fin nous le sçaurons un jour là haut, où nous celebrerons avec un contentement incomparable cette grande feste de Noël, c'est à dire de l'Incarnation ; là nous verrons clairement tout ce qui s'est passé en ce mystere, et benirons sans fin Celui qui estant si haut s'est tant abaissé pour nous exalter(458). Dieu nous en fasse la grace. Ainsy soit-il, amen, ainsy soit-il. (459)

Les conclusions que l'on peut tirer de ce sermon apparaissent clairement : sous son aspect didactique et rigoureux, sous l'exposé méthodique, mais aussi à travers la familiarité simple de la parole tout autant que l'utilisation réfléchie des figures bibliques, c'est bien la même théologie de la Visitation, la même spiritualité de Nazareth et de l'instant présent bien vécu, où l'homme entier, corps et âme unis, l'homme biblique, achève dans l'ombre de la vie commune ou sur la Croix, la création. Visitation et Incarnation obéissent au même mouvement de Dieu, à l'acte très pur et très simple qu'il est dans la Trinité et son mystère. Aussi la réflexion de François de Sales se résume-t-elle bien dans le chant d'amour qu'est le bref dernier sermon, qu'épuisé, il prononça quelques heures avant de commencer sa Pâque personnelle, comme il eût peut-être aimé dire.

- Le sermon de Noël 1622 - (460)

L'évêque étant dans sa cathédrale, comme il est normal, les Visitandines n'y étant pas pour recueillir ses sermons, on n'a pour Noël que cette

prédication de François de Sales, due à des circonstances particulières. Ce sont là ses ultimes paroles et comme son testament spirituel.

On ne commentera pas les extraits que voici : chacun y reconnaîtra aisément l'Incarnation éternellement prévue par Dieu comme une éternelle Visitation, mystère d'amour que seules des similitudes nous font un peu approcher. Ces passages méconnus (et pourtant édités) défient toute autre parole. Quelle que soit la fatigue dominée à grand peine qu'on sent parfois dans le sermon (461), seul importe le son de la parole de celui qui dès qu'il voulut être d'Eglise, sut que la Parole même l'habitait et la partagea sans jamais compter. On pense à Bossuet et à son "ardeur qui s'éteint" (462) ; encore celle de François de Sales ne donne-t-elle pas le sentiment de s'éteindre, mais de passer, passer au-delà, de "trépasser", quittant la "vie cachée" et sa vie publique d'évêque pour celle des Béatitudes accomplies, celle qu'il aperçoit dans ses sermons heureux pour la Toussaint.

Entre toutes les festes que nous solennisons en la sainte Eglise il y en a trois qui ont esté célébrés de tout temps, lesquelles prennent leur source et origine de cette grande feste de Pasques qui se faisoit en l'ancienne Loy. Ces trois festes ont esté appellées Pasques, mot qui ne veut dire autre chose que passage (463). Et de fait, la solemnité d'aujourd'huy n'est instituée qu'en memoire du passage que Nostre Seigneur a fait de sa Divinité à nostre humanité. Le second passage est celui de sa Mort et Passion à sa Resurrection ; c'est le passage de la mortalité à l'immortalité, lequel nous celebrons toute la Semaine Sainte et à Pasques. Le troisieme nous le festons à la Pentecoste, jour auquel Dieu adoptant les Gentils les fit passer de l'infidelité au bonheur d'estre ses enfans bien aymés, bonheur le plus grand que l'Eglise peust recevoir. Neanmoins toutes ces festes prennent leur source du mystere d'aujourd'huy. (464)

Un peu plus loin, François de Sales continue avec des phrases dont le sens nous est maintenant bien familier : je veux, dit-il,

m'entretenir avec vous ce peu de temps qui nous reste : ains je pretens vous parler de ce que nous devons croire du mystere que l'Eglise nous represente à ce jour, et ensuite de ce que nous devons esperer et pratiquer. Si je n'acheve pas de vous tout expliquer maintenant, ce sera pour le reste de la journée, si Dieu nous en donne le temps.

Avant que d'entrer plus avant dans mon discours je vous diray que j'ay coustume de me servir de quelque similitude. En toutes les oeuvres que nous faisons ou que nous commençons, si nous sommes bien avisés, nous avons la fin presente (465) parce que nous la devons avoir. Par exemple, si quelqu'un veut fabriquer une maison ou un palais, il considere premierement si c'est pour y loger un vigneron ou quelque païsan, ou bien si c'est pour un seigneur, d'autant qu'il luy faut tenir une toute autre methode, selon la qualité de la personne qu'il veut y loger. Le Pere eternel en a fait de mesme en la fabrique de ce monde ; car il projecta de le creer pour l'Incarnation de son Fils, qui est le Verbe eternel (466). La fin de son oeuvre fut donc son commencement, sa divine Sapience ayant preveu de toute eternité que ce Verbe prendroit nostre nature et viendrait sur cette terre. Tout cela il l'avoit preordonné avant que Lucifer et le monde fussent créés et que^{ms} premiers pere et mere eussent peché. (467)

.....
De toute eternité le Pere a engendré son Fils, qui est semblable à luy et coeternel à luy, car il n'a jamais eu de commencement, estant esgal en tout à son Pere. Pourtant le Fils nous est né du Pere, comme qui diroit de son sein, de sa propre substance ; c'est ainsy, par exemple, que nous disons que les rayons du soleil sortent de son sein parce que le soleil et ses rayons ne sont qu'une mesme chose. Nous sommes contraints d'user de ces parolles et de nous en servir parce que nous n'en avons pas d'autres...

Le Fils donc est engendré du Pere, il procede du Pere, sans occuper point d'autre place. Il est né dans le Ciel de son Pere, sans mere, lequel tout en estant l'origine de la tres sainte Trinité, demeure neanmoins vierge entre toutes les vierges. En la terre, il est né de sa Mere, Nostre Dame, sans pere...

Ce n'est pas pourtant à dire qu'en Jesus Christ il y ayt deux personnes, car la Divinité s'unissant à nostre humanité il fut tres parfaitement Dieu et homme au mesme instant de sa conception, sans separation quelconque. Mais donnons quelques exemples. Les naturalistes remarquent que le miel se fait d'une certaine gomme que nous appellons manne, laquelle decoule du ciel et se vient joindre ou mesler avec la fleur qui de l'autre costé tire sa substance de la terre ; or, ces deux substances se meslant ensemble ne forment qu'un seul miel (468). Ainsy, en Nostre Seigneur et Maistre, la Divinité a comme joint nostre nature en la sienne et Dieu nous a faits participans en quelque façon de sa Divinité (469), car il s'est fait homme comme nous (470)...

De plus, le Verbe a créé Marie et il est né d'elle, de mesme que l'abeille fait le miel et le miel l'abeille, si que jamais on ne vit abeille sans miel ni miel sans abeille...

Considerons, je vous prie, la bonté du Pere eternel ; car s'il eust voulu il eust peu creer l'humanité de son Fils comme il crea nos premiers parens, ou bien luy donner la nature des Anges, cela estant en son pouvoir. Or, s'il en eust esté ainsy, Nostre Seigneur n'eust pas esté de nostre nature, nous n'eussions donques point eu d'alliance avec luy. Mais sa bonté l'a porté jusques là, que de se faire nostre frere à fin de nous donner exemple (471) et nous rendre par ce moyen participans de sa gloire ; c'est pour cela qu'il a voulu estre de la graine d'Abraham, car la tres sacrée Vierge estoit de sa race, et pour cette cause il est dit d'elle : Abraham et semini ejus (472).

Je vous laisse aux pieds de cette bienheureuse accouchée, à fin que, comme des sages avettes, vous ramassiez le miel et le lait qui distillent de ces saints mysteres et de ses chastes mammelles, en attendant que je vous explique le reste, si Dieu nous en fait la grace et nous en donne le temps, lequel je supplie nous benir de sa benediction. Amen. (473)

- Les sermons pour la veille de Noël 1613 -

Pourquoi isoler ici ces sermons après les pages qui viennent d'être citées ? Parce qu'il a semblé que la profonde unité et continuité de la pensée salésienne apparaîtrait mieux ainsi, et que s'y intègreraient plus aisément les remarques qui devront être faites sur ces deux textes qui en devinrent un seul, le 24 décembre 1613 ; certaines d'entre elles, sinon, eussent pu sembler comme divergentes, comme éclatées, si l'on peut dire.

Encore qu'il soit un peu illusoire, avec le système de recueil ou de dossiers, tel que nous le montre le manuscrit de Turin, adopté par le prédicateur en un naturel réflexe pédagogique, de vouloir dire clairement et définitivement toujours que tel passage autographe est devenu tel texte recueilli, la même "source" pouvant être bien entendu utilisée très souvent et plus qu'on ne le pense, tout comme elle peut avoir été laissée de côté, il est cependant quelques exemples qui méritent qu'on s'y arrête. Nous avons vu le cas limite que constitue le sermon sur saint Joseph étudié plus haut ; voici le cas inverse, donc : deux textes dont on sait (les manuscrits donnent les dates) qu'ils sont bien un seul et même sermon.

Etudier les textes dans cet ordre conduira plus naturellement enfin à la partie suivante de ce travail : "Dire la Visitation".

Remarquons pour ne plus y revenir qu'il y a quelques sermons, moins représentatifs cependant, qui comme ceux pour la veille de Noël 1613 ou ceux sur saint Joseph, pourraient étayer le travail ; qu'ils soient délibérément laissés de côté ne signifie pas qu'ils ne soient pas marqués par les mêmes

caractéristiques. Dom Mackey montre leur importance dans son "Etude sur saint François de Sales prédicateur" placée en tête du tome X de l'édition d'Anney (474). Ainsi le fragment d'un sermon pour le troisième dimanche de Carême, 22 mars 1615 (475) est-il visiblement l'autographe du texte recueilli à la même date (476) (les idées s'en retrouvent, elles aussi, plus ou moins dans d'autres prédications sur l'oraison, en particulier par exemple dans le fragment autographe pour la fête de saint Philippe et de saint Jacques et pour le cinquième dimanche après Pâques, 1er mai 1622, ou encore dans les trois autres textes recueillis sur le même sujet (478), même si les dates en sont différentes).

On pourra rencontrer nombre d'autres prédications parallèles. Voici les principales de celles que nous avons relevées.

Le texte pour l'Exaltation de la Croix en 1593 (479) se retrouve en partie dans deux autres autographes : les notes pour Pâques 1601 (480) et la préparation faite pour la fête de saint Joseph (481). Un texte recueilli, pour le deuxième dimanche de Carême 1614 (482) utilise les mêmes idées, sur la Transfiguration et la Béatitude, que l'autographe postérieur, pour le même dimanche 1617 (483). L'autographe de 1594 pour la fête du Saint Sacrement (484) utilise un plan de travail retrouvé après que l'édition eut achevé les deux premiers volumes, et classé ainsi après les derniers recueillis (485). Deux autographes pour le même dimanche, à 13 ans de distance, ont quasiment le même début pour parler, il est vrai, du même Evangile du 2ème dimanche de Carême, en 1604 et 1617 (486). L'autographe pour la vigile de Noël 1614 (487) est souvent parallèle aux textes sur saint Joseph étudiés ici et aussi à des notes pour l'Avent de 1618 (488), de même qu'au sommaire pour le troisième dimanche de l'Avent 1618 (que nous n'avons pu utiliser, faute de place, malgré leur intérêt : on y voit la tentation d'amour-propre subie par le Baptiste considérée comme plus grande que celle connue par Adam et Eve) (489). Le plan pour

le jeudi après le quatrième dimanche de Carême 1617 (490) peut avoir été l'autographe du recueilli pour le même jour qui traite lui aussi de la résurrection du fils de la veuve de Naïm (texte qui a été largement utilisé dans la partie de ce travail-ci sur la résurrection) (491).

On voit pourquoi, en parlant plus haut des textes sur saint Joseph autographes et recueillis, nous avons pu employer plus d'une fois l'expression "cas limite" : sauf en cas d'attestation formelle de dates dans les manuscrits, on ne peut que rarement être complètement sûr que l'autographe se retrouve bien dans le recueilli qui lui est voisin : ce recueilli peut bien être né d'un autre autographe préparé pour le même jour, ou des mêmes textes scripturaires, l'existence de deux autographes sur le même sujet le montre ; ce qui montre aussi que François de Sales préparait vraiment la plupart de ses sermons et n'improvisait que rarement, quand on lui demandait quelques mots ou quand la fatigue le submergeait : il était assez maître de sa parole pour le faire, mais respectait assez le texte et les auditeurs pour l'éviter, et il avait, la plupart du temps, ainsi, une ligne sous les yeux, pour l'aider à endiguer les digressions, apparentes ou non, où "l'abondance du coeur" le conduisait et qu'accentuait la démarche circulaire du raisonnement analogique.

Après donc l'exemple des sermons sur saint Joseph, typique de ce que peut donner peut-être (qu'en sait-on, vraiment, lorsqu'on n'a pas le manuscrit de Turin ?), l'utilisation d'une source personnelle commune, aux points interchangeables à l'oral surtout, voyons les deux textes pour la veille de Noël 1673, dont il est sûr, donc, qu'ils sont un seul et même sermon, l'un préparé, l'autre dit, et voyons comment s'y retrouvent les grandes méditations sur la Visitation, la "vie cachée", la spiritualité de l'instant présent.

Le plan autographe (492)

Il a été préparé pour les Visitandines, indique de sa main le prédicateur, qui note aussi la date. Il appartient au manuscrit de Turin.

Rien de plus clair que son plan :

Exorde : a) . Rappel de Moïse annonçant avec la venue de la manne la manifestation de la gloire de Dieu et des murmures des enfants d'Israël contre le désert et l'abandon où ils se trouvent, croient-ils (493) ; cela d'après l'Introît de la messe du jour.

. Annonce - de l'idée centrale : "Quibus verbis Ecclesia significat Christum similem esse mannae". (494)

- du plan : le Christ est semblable à la manne,
1° "Quoad generationem",
2° "Quoad saporem" (495).

Reprise de l'exorde : b) Le début du sermon traitera de l'Incarnation, la seconde partie de la façon dont tous, mais surtout les Visitandines, doivent le "goûter" (c'est-à-dire le vivre).

I - Trois remarques sur cette partie :

A/ La manne descendait invisible, de nuit, comme le Christ, et s'échappe, comme le Christ, devant celui qui n'a pour voir qu'une "naturali curiositate". (496)

B/ La manne paraît avoir une double substance ("duplicem substantiam habere videbatur") : un pain terrestre, un miel céleste. "Et divinitate et humanitate compositur, ita ut sit unus Christus, unum manna". (497)

C/ La manne est nourriture, comme le Christ né à "Bethleem, domo panis". L'Eucharistie, aliment mystique. (498)

II - Considération de l'Enfant qu'est Jésus. Ce n'est pas son "abaissement" qui compte en tant que tel. Le plan ici se transforme et tend vers la rédaction : grandeur de Jésus non par sa petitesse mais dans sa petitesse. C'est déjà la résurrection qu'est la "vie cachée" : la petitesse est l'état existentiel de Jésus alors, non un accident ou une déchéance.

Ista Christi nativitas, vel Christus puellulus, omnibus sapit qui velint : sapit pastoribus quia Pastor, sapit regibus quia Rex,

sapit Symeoni quia Sacerdos, sapit Annae prophetissae quia Prophetas, sapit sane omnibus. Verum maxime sapit devotis, religiosis, oblatis, quia ipse devotissimus, religiosus, oblatus. Unde tres potissimum religiosorum omnium Patres huic misterio devotissimi : Augustinus : "Hinc lactator ab ubere ;" Bernardus, qui hanc Nativitatem vidit ; Franciscus, ut omnes norunt. (499)

D'où, l'Enfant Jésus modèle des religieux

- par 1) la chasteté
- 2) la pauvreté
- 3) l'obéissance

(ce sont, on les reconnaît, les trois grands vœux de l'engagement à la vie religieuse).

- 4) le silence
- 5) "Abjectionis amor"
- 6) la douceur
- 7) "Ejus mortificationem"
- 8) ~~la~~ pleurs

9) généralisation et application aux Visitandines, alors appelées "Oblates" (selon certains exemples italiens auxquels François de Sales avait pensé au début de sa Fondation).

Et, comme souvent, le sermon reste ouvert, la conclusion devant être soumise à la longueur du temps utilisé à parler, aux circonstances, aux réactions qu'on devine dans l'auditoire, etc. Nous verrons combien tous ces éléments extérieurs ont bouleversé le premier projet et la première réflexion, quoiqu'on les reconnaissent cependant dans le texte recueilli. Mais l'évêque, s'il a bien dit cela, l'a dit très différemment et avec nombre d'autres choses.

C'est bien entendu la seconde partie qui relie Noël (500) et l'Ordre de la Visitation, méditant l'Incarnation en parallèle avec la visite de Marie à Elisabeth, même si elle n'est nommée que par le nom de l'Ordre.

François de Sales prévoit de "presser avec beaucoup d'insistance cette considération" (501), celle de la pauvreté : les Béatitudes, et la première d'entre elles, sont là. L'obéissance fait de Jésus et ^{le} tous le même Enfant que celui du Traité de l'amour de Dieu que l'évêque écrit alors, ou que la

"statue heureuse" du même ouvrage (502) :

En ipse habet usum rationis et sapientiam infinitam ; tamen permittit se fasciis obstringi, circumligari, ponique utrumque vult Mater Paterve. Posset ire ipse, manet in presepio. (503)

Remarquable est ce qui est dit du silence :

4. Silentium mirum ; nam alii infantes non loquuntur quia nesciunt, iste quia non est tempus loquendi sed silentii. (504)

Non moins remarquable ce que François de Sales projette de dire de l' "abjection" : il s'agit toujours de reconnaître, pour l'homme, qu'il est une créature, placée au milieu des autres créatures (même si alors cet homme est Dieu-Enfant).

5. Abjectionis amor. Est inter animalia, et ipse suavissime excipit eorum flatum et etiam sutpiditatem. Caeterum sunt animalia quae amat ; quia unum jugale est (505), alius onerosum ; unum laboriosum, aliud oneratum. Unde : Venite ad me qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (506).

C'est sur les pleurs de l'Enfant que le commentaire se fait le plus long et le plus explicite : ces pleurs ne sont pas un bien en soi mais parce qu'ils sont la marque du renversement des valeurs qu'exige le Royaume de Dieu. C'est dans ce sens surtout que les hommes viennent au monde "pour mourir et souffrir beaucoup" (507) à la suite du choix fait par Adam et Eve. Ce qui le montre, c'est la suite du paragraphe où l'accent est mis sur la vie communautaire et la présence dans le monde sans être du monde, en un retournement absolu et spectaculaire qui est comme le commentaire du début des Actes des Apôtres (508).

8. Plangit : Similem omnibus vocem emisi plorans (509). Cur pueri plorent, naturalis ratio est quia primo sentium frigus, lumen, et inusitatum aerem post teporem et somnum in utero materno ; mystica, quia veniunt morituri et multa passuri. Unde observatum est a plerisque, masculos a, foeminas he primas voces edere, quae litterae sunt initiales Adami et Evae, per quos tot miseriis afficimur. Caeterum, apud Aristotelem (510), infantes ante 40 diem non rident ; nisi portentose, ut Zoroaster (511), "infoelix homo qui nascens risit." Sic religiosi incipiunt a purgatione per poenitentiam ; 40 autem numerus

completae poenitentiae est, quo exacto rident, id est, consolantur.

Porro, in Canticis (512), Sponsus ait : Favus distillans labia tua. Ergo Sponsa apicula est quae mel ore facit, et ita est. Apes autem Oblatae sunt. Egrediuntur et regrediuntur in domo Visitationis ; nihil habent proprium. Sunt virgines, neque pariunt, sed advehunt foetum e Caelo, ut nos per inspirationes multiplicamur (513). Obediunt, nam et canit una ut veniant ; mane surgunt ad sonitum campanae, omnes eadem hora ; habent praefectas. En, ergo, carissimae apes estis ; sed habestisne regem ? Ecce parvulum Dominum, verum apum Regem ; illum circumstate, illum considerate, illum imitamini, et estote probatissimae Oblatae. Videte Matrem, apiculum (sic), videte Patrem. Novum hunc Regem sequimini. Ipse sit manna vestrum, ipse mel vestrum, ipse Rex qui regat corda et corpora vestra donec inducat vos in alveria Caeli, in quibus aliud mel longe suavius efficiatis, etc. (514)

Ne nous arrêtons pas sur les tableaux de l'enfant dans ses langes et de l'enfant pleurant : ce sont des scènes vues, bien évidemment (515). Ne nous arrêtons pas non plus sur l'image humaniste et virgilienne, familière au style de François de Sales et à son raisonnement, de la ruche et des abeilles.

Ce qu'il faut retenir de ce projet de sermon est le lien que François de Sales établit entre la Visitation, l'Ordre vivant le mystère qui le nomme, tels que nous les avons vus dans les textes précédents, et Noël. Si Noël, comme dira le sermon de 1622, est la Pâque première où la divinité passe à l'humanité, la Visitation, dans la "vie cachée" et la spiritualité de l'instant présent, est aussi une Pâque, "semblance" de la première, réponse à la première, par laquelle, à l'instar de Marie et Joseph, l'humanité passe à son tour à la divinité, en acceptant et recevant Dieu-Enfant parmi les hommes et en se modelant sur lui.

Le sermon recueilli (516)

Comme pudiquement, dès l'indication de la date du sermon, l'édition a ajouté la note que voici :

Bien que ce sermon contienne des amplifications qui ne sont pas indiquées dans le cadre primitif et que, par contre, on trouve dans l'Autographe des idées qui n'ont pas été exposées par

l'Orateur ou qui ont échappé à l'attention de son auditoire, ce discours correspond évidemment au plan écrit par saint François de Sales pour le 24 décembre 1613. (517)

On peut sans doute discuter le mot "amplifications". Il n'en reste pas moins que la surprise est grande de voir ce qu'est devenu le projet initial, avec sa succession presque raide de paragraphes numérotés et organisés, même si le dernier, on vient de s'en rendre compte, s'échappe vers une rédaction qu'on ne retrouvera pas exactement dans le recueilli : François de Sales n'a pas lu son texte ; en 1613, il y a longtemps, on le sait, qu'il a dépassé ce stade du débutant, il est dans sa pleine maturité, au sommet de sa maîtrise, et l'expérience lui a vite appris que parole lue et parole dite sont à la fois semblables et différentes. L'évolution des autographes rassemblés dans le volume VII le montre aisément : de la dissertation universitaire théologique solidement argumentée on passe, et vite (c'est l'affaire d'une vingtaine de sermons et on voit rapidement les "plans" et "sommaires" s'intercaler entre les rédactions, puis prendre la première place), à la simple notation, claire et méthodique, mais souvent de plus en plus succincte (et difficile à suivre sur le seul autographe, l. inédit qu'on lira en annexe en ~~est~~ une bonne preuve) ; nombre de références, bibliques surtout, mais autres aussi, y sont toujours en place ; la graphie cependant comporte un nombre considérable et croissant d'abréviations (518). Comme pour l'autographe précédemment étudié, François de Sales développe parfois une idée qui lui tient à coeur, prépare parfois aussi plusieurs formes détaillées pour un même passage (le sermon autographe pour le mercredi des Cendres 1612 (519) comporte quatre exordes ; lequel fut prononcé ? Peut-être un cinquième), mais paraît ne jamais rédiger de péroraison : il arrive qu'une direction pour la conclusion soit indiquée, sinon, c'est le sermon même qui pousse le texte vers son aboutissement à peine esquissé sur le papier, voire complètement absent ; bien des autographes s'achèvent sur "etc.". C'est la marque du "maître" et de l'enseignant, qui sait où il va, mais ne veut nullement être l'esclave de sa parole, qui est un

moyen, non une fin. Les recueillis montrent que ne le taraudent pas les "je n'ai pas dit ceci, j'ai oublié cela, j'avais une si belle formule, une si belle phrase...". Rien n'est plus loin de l'éloquence, profane ou sacrée, solennelle : nous sommes vraiment dans l'enseignement et dans l'homélie, et dans la méditation, la réflexion personnelle, reconstruites, refaites à mesure qu'elles sont dites. Souveraine liberté du "maître", mais qui, sous peine d'une pâle improvisation, nécessite une grave et scrupuleuse préparation où s'enraciner, pourtant dans la plus grande liberté, une liberté que justement cette préparation permet.

Si donc on lit, avec ces remarques en mémoire, le recueilli de 1613, on nuancera les affirmations de la note de l'édition : "amplifications" (et omissions) par rapport à l'autographe n'en sont pas au sens strict du terme, souvent certainement. Et dans quelle mesure elles en seraient, qui pourra en juger ?

Voici le plan du sermon recueilli :

Epigraphe tiré de l'Exode et lié à la liturgie du jour :

"Hodie scietis quia Dominus veniet, et mane videbitis gloriam ejus."

"Vous sçauvez aujourd'huy que le Seigneur viendra, et au matin vous verrez sa gloire."

Vide Exod., XVI, 6, 7. (520)

Exode : a) La manne et la venue du Messie, annoncées pour demain. Ce qu'est une "vigile" : pour "solemniser" une fête, "bien employer le temps des festes" et en quelque sorte en être les maîtres en distendant ses limites, les chrétiens ont toujours agi ainsi ; "manne éternelle" et "mane" (demain) vont se rejoindre dans l'esprit de François de Sales :

Il n'y avoit presque point de feste qui n'eust sa vigile, en laquelle ils commençoient à se preparer pour la solemnité. Et non seulement cela s'est fait en Eglise, ains encores en l'ancienne Loy, le jour du Sabbat estant tousjours precedé de plusieurs preparations que l'on faisoit le jour devant.

La tres sainte Eglise nous voulant donques faire preparer en la vigile du saint jour de Noël, et, comme une mere tres aymable, ne nous voulant laisser surprendre d'un si grand mystere,

nous dit ces paroles (521) : "Vous sçaurez aujourdhuy que Nostre Seigneur viendra" demain ; qui est autant à dire : Il naîtra demain, et vous le verrez tout petit enfant couché dans une crèche (522). Ces paroles sont tirées de celles que Moyse adressa aux enfans d'Israël lors qu'il sceut le jour que Dieu avoit destiné pour leur donner la manne dans le desert. Les ayant fait assembler il leur parla donques ainsy : Vous sçaurez au soir que le Seigneur vous a retirés de la terre d'Egypte, et au matin vous verrez la gloire du Seigneur (523), qui est autant que s'il eust dit : Il viendra demain au matin. Il parle ainsy comme si le Seigneur devoit venir en sa propre gloire, bien que nous sçachions tous que Dieu ne va et ne vient pas comme s'il avoit un corps, car il est immuable, ferme et solide, sans mouvement aucun ; néanmoins Moyse use de ces termes pour monstrier que le benefice de la manne estoit si grand qu'il sembloit que Dieu deust venir luy mesme pour la porter et distribuer aux enfans d'Israël. C'est pourquoy il prit soin de faire que les Israélites se preparassent par la consideration d'un si grand benefice, pour se rendre plus dignes de le recevoir. De mesme l'Eglise nous disant : "Vous sçaurez aujourdhuy que le Seigneur viendra" demain, ne pretend autre chose sinon de faire que nous enfoncions nos entendemens en la consideration de la grandeur du mystere de la tres sainte Nativité de Nostre Seigneur. (524)

Reprise de l'exorde : On remarquera, dès l'exorde, le célèbre "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu", ajouté à une tonalité très humaniste du développement.

b) L'Incarnation.

Ce que pour mieux faire, nous humilierons premierement nos entendemens, reconnoissans qu'ils ne sont nullement capables de pouvoir penetrer dans le fond de la grandeur de ce mystere, qui est un mystere vraiment chrestien. Je dis chrestien, d'autant que nuls que les Chrestiens n'ont jamais sceu comprendre comme il se pouvoit faire que Dieu fust homme et que l'homme fust Dieu. Tous les hommes ont tousjours eu une certaine inclination à croire que cela se peust et qu'il se feroit ; mais pourtant, nuls que les Chrestiens ne sont parvenus à connoistre comme il se pourroit faire. Je sçay bien qu'en l'ancienne Loy il y avoit les Prophetes et certains personnages grans et relevés qui le sçavoient, mais quant au commun des hommes, nul ne le pouvoit comprendre. Entre les payens, cet instinct qu'ils avoient que Dieu fust homme et que l'homme fust Dieu leur a fait faire des choses estranges, jusques que là qu'ils croyoient, au moins quelques-uns, de se pouvoir faire dieux et se faire adorer comme tels du reste des hommes. Car ils pensoient que si bien il y avoit un Dieu supreme qui est le premier principe de toutes choses, il pouvoit néanmoins y avoir plusieurs dieux, ou du moins des hommes qui, participant en quelque façon aux qualités divines, se pouvoient appeller dieux... (525)

Les Chrestiens ont esté plus éclairés, et ont eu l'honneur de sçavoir que l'homme a esté fait Dieu et que Dieu s'est fait homme, bien qu'ils ne soyent pas capables de comprendre la grandeur du mystere de l'Incarnation et de la tres sainte Nativité de

Nostre Seigneur, car c'est un mystere caché dans l'obscurité des tenebres de la nuit ; non pas que le mystere soit tenebreux en soy mesme, car Dieu n'est que lumiere (526). Mais comme l'on voit que nos yeux ne sont pas capables de regarder la lumiere ou la clarté du soleil sans s'obscurcir (de sorte qu'apres s'estre voulu appliquer à regarder cette lumiere nous sommes contrains de les fermer, n'estant pas capables de rien voir pour quelque temps), de mesme, ce qui nous empesche de comprendre le mystere de la tres sainte Nativité de Nostre Seigneur n'est pas qu'il soit tenebreux en soy mesme, ains parce qu'il n'est que lumiere et clarté. Et nostre entendement, qui est l'oeil de nostre ame, ne le peut regarder longuement sans s'obscurcir, et confesser en s'humiliant qu'il ne peut penetrer dans le fond de ce mystere, pour comprendre comme Dieu s'est incarné... et s'est fait homme semblable à nous pour nous rendre semblables à Dieu. (527)

I - A/ La manne et la manifestation de l'Incarnation à Noël la nuit :

Dieu faisoit pleuvoir de nuit la manne dans le desert pour les enfans d'Israël (528), et à fin que les Israélites eussent plus de sujet de luy en sçavoir gré, il voulut dresser luy mesme le festin et la table, car vous avez entendu que Moysé dit : Vous sçauvez que le Seigneur vous a retirés de l'Egypte, et au matin vous verrez sa gloire. Il faisoit donques descendre premierement du ciel une douce rosée qui seroit de nappe dans le desert, puis soudain la manne tomboit comme petits grains de coriandre. Et puis, pour monstrier qu'il les seroit honoralement comme on sert maintenant les princes, à plats couverts, il faisoit pleuvoir une petite rosée qui conservoit la manne jusqu'au matin que les Israélites la venoyent promptement cueillir avant que le soleil fust levé (529). Dieu voulant de mesme faire un benefice signalé et incomparablement aymable aux hommes qui vivent sur la terre comme en un desert, où ils ne font que souspirer et aspirer pour la jouissance de la terre promise qui est nostre patrie celeste, vient luy mesme en personne nous l'apporter, et ce au plus fort de la nuit (530). Ce benefice n'est autre que la grace qui nous sert pour acquerir la jouissance de la gloire et félicité, de laquelle nous estions privés pour jamais sans ce don qu'il nous a fait de sa grace. C'est donques en l'obscurité de la nuit que Nostre Seigneur naquît et se fit voir à nous comme un petit enfant couché dans une creche.

La naturalis curiositas dont parle l'autographe est alors quelque peu développée : en particulier sur la virginité du Père créateur dont Marie est la "semblance" accomplie puisqu'elle porte le Verbe de ce Père ; sous une autre forme que celle que l'on attendait, c'est bien la double nature du Fils que médite ici le texte, et en des termes que nous avons déjà rencontrés ailleurs (531), en y ajoutant cette méditation familière au Moyen Age et à François de Sales sur Marie "estaille matiniere" (telle que la proclame à la suite

des Nombres, les litanies et l'Eglise), méditation qui n'est en rien un "ornement mais justement ce qui va permettre la liaison, si l'on peut dire, des deux natures du Christ dont parlera le paragraphe suivant : Marie est vierge parce que le Père créateur l'est, dans l'acte d'amour "très pur et très simple" qu'il est en perfection, ce qui est son essence même. (Combien dérisoires toutes les considérations courantes sur la paternité ou maternité spirituelles apparaissent-elles à côté de la hauteur de cette réflexion théologique, toujours fondée sur la "semblance" qui unit l'humanité et Dieu !).

Mais considérons un peu, je vous prie, comme cela se fit. La très sainte Vierge produisit son Fils virginalement, ainsy que les estoilles produisent leur lumiere. Or, Nostre Dame porte en son nom la signification d'estoille de mer ou de l'estoille matiniere. L'estoille de mer c'est l'estoille du pole vers laquelle tend tousjours l'aiguille marine ; c'est par elle que les nochers sont conduits sur mer et qu'ils peuvent connoistre où tendent leurs navigations. Chacun sçait que les anciens Peres de l'Eglise, les Patriarches et les Prophetes ont tous regardé ceste estoille polaire et dressé leur navigation à sa faveur. Ç'a tousjours esté le nord de tous les nochers qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce miserable monde, pour s'empescher des naufrages ordinaires des navigations des mondains.

La tres sacrée Vierge est aussi ceste estoille matiniere (532) qui nous apporte les gracieuses nouvelles de la venue du vray Soleil (533). Tous les Prophetes ont sceu que la Vierge concevrait et enfanteroit un enfant (534) qui seroit Dieu et homme tout ensemble ; elle concevrait, mais par la vertu du Saint Esprit (535), elle concevrait son Fils virginalement et l'enfanteroit de mesme virginalement. Quelle apparence, je vous prie, y a-t-il que Nostre Seigneur deust violer l'integrité de sa Mere, luy qui ne l'avoit choisie sinon parce qu'elle estoit vierge ? Luy qui estoit la pureté mesme eust-il peu diminuer ou entacher la pureté de sa tres sainte Mere ? Nostre Seigneur est engendré et produit virginalement de toute eternité du sein de Pere celeste ; car si bien il prend la mesme divinité de son Pere eternal, il ne la divise pourtant pas, ains demeure un mesme Dieu avec luy. La tres sainte Vierge produit son Fils Nostre Seigneur virginalement en terre comme il fut produit de son Pere eternellement au Ciel, avec cette difference neanmoins, qu'elle le produit de son sein et non pas dans son sein, car dès qu'il en fut sorti il n'y rentra plus ; mais son Pere celeste l'a produit de son sein et en son sein, car il y demeurera eternellement.

Cecy ne doit pas estre espluché ni considéré curieusement, et ne faut pas alambiquer nos entendemens apres la recherche de cette divine production, qui est un peu trop haute pour eux. Il est bon pourtant de s'en servir pour fondement des meditations que nous faisons sur le mystere de la Nativité de Nostre Seigneur. C'est donc à juste rayson que la tres sainte Vierge a un nom qui signifie estoille, car tout ainsy que les estoilles produisent leur lumiere virginalement et sans en recevoir aucun detrimant en elles

mesmes, ains en paroissent plus belles à nos yeux, de mesme Nostre Dame produisit cette lumiere inaccessible (536), son Fils tres beni, sans en recevoir aucun detrimant ni souiller aucunement sa pureté virginale ; mais avec cette difference neanmoins, qu'elle le produit sans effort ni secousse et violence quelconque, ce que ne font pas les estoilles, ainsy que l'on voit, car elles produisent leur lumiere par secousses et, ce semble, avec violence et forcement. (537)

Dans la pensée biblique, cette virginité de Dieu méditée rejoint la méditation familière de Dieu Père et Mère, dont on a vu la place qu'elle tient chez François de Sales (538).

B/ François de Sales suit impertubablement son plan et ce sont bien les citations bibliques prévues dans l'autographe qui sont utilisées ; avec quelques autres, elles sont glissées dans le texte comme en une "innutrition" insaisissable. Les caractéristiques du goût de la manne sont relevées et développées ici aussi, mais c'est surtout ce qui est de la nature divine et de la nature humaine du Christ qui va trouver place.

Je remarque en second lieu que la manne avoit trois sortes de gousts qui luy estoyent propres et particuliers, outre ce qu'elle avoit tous les gousts que l'on eust peu souhaiter (539), car si les enfans d'Israël avoyent envie de manger du pain, la manne avoit le goust du pain ; s'ils desiroient de manger des perdrix et autre telle chose quelle qu'elle fust, la manne avoit quant et quant ce goust là. La plupart des Peres sont en doute si tous, tant les mauvais que les bons, participoyent à cette faveur ; mais que cela soit ou non, la manne avoit le goust particulier ou la saveur de la farine, du miel et de l'huile (540). Ce qui nous represente les trois substances qui se trouvent en ce tres beni Enfant que nous verrons demain couché dans une creche. Et comme ces trois gousts ou saveurs se trouvoient en une seule viande qui estoit la manne, de mesme en la personne de Nostre Seigneur il y a trois substances, lesquelles toutes trois ne font qu'une mesme Personne, qui est Dieu et homme tout ensemble.

En ce tres beni Poupon se trouve la nature divine, la nature de l'ame et celle du corps. En la manne estoit le goust du miel, qui est une liqueur celeste ; car si bien les abeilles cueillent le miel de sur les fleurs, elles ne tirent pourtant pas le suc des fleurs, ains cueillent et ramassent avec leur petite bouchette le miel qui descend du ciel avec la rosée (541), et seulement en un certain temps de l'année. De mesme, la nature divine de Nostre Seigneur vint et descendit du Ciel à l'heure mesme de son Incarnation sur cette benite fleur de la tres sainte Vierge Nostre Dame... (542)

La métaphore (en est-ce une ?) se continue avec le même naturel surprenant, au-delà de tous les puritanismes, sans rien de cette naïveté (au sens moderne du mot) sous laquelle on accable François de Sales, mais oui bien si l'on emploie le mot au sens ancien de "naturel" : c'est le "naturel" de l'homme "spirituel" dont parle saint Paul, le naturel du surnaturel de l'être humain dans son entière dimension qui commande cette méditation (c'en est une), méditation qui porte exactement la marque de l'esthétique et de la théologie du temps. Elle est d'ailleurs esquissée dans l'autographe et ce n'est que pour abrégé ces immenses ensembles qu'elle n'a pas été citée ici ; il ne faudrait cependant pas que cette absence fausse le parallèle entre les deux textes.

Le miel représente la nature divine du Christ. L'huile et le pain sa nature humaine, dans son âme et son corps.

Le goust de l'huile qui se rencontroit en la manne nous represente la nature de la tres sainte ame de Nostre Seigneur...

En fin le goust de la fleur de farine qui se rencontroit encores en la manne represente cette autre partie de la tres sainte humanité de Nostre Seigneur, son corps adorable, lequel ayant esté moulu sur l'arbre de la Croix, a esté fait un pain tres precieux qui nous nourrit pour la vie eternelle. (543)

C/ Le sermon tourne rapidement sur ce point, appuyé sur la fin de B/ où le Christ Eucharistie est évoqué.

O pain savoureux, quiconque vous mangera dignement vivra eternellement et ne pourra jamais mourir de la mort eternelle (544). O que ce pain a un goust incomparablement delectable pour les ames qui le mangent dignement ! Quelle delectation, je vous prie, de se nourrir du pain descendu du ciel, du pain des Anges (545) ! Toutefois, ce qui le rend plus delectable est l'amour avec lequel il nous est donné par Celuy mesme qui est le don et le donateur tout ensemble. (546)

Le glissement rapide des points de cette partie de l'un vers l'autre fait que François de Sales paraît s'embrouiller quelque peu dans leur numérotation (ou bien serait-ce le genre du sermon recueilli le responsable ? La faute serait mineure) mais non point dans la suite de l'exposé. Il a rattaché le début de C à la fin de B, et va surtout maintenant développer l'idée que

Bethléem est la "maison du pain" parce que les véritables valeurs, celles des Béatitudes, y sont offertes à tout homme pour qu'il en vive.

Mais à fin que je ne m'arreste pas tant sur ces deux premiers points qui servent pour l'exercice de nostre entendement, je passe outre pour parler du troisieme qui contient quelque petite chose propre à enflammer nostre volonté.

Je remarque en passant que de tout le peuple alors en grand nombre à Bethleem, il n'y eut que des simples bergers qui vindrent visiter Nostre Seigneur, et puis apres eux les Rois Mages, qui vindrent de fort loin pour adorer et prester hommage à nostre nouveau Roy couché dans une creche... (547)

- II - Pourquoi pensez-vous que les Anges s'adresserent aux bergers plustost qu'à nul autre qui fust en Bethleem ? Non pour autre cause, sinon parce que Nostre Seigneur, estant venu comme Pasteur et le Roy des pasteurs (548), ne vouloit favoriser que ses semblables. Mais qu'est-ce que representent les bergers ? Les uns disent qu'ils representent les pasteurs de l'Eglise, comme sont les Evesques, les Superieurs des Religions, les curés et tous ceux qui ont charge d'ames. (549)

C'est donc ici que la seconde partie du sermon a commencé ou va commencer, après une transition insensible, coulée, qui fait du texte un ensemble.

Quelques autres (550) disent que ces bergers representent les Religieux et tous ceux qui font profession de pretendre à la perfection. Or, si un chacun de nous est berger et pasteur, quel est, peut-on dire, nostre troupeau et quelles sont nos brebis ? Ce sont nos passions, nos inclinations, nos affections, les facultés de nostre ame. Mais remarquez qu'il n'y eut que les bergers qui veilloient sur leur troupeau (551) qui eurent l'honneur et la grace d'ouïr cette gracieuse nouvelle de la naissance de Nostre Seigneur, pour nous monstrier que si nous ne veillons sur le troupeau que Dieu nous a donné en charge, qui est comme j'ay dit, nos passions, nos inclinations, les facultés de nostre ame, pour les faire repaistre dans quelque saint pasturage et les tenir rangées et en leur devoir, nous ne meriterons point d'ouïr cette nouvelle tant aymable de la naissance du Sauveur, et ne serons pas capables de l'aller visiter dans la creche où sa tres benite Mere le posera demain. (552)

Voilà les considérations sur l'Enfant qu'est Jésus : "Regardez-le couché dedans la creche" (553). L'autographe énumérait ici méthodiquement et par le menu ces considérations ; le recueilli les mêle en un tout qui s'appuie sur la peinture de la scène vue d'un enfant emmaillotté. La présentation y gagne une vie extrême, alors que toutes les idées essentielles prévues s'y retrouvent bien.

*Il a crainte pour
son regard, veu qu'il
avoit*

Il n'avoit point besoin d'estre ainsy bandé. Certes, l'on a accoustumé d'emmaillotter les enfans parce qu'estans encores tendres, s'ils n'estoyent bandés et serrés il y auroit danger qu'ils ne prissent quelque mauvais destour et par ce moyen fussent contrefaits. On les bande encores à fin qu'ils ne viennent à se gaster les yeux ou le visage, ayans la liberté d'y porter les mains pour se frotter quand ils voudroyent, n'ayans pas l'usage de la rayson pour s'en abstenir ainsy qu'il seroit requis. Mais Nostre Seigneur, qu'y avoit/l'usage de rayson dès l'instant de sa conception ? Il ne pouvoit prendre nul destour, luy qui est la droiture mesme. O Dieu, quelle bonté de cet aymable Sauveur ! Il s'est sousmis à faire tout ce que font les autres enfans, pour ne paroistre autre chose qu'un pauvre petit poupon, sujet à la nécessité et loy de l'enfance. Il pleure vrayement, mais ce n'est point de tendreté sur luy mesme, ce n'est point par amertume de coeur, ains tout simplement pour se conformer aux autres enfans. (554)

La pauvreté, l'obéissance, la "tressainte indifference" donc, le silence sont exactement ce qui domine, en même temps que la communion établie avec l'ensemble de l'humanité à laquelle le Christ se conforme par ses pleurs d'enfant. C'est bien de conversion au royaume de Dieu que va parler en effet le texte :

Je considere que, outre cette rayson pour laquelle Nostre Seigneur voulut estre bandé et emmaillotté et sujet à sa tres sainte Mere, de telle sorte qu'il se laisse manier, porter et emmaillotter tout ainsy qu'il luy plaist, sans tesmoigner nulle repugnance, il y a encores un autre sujet qui l'a meu à ce faire ; c'est pour nous apprendre à gouverner et regir nostre troupeau spirituel, c'est à dire nos passions, nos affections et les facultés de nostre ame. Mais entre toutes nos facultés il y en a deux lesquelles sont comme le principe d'où dependent toutes les autres, à sçavoir, la concupiscible et l'irascible. Toutes les autres puissances, facultés et passions semblent estre sujettes à ces facultés et ne se remuent que par leur commandement. La concupiscible est celle qui nous fait aymer et desirer ce qui nous semble estre bon et profitable ; c'est elle qui nous fait resjouir en la prosperité et qui nous fait attrister en l'adversité, en la mortification et en tout ce qui repugne à la propre volonté. Quant à l'irascible, elle produit les chagrins, les regugnances, les esmotions de colere, le desespoir et ainsy des autres. Or, tout cecy Nostre Seigneur veut que nous apprenions de luy à le ranger sous la domination de la rayson. Et tout ainsy que nous le voyons emmaillotté et serré dans des bandelettes et maillots par sa tres benite Mere, il entend de nous inciter à bander et serrer toutes nos passions, affections, inclinations, et en fin toutes nos puissances tant interieures qu'exterieures, nos sens, nos humeurs et tout ce que nous sommes, dans les maillots de la sainte obeissance, pour ne vouloir jamais plus nous gouverner ni user de nous memes, de crainte d'en mesuser, sinon autant que l'obeissance nous le pourra permettre. (555)

Et la division la plus rédigée de l'autographe arrive tout à fait à sa place, cependant dite tout autrement, et non pas lue. C'est autour de la Visitation, mystère de Noël vécu, que va s'achever le sermon, mais avec plusieurs tableaux qui l'illustrent, où s'unissent aussi bien le souvenir du paradis d'Isaïe peut-être (les Visitandines ne l'ont pas noté (556)), le souvenir (comme déjà plus haut sans que non plus il ait été noté) du Psaume 22, de ses pâturages et de son Berger, celui de Virgile aussi, souvent cité et utilisé (et lui non plus n'est pas relevé) ; etc. peut-être.

Il faut citer quelques larges extraits encore de cette fin pour qu'on puisse voir comment François de Sales est fidèle à lui-même, dans la plus grande liberté ; il est un peu rapide de charger les rédactrices, et il semble que Dom Mackey se soit souvent montré (il n'a pas été le seul) trop sévère à leur égard (on a vu la note qu'il a mise au bas de la première page de ce sermon recueilli, dans une édition qu'il supervisait encore et qui lui doit tant). Redisons la remarque de simple bon sens rappelée au tout début de cette thèse à propos des sermons recueillis : si les religieuses avaient dû "toucher" à un texte, ce n'eût certes pas été à l'un de ceux de leur "Bienheureux Père", comme les Visitandines disent encore aujourd'hui. Jeter un simple regard sur le recueilli venu de la Bibliothèque Nationale donnés en annexe et se rappeler les usages du temps, cela suffira.

Que la prédication familière de François de Sales surprenne par sa forme parfois plus que par le déroulement de son raisonnement, parfois cependant étonnant, soit. Que les religieuses l'aient affadi, voire travesti, non. Et il y a peu de chances pour qu'une communauté entière qui contrôlait ce qu'écrivaient ses rédactrices, ait laissé passer des "trous".

Voici donc, selon toute vraisemblance, la majeure partie de ce que François de Sales a dû dire, au lieu de ce qu'il avait écrit dans sa préparation autographe. Il faudrait les lire bien superficiellement pour ne pas voir

l'ascèse grandiose qui domine ces lignes et ne prétendre y apercevoir que mièvrerie. Rappelons-nous que si Noël est une Pâque, le Calvaire y est présent, avant la Résurrection.

Voyez de grace ce tres doux Enfant lequel se laisse tellement gouverner et conduire par sa tres benite Mere qu'il semble veritablement qu'il ne puisse en façon quelconque faire autrement ; ce n'est pour autre sujet, mes cheres ames, sinon pour nous montrer ce que nous devons faire, principalement les Religieuses qui ont voué leur obeissance. Helas, Nostre Seigneur ne pouvoit pas mesuser de sa volonté ni de sa liberté ; néanmoins il a voulu que tout fust caché sous les maillots, et la science et la sapience eternelle (557), avec tout ce qu'il avoit entant que Dieu, esgal à son Pere, comme l'usage de rayson, le pouvoir de parler et bref tout ce qu'il devoit faire ayant atteint l'aage de trente ans. Tout sans reserve fut clos et caché sous le voile de la sainte obeissance qu'il portoit à son Pere, qui l'obligeoit à n'estre en rien dissemblable aux autres enfans, ainsy que dit saint Paul (558), qu'il a esté de besoin qu'il fust en tout semblable à ses freres.

Qu'avons nous de plus à dire sinon que le mystere de la Nativité de Nostre Seigneur est un mystere de la Visitation ? Comme la tres sainte Vierge fut visiter sa cousine sainte Elizabeth, de mesme il nous faut aller fort souvent le long de cette octave visiter le divin Poupon couché dans la creche, et là nous apprendrons de ce souverain Pasteur des bergers à conduire, gouverner et ranger nos troupeaux, de sorte qu'ils soyent agreables à sa Bonté. Mais comme les bergers ne l'allerent pas voir sans doute sans luy porter quelques petits agnelets, il ne faut pas que nous y allions les mains vides, ains il nous faut porter quelque chose. Qu'est-ce, je vous prie, que nous pourrions porter à ce divin Berger qui luy fust plus agreable que le petit agnellet de nostre amour, qui est la principale partie de nostre troupeau spirituel, car l'amour est la premiere passion de l'ame. O qu'il nous sçaura bon gré de ce present, mes cheres Soeurs, et que la tres sainte Vierge le recevra avec une grande consolation pour le desir qu'elle a de nostre bien ; ce divin Enfant nous regardera sans doute de ses yeux benins et gracieux pour recompense de nostre present, et pour tesmoignage du plaisir qu'il en recevra. O que nous serons heureux si nous visitons ce cher Sauveur de nos ames ; nous en recevrons une consolation nompareille, et tout ainsy que la manne avoit le goust qu'un chacun eust peu desirer, de mesme chacun peut trouver de la consolation en visitant ce Poupon tres aymable.

Les bergers le visiterent et ils en receurent une joye tres grande, s'en retournant chantant les louanges de Dieu et annonçant à tous ceux qu'ils rencontroyent ce qu'ils avoyent veu (559). Mais saint Joseph et la tres glorieuse Vierge receurent des consolations indiciblement plus grandes, parce qu'ils luy assisterent et demeurerent arrestés à sa presence pour le servir selon leur pouvoir. Ceux qui s'en allerent et ceux qui demeurerent furent tous consolés, mais non pas egaleement, ains un chacun selon sa capacité.

Anne, mere de Samuel, demeura longuement sans avoir des enfans, ce qui luy causoit une si grande bigearrerie que l'on ne la

trouvoit jamais de mesme humeur (560), car quand elle voyait des femmes qui s'esjouissoient avec leurs enfans, elle se lamentoit et se chagrinoit dequoy elle n'en avoit pas, et quand elle en voyoit quelques unes qui se plaignoyent de leurs enfans, elle se resjouissoit dequoy Dieu ne luy en donnoit point ; mais dès qu'elle eut le petit Samuel, dès lors on ne la vit jamais plus inegale. Nous avons quelques excuses sans doute de nous chagriner et estre changeans en nos humeurs tandis que nous n'avions pas cet Enfant tant aymable qui nous vient de naistre ou qui naistrâ demain ; mais désormais il ne vous sera plus loysible, puisque en luy consiste tout le sujet de nostre joye et de nostre bonheur.

Les abeilles n'ont aucun arrest tandis qu'elles n'ont point de roy : elles ne cessent de voleter par l'air, de se dissiper et esgarer, n'ayans presque nul repos dans leur ruche ; mais dès aussi tost que leur roy est né, elles se tiennent ramassées tout autour de luy et ne sortent que pour la cueillette et, ce semble, par le commandement ou congé de leur roy. De mesme nos sens, nos puissances interieures, les facultés de nostre ame, comme des abeilles spirituelles, jusques à tant qu'elles ayent un roy, c'est à dire jusqu'à ce qu'elles ayent choisi Nostre Seigneur nouveau né pour leur Roy, elles n'ont aucun repos. Nos sens ne cessent de s'esgarer et d'attirer nos facultés interieures apres eux pour se dissiper tantost apres ce sujet qu'elles rencontrent, puis tantost sur un autre, et ainsy ce n'est qu'une continuelle perte de temps, travail d'esprit, inquietude, qui nous fait perdre la paix et tranquillité tant necessaire à nos ames. Mais dès qu'elles ont choisi Nostre Seigneur pour leur Roy, elles doivent, à guise de chastes avettes ou abeilles mystiques, se ranger aupres de luy et ne sortir jamais de leur ruche, sinon pour la cueillette des exercices de charité qu'il leur commande de pratiquer à l'endroit du prochain ; et soudain apres se retirer et ramasser aupres de ce Roy tant aymable, pour mesnager et conserver le miel des saintes et amoureuses conceptions qu'elles tirent de la presence sacrée de nostre souverain Seigneur, lequel, par des simples regards qu'il fait sur nos asmes, cause en elles des ardeurs et affections nompareilles de le servir et aymer tousjours plus parfaitement. (561)

Comment ne pas reconnaître ce que l'exposé, tel qu'il a été recueilli, des considérations sur l'Enfant gagne en chaleur et en vie, tout en gardant la rigueur que lui a donnée la méditation méthodique qui l'a précédé ? Imagine-t-on la sécheresse scolaire de l'énumération appuyée et l'aspect qu'eût pu prendre par exemple le premier point prévu, sur la chasteté ? François de Sales, même dans et pour un exposé construit, sait que l'homme est un tout, l'union indissoluble de ce qui le compose.

Et voici quelle fut la conclusion, car on ne saurait parler de péroraison dans cette homélie de l'amitié.

C'est la grace que je vous desire, mes cheres ames, que de vous tenir bien proches de ce sacré Sauveur qui vient pour nous ramasser tout autour de luy, à fin de nous tenir tousjours sous l'estendart de sa tres sainte protection, soit comme le pasteur a soin de ses brebis et de son troupeau, soit comme le roy des abeilles, qui en a un tel soin que l'on dit qu'il ne sort jamais de sa ruche sans estre entouré de tout son petit peuple. Sa Bonté nous veuille faire la grace que nous entendions sa voix, ainsy que les brebis celle du pasteur (562), à fin que le reconnoissant pour nostre souverain Pasteur, nous ne nous esgarions et n'escoutions celle de l'estranger qui se tient pres de nous comme un loup infernal, en intention de nous perdre et de nous devorer (563), et que de mesme nous puissions avoir la fidelité de nous tenir soumis, obeissans et sujets à ses volontés et commandemens, ainsy que les avettes font avec leur roy, à fin que par ce moyen nous commencions à faire dès cette vie ce que moyennant la grace de Dieu nous ferons eternellement au Ciel, où nous conduisent le Pere et le Fils et le Saint Esprit. Amen. (564)

Ces dernières lignes rassemblent les grandes analogies développées dans le recueil, et toute la seconde partie de ce texte, en apparence si profondément remanié, est on ne peut plus fidèle à l'autographe ; François de Sales en a signé les idées : si Noël est une Pâque, la Visitation en est le signe, au sens biblique du terme, et la marque d'une vie dans et par les Béatitudes ; à cause de cela, toute cette seconde partie est dominée par le combat spirituel inséparable de l' "abandonnement". Les textes scripturaires préparés pour l'autographe sont bien utilisés ici, et ils appuient cette indissoluble union du combat et de l'indifférence. Enfin, cette méditation sur la "semblance" de Noël vécue dans l'Ordre placé sous le patronage de la Visitation, fait de la Sainte Famille l'image que toute vie humaine, communautaire autant qu'individuelle doit réaliser en elle-même.

x

x

x

C'est cette méditation de ce qu'est la Sainte Famille qui va permettre de conclure sur ce qu'est le rayonnement de la Visitation de Marie à Elisabeth dans toute la pensée de François de Sales et spécialement à travers les sermons qui nous restent.

La spiritualité de "la vie cachée" et de l'instant présent bien vécu, fondée sur une théologie très précise, donne au mystère une résonance particulière que les religieuses, pensait l'évêque, ne cesseraient d'approfondir en le vivant, comme il le faisait lui-même (565) ; de là viendrait la lumière particulière de leur Ordre.

Le sermon recueilli pour la veille de Noël 1613 est dominé par une seule grande image : tirée du texte d'Isaïe ou de celui de saint Jean, la lumière y luit dans les ténèbres ; même s'ils ne sont pas ou qu'à peine nommés, le prophète et l'apôtre sont les grandes figures de la liturgie de l'Avent, les chantres du jour véritable qui vient et que le monde doit accueillir. C'est pourquoi, depuis Noël surtout, "les Chrestiens ont esté plus éclairés" (566), participant au "mystère caché dans l'obscurité de la nuit" (on notera l'accumulation de ces mots) ; "non pas que Dieu soit tenebreux en soy mesme, car Dieu n'est que lumiere" (567). Et l'on a rappelé plus haut comment c'est la lumière qui éblouit (568).

La "vie cachée", parfaite en Marie, n'est invisible que parce que le mystère n'est pas "tenebreux en soy mesme, ains parce qu'il est lumiere et clarté" (569). Ainsi toute vie est-elle prédication aussi bien qu'exemple, simplement. Cette "vie cachée" en Jésus-Christ à venir, Jésus qui est caché en elle, Marie la reflète en son "mirouer" Joseph, parce qu'ils s'efforcent tous deux de réaliser l'image de Dieu en eux, dans leur union personnelle avec Dieu et leur union entre eux. Sans cesse ils vivent l'Avent et Noël, et toute vie devient un Avent de la Pâque parfaite de la Rédemption ; tout avent est

la préparation à un passage ; tout avent est un carême ; toute vie est sans cesse une Pâque en train de s'accomplir et de construire ainsi l'Eglise universelle.

Aussi Marie est-elle "l'estoille matiniere", et elle "produisit son Fils virginalement, ainsy que les estoilles produisent leur lumiere" (570). S'appuyant sur Isidore de Séville (571), sans le nommer, le sermon continue (et c'est un texte déjà rencontré ici à propos de Marie, mais dans d'autres perspectives) :

Or Nostre Dame porte en son nom la signification d'estoille de mer ou d'estoille matiniere. L'estoille de mer c'est l'estoille du pole vers laquelle tend tousjours l'aiguille marine ; c'est par elle que les nochers sont conduits sur mer et qu'ils peuvent connoistre où tendent leurs navigations. Chacun sçait que les Anciens Peres de l'Eglise, les Patriarches et les Prophetes ont tous regardé ceste estoille polaire et dressé leur navigation à sa faveur. Ç'à tousjours esté le nord de tous les nochers qui ont navigué sur les ondes de la mer de ce miserable monde...

La tres sacree Vierge est aussi cette estoile matiniere (572) qui nous apporte les gracieuses nouvelles de la venue du vray Soleil. (573)

La "vie cachée" dans et de Marie, celle qui est son existence même, est ce qui permet au Christ de rendre manifeste sa première Pâque. C'est grâce à elle que le Verbe peut être connu parce que, dans sa "vie cachée" à elle, il a pu s'unir à l'humanité. L'Introduction à la vie devote le disait déjà, on l'a vu :

Tout ainsy que la glace d'un miroüer ne sçauroit arrester nostre veüe si elle n'estoit enduite d'estain ou de plomb par derriere, aussi la Divinité ne pourroit estre bien contempee par nous en ce bas monde si elle ne se fust jointe a la sacree humanité du Sauveur. (574)

Sans Marie, le Christ n'eût pu exercer "sa vertu et puissance divine par l'entremise de son humanité" (575) comme il le fit. Ce texte, qui est dans le présent travail utilisé dans d'autres perspectives aussi à propos des Béatitudes méditées par François de Sales, souligne encore, on le voit, le rôle de la Vierge et ce qu'il a d'indispensable et d'unique. Lumière et

"miroüer", les deux métaphores s'entrecroisent et ne prennent pleinement leur sens que l'une par rapport à l'autre, avec ce rôle particulier de la métaphore, dans les perspectives bibliques, de dire l'abstrait dans le concret, donc d'incarner le spirituel et en même temps, à l'inverse, de donner à "l'homme charnel" de saint Paul sa seule existence véritable, avec sa conversion à "l'homme spirituel", où l'échec "charnel" est dépassé et vaincu par l'entrée justement dans la dimension "spirituelle" (576). La métaphore est infrangible, Elle n'est pas qu'une illustration comme secondaire.

Ainsi se manifeste une fois de plus la démarche du raisonnement salésien, semblable à celle de la pensée biblique. Ces grands blocs parallèles, si l'on ose dire, qui se reflètent l'un dans l'autre, s'illuminant l'un l'autre, sont certes soutenus par le déroulement de la lecture analogique et par les quatre sens de l'exégèse traditionnelle. Mais il n'y a pas simple répercussion d'un domaine à l'autre ; ce n'est surtout pas "l'illusion" que le "miroüer" reflète ici, ou le trompe-l'oeil, mais la lumière primordiale qui est celle du Créateur, lumière qui est la manifestation du Père. Aussi, on l'a vu, la "semblance" incarnée du Trine et Un sera la personne humaine, certes, et sera aussi la communauté humaine, dans sa diversité essentielle, évidente dans la plus humble des cellules qui la composent, la famille. La Sainte Famille est cette "semblance" en perfection ; par là elle est le paradigme absolu de la vie religieuse et de la vie dans le siècle tout autant, le paradigme de toute vie humaine, en vérité, quelles que soient les conditions où elle se déroule, les modalités où elle s'incarne. Telle est la raison pour laquelle "c'est une erreur, ains une heresie" (577) de séparer la "devotion" de quelque existence particulière que ce soit ; telle est la raison pour laquelle l'Introduction à la vie devote et le Traitté de l'amour de Dieu ne sont séparables que pédagogiquement et ne forment en réalité qu'un seul et même ensemble, pour laquelle, encore, il y a une telle parenté entre l'Introduction et les mises au point successives des Règles de l'Ordre de la Visitation (578), pour laquelle,

enfin, François de Sales ne voit aucune difficulté à adresser ses sermons à ses "filles" aussi bien qu'aux séculiers qu'il voit dans leur église (579).

Nous avons déjà rencontré ces grandes affirmations de la pensée salésienne. Une lecture de plus en plus profonde de l'oeuvre de l'évêque montre que là se situe bien le noyau fondamental de ce qu'on doit appeler son "système", un système dont la logique apparaît, de plus en plus aussi, comme imperturbable et, malgré sa souplesse et l'ampleur qu'elle embrasse, comme rigide.

Le parallèle de la Nativité et de la Visitation montre donc qu'aucune vie en dévotion, si l'essence en est la même pour tous, ne saurait aller sans la sortie de soi vers l'autre. Les bergers de la crèche "representent les Religieux et tous ceux qui font profession de prétendre à la perfection" (580). La spiritualité de l'instant présent bien vécu, qui est celle de la disponibilité, dans l'amour du prochain et par amour pour le mystère de ce prochain, est celle de Joseph comme de Jean-Baptiste. Elle est aussi celle de Jésus enfant, puis dans sa vie adulte, cachée ou publique. Le silence et la parole se rejoignent, et, l'une comme l'autre, sont prédication de l'amour. Cette prédication est encore celle de Marie, tout autant que de Jésus qui, au cours de sa vie, en réunit toutes les formes. Le fondement en est le même : "un chacun de nous est berger et pasteur" (581) de nos passions, qu'il nous faut ranger sous la raison parfaite qu'est la Sagesse. Il serait grave d'oublier ici, comme il le ~~serait~~ . à propos des Béatitudes, que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont semblables mais non pas identiques, et qu'il n'y a là aucun aspect restrictif. Car la dévotion et la perfection, si leur signe distinctif est l'amour de l'autre, n'est pas que cela (582).

On a vu que le sermon autographe pensait à parler de la chasteté de l'Enfant Jésus, qui est le religieux parfait et comme la perfection de tout homme vivant de la dévotion. On a vu que le sermon recueilli ne traitait pas

à part de ce point, mais que l'idée en sous-tendait une grande part du développement.

C'est que la chasteté de l'Enfant Jésus n'a de sens que par rapport au Père dont il est le Verbe et à l'Esprit qui les unit. C'est la Trinité qui est Dieu. A force de considérer l'homme comme image de Dieu (et sans doute pour d'autres raisons qui n'ont que peu à voir ici), on a "humanisé" le Tout-Autre. "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu" n'a aucun sens anthropomorphique. Dieu, s'il est Père (et Mère, on l'a vu), et on ne saurait ici parler de métaphore mais d'attribut et d'essence, s'il est aussi Epoux, n'est aucunement sexué, quoi que ce soit que l'inconscient humain véhicule vaguement à ce sujet. Dieu est l'unique et non le divers. Il faut garder en mémoire la place, fondamentale, parce que c'est là que commence la réflexion salésienne, réservée par l'évêque dans toute son oeuvre mais singulièrement dans le Traité de l'amour de Dieu et les sermons, à l'affirmation aristotélicienne : "Dieu est un acte très pur et très simple", prolongée par la démonstration de saint Thomas d'Aquin, où cet acte très pur et très simple, parce qu'il est celui de l'Eternel, est l'acte de la création continue.

Voilà ce que sont la chasteté et virginité divines. Voilà la chasteté de l'Enfant Verbe de Dieu :

De castitate nulla dubitatio : Pascitur inter lilia. Et vero, quamvis votum non fecerit, tamen oblationes fecit. (583)

A quoi répond dans le sermon recueilli :

Nostre Seigneur est engendré et produit virginalement de toute éternité du sein de son Pere celeste. (584)

A quoi répond encore, en 1622, un passage du sermon de Noël déjà cité mais qu'il importe de rappeler :

Le Fils ... est engendré du Pere, il procede du Pere, sans occuper d'autre place. Il est né dans le Ciel de son Pere, sans mere, lequel neanmoins demeure vierge entre toutes les vierges. (585)

Le "entre toutes les vierges" ne doit pas faire illusion : le féminin n'est que grammatical ; "lequel" renvoie bien au Père; Dieu, Trin'Un est bien la virginité absolue, celle de l'éternel acte très pur et très simple qui crée en toute logique une créature (il faut répéter le mot) à son image. Marie, la "semblance" de Dieu accomplie et qui s'accomplit en elle chaque jour dans sa "vie cachée", est donc l'absolu humain de la virginité, c'est-à-dire du don, tel que ce don se vit éternellement en Dieu par le Verbe et dans l'Esprit :

La tres sainte Vierge produit son Fils Nostre Seigneur virginalement en terre comme il fut produit de son Pere eternellement au Ciel, avec cette difference neanmoins, qu'elle le produit de son sein et non pas dans son sein, car dès qu'il en fut sorti il n'y rentra plus ; mais son Pere celeste l'a produit de son sein et en son sein, car il y demeurera eternellement. (586)

.....
En terre, il est né de sa Mere, Nostre Dame, sans pere. (587)

Car Marie est créature humaine en perfection. Parfaite image de Dieu, elle est devenue Dieu par son Fils fait homme, mais elle n'est pas Dieu ; ce fut la faute d'Adam, après celle de Lucifer, de le croire, ou de vouloir le croire.

La juxtaposition de deux lectures fonde ainsi la pensée salésienne : la "révélation montante" lui dit le Créateur du monde que reconnaît toute pensée spiritualiste ; la "révélation descendante" de l'Ecriture lui dit la Trinité. Que les philosophes païens aient pu s'approcher de la révélation montante et par là coopérer tant soit peu à frayer le chemin de la révélation descendante, n'est pas pour lui déplaire, loin de là. Et saint Thomas a lui aussi rencontré Aristote. Aucune révélation n'exclut l'autre. Elles ne peuvent faire, l'une sans l'autre, qu'on s'approche de Dieu, les Psaumes en témoignent. Elles sont plus que le miroir ou l'accomplissement l'une de l'autre, elles sont conjointes. Là se trouve la grande raison théologique de la place de la nature dans l'oeuvre salésienne. Ni l'une bien entendu, ni l'autre, même si

cela surprend, ne s'arrête au Dieu des philosophes et des savants ; toutes deux, ensemble, car elles sont indissociables, proclament le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Ce que fait aussi Marie l'image parfaite. Comme elle, tout homme est l' "image" de la Trinité (588), aussi bien dans ses rapports nécessaires avec les autres que dans son être propre et unique, on l'a vu ailleurs. Si c'est bien l' "unidiversité" humaine qui est l'image communautaire du Trin'Un, dès les paroles de la Genèse (589), l'être humain, individu et personne, est aussi en lui-même, la "semblance" de la communauté trinitaire. Mais il est tout autant l'image de l'unicité de l'acte qu'est Dieu, de sa virginité. Dieu est l'Un et si cet Un est trine, cela ne prend en rien le pas sur son unicité. C'est pourquoi l'amour du prochain est semblable, on ne le dira jamais assez, mais non identique à l'amour de Dieu, même si, surtout si, leur "commune union" est essentielle. Mettre l'amour du prochain à part fait un amour éclaté, imparfait, voire le détruit. Il en est tout de même de l'amour de Dieu qui ne saurait être vécu sans l'amour du prochain ; mais l'amour de Dieu est le premier commandement, celui d'où peut naître la connaissance et l'exercice de l'autre, connaissance et exercice sans lesquels, en retour, le premier ne sera ni connu ni vécu en plénitude, selon la seule mesure vraie, celle de la divinité, à laquelle, par le Verbe l'homme est uni.

Nous sommes loin, avec ces considérations sur Marie au coeur du mystère de la Visitation, vie du mystère de Noël, par sa vie cachée dans l'instant présent bien vécu, par sa virginité et sa chasteté qui sont en toute vérité une consécration divinisante (590), des plates dissertations courantes sur la maternité ou la paternité spirituelle, redisons-le. L'homme et Dieu, dans leur intégrité, sont ici engagés, quelles que soient les modalités de l'existence humaine.

Peut-être aussi ces analyses peuvent-elles faire mieux comprendre

pourquoi, quelle qu'ait été sa forme, que les quelques "sorties" prévues primitivement aient été de vraies sorties hors du monastère ou qu'elles soient devenues des sorties hors de soi-même dans le monastère, l'Ordre de la Visitation a toujours été voulu par ses fondateurs comme un Ordre contemplatif : que Dieu soit le Trin'Un, sur quoi se fonde toute vie communautaire, ne doit pas faire oublier qu'il est à la fois un acte éternel très pur et très simple, et que c'est cet acte même qui est sa vie trinitaire. On a assez dit et répété dans ces pages que l'esprit même de l'Ordre est dans la forme qu'y prend la théologie de la communion et la vie qui en vient. Il ne faut pas oublier que si cette communion a deux voies conjointes et indissociables, l'Eternel, le Vivant, reste l'Unique d'où tout naît et à qui tout se rapporte. Là est le mystère de la Visitation : manifestation, avant qu'il n'ait été prononcé, du sermon sur la montagne ; il est le passage et l'incarnation de Dieu adoré comme Trinité et Un : le Magnificat est comme la prophétie des Béatitudes (591).

C'est parce qu'il révèle l'unicité de son être que Dieu, l'Eternel, acte très pur et très simple (et les étapes bibliques de sa manifestation le montrent bien) se proclame comme Trinité. Il est en lui-même passage, Pâque éternelle simultanée et réciproque de l'Unique ~~en~~ trois Personnes qui sont lui-même. Là est la source de ce qui en l'homme est réconciliation, paix, union avec lui-même (on sait l'étymologie que François de Sales donne au mot "moine" (592)), qui ne peut ni ne doit jamais être oubliée au profit de la réconciliation, la paix et l'union avec les autres. C'est pourquoi, centré sur Marie, à son imitation, qui est imitation de Dieu, pour tous ceux qui l'entourent dans la Sainte Famille aussi bien que pour tous les autres hommes, la Visitation est une Pâque. Quand Dieu dit "Je suis", ce "Je suis", qui exprime son unicité éternelle, est un acte, non pas seulement un état. "Son dire est son faire" (593) dans ce sens-là aussi. Dieu est en lui-même l'union de l'impossible.

Admirable est qu'une telle profondeur de la réflexion, très visible dans le Traitté, soit dans les sermons présente sous une telle simplicité apparente de la forme et de la parole qu'on a pu les croire gentiment sentimentaux, naïfs et superficiels.

Pour dire ce mystère divin qui conditionne dans son ensemble le bonheur de l'homme, François de Sales emploie toutes les ressources de l'art oratoire et du style, qui pour lui sont le signe de ce "passage" éternel qu'est la vie, et qu'il choisit pour cette raison.

Il veut montrer que ce passage est celui qui mène au bonheur.

- - - - -

CHAPITRE III

LE BONHEUR

Béatitudes et Béatitude - Les ~~sermons~~ sur les Béatitudes : sermon pour saint Côme et saint Damien 1619 ; pour la Présentation 1619 ; pour la Toussaint 1620 et 1621 ; pour le 2e dimanche de Crême 1622 ; pour la Toussaint 1617 ; pour la Sainte Brigitte 1621 ; pour la Passion 1622, le renoncement évangélique 1622 et pour la Pentecôte - Ce que nous apprennent ces sermons et les points particuliers de cette leçon : le Christ, les Béatitudes et les hommes ; les Béatitudes en Dieu, leur image en l'homme, l'Eglise ; "Ceux qui pleurent..."; Dieu révélé par les Béatitudes : le bonheur.

LE BONHEUR

La béatitude, le bonheur parfait, tels que le connaissent, c'est un pléonasme, les "bienheureux", ne commencent pas, François de Sales y insiste, après la mort. Certes, la vie avant la mort les construit surtout, leur donne ce qui les caractérisera de façon générale et pour chacun, et cela par la voie des Béatitudes qui proclament l'ordre de valeurs sur lequel repose le dessein éternel de Dieu. Mais ce bonheur n'a pas encore de forme définitive après la mort, il lui faudra la résurrection pour atteindre sa perfection : il existe une activité après la mort comme il en est une avant, qui bâtit pas à pas cette perfection, cela même si la vision béatifique est déjà en grande partie l'apanage des êtres qui ont vécu la metanoia, la transformation qu'est la mort, de ceux qui sont, étymologiquement "trépassés", mais pour la première partie de l'accomplissement du Royaume, seule, puisqu'il leur reste à connaître la Transfiguration dans l'aboutissement ultime du corps glorieux ; seuls le Christ, dans son humanité, et Marie, ont, au cours des temps, réalisé cet accomplissement et le connaissent dans l'éternité et pour l'éternité.

Ce bonheur, cette béatitude (François de Sales ne réserve pas le mot à l'au-delà ; si l'on se rappelle ce qui a été vu plus haut de sa méditation sur la résurrection et la mort, on verra la gravité et la profondeur que révèle cette attitude) sont, dès cette vie donc, possibles selon les lignes données par les Béatitudes, telles que les Evangiles les présentent.

Ce sont les sermons principaux qui, explicitement ou implicitement, sont tissés sur une méditation des Béatitudes qui vont être maintenant présentés. Ils comptent parmi les plus caractéristiques de l'évêque. Dans cette présentation, ce n'est pas l'ordre chronologique qui sera suivi : François de Sales prêche d'abord, à la Toussaint 1617 sur la "gloire essentielle" que rencontrent les Bienheureux et dont ils vivent ; il conduit sa méditation

jusqu'à la "gloire accidentelle", qu'il développera dans des textes postérieurs surtout : c'est bien là l'ordre de la révélation descendant vers l'homme. Il a ici été choisi d'exposer, ce qui ne déforme en rien la pensée de l'évêque, le contenu des textes en suivant un ordre inverse, montant de l'homme vers Dieu, à travers les méditations scripturaires de saint Luc et de saint Matthieu ; de même, plus haut, le présent travail a-t-il placé "la mort" dans le "portrait de l'homme", après avoir parlé de la résurrection. Dans les deux cas, on a souhaité souligner que la mort comme la vie selon les Béatitudes appartiennent certes, à la Révélation, quant à leur sens, mais surtout à l'expérience existentielle : la mort n'est ce qu'elle est, méditée par François de Sales, qu'en raison de sa lecture théologique de la résurrection ; les huit Béatitudes n'ont de sens qu'aboutissant à la béatitude. Certes, chaque fois, l'exposé peut paraître bouleverser le simple ordre logique attendu, mais il tend à mettre en relief ainsi une originalité certaine dans la réflexion salésienne, en même temps qu'une fidélité absolue à une ligne précise de la tradition, moins suivie dans les années et les siècles postérieurs à l'évêque, mais qui, souterraine ou non, a toujours existé : on verra apparaître dans le sermon de la Toussaint 1617, en particulier, saint Bernard.

Il faut ajouter que l'ordre choisi ici pour l'exposé n'est peut-être pas sans rapport avec celui du Traité de l'amour de Dieu, du moins pour certaines de ses parties. Et enfin, on ne peut s'appuyer trop fidèlement, pour l'ordre de la présente analyse, sur l'exposé fait par François de Sales de la béatitude dans son ensemble à travers les sermons que nous possédons : combien nous en restent-ils, et lesquels, sur le nombre de ceux qu'il a prononcés ? Combien, parmi ceux qui nous sont parvenus, esquissent de loin une allusion aux Béatitudes et ne pourront être, évidemment, étudiés ici, voire mentionnés ? Car les grandes acclamations de bénédiction de l'Evangile sont en vérité partout.

Donc, parler de la béatitude, et des Béatitudes, conduit François de Sales à définir et à cerner le bonheur sur terre, pour reprendre l'expression

habituelle, à faire leur place au plaisir et à la joie, à la gaieté, aussi bien qu'à la beauté et l'harmonie ; c'est de sa méditation sur les textes des Béatitudes que sortent aussi, de près ou de loin, ces grandes constantes de sa pensée : l'union de l'abandon et de l'action avec la place donnée au combat spirituel, une spiritualité de l'instant présent bien vécu, où tous les états de vie humains se rencontrent, où le temps et l'éternité sont considérés sous un angle très augustinien mais en même temps très original, la place centrale enfin faite dans toute vie à la conversion (1), illustrée par les sermons du Chablais et les Controverses pour son aspect ecclésial mais surtout par le personnage de Marie-Madeleine dans la vie de tout homme.

Il a été choisi ici de présenter les sermons, de la Toussaint en particulier mais aussi quelques autres, en suivant le texte pas à pas, méthode aussi employée ailleurs dans ce travail pour certains textes sur Marie ou sur la Visitation. Dans le cas présent, la méthode a été poussée plus loin : ce n'est pas un ou deux textes dont on trouvera ici la lecture commentée, mais un ensemble. Il ne s'agit nullement de paraphraser ces prédications, pas plus que d'en étudier exactement la composition et la suite des idées, qui ne seront vues qu'à l'occasion de cette lecture continue, et parfois seulement. Le but est celui-ci : montrer que sur un cycle liturgique précis, et avec les seuls textes qui nous restent (ce qu'il ne faut jamais oublier car traiter de la pédagogie d'ensemble d'un auteur dans ces conditions est illusoire), François de Sales à la fois répète (ce qu'on oublie quand on regroupe les idées), et avance, rassemblant autour d'une fête populaire dans l'Eglise et autour des textes évangéliques qui sont au coeur même du christianisme, la Toussaint et les Béatitudes, les grandes lignes de sa théologie et de sa spiritualité, telles que les mettent en évidence ses sermons sur le mystère de la Visitation. Si la Visitation est pour lui un des mystères centraux du christianisme, mystère d'une certaine manière méconnu, c'est parce qu'Incarnation, Résurrection, Alliance réalisée par l'accord de Dieu et de l'humanité s'y trouvent

spécialement réunies par Marie vivant les Béatitudes dans une contemplation active ; ce que chante le Magnificat, prophétie des bénédictions proclamées lors du sermon sur la Montagne. Or pour François de Sales, si cet échange réciproque entre Dieu et l'homme, exprimé avec prédilection par le thème du "miroir", du "reflet", au sens propre de l'imago Dei qui explique, déroule tout le mystère chrétien et en permet la lecture, s'il se retrouve et doit être découvert à chaque étape de la vie chrétienne et dans chaque point dogmatique du christianisme, nulle part il n'est plus en écho de la Visitation que dans la glorification de la Toussaint, fête des Béatitudes et de la béatitude. La liturgie oblige l'évêque à y revenir, mais cette obligation ne lui paraît nullement pénible, on le verra au ton des sermons. La répétition ne lui pèse pas ; au contraire, elle le pousse vers une sorte de litanie, de mouvement perpétuel et continu, identique à lui-même et comme paradoxalement immobile dans sa continuité.

Il importait de bien se rendre compte de cette caractéristique fondamentale. Voilà pourquoi une telle lecture a été donc choisie : répétitive, comme la parole de l'évêque qui s'appuie sur le cycle liturgique, ~~elle~~ veut rendre compte de cet aspect même de répétition dans l'exposé salésien ; et, donc, la liturgie n'en est pas la seule cause : ici encore on prendra conscience que le raisonnement de François de Sales est davantage circulaire, si l'on peut dire, que linéaire. D'autres mèneront à bien, il faut l'espérer, une étude plus complète. Les pages qui suivent ne veulent que défricher.

x

x

x

BEATITUDES ET BEATITUDE

A/ LES SERMONS SUR LES BEATITUDES.

Les Béatitudes, telles qu'on les lit dans les deux textes évangéliques (1), n'apparaissent pas comme la "charte" du christianisme, ainsi qu'on le dit parfois, pas plus que le sermon sur la Montagne, dont elles sont le coeur chez saint Matthieu : il y manquerait les sacrements proprement constitutifs de la relation qui unit l'homme à Dieu et que le Christ est venu accomplir, cette relation, ce lien, cette unification, cette "religion" au sens propre du terme à laquelle il va donner son sens exact, sa signification la plus pleine ; il y manquerait aussi apparemment la Croix et la Résurrection, l'Esprit-Saint et l'Eglise ; chez François de Sales, le mot "charte" avec sa résonance moderne et anachronique serait particulièrement impropre ; pas davantage que dans l'Ecriture, les Béatitudes ne sont pour lui comme un code, une Torah, même accomplissant l'autre, mais elles sont ce qui en constitue l'esprit et le coeur, ce sur quoi la Loi nouvelle, ou renouvelée, accomplie, va se fonder en ouvrant le sens de la première, en l'incarnant comme le Verbe incarné ouvre l'Ecriture. Ce qui est sans doute beaucoup plus important ; c'est de cet esprit, qui anime et doit animer le nouvel Adam que vont sortir, si l'on peut dire, les sacrements. C'est dans ce qui le prolonge pratiquement, si l'on peut dire aussi, pour la vie du Christ d'abord et pour celle du chrétien ensuite, que se placent la Passion et la Résurrection, l'Esprit-Saint et l'Eglise. Seules les Béatitudes permettent de les comprendre et de les voir à leur vraie place. Car elles sont ce qui, pour parler comme l'époque de François de Sales, donne son nom (et donc reconnaît son existence) au "monde converti", celui de la folle Sagesse du Christ Verbe de Dieu, celui qu'exalte sans cesse saint Paul (2), les Pères préférés de François de Sales, l'Evangélisme et Erasme, celui que doit enfin proclamer l'Eglise entière jus-

qu'au bout du monde et du temps.

C'est pourquoi l'enseignement et la méditation de François de Sales qui portent sur les Béatitudes se trouve sans cesse mêlés à d'autres sujets. Il n'y a pas un sermon entièrement consacré aux seules Béatitudes : elles ne sauraient être l'occasion de séparer esprit et pratique, contemplation et action.

Voici les principaux textes où on les rencontre, sans souci de chronologie : le chapitre 19 du Livre XI du Traitté de l'amour de Dieu, qui a pour titre : Comment l'amour sacré comprend les douze fruitz du saint Esprit avec les huit Beatitudes de l'Evangile (3). L'union des Béatitudes avec les autres points du christianisme y est manifeste : les Béatitudes ne sont pas un chapitre à part du christianisme. De même, l'exposé le plus complet que l'on trouve sur les deux textes évangéliques qui les contiennent se situe dans un sermon prêché à Bourges en 1619 ; c'est un sermon sur la santé et les guérisons prononcé pour la fête de saint Côme et de saint Damien (4). Une autre occasion que François de Sales aime utiliser pour expliquer ce que sont les Béatitudes est la fête de la Toussaint, où est montré le monde nouveau, le monde autre, la création accomplie que le Christ vient instaurer, d'une part comme de l'autre de la mort (5). C'est encore la fête de la Toussaint qui permet de les interpréter (6) "sans ombre ni figure" (7) mais aussi avec prudence et au pied de la lettre (8), comme le fera le sermon de 1621. Une seule créature humaine, si l'on ne parle pas du Christ Homme-Dieu, est la manifestation même de la vie selon les Béatitudes : c'est Marie, telle que la peint un sermon pour la Présentation en 1619 (9) . Elle est Béatitude accomplie ; les Béatitudes n'y apparaissent ~~pas~~ comme en filigrane, à la manière de l'Esprit selon lequel et dans lequel vit Marie, celui qui va permettre l'Incarnation parce que la libre adhésion parfaite de la Vierge lui donnera d'accueillir le Christ dans l'humanité. Ainsi les Béatitudes sont non point tellement

du domaine de l'entendement mais de celui de la volonté : le même sermon de la Toussaint 1620 montre que c'est cette volonté, cet Amen ou ce Fiat qui construisent le monde nouveau (10).

On comprend alors comment les Béatitudes sont liées à la claire vue de Dieu dès cette vie : elles sont la "face de Dieu" rencontrée au Tabor. Béatitude et félicité existent déjà, dès maintenant ; "l'au-delà" est dans le retournement de valeurs que chantent saint Luc et saint Mathieu (11). Ainsi seulement peut être vu dans sa vérité le "Bienheureux les pauvres" qui contient toutes les Béatitudes (12), la véritable conversion, au sens étymologique du terme que le mot possède, qu'il exige (13), et son lien avec le don "d'entendement" ; c'est le sujet des deux Sagesses commenté dans un sermon sur la Pentecôte sans date (14), que l'édition d'Annecy considère avec une certaine suspicion, en tant que texte, parce qu'il n'est attesté que par Migne, mais dont l'exactitude des idées quant à leur origine salésienne ne fait aucun doute.

Voilà pourquoi les Béatitudes sont, leur nom l'indique, la source unique des véritables bonheur, félicité et plaisir pour lesquels l'homme est fait et sans lesquels il ne saurait vivre (15) :

Car il est vrai que l'homme est créé pour la félicité et la félicité pour l'homme. (16)

On le verra, "félicité" pour François de Sales signifie aussi bien, et de façon inséparable, "bonheur" que "plaisir" : l'homme est fait pour être heureux de toutes les façons possibles, mais cela n'est justement possible que dans ce qui correspond à son être profond, c'est-à-dire au plan de Dieu pour lui, à la réalisation encore inachevée, dans un certain ordre qui est celui du Royaume. Le seul moyen pour accomplir la création en lui, et autour de lui, que possède l'homme est la voie montrée par les Béatitudes, et il n'a nul besoin d'un autre. D'elles, tout découle, et l'Eglise naît. Car elles sont

chemin, moyen, autant que fin, but. Pour l'oublier, on s'expose à bien des contresens.

Voici, pour clarifier l'exposé, un relevé chronologique, cette fois-ci, des utilisations principales des Béatitudes dans les sermons, telle que cette utilisation vient d'être présentée dans son ensemble ; cela avant que nous en voyions le détail. Est laissé de côté dans ce relevé qui se limite aux sermons, le texte, mentionné plus haut, du Traité de l'amour de Dieu, massif central auquel, comme d'habitude, tout aboutit et d'où tout découle ; sont aussi laissées de côté les allusions plus ou moins rapides, les simples références données dans d'autres oeuvres, voire dans les sermons autographes, et même dans l'oraison funèbre du duc de Mercoeur (17) (il s'agit d'une simple application rapide, appuyée sur la Sagesse et de plus loin sur la IIe Epître aux Corinthiens (18)), puisque tout se tient intimement.

Nous retiendrons donc les neuf textes suivants :

- . Sermon sur saint Côme et saint Damien - 1619.
- . Sermon sur la Présentation - 1619.
- . Sermon pour la Toussaint - 1620.
- . Sermon pour la fête de sainte Brigitte - 1621.
- . Sermon pour la Toussaint - 1621.
- . Sermon pour le deuxième dimanche de Carême - 1622.
- . Sermon pour la Passion - 1622.
- . Sermon sur le renoncement évangélique - 1622.
- . Sermon pour la Pentecôte - sans date.

Mais parce que la voie des Béatitudes conduit à la béatitude, place sera faite à quelques autres textes, en particulier au sermon pour la Toussaint de 1617, qui a pour sujet la "gloire essentielle". Il appartient donc à la série des textes pour le 1er novembre et montrera comment d'année en année, François de Sales approfondit, renouvelle et organise méthodiquement son enseignement.

Et voici un relevé des points essentiels propres à ces sermons :

- . Analyse générale des Béatitudes (Côme et Damien 1619).
- . Interprétation des Béatitudes (Toussaint 1620 et Toussaint 1621).
- . La béatitude (Toussaint 1617).
- . Les deux Sages (Toussaint 1621 - Renoncement évangélique 1622 - Pentecôte sans date).
- . Lien avec le don d'entendement et volonté (Toussaint 1620 et Pentecôte sans date).
- . Lien avec la vision béatifique (Toussaint 1617 et 1621 - Deuxième dimanche de Carême 1622).
- . La Béatitude de la Pauvreté (Passion 1622).
- . Marie accomplissement des Béatitudes (Présentation 1619).
- . La santé (St Côme et Damien 1619).
- . Le bonheur (Ste Brigitte 1621 - Deuxième dimanche de Carême 1622).
- . L'action (Deuxième dimanche de Carême 1622).

La première remarque qui vient à l'esprit, c'est qu'on semble se trouver devant un véritable cycle à partir des Béatitudes. Non que François de Sales n'ait auparavant, ne serait-ce qu'en 1616 dans le Traité, appuyé sa réflexion sur ce qui fonde l'esprit du christianisme ; chez lui où, plus que chez tout autre, l'exposé n'est jamais linéaire, on le sait, tout se tient, et les cycles d'exposés que l'on aperçoit sont dictés soit par le déroulement de l'année liturgique, soit par un dessein pédagogique qui n'exclut pas un exposé simultané d'autres points. Cependant, il n'y a nulle exagération à dire qu'à mesure qu'il avance dans la vie, la pensée de François de Sales se tourne de plus en plus vers l'essentiel, le plus profond et le plus caché, ce qui est la source unique de la contemplation et de l'action en une seule et même existence et essence humaines, quelles que soient les formes de vocations et de vie. On verra ailleurs que la "mystique", c'est cela en grande partie pour lui ; c'est bien non plus seulement voir l'invisible mais encore en vivre (19).

Les Béatitudes tiennent donc la place que voilà en particulier dans les sermons recueillis de la fin de la vie de saint François de Sales. Lequel des deux textes évangéliques (s'il en est un) a la préférence de l'évêque ?

Saint Matthieu et saint Luc, les deux témoins de cet épisode central de la vie du Christ et de sa prédication sont tous deux présents. Laissons de côté problèmes de date, de sources, ou d'autres qui appartiendraient plus précisément à une étude biblique. Aussi bien n'est-ce pas à cela que s'intéresse François de Sales qui prend les textes tels qu'ils se présentent, dans la Vulgate sans aucun doute, et sans montrer à son égard l'indépendance qui est la sienne d'autres fois où il substitue en toute tranquillité la Vetus Latina à la Version clémentine (20). Dans les sermons recueillis dont il est question ici, on ne saurait d'ailleurs bien s'en rendre compte puisque, bien souvent, les textes sont utilisés traduits. Que selon l'usage le plus courant François de Sales ait cité d'abord les textes en latin avant de les traduire et que les religieuses n'aient noté que la traduction est bien possible et ne tire guère à conséquence.

Dans saint Matthieu, les Béatitudes sont l'ouverture grandiose de ce que l'on connaît sous le nom de Sermon sur la Montagne (21). Ce passage est immédiatement précédé du récit de guérisons effectuées par le Christ (22). Les Béatitudes proprement dites sont au nombre de neuf. Dans la version qu'en donne la Vulgate, le Sermon sur la Montagne, placé au chapitre V, n'est pas loin du début d'un évangile qui en comporte ~~XXV~~, lesquels en sont ainsi entièrement éclairés : pauperes spiritu, mites, qui lugent, qui esuriunt et sitiunt justitiam, misericordes, mundi corde, pacifici, qui persecutionem patiuntur propter justitiam ; puis vient la dernière affirmation où se résument les précédentes ; vivre selon cet ordre de valeurs ne peut mener qu'à la persécution propter me, dit le Christ. Et il s'adresse là à la foule que les guérisons ont agglutinée autour de lui (23).

Dans saint Luc, les Béatitudes sont placées à un tournant de la vie publique du Christ, après la Visitation, les "évangiles de l'enfance", la prédication de Jean-Baptiste et le baptême de Jésus, sa généalogie et les premières actions de sa vie publique, après sa retraite au désert et la Tentation. La prédication du Christ commence à atteindre la foule, alors qu'il a échoué à Nazareth, que la pêche miraculeuse (24) en particulier a eu lieu, alors qu'il a aussi choisi ses apôtres (25) : turba et multitudo copiosa plebis (26) dit le texte. Descendant de la montagne où il s'est rendu pour prier (27), il prononce ces affirmations fondamentales, comme une sorte de prière adressée à la fois au Père et aux hommes. Les Béatitudes vont être ainsi l'esprit de l'assemblée des croyants, de l'Eglise qui se constitue par la parole du Christ Verbe de Dieu à laquelle, en un retournement des valeurs les plus habituelles, les apôtres, les "envoyés", vont donner leur vie eux aussi. Bien entendu, les mêmes caractéristiques se trouvent dans saint Matthieu, et il n'est pas question ici d'entrer dans l'analyse qui montre que les deux textes sont complémentaires. Il importe en revanche de souligner, on l'a esquissé plus haut, que saint Luc affirme doublement le bonheur des "bienheureux" en lui opposant le malheur des "malheureux" : la joie du fidèle ne s'obtient pas sans exigences, par une sorte d'automatisme (ce que, certes, ne dit nullement saint Matthieu) ; mais (et l'on sait quels contresens ont été faits sur ce point), les apostrophes "Malheureux..." ne sont pas des malédictions, des condamnations, des rejets, mais des constatations et des manières de plainte qui laissent la porte ouverte à la conversion.

Les Tables de l'édition d'Annecy apprennent au premier coup d'oeil que c'est le récit de saint Matthieu que privilégie François de Sales (28), et de loin : le bonheur qui s'édifie dans "l'univers" humain qui doit peu à peu se rassembler en une communauté qui ~~dans~~ être l'Eglise, se présente bien pour lui comme une prédication venue "d'en haut", du Père, et l'accent, à cause du texte de saint Matthieu qui a bien le même caractère, sera mis sur la turba,

l'universalité de l'assemblée. Les deux récits de Matthieu et de Luc n'ont pas tout à fait le même but : chez Matthieu, le Christ monte dans la montagne, chez Luc il en descend et s'arrête à un endroit plat pour enseigner (29) ; chez saint Matthieu aussi l'accent est mis sur l'enseignement des apôtres, même si le Christ s'adresse à tous :

Videns autem Jesus turbas, ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus, & aperiens os suum docebat eos, dicens... (30)

Il est possible que François de Sales ait aimé rapprocher cette présentation de celle qu'il fait du ministère de la prédication telle que nous l'avons rencontrée dans les textes étudiés ailleurs, dans les débuts de ce travail, textes si liés au Concile de Trente pour le rôle, en particulier, des successeurs des apôtres.

Cependant, il est possible, encore plus, que le Sermon sur la Montagne dans saint Matthieu, où les mêmes matériaux que ceux que l'on trouve dans saint Luc sont organisés différemment, parce qu'il met l'accent sur la justice accomplie dans la pauvreté et la montre incarnée dans la série d'exemples que Matthieu a organisés à la suite des neuf actions de grâce qui commencent par "Heureux...", ait particulièrement touché l'évêque. Cette justice culmine dans la présentation de la prière au Père (31), ainsi comme symétrique et accomplissement des Béatitudes, avant que le sermon, illustrant à nouveau par la bouche de Jésus la conversion entière que demande l'établissement du Royaume, ne s'achève un peu plus loin (32).

Certes, les conséquences des Béatitudes sont bien aussi illustrées de récits et paraboles que prononce le Christ en saint Luc (33), mais plus brièvement. Tout se passe comme si les exemples regroupés par saint Matthieu faisaient pendant à l'ensemble de saint Luc : "Malheureux..." (34). C'est que les deux Evangélistes (comme aussi bien saint Marc), puisant toujours dans le

même fond commun de faits et récits, les organisent selon des desseins différents. Saint Matthieu définit et cerne le bonheur chrétien et le montre vécu, saint Luc chante la valeur supérieure de certains états de vie ; mais ni dans l'un ni dans l'autre les Béatitudes ne se limitent à la sanctification des vertus. Il est bien connu que les textes se sous-entendent l'un l'autre pour montrer en Jésus le mouvement parfait de l'amour qu'est Dieu lui-même ; ils disent le Fiat éternel de Dieu à Dieu par Jésus, vivant avec le Père dans l'Esprit qui se manifestera quand la perfection de la création sera atteinte dans l'homme parfait, le Fils, par la Résurrection.

C'est bien le sens des premières pages du Traitté de l'amour de Dieu. Au goût de François de Sales pour les paraboles et les exemples peut ainsi s'être ajoutée la place que sa réflexion réserve à Dieu Père, à la notion de paternité divine ; elle rejoint celle que lui fait saint Matthieu dans le sermon. "Paternité" ne va pas sans "filiation", "filiation" qui, seule, dit la "paternité" et par là l'amour, essence même de Dieu.

Le Christ est ainsi la Béatitude parfaite, accomplie et qu'on ne saurait surpasser ; on pourra l'imiter en réalisant en soi la perfection de l'image de Dieu qu'est l'homme, ce qu'accomplit la vie de Marie, comme disent et le redisent sans se lasser tous les sermons de François de Sales qui parlent d'elle, même en passant (35), et vers laquelle tend tout homme vivant la réalité des Béatitudes dans la conversion, la ~~metévo~~^{metévo} paulinienne.

* * *

Le sermon sur saint Côme et saint Damien (36).

Il a été prononcé à Bourges, le 27 septembre 1619. La fête de ces deux médecins est l'occasion de rattacher les Béatitudes aux guérisons. Aussi bien les textes évangéliques, aussi bien dans saint Matthieu que dans saint Luc le

font-ils : c'est à l'occasion de miracles où la santé est rendue aux malades que les foules suivent Jésus jusqu'à la montagne.

La guérison du corps, dans l'Evangile comme dans le sermon, ne se sépare pas de la guérison de l'âme : le péché est la maladie de l'âme tout ainsi que la maladie est le péché du corps, et l'anthropologie biblique est encore une fois ce qui sous-tend la réflexion ici. Il n'y a pas symbole ou hiérarchie, *certes*, mais équivalence dans deux ordres de choses différentes dont l'union (non pas la fusion) est la vie même. Parce qu'analogie ne signifie pas identité, la guérison des corps ne peut aller, dans le Règne de Dieu sans la guérison de l'âme, ne peut véritablement exister que par elle.

C'est pourquoi la création projetée par Dieu est état d'innocence à tous égards :

Les hommes furent créés en état d'innocence sans estre sujets à aucune infirmité et maladie . (37)

Immédiatement, le texte entremêle péché et maladie ; on pourrait croire à la métaphore traditionnelle et que se reconnaître

infirmes et malades à fin d'avoir recours aux medecins et remedes (38)

c'est se reconnaître pécheurs (après tout, le Christ Médecin est un *ῥῆμα* connu). Point uniquement de *τόνος* ici (39). Vite la maladie apparaît, et même la maladie presque imaginaire, qui n'en est pas moins pénible et qu'un rien d'humour présente de façon comme complice (car nous sommes tous complices un jour ou l'autre, du mal, quel qu'il soit), et un grand sérieux :

Il y a deux sortes de malades : les uns sont malades à la mort, et les autres sont malades d'une maladie langoureuse et traissante ; car, on voit des personnes presque toujours incommodées, elles ont toujours quelque fer qui loche, mais pourtant il n'y a rien à craindre qu'elles fassent sonner les cloches. (40)

Qu'on pense à la sévérité de François de Sales à l'égard du scrupule,

et on comprendra la gravité du double sens, physique et moral de ces lignes.

Bien plus, le véritable faux malade va être, aussi, à l'inverse, celui qui se croit en bonne santé, l'impénitent final tout autant.

Ceux qui sont menacés d'apoplexie pensent estre pleins de santé, quoy qu'ils ayent la mort à la gorge, de sorte qu'ils ne veulent point de medecin ; neanmoins ils meurent apoplectiques... Il est des ames grandement malades et si chargées de pechés et d'imperfections qu'elles sont bien dignes de compassion... [;] elles s'estiment neanmoins bien parfaites et bien saines et ne reconnoissent pas leurs maladies ; partant elles ne recourent point au medecin ... , c'est pourquoy elles viennent à mourir de la mort eternelle.

La sainte Eglise est une boutique d'apothicaire. (41)

Qu'on veuille bien ici ne pas croire qu'interpréter ces textes autrement que comme une métaphore filée relève du désir de soutenir la ligne directrice d'une thèse qui voit dans la notion hébraïque de l'homme le noeud et l'essence de la réflexion salésienne : on citerait bien des textes bibliques ici ; on se contentera de la fin de l'Epître de saint Jacques (42) et des renvois habituels que les notes de ce passage font, dans les éditions courantes, aux textes du Nouveau Testament, particulièrement aux Synoptiques. Mais on trouverait aisément des références vétéro-testamentaires à ajouter : d'une certaine manière Job et Tobie ne sont pas loin, eux qui annoncent, comme les anawim (même si le mot n'est pas dans François de Sales, l'idée y est sans cesse), les Béatitudes.

Ainsi, comme l'annonçait l'exorde,

nous sommes tous malades ; la sainte Eglise est un hospital dans lequel il y a quantité de malades de diverses maladies, et le Sauveur est nostre souverain Medecin. (43)

Le Témos est bien dépassé par les premières lignes du texte et l'Eucharistie est bien à la fois sacrement et remède parce qu'elle réalise le corps mystique (44). L'homme devient Dieu, selon la phrase célèbre que François de Sales renouvelle de Duns Scot, par la communion et la continuité que

les sacrements instaurent entre lui et le Seigneur incarné et ressuscité
"pour nous donner la vie", sacrements qui sont

des medicamens efficaces et pleins d'energie pour nous guerir
de toutes nos maladies et souilleures, si nous nous en appro-
chons avec l'humilité, la reverence et l'amour requis. (45)

Et de rappeler en s'exclamant :

Que veut dire, je vous prie, ce mot de Chrestien sinon oint et
embaumé, c'est à sçavoir que l'on se tient pour malade et infir-
me ? de sorte qu'il faut advouer que veritablement nous le som-
mes. (46)

Le sermon s'intéresse alors, selon la médecine la plus courante alors,
au déséquilibre des humeurs ce qui lui permet de mettre en regard les humeurs
du corps et celles de l'esprit. Maladie et péché sont un "desordre" (et vivre
en "ordre" sera vivre selon la révolution intérieure qui repose sur les Béa-
titudes et rend "raisonnable", en donnant au mot le sens que François de Sales
lui accorde, par exemple pour Marie dans les sermons qui lui sont consacrés).

La maladie corporelle arrive quelquefois lorsqu'il y a quelque
desordre en nous, que les humeurs s'espandent par tout le
corps ... La maladie de l'esprit est aussi causee par le désor-
dre de nos passions interieures, lors qu'elles ne sont pas bien
rangées à leur devoir et soumises à la rayson et volonté divi-
ne. (47)

On sait que "passion" n'a pas pour François de Sales un sens nécessai-
rement péjoratif, au contraire. L'homme ne saurait vivre sans elle, non plus
que le Christ qui a réalisé la Passion parfaite, la metanoia exemplaire, le
passage qu'est la Pâque.

Le sermon montre ~~urati~~ dans la vie religieuse la consécration absolue
de ce renversement des valeurs et le don sans partage, reprenant les idées fa-
milières qui font voir la séparation à laquelle la vie dans le monde oblige en
toute justice, et la difficulté du combat spirituel (48). Remarquable est
que, comme toujours chez l'évêque, il n'y ait alors aucun jugement d'excel-

lence morale établi entre "la vie en perfection" et la vie dans "l'état de perfection" (le texte y reviendra plus loin) ; seulement, parce que fondé sur l'abaissement absolu de l'amour-propre mauvais (car il en est un bon, qui est même un devoir de l'homme envers lui-même), celui qui fait, à la façon de Lucifer, que la créature nie son être véritable, son statut et se fait "roy",
la renversement

nous comblera de contentement, d'une paix et tranquillité
nompareille. (49)

Et voici donc les Béatitudes, que la messe du jour lit en effet, dans le début du texte de saint Luc. François de Sales les commente simplement en les traduisant, en utilisant des exemples, de petites scènes vite esquissées, où s'opposent grandeur selon le monde et grandeur selon le Royaume. C'est le riche à qui "il faut faire place, car c'est Monsieur" (50) ; c'est "une pauvre vefve" (51) à qui on ne fait pas justice.

Dans les Béatitudes commentées, l'accent est mis sur ce qui dans saint Matthieu comme saint Luc, les commande : la pauvreté vraie, celle qui est miséricorde, lutte douloureuse pour la justice, douceur. Ce ne sont point la douleur et les pleurs qui sont essentiels : ils ne sont que la conséquence, inévitable, du combat sans merci que se livrent Lucifer et Dieu, où tout vaincu qu'il est, Lucifer ne désarme pas et se fait toujours passer pour le "porte-lumière", sans se reconnaître comme Satan, le Diable, celui qui sépare selon l'étymologie (*ὁ ἀπολύτρω*), celui qui détruit l'unité. Ainsi la pauvreté véritable, qui est de se reconnaître comme la créature formée de l'humus de terre et d'eau dit la Genèse (52), sera l'humilité ; valeur suprême que le monde ne saurait ^{lui,} reconnaître :

Allez tant que vous voudrez par tout le monde prescher la pauvreté ; qui vous entendra ? Exaltez tant qu'il vous plaira la sainte humilité ; à qui, je vous prie, la persuaderez-vous ? Criez et recriez tant que vous voudrez que bienheureux sont les pauvres ; personne ne le veut estre pour tout cela, sinon ceux à qui le Saint Esprit a donné le don de sapience, par lequel il fait goûter à leur ame la douceur qu'il y a au service de Dieu et en la pratique des vertus. De sorte que ces ames religieuses

reçoivent mille suavités et contentemens parmi la pauvreté, la mortification et les exercices de la Religion ... ; partant elles ne doivent rechercher que Dieu et la mortification de leurs passions, car si elles y cherchent autre chose, elles n'y trouvent jamais la consolation qu'elles pretendent. (53)

Le bonheur est dans le combat même. François de Sales s'amuse quelque peu des complications de "la voye purgative, illuminative et unitive" de "tous les anciens Peres" (54). Pour lui, seuls comptent le combat spirituel continu, la marche continue, non pas vers les Béatitudes mais dans les Béatitudes, ce qui mène à la béatitude. Persévérance de l'espérance agissant, telle est la vie humaine :

Il nous faut donc avoir un grand courage pour ne nous point lasser en ce travail, et une grande patience avec nous même, parce que nous aurons toujours quelque chose à faire et à retrancher en nous. Certes, nous ne serons jamais parfaitement guéris que nous ne soyons en Paradis ; car si nous corrigeons maintenant un défaut, tantost il en faudra corriger un second, et puis il en viendra d'autres. Nous devons donc reprendre notre coeur tout doucement et luy faire embrasser amoureusement tous les moyens propres à nostre avancement, taschant de nous orner de belles habitudes pour paroistre devant nostre celeste Espoux et luy estre agreables. Les habitudes sont les habits de l'esprit comme les habits extérieurs le sont du corps. (55)

Pauvreté envers soi-même par la douceur envers soi-même, les Béatitudes vont jusque là dans la marche obstinée qu'elles guident.

Pauvreté d'esprit qui est bien l'humilité, c'est-à-dire de se reconnaître pour ce que l'on est.

Que pensez-vous que ce soit, la pauvreté d'esprit ? Ce n'est autre chose que la très sainte humilité, parce que la richesse d'esprit c'est la vanité, l'orgueil et presumption qui font que nous nous enflons et estimons être riches, quoy qu'a la vérité nous soyons très pauvres. (56)

L'humilité, ce sens de la réalité humaine, donc de nos propres limites qui nous définissent, est même ce qui conditionne "la charité qui perfectionne tout", est ce qui, dans la créature, lui rappelle d'où elle vient ; car

de sa condition de ~~nature~~, [elle] penche tousjours en bas parce qu'elle se cache et aneantit au fond de la terre et du neant.

La charité, au contraire, est la vertu la première,

la plus excellente et la plus relevee, car elle embrasse Dieu, et néanmoins elle se veut unir à l'humilité avec laquelle elle est mariée. (57)

Le texte a l'air simple, et comme répétitif : effet de la pédagogie salésienne, car la théologie qui le fonde n'est rien d'autre que celle des premières pages du Traitté de l'amour de Dieu : le mouvement parfait d'amour parfait et éternel qu'est la Trinité, qui est communication dans son essence parce que bonté absolue, nous l'avons vu ailleurs, cette charité ne peut se manifester dans son projet éternel de la création et faire l'homme Dieu en se faisant homme, par le Christ et dans le Christ, que si l'homme, dans et par sa liberté, accepte d'être homme (58).

A ces pages font écho les lignes par quoi commence le sermon des Rameaux 1622, souvent si mal comprises : à la lumière de la réflexion théologique de François de Sales sur la première Béatitude, on voit combien on est loin de compte si l'on donne au mots "neant" et "imperfection" une valeur morale et comme la valeur d'un classement, avec inférieur et supérieur : il s'agit de réalité ontologique.

Toutes les choses qui sont au monde ont deux visages parce qu'elles ont deux extractions ou deux principes (59) : le premier est Dieu, qui est la cause première de tout ce qui existe ; le second est le neant (60) duquel tout a esté tiré ... Quant à la seconde extraction, qui est ~~le~~ neant, l'on y descouvre tousjours de l'imperfection qui est comme la marque de ce neant d'où la creature a esté tirée. (61)

Seul l'infini est perfection, l'éternel, l'incréé. Le créé sera divinisé par la charité divine si, se reconnaissant créé, il permet à la toute puissante bonté de se manifester, de se communiquer. Voilà pourquoi humilité et charité sont "mariées" (et le mot n'est pas sans évoquer le Cantique des

Cantiques, ainsi que d'autres textes bibliques sur l'Alliance), voilà pourquoi la pauvreté est la première Béatitude, pourquoi le Christ ressuscité est la véritable Béatitude, pourquoi seul parfaitement il "tira chemin" par la voie des Béatitudes. Tout autre être ne peut que se reconnaître image : la pauvreté parfaite de Marie fut celle de "son humble servante", qu'elle chante dans le Magnificat de la Visitation.

Le sermon pour la fête des saints Côme et Damien semble se détendre un peu alors, après ces sommets, et montre en une série de notations concrètes, que les signes de sainteté ne sont pas toujours ce que l'on croit. Et de même qu'il est une pauvreté mauvaise, contre laquelle on doit sans cesse lutter, et que François de Sales connaît bien, dans son diocèse ravagé par les guerres et dans la France de son temps (62), de même il en est une bonne, celle de la première Béatitude, et on ne saurait les confondre ; ici encore "folie" et "sagesse" ont deux faces et la metanoia est le retournement, la conversion du sens du mot lui-même ; de même encore il est une fausse pauvreté, et les pauvres dont il s'agit le sont par l'injustice des temps, non par paresse, erreur, ou choix spirituel à l'inverse (l'ensemble du texte est très explicite).

Il y a des pauvres qui ne sont pas misérables parce qu'ils sont sains, forts et gaillards, de sorte qu'ils peuvent gagner leur vie. (63)

D'autres pauvres, d'autres saints, sont faux, ceux qui font des miracles, dit le Christ

en mon nom, mais non pas selon mon nom. (64)

Selon : toutes les Béatitudes tiennent dans ce mot. Ce que n'a pas compris l'évêque de l'Apocalypse à qui renvoie le texte (65) qui n'a ni humilité ni humour :

Si vous pensiez avoir la charité sans l'humilité, vous vous tromperiez, car ce serait faire comme celui qui voudrait poser le couvert d'une maison sans avoir auparavant fait le fondement et les murs.

Pourtant être humble devant Dieu ne devrait pas aller avec trop de peine, note encore avec humour le sermon :

Il est bien aysé à une mouche de se tenir pour rien au respect d'un elephant. (66)

Mais, on le sait, la peine est pourtant grande, et elle l'est bien davantage quand, appuyé sur le fameux "unidivers" du Traitté de l'amour de Dieu (67), François de Sales rappelle que l'esprit d'humilité, et de pauvreté, donc, a son domaine aussi dans l'amour du prochain ; être humble devant les créatures consiste pour l'âme qui "se tient fort rabaissée devant Dieu", à l'être aussi devant les autres :

s'estimant la moindre et la plus imparfaite de toutes, elle s'aneantit, s'abaisse, se tient pour vile, abjecte et denuée de tout bien. Non seulement elle se reconnoist pour telle en soy mesme, mais ce qui est plus parfait, elle veut, desire et se rejouist que tout le monde la regarde et traite pour telle. (68)

Mais rares sont ces âmes, dit le sermon. Pourtant que fut d'autre le Christ en Croix, dira la fin du sermon⁽⁶⁹⁾? Et l'on voit ici se profiler la fameuse "condescendance" salésienne, sujet aussi de bien des erreurs, ainsi que le service des pauvres et des malades : François de Sales n'oublie pas qu'il prêche sur l'évangile choisi par le missel officiel alors de l'Eglise pour la fête de deux médecins. On aperçoit aussi, dans l'avenir proche, Monsieur Vincent reconnaissant le Christ dans les forçats. Et le sermon s'appuie, en particulier, sur la suite d'un des passages sur la Sagesse de Dieu Folie pour les hommes (70).

Parce qu'il parle à des religieuses contemplatives, François de Sales montre alors que dans cette humilité réside le sens mystique précis de la clôture : manifester que les relations humaines ne sont pas fondées sur la vanité, et cela dans l'absolu de la vie communautaire fondée, elle, sur le seul Evangile. Le voeu de pauvreté est bien l'absolu de la consécration par le chemin des Béatitudes ; une série de petites scènes le montre, qui culmi-

nent dans l'exemple de François d'Assise :

Le grand saint François aymoît uniquement cette vertu de pauvreté, et beaucoup plus qu'un ~~amant~~ ^{amant} n'ayma jamais son amante, et que le grand Alexandre n'ayma jamais ses richesses. Bienheureuses sont doncques les ames auxquelles Dieu a fait tant de miséricorde que de les avoir appellées à une Religion où la sainte communauté est exactement observée, car elles ont certes plus de moyens et de facilité pour acquérir la tres sainte humilité ; et partant, ayant l'humilité elles ont par consequent la vraye pauvreté d'esprit à laquelle est jointe et attachée la felicité éternelle, puisque Nostre Seigneur et Maistre la leur a promise disant : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, c'est à sçavoir les humbles, d'autant que le Royaume des cieux est à eux. (71)

On aura remarqué que François de Sales souligne que le ~~verbe~~ ^{verbe} de la première Béatitude est au présent de l'indicatif : "Le Royaume des cieux" non pas "sera à eux" mais "est à eux" ; la résurrection est déjà là, parce que les Béatitudes sont la voie de la Croix : "Bienheureux ceux qui pleurent" ; les autres affirmations des Béatitudes, dans les deux Evangélistes sont, elles, au futur parce qu'elles sont les chemins qui mènent à la première, affirmation d'où tout découle.

Ainsi l'absolu de la pauvreté dans la vie communautaire et dans les voeux ne conduit-il pas à un infantilisme ; dépendre des autres, pécuniairement, et autrement, mettre tout en commun, être sans cesse poli par l'existence même du voisin, c'est être celui qui vit de la pauvreté en esprit comme le Christ l'a fait ; c'est être pleinement adulte, c'est accomplir l'homme nouveau en soi. Les voeux, par leur aspect radical, rendent l'homme parfaitement libre, et maître, comme Dieu, du monde et de la création.

Qui ne voit les liens de la réflexion de François de Sales avec le grand thème biblique du "Pauvre de Y H W H", des anawim ? Certes, l'expression n'apparaît pas chez lui, ^{il l'a dit,} mais, avec toute la tradition chrétienne, dépassant et même laissant de côté le problème de la réussite - bénédiction ou simplement rétribution, dans la ligne des Psaumes (72), de Job, qu'il cite souvent, de Tobie (73), mais souvent les dépassant aussi, de même que le problème de

l'aumône, dépassant encore le problème pourtant si difficile, on le verra ailleurs, de la pauvreté du riche, l'évêque rejoint Jérémie (74), Isaïe (75) et tout ce qui constituera l'Eglise des pauvres : le pauvre est bien ici celui qui, parce qu'il remet sa cause à Dieu, est aussi celui "sur qui habite l'Esprit du Seigneur" ; il est de ces "pauvres et ... innocens qui aiment et craignent sa parole", rappelle une lettre à la Mère de Chastel, Supérieure de la Visitation de Grenoble, datée du 13 décembre 1621 (76). Il est le serviteur de Dieu, car la "crainte" a ici son plein sens biblique. Il est le doux, l'apaisé dans l'épreuve, l'humble ; cela, à cause de sa lutte perpétuelle pour la cause de Dieu, qui commence par le respect dû à tout un chacun, dans tout son être. Et que firent d'autres les médecins Côme et Damien ? Il n'y a nul artifice pour François de Sales dans le choix de l'évangile des Béatitudes pour cette messe.

Mais il ne peut pas finir son sermon, et cela est symptomatique, sans revenir sur la construction en miroir, qui est toujours la sienne, de toute vie chrétienne, consacrée ou non. Ce n'est pas un appendice gratuit ou dû à l'abondance verbale que les lignes qui suivent celles sur la vie en religion ; la vie mondaine incompatible avec les Béatitudes est celle qui est du monde et non dans le monde, pour parler comme saint Jean (77). On se rappelle aussi les premières lignes de l'Introduction à la vie devote et leur vigueur : "C'est une erreur, ains une heresie ..." (78). La consécration du coeur existe partout, et si l'absolu des vœux n'existe pas toujours, il faut le répéter, leur objet et leurs exigences sont les mêmes pour tout homme, comme l'accomplissement auquel ils conduisent est le même. Si analogie ne signifie pas identité, pas plus qu'image, ou que "semblance" ne se confondent avec leur "analogue", les longues constructions parallèles, qui ne sont pas sans rappeler certaines formes du raisonnement biblique, dominant toujours la pensée de François de Sales (et ailleurs, l'utilisation des quatre sens renforcera cette tendance) ; depuis la Genèse (79), l'homme reflète Dieu, l'amour du prochain

reflète l'amour de Dieu, etc. Ici l'état de perfection reflète la vie "en l'état de perfection" : les Béatitudes, seules, sont ce qui constitue la Béatitude :

Toutes les âmes religieuses sont en l'état de perfection, quoiqu'il en soit pour cela elles ne sont pas toujours toutes en la perfection. Le grand saint Louis roi de France n'était pas en l'état de perfection ; il était pourtant en la perfection et en un degré fort éminent et relevé comme l'on sait. Il importe peu qu'il soit en l'état de perfection ou non, pourvu qu'il soit en la perfection. (80)

Alors le sermon peut s'achever sur une évocation du Calvaire ; le caractère du sermon recueilli, de tout sermon recueilli, ne donne pas à cette évocation la grandeur saisissante de la fin du Traité, mais l'idée est bien la même : si la Résurrection est déjà acquise, elle reste tout autant à construire par la Croix où s'unissent amour de Dieu et amour du prochain. Si l'on regarde comment le Christ a vécu les Béatitudes pour atteindre la Béatitude, on comprendra le sens de pauvreté, douceur, pleurs, justice ; car justice et pauvreté se rejoignent aussi, ainsi que miséricorde, pureté du cœur (81), paix, persécution pour le Royaume ... Le soin des autres, la guérison des malades, des hommes "âmes-vivantes", rejoint la guérison par le Christ, par quoi la création entrera dans la gloire :

Touchant [la patience du Christ, sa douceur] et benignité, nous deviendrons patients, doux et benins. En fin, si nous touchons Notre Seigneur crucifié ça bas en terre, nous toucherons éternellement ce grand Dieu glorifié là haut au Ciel, où nous conduisent le Père et le Fils et le Saint Esprit. Amen. (82)

Toute l'analyse du sermon a montré que ces lignes, même isolées de leur contexte, ne sont en rien doloristes, ne présentent pas la vie éternelle comme commençant après la seule mort terrestre, mais bien depuis ^{le maintenant de} ~~maintenant de~~ l'homme, appuyée sur la "mort vitale" (83) qu'est la vie selon les Béatitudes par où s'accomplit la création ; dans ces conditions, il est évident qu'aussi bien qu'un subjonctif de prière, "conduisent", dans la dernière phrase, est tout autant un indicatif présent.

Le sermon pour la fête de la Présentation de la sainte Vierge (84).

La même réflexion se continue dans ce court sermon, avec une présence cependant plus simplement sous-jacente des Béatitudes, ce qui permettra une analyse plus rapide du texte.

Si le Christ est la Béatitude parfaitement réalisée, Marie est l'image parfaite de cette perfection.

Le sermon part d'un rapprochement entre les Béatitudes et l'évangile du jour.

Bienheureux est le ventre qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées. A quoy [Jésus] répondit : Bienheureux sont ceux qui oyent, qui escoutent, la parole de Dieu et qui la gardent. (85)

Marie atteint la Béatitude incarnée dans son Fils, le Verbe, qui s'incarne en elle et grâce à elle, parce qu'elle écoute et comprend (au sens ancien du terme) le nom que Dieu se donne dans la seconde Personne. Elle est bienheureuse non pas pour avoir porté le Fils, mais pour avoir été, comme lui, mais humainement uniquement, l'obéissance parfaite. Il est donc possible à une créature, de réaliser ce qui est du pouvoir absolu de Dieu. Voilà pourquoi Marie, et l'humanité, trouvent ou peuvent trouver le bonheur parfait, celui qui accomplit l'être, car "félicité" a aussi ce sens, il ne faut pas l'oublier. Le Christ eût pu dire d'elle

C'est un honneur tres grand sans doute de m'avoir porté dans son ventre et nourri du lait descoulant de ses mamelles, moy qui suis la pasture des Anges et des hommes là haut en la gloire celeste ; cependant cela n'a pas esté le fondement de sa beatitude, ains d'avoir tousjours esté obeissante à la volonté de mon Père. La felicité n'est pas attachée à la dignité ni donnée selon icelle, ains selon la volonté de l'union que nous avons avec la divine volonté ; de façon que si l'on pouvoit separer la dignité de la Mere de Dieu d'avec la parfaite soumission qu'avoit la tres sacrée Vierge à sa sainte volonté, elle auroit eu le mesme degré de gloire et la mesme felicité qu'elle a maintenant au Ciel. (86)

Simple rappel ajoute aussitôt l'évêque : "Or, cela soit dit comme en

passant" ; mais rappel fondamental, car c'est l'adhésion obéissante de Marie à la volonté éternelle de Dieu qui a permis à Dieu de manifester par le Fils qu'il est Père. Marie est l'obéissante de toujours à toujours, "sans jamais varier ni discontinuer, non pas même un seul moment" (87), par opposition avec les autres hommes pour qui "en somme ce n'est qu'un perpétuel changement" (88).

Une autre partie du présent travail montre que cela n'est possible pour Marie que parce qu'elle eut l'usage parfait de la "raison" (selon ce que François de Sales appelle ainsi (89)), et que parce qu'elle fut la "boule de cire" (90) modelée par et sur l'image du Fils qu'elle porte encore, lui qui devait se soumettre à la volonté d'un chacun (91) par soumission à la volonté du Père. Antithèse exacte d'Eve, elle fut aussi libre qu'elle mais choisit la liberté véritable (92), celle de dire "oui" et donc de cheminer par la voie des Béatitudes. Ce qui d'abord, la mena au Temple, dit le sermon prononcé pour la Présentation (93), elle qui est devenue le Temple nouveau. On ne saurait oublier que le Traité (94) peint l'homme comme le Temple véritable ; la diversité humaine fait, selon la métaphore ecclésiale la plus constante, de chaque homme un temple et une pierre du temple cosmique, où la création entière prendra place en s'accomplissant ; chaque homme dans sa diversité, avec ses imperfections converties en perfections par l'Esprit des Béatitudes : le Christ va répétant

Mon enfant, donne moy ton coeur ... à un chacun de nous ...

Hé, pauvre homme, de quoy te fasches tu ? Pourquoy refuses-tu de le luy donner tel qu'il est ? ... C'est le tien propre qu'il demande ... Ne sçavons-nous pas que tout ce qui est remis entre ses mains divines est converti en bien ? Ton coeur est-il de terre, de boue ou de fange, ne crains point de le remettre entre les mains de Dieu ; quand il crea Adam il prit bien un peu de terre et puis il en fit une ame vivante ... Il ne vaut sinon ce que nous sommes et ce que nous avons. (95)

On voit réapparaître ici le grand thème de l'humilité-pauvreté appuyé sur une des idées centrales de la pensée salésienne : la communauté humaine,

l'église parfaite, achevée, est l'union (non la fusion ni la juxtaposition) des individus agissant en personnes, c'est-à-dire jouant le rôle que leur enseignent les Béatitudes pour qu'ils soient, chacun dans leur ordre, constitutifs de l'ordre divin. Les offrandes faites au Temple ont toujours été relatives et liées à chaque cas (96). Marie fut le seul être humain à faire parfaitement "une offrande telle que Dieu desiroit, car ... elle offre tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a" (97). Persévérance absolue sur le chemin des Béatitudes,

Nostre Dame ... n'avoit nul besoin de reconfirmer son offrande ; car jamais elle ne discontinua, non pas même un seul moment, d'estre toute à Dieu et d'estre appliquée, collée et conjointe avec la divine volonté. (98)

Aussi n'avait-elle pas besoin du cycle liturgique dont nous avons besoin, sa marche était-elle continue, alors que l'Eglise doit "nous encourager à renouveler nos bons propos" (99). Pâques en particulier est le moment où chacun "se renouvelle tout entier ..., voyant Nostre Seigneur tout renouvelé en sa Resurrection" (100). De même en est-il de la Pentecôte, de la Toussaint "où la Sainte Eglise nous represente la gloire et la felicité des Esprits bienheureux" (101). De même les Religieux renouvellent-ils leur engagements (102). Marie, elle, vit parfaitement et en communion humaine et divine entière la Résurrection réalisée dans chaque instant.

La vie de Marie n'a pas une autre ligne ainsi que celle des Béatitudes suivies constamment, sans aucune de nos restrictions ; elle le sait et le fait :

Obeir à la volonté de Dieu, c'est obeir à sa parole. Demandez, je vous prie, à un Chrestien s'il ne veut pas obeir à la parole de Dieu : Oh ! sans doute je le veux. Mais escoutez Nostre Seigneur qui dit : Bienheureux sont les pauvres d'esprit ; et cependant il s'en trouve si peu qui ne veuillent estre riches ! Moy je ne me soucie pas d'estre riche, mais j'ayme la pauvreté. Ouy, pourveu que rien ne vous manque. Et de cette parole du Sauveur : Bienheureux sont les debonnaires, qui est-ce qui en tient compte ? (103)

De même, le monde confisque à son profit la crainte : il veut être craint, et par là l'humilité lui est étrangère, elle qui cimente la communauté humaine. Triomphe alors la violence de l'individualisme, et

il y en a moins encores qui veulent croire à cette parole :
Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice. (104)

Le sermon, dont le texte a subi bien des avanies, paraît inachevé, mais les longs glissements d'idées, strictement liés même lorsque le lecteur croit l'orateur parti vers une digression, s'arrête de façon rigoureuse et logique dans son commentaire et sa méditation, et c'était bien son sujet que ces lignes devenues finales : Marie est le Temple de Dieu plus par son obéissance que par sa maternité que l'obéissance commande ; l'obéissance de Marie, sa vie dans la metanoia des Béatitudes est comme supérieure à sa maternité. Aussi, à mesure que nous nous viderons de la fausse divinisation de nous-mêmes, pourrons-nous, à son exemple, devenir "Mère du Christ", et image de l'image de Dieu, "icône" dirait un anachronisme courant aujourd'hui; εἰκὼν.

Bien que nul autre que la sainte Vierge puisse avoir cet honneur d'estre Mere de Nostre Seigneur en effect, nous devons néanmoins tascher d'en meriter le nom par l'obeissance à la volonté de Dieu. (105)

Et, comme l'on sait, dans les perspectives bibliques, le nom exprime le plus intime, le plus vrai, le plus réel de l'être. Alors se comprend parfaitement le rapprochement avec les Béatitudes, sur lequel le manuscrit est brusquement coupé, du texte

Qui est ma mere et qui sont mes freres ? Ce sont ceux qui font la volonté de mon Pere qui est au Ciel. (106)

Les Béatitudes sont bien mort et résurrection, perfection de l'homme nouveau par la "mort vitale" assumée en plénitude par Marie.

Les sermons de la Toussaint 1620 et 1621
et le sermon pour le deuxième dimanche de Carême 1622.

On a aperçu, dans un passage précédent (107) que la fête de la Toussaint est pour François de Sales la fête des Béatitudes, et se dessine de mieux en mieux, ce qui sera le sujet du sermon sur sainte Brigitte, que les Béatitudes, c'est un pléonasme pourtant souvent négligé, ou une vérité défigurée, sont la voie du bonheur et de la joie.

Les sermons sur la Toussaint comptent parmi les pièces les plus extraordinaires du prédicateur. Les Béatitudes, qui en sont le fil conducteur et la trame, vont courir tout au long de ces pages, de façon presque invisible parfois. Pourtant, ce sont elles qui leur donnent leur cohésion. Il en est de même pour le sermon pour le deuxième dimanche de Carême 1622, dont l'évangile est celui de la Transfiguration, dans saint Matthieu (108).

Notons que ces textes (mais il y en eut sûrement d'autres sur le même sujet), datent de la fin de la vie de l'évêque, mort le 28 décembre 1622. La fatigue et le poids de la vie leur donnent certainement leur tonalité d'espérance et d'attente paisible d'une réalité proche et joyeuse, qui a, certainement ^{aussi}, été le support de bien des méditations personnelles. S'il y a lassitude, c'est celle du corps, de la maladie et de l'âge. Point de découragement ou désenchantement comme d'aucuns l'on dit (109) ou cru. Qu'on en juge.

Le sujet commun à ces trois textes, pour se limiter à eux, est ce qu'on appelle communément la vie de l'au-delà, dans l'au-delà, expression assez impropre en ce qui concerne François de Sales, sauf si on la prend au pied de la lettre dans le sens de la vie après la mort. Mais bien des fois déjà, nous avons vu que l'au-delà, avant ou après la résurrection de la fin des temps, et aussi avant ou après la mort telle que l'homme l'expérimente, est déjà commencé, qu'il est déjà maintenant ; l'homme vit, sous sa forme

présente, sous celle qu'il connaîtra après la mort du corps aussi bien que sous celle que la résurrection lui donnera, dans et par l'éternité. La résurrection, qui se situe dans la logique la plus rigoureuse de l'être humain, est l'état normal de l'homme, rappelons-le ; et cet état de ressuscité, à la suite de saint Paul (110) se vit par la Passion-Résurrection dont le chemin est celui des Béatitudes. Faute de tenir avec fermeté à cette considération centrale dans la réflexion salésienne, on court le risque de prendre pour de pieuses voire naïves, pieuses et naïves imaginations, ce qui est une sorte d'apocalypse paisible. Les textes lus à la messe de la Toussaint sont d'ailleurs ceux de l'Apocalypse de saint Jean (111) et des Béatitudes dans saint Matthieu.

a/ Le sermon pour la Toussaint de 1620 (112).

Le mode de composition des sermons à partir du recueil de Turin fait que dans certains textes recueillis, les idées, bien entendu, se répètent et se recourent. On admirera aussi qu'elles se renouvellent sans devenir autres. C'est pourquoi il importe de suivre le déroulement de ces textes.

Ce premier sermon rappelle que la Toussaint s'appuie sur les Béatitudes lues à la messe de la fête, mais pour les commenter et les comprendre dans "l'intention de la sainte Eglise". Nulle meilleure méditation n'existe que celle de la "communion des saints" (113), communion que l'on comprend elle-même si l'on part des deux formes de l'amour de Dieu, d'où naît l'amour du prochain, "l'amour de complaisance" et "l'amour de bienveillance" :

Par l'amour de complaisance nous nous complaisons au bien que possède celui que nous ayons, et par l'amour de bienveillance nous luy en désirons plus qu'il n'en a. On peut aimer Dieu de ces deux manières. (114)

Or Dieu est le bonheur parfait, la Béatitude absolue et éternelle ; on comprend qu'on ait pour lui de l'amour de complaisance, plus difficilement

l'amour de "bienveillance" qu'on peut lui porter : "Il est infini et l'infinité mesme, on ne luy sçauroit souhaitter plus de sainteté et de perfection qu'il n'en a", puisque ainsi se définit la Béatitude, comme les textes précédents l'ont montré : une fusion totale entre la volonté agissante de celui qui existe et le projet de Dieu pour le Royaume ; il y a donc là une sorte de pléonasme à dire Dieu heureux en perfection. C'est pourquoi, si l'on peut dire, Dieu n'est jamais plus heureux que dans le Fils. Dieu,

immense en grandeur, surpasse infiniment en gloire les Cherubins et Seraphins... , tous les Anges et Esprits celestes ; il a plus de perfection que tous les Saints et Saintes et ensemble, et toute la leur, voire mesme celle de la glorieuse Vierge Marie, n'est rien en comparaison de celle du Fils de Dieu. Sa beatitude est au dessus de celle de tous les Bienheureux, des Anges, de la Vierge, et leur bonheur derive de Dieu. (115)

L'amour de "bienveillance" envers Dieu sera

par imagination de choses impossibles, comme en luy disant que si nous luy pouvions souhaitter plus de gloire et de perfection qu'il n'en a, nous le luy desirerions et procurerions s'il estoit en nostre pouvoir.

On se rappelle les sublimes lignes du Traitté transposées plus simplement et pédagogiquement ici, lignes où la respiration de l'homme, sa vie, le battement de son coeur sont rythmés par l'alternance continue et (ce sont là les impossibilités, les impuissances, les limites du langage auxquelles nous conduit saint François de Sales) en même temps simultanée des deux amours de complaisance et de bienveillance.

Le coeur (116) de l'homme n'est jamais tant inquieté (117) que quand on empesche le mouvement par lequel il s'estend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvemens libres ; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement... ; car il a son repos en son continuel mouvement de complaisance, par lequel il tire Dieu en soy comme se reserrant, et de bienveillance, par lequel il s'estend et se jette tout en Dieu.

Parce qu'il ne peut encore voir Dieu face à face, comme disent les Psaumes (118) , il "ne luy reste que les deux aysles de complaisance et bien-

veillance, avec lesquelles il vole et s'eslance en Dieu" (119). On se rappelle aussi tout le chapitre où se trouve la phrase célèbre qui décrit l'amour de complaisance naissant de la "convenance" (120) qui est entre Dieu et l'homme : "Le coeur estend ses aisles par la complaysance, mais l'amour est son vol" (121).

Or, l'on sait que la "convenance" entre l'homme et Dieu, parce que l'homme est l'image de Dieu, est reconnue et réalisée dans l'imitation de ce qui est le mystère même de Dieu, ce mouvement qui est l'amour, cet amour qui est l'Esprit. Nous avons rencontré souvent l'idée. Au mouvement de recueillement du coeur se resserrant, dans la cellule intérieure (122), des mystiques (et dans l'oraison et dans l'Eucharistie) autour de Dieu "plus intime à moi-même que moi-même", pour paraphraser saint Augustin, mouvement qui est l'amour de complaisance, correspond cet élan vers Dieu qu'est l'amour de bienveillance, symétrique de celui de Dieu, "jetant sa divinité en l'homme" dans l'Incarnation, "en sorte que l'homme fut Dieu" (123). Cependant, devenu Dieu par Dieu, l'homme reste la créature avec ~~des~~ limites qu'on sait, limites que l'humilité (humus, homo) des Béatitudes doit faire qu'il les reconnait. "La Divinité ne peut estre suffisamment aymee que d'elle mesme ; c'est pourquoy nostre soif de l'aymer ne pourra jamais estre assouvie" (124), non plus que Dieu ne peut être parfaitement loué, "ni par toutes les creatures, ni par l'humanité mesme du Filz eternal" (125). Imiter Dieu, qui seul sait aimer, sera étendre l'amour, dans l'unité de la diversité (126) à toute l'humanité qui est son image, aussi bien dans chacun des individus qui la composent que dans tout leur ensemble. En Adam, c'est l'humanité entière, passée, présente, à venir, qui est l'image de Dieu. L'amour pour le prochain et du prochain, en deçà comme au-delà de la mort, est ainsi indissoluble de l'amour de bienveillance : il est le symétrique de l'élan d'amour de Dieu pour l'humanité.

La communion des Saints est donc à la fois amour de complaisance et

amour de bienveillance, et incarnation, manifestation tangible que la voie des Béatitudes, la conversion à quoi elle oblige est le seul chemin vers la Béatitude de l'homme, image de la Béatitude absolue qu'est Dieu.

Voilà ce qui est la base de tout le début du sermon, que François de Sales ne fait qu'esquisser et à peine rappeler avant de commencer proprement à prêcher :

Mais revenons à nous mesmes, et voyons comment la communion des Saints ... se peut entendre par cet amour de complaisance et de bienveillance. (127)

Nous appelons "Bienheureux" ceux surtout qui sont passés par la mort, au-delà d'elle, qui sont "trépassés" comme dit encore la langue populaire, qui ont traversé la metanoia finale où toute vie prend la forme que, dans son autonomie, elle s'est construite. François de Sales part de cette idée commune et va peu à peu la transformer.

Dire que nous croyons à la Communion des Saints, comme dans le Credo,

cela monstre que leurs biens nous sont communs, c'est à dire que nous participons à tous les biens qu'ils ont au Ciel, et que les Saints participent aux petits biens que nous autres mortels avons icy bas. (128)

Car la mort ne rompt pas la Communion des Saints ; la vie éternelle dans laquelle la vie humaine se déroule déjà maintenant aboutit à la vie après la mort, mais ce n'est là justement qu'un aboutissement : "La mort n'a point le pouvoir de faire cette desunion"; *en effet*,

Nous n'avons tous qu'un mesme chef qui est Jesus Christ ; or, nostre amour et union sont fondés en luy, comme donques : la mort aura-t-elle le pouvoir de les rompre ? Saint Paul disoit : Qui est-ce qui me separera de la charité de Jesus Christ ? Ni les Anges, ni les Vertus, ni le ciel, ni la terre, ni l'enfer ne nous pourra separer de la charité de Dieu qui est en Jesus Christ. Cette charité n'est autre que la communion des Saints, et quand nous mourrons nous serons plus unis avec eux que nous ne sommes pas avec les plus chers amis que nous ayons ça bas en terre. (129)

On remarquera comment la mot "saint", dans son acception courante et étroite, apparaît déjà comme la consécration, la reconnaissance officielle

de ce qu'a été le saint "de son vivant", pour employer une expression usuelle, mais que François de Sales n'eût guère aimée.

Immense, innombrable est cette foule qui constitue la communion des saints, comme dans l'Apocalypse. Encore ne pouvons-nous le dire que des origines "jusqu'à maintenant" (130). Que sera-ce quand les temps seront accomplis ? L' "unidiversité" de la création est toujours présente à l'esprit de François de Sales. C'est cette création continue, dans un autre sens que celui qu'habituellement ne lui donne Thomas d'Aquin, qui provoque la joie de l'Eglise et de l'évêque de Genève. Or qui sont-ils, tous ceux-là, passés, présents et à venir "qu'on ne connoist pas" ? (131) Comment s'unir à Dieu avec eux, les honorer de l'honneur qu'ils rendent à Dieu :

Il faut exercer l'amour de complaisance et de bienveillance à leur endroit, et particulièrement

à l'endroit des Saints qui sont au Ciel, puisque nous le pouvons aisément faire. (132)

L'amour de complaisance pour Dieu, d'abord, passe par celui que nous leur devons. Si l'homme est l'image de Dieu, si l'humanité dans sa diversité complémentaire est l'image de la Trinité, tout être humain est aussi l'image de son prochain, chez qui il découvre ce qui se manifeste en lui de l'imago Dei, infini reflété dans les limites du fini. Nous devons donc aller

nous resjouissant et complaisant en leur gloire et félicité comme si nous en jouissions nous mêmes (133),

quand il s'agit de ceux qui sont passés par la mort. Car, si la voie de l'amour du prochain est bien celle-là, qui forme la trame de la pensée salésienne, encore bien plus est-ce vrai pour ceux qui sont entrés dans la Béatitude : l'échange, le dialogue qui est fondamental à toute relation humaine, à l'image de la relation trinitaire, prend ici sa valeur d'éternité et fait participer l'homme aux deux "Tables", qui sont semblables, de l'amour de Dieu

et de l'amour du prochain (134).

C'est cette complaisance qui fait la communion des Saints, car à mesure que nous nous complaisons aux biens qu'ils ont nous en sommes faits participans, la complaisance ayant cette vertu de tirer à soy la chose aymée pour se la rendre propre. (135)

Et le texte insiste, avançant toujours lentement, précautionneusement, mais avec fermeté, et, si on y regarde de près, sans se répéter : c'est le "tout bellement" salésien exemplaire.

Les Bienheureux aiment Nostre Seigneur ; aussi le Ciel est rempli de cet amour de complaisance, qui est la cause principale de leur beatitude ; car connoissans clairement la grandeur et perfection de Dieu et tous les divins attributs qu'ils voyent en luy, ils l'ayment souverainement de cet amour de complaisance, et par ainsy attirent en eux ses perfections. (136)

Et François de Sales de parler à la première personne, insistant sur le fait que telle est la logique sur laquelle s'article l'organisation cosmique de la création à ses yeux et soulignant que l'amour de complaisance est action, mouvement (on voit de loin se profiler que cette action sera le perpétuel renversement des valeurs que la marche lente sur la voie que sont les Béatitudes répète à chaque pas fait vers la Béatitude ; laquelle aura pour chacun la forme que peu à peu il lui donne dans la rencontre sans cesse renouvelée d'un même Dieu). En effet,

cet amour de complaisance est la cause principale de la beatitude des Saints, car, tout en parlant tousjours avec estime et respect de ceux qui tiennent l'opinion contraire (137), je pense que la cause principale de la gloire des Bienheureux ne consiste pas en l'entendement par lequel ils voyent et connoissent Dieu, mais en la volonté par laquelle ils l'ayment de cet amour de complaisance ; et j'estime qu'en cela gist leur félicité. C'est de la mesme maniere que se pratique l'amour de complaisance envers les Saints. (138)

On aura noté au passage ces grandes idées salésiennes de l'amour naissant de la volonté, du bonheur qui est tout, ce bonheur pour lequel ~~il~~ a toujours été fait, et qui est (même si le mot apparaît comme anachronique, on voit que l'idée y est bien), un bonheur "communautaire".

De même que c'est manque de réflexion que de croire difficile, on l'a vu, l'amour de "bienveillance" envers Dieu, de même "envers iceux [il] se peut pratiquer sans difficulté", la "gloire essentielle" étant de "voir Dieu face à face" et de "l'aymer souverainement" (139), mais l'accomplissement parfait de l'amour étant la résurrection de la chair, l'amour de bienveillance sera de la souhaiter. François de Sales n'entre pas dans des distinctions trop grandes entre le "corps" et la "chair", utilisant l'un ou l'autre de ces deux termes, surtout dans la forme orale de sermon qui nous occupe. Il n'empêche que c'est bien de la perfection (au sens plein et paulinien du terme) de "l'homme spirituel" qu'il parle ici, en montrant dans la résurrection l'aboutissement logique du projet du Créateur (140). Là, dit le sermon, est le sens de la phrase du Pater : "Votre royaume nous advienne" (141), et là est la prière de bienveillance de l'Eglise pour la création qui s'achèvera si notre liberté choisit cet achèvement comme les saints l'ont fait, connus ou inconnus, achèvement qui est la véritable fin

non seulement pour tous ceux qui sont saints, mais encores pour ceux qui ne le sont pas. (Dieu désire de sauver tout le monde (142). C'est à nous de nous servir de la liberté qu'il nous a donnée pour choisir le Paradis ou non, cela dépend de nous ; que si nous le choisissons, il nous octroie suffisamment de grâces pour y parvenir). Votre royaume advienne. Il est déjà advenu aux Saints, c'est à dire à ces âmes glorieuses qui sont au Ciel. Quant à nous autres, qui sommes ça bas en terre, il nous est aussi déjà advenu ; car, Seigneur, vous nous en laissez le choix et disposition, et les justes le possèdent par desir et esperance. Mais, votre royaume nous advienne, c'est à sçavoir, ce royaume que vous avez fait pour les âmes et pour les corps ; que cette resurrection de la chair se fasse, car les Saints ont encores leur corps en terre, et partant ils ne sont pas entierement glorifiés. C'est pourquoy nous vous demandons la resurrection generale, apres laquelle ceux qui sont au Ciel et nous autres mortels soupérons. (143)

Avec ses longues et lentes insistances, avec son aspect lyrique de prière personnelle, le texte est des plus nets : l'homme vit déjà, dès le début de son existence, sa vie éternelle, qu'il construit, et, sans que le mot ait une valeur morale, cette existence, aussi bien des "morts" que des "vivants" est "imparfaite". Il est le maître de son propre achèvement ; l'idée

se répète. La "glorification" entière, comme le Christ entré dans la "gloire" (144) de Dieu par sa Résurrection qui culmine dans son Ascension, ne sera accomplie que dans leur résurrection, et celle de l'humanité. C'est la Résurrection du Christ et sa logique, qui dominent et lient ici toute la réflexion salésienne.

Cet amour de "bienveillance" qui "jette" l'homme vers les Saints comme il jette l'homme vers Dieu, si nous nous rappelons le passage du Traité de l'amour de Dieu (145) cité plus haut, François de Sales peu à peu le montre comme une des façons de vivre, d'incarner l'amour de bienveillance pour Dieu, tout comme l'amour du prochain est une des façons de vivre l'amour de Dieu (146). Si nous nous rappelons qu'analogie ne signifie pas identité, et que toute la vision du monde de François de Sales, toute sa lecture de l'Ecriture, sont fondées sur le véritable pivot qu'est l'image (147), il n'y a pas véritablement équivalence, encore moins fusion et réduction à une unité qui s'opposerait à la diversité que montre la simple expérience (148) dans la "similitude" que l'évêque établit ainsi entre l'amour de bienveillance pour Dieu et l'amour de bienveillance pour les saints, pas plus qu'entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; mais il y a bien une véritable identité entre l'amour du prochain et l'amour de bienveillance pour les saints. On verra l'idée exposée sous une autre face dans le sermon pour la Toussaint que l'édition d'Annecy date de 1621 (149), où ce sont les saints qui vivent l'amour du prochain dans leur sollicitude pour les hommes. Toute la justification du culte des saints, avec l'admiration et l'affection pour la louange qu'ils rendent à Dieu par leur vie sur terre selon les Béatitudes, tient dans cet échange d'une "bienveillance" réciproque et active.

Bien plus, les saints, et il s'agit toujours des morts connus et inconnus, "dependent de nostre cooperation" encore de deux façons. La première est de participer à cette louange qu'ils rendent sans cesse à Dieu ; le texte

développe ici ~~le~~ le thème de l'harmonie auquel François de Sales tient tant (on sait la place que la musique tient dans sa vie et dans les métaphores qu'il emploie). Il y a plus ~~donc~~ qu'allusion aux chœurs célestes ; ou plutôt l'expression reprend sa pleine force, n'est plus une simple métaphore comme on peut trop souvent le ~~voir~~ voir, dans une lecture familière de l'Apocalypse (150) par exemple.

Les Saints louent et glorifient perpétuellement Dieu sans pause ni remission. Ils chantent un cantique continuél sans se lasser ni se reprendre ; ils benissent Dieu avec une joye et complaisance pleine d'une incomparable suavité, s'excitant et provoquant les uns les autres à la tousjours magnifier (151), mais d'un desir doux, tranquille et qui les rassasie pleinement. Ils louent Dieu en luy mesme de ce qu'il est Dieu et des biens qu'il a en soy et de soy (152), de la veuë desquels ils ont une parfaite complaisance ; ils le louent encores de ce qu'il les a faits saints, reconnaissant que leur sainteté procède de luy comme de son principe et cause fondamentale, et luy en donnent toute la gloire. Puis ils se felicitent (153) aussi les uns les autres de ce qu'ils sont bienheureux et de ce que Dieu les a sanctifiés. (154)

C'est alors que la communion des saints s'étend aux vivants par l'amour de bienveillance qui associe les vivants aux saints :

Or les saints nous aymant souverainement, et desirent que nous fassions ça bas en terre ce qu'ils font là haut au Ciel, c'est à dire que nous louions incessamment et perpétuellement Dieu. (155)

Cependant "l'infirmité de nostre nature" ne nous permet pas individuellement la prière continue. L'Ecriture la conseille bien souvent, mais comme un conseil justement, et nous ne pouvons le suivre que de deux façons : par les oraisons jaculatoires (l'on se rappelle la place qu'elles tiennent dans l'Introduction à la vie devote (156) et combien souvent elles reviennent dans la correspondance) et par la prière ecclésiale à travers le monde. Si bien qu' "en toutes les heures du jour et de la nuit, il se trouve des ames qui louent et glorifient Dieu" (157), donnant, par leur union avec l'harmonie de la louange des saints, à ces saints

une gloire accidentelle, laquelle ils n'auroient pas si nous

ne magnifions Dieu et si nous ne désirerions qu'il le fust de tous. (158)

Ainsi, pour les hommes, correspondre au désir de louer Dieu, c'est la sainteté et louer les saints, bien entendu, louer Dieu en lui. Et le second acte de bienveillance que nous puissions faire pour les saints est de "correspondre au désir qu'ils ont que nous devenions saints comme eux" (159) ; voilà la façon de vouloir du bien à Dieu, de vouloir que son règne vienne. Ces deux faces de l'amour de bienveillance pour les saints s'unissent dans l'amour de Dieu, et l'amour de bienveillance pour les saints rejoint celui qu'on a pour Dieu : c'est avoir de la "bienveillance" pour lui que de souhaiter voir s'augmenter, se multiplier, s'accomplir la sainteté.

A cet amour de bienveillance s'ajoute, pour qu'on le vive, l'amour d'imitation, la sympathie qui

est une certaine participation que nous avons aux passions de ceux que nous ayons ... De là vient que l'amour nous rend tellement propre ce que nous ayons que nous disons communément que les biens de la chose aimée sont plus à celui qui aime qu'à celui qui les possède. (160)

Cette sympathie peut être parodique, et une sorte d'excuse pour ne pas lutter pour achever en soi le portrait dessiné par Dieu (161). Mais le véritable "amour nous [rend] semblables à ceux que nous ayons" (162). Aimons donc les saints, qui nous sont si proches de nature et qui aiment Dieu, le Christ, si fraternel au sens propre du terme, dans sa nature humaine en particulier, et qui aime en perfection le Père et le montre. Une longue chaîne d' "images" se tisse à nouveau ici.

Devenus semblables à ceux qui ont aimé en sainteté, à celui qui a aimé en perfection, nous serons ~~les~~ propre ce qu'ils aiment et la façon dont ils aiment. La rigueur logique est absolue. Or tout leur amour consiste à marcher selon les Béatitudes, à devenir les "Bienheureux qui...". C'est saint Mat-

thieu (163) qu'utilise ici, durant trois pages, saint François de Sales, rapprochant la première affirmation : "Bienheureux les pauvres d'esprit" en particulier de la huitième : "Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice" : la "justice" de Dieu est cette "pauvreté" que nous avons rencontrée plus haut, le "pauvre" est le seul "juste", au sens biblique du terme, qui s'oppose à celui du "monde", qui le combat. Pour François de Sales, qui reprend ici quelques indications des Evangiles (164), le Christ adresse cette injonction à être pauvres et justes particulièrement "à ses Apostres" et à "ceux qui les ensuivroyent" (165) à cause des persécutions à venir, et plus particulièrement au "reste du peuple" (166), les autres, ^{judéens} qui détaillent comme en des cas plus concrets les deux grandes affirmations qui les enserrent. Image encore de la communion des saints, telle que le sermon vient de longuement l'analyser : ce sont les Béatitudes qui unissent ceux qui seront l'Eglise et qui sont la communion des saints.

Encore faut-il ne pas faire "mille interpretations" (167) sur ces Béatitudes. Pour que soit cimentée la communion qui est le projet parfait de Dieu pour la création, les Béatitudes doivent être prises au sérieux et comme au pied de la lettre. La première Béatitude en particulier, d'où découlent les autres, ne doit pas faire l'objet d'un contresens. Le Sauveur entendait y parler de la pauvreté d'esprit véritable,

qu'il a pratiquée luy mesme et de celle qu'exerceroyent ceux qui, apres avoir tout quitté, supporteroient volontiers les incommodités et mesayges qu'elle tire apres soy. (168)

La pauvreté matérielle, voire l'indigence peut la suivre, et n'est point pauvre en esprit "qui ambitionne l'honneur d'estre pauvre pourveu que rien ne luy manque" (169). Les pauvres en esprit dont parle le Christ ne sont pas

ceux qui sont simples et qui n'ont guere d'intelligence, à propos desquels l'évêque ajoute :

Je ne nie pas que les gens de cette sorte ne soient facilement heureux. (170)

Les pauvres véritables sont parfaitement hommes, adultes nous dirions, anachroniquement, aujourd'hui, et, comme déjà certains philosophes antiques (171) choisissent par intelligence et maîtrise, la pauvreté. Maîtrise qui s'oppose pour tous aux Béatitudes inverses que proclame le "monde" ; et réapparaît, sous-jacent, le grand thème de la Folie-Sagesse.

h de servir

Nostre divin maistre ayant prononcé ces beatitudes, le monde en a prononcé d'autres et a dit : Bienheureux les riches, car la richesse fait que l'on n'a besoin de rien, que l'on est honoré, que l'on gagne des proces ; en un mot, les riches sont bienheureux, car ils n'ont besoin de personne et chacun a à faire d'eux. Bienheureux ceux qui ne font point miséricorde, qui gardent ce qu'ils ont sans souci. Les pauvres, ains seulement de tousjours ammaser biens sur biens et de ne les donner à personne, de peur qu'ils ne diminuent. Bienheureux ceux qui ne pleurent point, ains qui se recreent et prennent du bon temps, car les larmes sont ennuyeuses (172). Bienheureux ceux qui se vengent. En somme, l'esprit du monde va tout au contraire de celui de Dieu. (173)

Au-delà du portrait de moraliste, où la loi générale, qui unit, se dégrade en cas particuliers et égoïstes, au-delà des échos qu'on entend dans ces lignes de certaines paraboles évangéliques ou de certaines pages de l'Ancien Testament, c'est bien "le monde à l'envers" (174) des écrivains du temps qui s'agite devant l'auditeur.

Car il faut tout quitter pour la vérité, comme les "Apostres... qui quitterent tout pour ... suivre" le Christ, les uns vivant d'aumosnes", les autres donnant tout et vivant au plus juste, comme saint Paul "du travail de ses mains et à la sueur de son corps" (175) et allant jusqu'à vouloir "estre luy mesme sacrifié pour eux" (176). Si telle est la vie dans la communion des saints sur terre, à l'imitation et selon les paroles du Christ, nulle part on ne voit mieux comment dans la pensée de François de Sales "sacrifier" veut dire "rendre sacré, consacré" et "rendu sacré" par l'amour (177), ne demandant rien, ne refusant rien :

Voyla une parfaite pauvreté ; et c'est de celle là que Nostre Seigneur a dit : Bienheureux les pauvres d'esprit. (178),

ce qu'a été en perfection aussi François d'Assise, après les Pères du désert ; sur leur exemple se clôt le sermon qui rappelle qu'ainsi le fondement de la communion des saints est bien la parole des Béatitudes :

Or, comme les Saints sont tous entrés au ciel par la pauvreté d'esprit, par les larmes, par la miséricorde, par la faim et la soif de justice et autre beatitudes, l'Eglise nous propose ces beatitudes au jours de leur feste, nous invitant de les suivre et marcher apres leurs vestiges ... Perseverez jusques à la fin, à ce que vous puissiez estre ~~conjugues et unies~~ avec les bienheureux Esprits en cette felicité, pour aymer et jouir de Dieu à toute eternité. Amen. (179)

Les larmes sont les conséquences du choix des Béatitudes : elles ne sont pas leur but ; le combat entre le monde et "l'homme spirituel", que le texte vient de rappeler, le montre. Car l'homme est fait pour être heureux.

b/ Le sermon pour la Toussaint 1621 (180).

Comment ce bonheur est-il vécu et sera-t-il vécu quand, dans la Résurrection, le temps aura rejoint l'éternité, c'est ce que montre ce dernier sermon sur la Toussaint, continuation de celui que nous venons de voir, tout proche et pourtant souvent nouveau. La méditation de l'évangile des Béatitudes, lu ce jour-là, en est toujours le support. En même temps que la communion des saints telle que nous venons de la voir, c'est la communion humaine, en général, telle qu'elle en naît, que le texte non pas imagine mais présente, dans une réflexion, ~~dant~~ il importe de souligner qu'elle s'inscrit sans aucune oscillation dans le déroulement logique de la pensée salésienne.

Le sermon commence par rappeler que la première fête de complaisance est la Création même, telle que le récit des premiers chapitres de la Genèse la raconte, où Dieu se complaît dans son oeuvre qu'il dit bonne ; "et regardant par apres tout son ouvrage, il le treuva non seulement bon, ains plus

que tres bon. Voyla la complaisance" (181).

Comme celui dont elle est l'Epouse, l'Eglise "celebre les festes des Saints avec un playsir admirable" (182) parce qu'elle imite la "complaisance" de l'Epoux. Encore bien plus le fait-elle, comme le disait le sermon précédent, quand tous les saints, connus et inconnus, sont réunis dans sa louange. Et le texte de faire une large place à ces derniers, qui ont vécu les Béatitudes dans la vie de chaque instant ; le passage n'est pas sans rappeler l'Introduction à la vie devote :

Ne pensez pas que ce soyent les miracles et les vocations spéciales qui ont rendu saints tous ceux qui sont enParadis ; o non certes, car il est vray qu'il y en a un nombre infini qui ont esté ignorés en cette vie, qui n'ont point fait de prodiges et dont on ne fait aucune mention sur la terre, lesquels neanmoins sont au dessus de ceux qui ont operé beaucoup de merveilles et qui ont esté et sont honorés parmi l'Eglise de Dieu ... O Dieu, combien pensez-vous qu'il y a eu de Saints dans les cavernes (183), dans les boutiques, dans les maisons devotes, dans les monasteres qui sont morts inconnus et qui a cette heure sont exaltés dans la gloire par dessus ceux qui ont esté bien connus et honorés sur la terre ? (184)

Ce qui est l'exorde du sermon (car dans ce texte, la charpente va être très visible et soulignée par François de Sales lui-même) s'achève sur deux "similitudes", qui vont montrer que la prédication va avoir pour sujet la prière, que la prière véritable est la complaisance (et la bienveillance, présente ici au second plan), que la complaisance se fait à cause de la "correspondance" (voici réapparaître l'imago Dei) et que la correspondance véritable, qui se vit par les Béatitudes, conduit à la Béatitude.

La première des "correspondances" est une description "platonicienne", dit l'Evêque, de la terre et du ciel, où se trouvent réunies ces deux voies de la révélation diffuse que nous avons déjà vues très présentes à l'esprit de François de Sales : la nature et la sagesse antique.

On admire le merveilleux rapport et correspondance que la terre a avec le ciel, qui est tel que l'on peut dire que le ciel est le mari de la terre et qu'elle ne peut rien produire que par le

moyen des influences qu'elle en reçoit. Je ne veux pas icy parler de ces influences dont traitent les astrologues, ce n'est pas pour ce lieu ; je parle de celles que, d'après les platoniciens, le ciel respand sur la terre, lesquelles luy font produire les fruits, les arbres et les plantes. Et que rend la terre en recompense ? Elle luy expose ces plantes, ces fleurs et ces fruits et luy renvoye des vapeurs qui montent comme la fumée de l'encens brulé, et le ciel les reçoit. En somme, c'est une chose agreable de voir la correspondance qui existe entre le ciel et la terre. (185)

Mais très vite la similitude s'ouvre sur les deux Jérusalem :

O Dieu, que c'est chose plus admirable encores de considerer le rapport qu'il y a entre la Hierusalem celeste et la terrestre, entre l'Eglise triomphante et la militante. L'Eglise militante fait ça bas en terre ce qu'elle croit (186) de faire là haut en la triomphante ... Elle tasche de ... conformer [ses enfants] en tout ce qui est possible aux habitans du Ciel ; c'est pourquoy considerant les festes qui s'y celebrent pour le martyre (187) et triomphe de chaque Saint en particulier, elle en fait de mesme icy bas. (188)

Si les sermons précédents nous ont montré, notons-le en passant, une fluidité dans le glissement d'une idée à l'autre, accentuée par le caractère oral propre souvent aux sermons recueillis, l'analyse au plus près du texte qu'on a essayé d'en présenter, avait pour but essentiel de souligner que cette fluidité ne dissimulait pas la rigueur de la déduction qui n'est jamais une simple association d'idées. Le sermon que voici, peut-être est-ce en partie dû à la rédactrice, mais on ne saurait lui en accorder toute la responsabilité, montre une autre manière de dire, toute proche des normes traditionnelles : annonce du plan, et d'un plan en trois parties, qui va être exactement suivi :

Je diray donques quelque chose, le plus briefvement qu'il me sera possible, touchant ce qu'il faut faire pour bien celebrer cette feste, le reduisant en trois points, le premier que je marqueray et les deux autres que je deduiray. (189)

I - Le projet de Dieu et la prière des saints :

Dieu, de toute eternité, a desiré de nous donner sa grace et de nous faire ressentir les effects de sa misericorde, et par consequent de sa justice, par laquelle il nous veut donner sa gloire (190).

On aperçoit, présent sous ces lignes, le Scotisme de François de Sales, avec le Christ, fleur et aboutissement de la Création, perfection de l'humanité rejoignant sans se fondre en elle la divinité. Mais là n'est pas le propos du sermon qui veut parler de la prière par la médiation des saints, c'est-à-dire, de leur rôle de "mediateurs" : ils sont au milieu entre Dieu et l'homme, ambassadeurs, et leur entremise nous fait obtenir "ce que nous ne meritons pas d'obtenir", dit le texte, traduisant l'oraison du missel pour les fêtes de saint Joseph et aussi des saints abbés (191).

Le lien entre l'amour du prochain et l'amour de Dieu est une des lignes de force de l'Ancien comme du Nouveau Testament ; si la mort n'est donc pas la fin de la vie et si les saints sont ceux qui connaissent la Béatitude et vivent l'amour entièrement donné à Dieu,

l'amour du prochain procedant et naissant de l'amour de Dieu comme de sa source et origine, il s'ensuit que du grand amour des Bienheureux envers nostre Sauveur et Maistre procede un desir tres ardent qu'il nous donne et departe sa grace en ce monde et sa gloire en l'autre. (192)

Bien entendu, il n'en demeure pas moins que

nous recevons la grace de sa misericorde et la gloire de sa justice,

continue la phrase suivante, et certes la miséricorde l'emporte sur tout, et la gloire (193) vient d'elle aussi. Cependant,

c'est le propre de sa justice de recompenser ceux qui travaillent pour acquérir le Royaume de Dieu. (194)

Travailler avec la justice de Dieu, pour acquérir le Royaume (à tous les hommes, comme on l'a longuement ~~dit~~ ailleurs), ce sera la vie selon les Béatitudes. On voit comment depuis le début de cette première partie, "misericorde", "justice" et "gloire" sont intimement liées et dépendent strictement, dans la logique divine, l'une de l'autre.

Or, les saints, qui sont animés comme ils l'ont été au long de leur

vie terrestre d'amour de bienveillance pour Dieu, veulent "que Dieu nous donne sa grace : c'est qu'ils voyent en luy ce vehement desir qu'il a de nous la departir" (195). Conformant dans l'éternité qu'ils ont atteinte plus loin que les hommes vivant sur la terre leur être activement à "l'image de Dieu", ce qu'ils réalisent par la vision béatifique qui leur fait voir Dieu face à face, ils veulent ce que sa volonté veut (196). Et "sçachans que nous avons esté créés pour la gloire eternelle" (197), le sachant d'expérience vitale, si l'on peut dire, ils attendent, provoquent et aident nos prières ; eux aussi, eux toujours, par l'amour de Dieu vivent éternellement l'amour du prochain. Et Dieu les "provoquent" à cela (198).

Alors apparaît le noeud de ce premier point du sermon : la prière par les saints.

Il faut donques prier et invoquer les Saints, et c'est en cette sorte que l'on doit celebrer leurs festes, implorant leur secours... (199)

Suit une analyse de ce qu'est la prière :

Il y a trois personnes qui interviennent en icelle : la premiere, celle que l'on prie ; la seconde, celle par qui l'on demande ; la troisieme, celle qui prie. Quant à la premiere, qui est celle que l'on prie, ce ne peut jamais estre que Dieu, car c'est luy seul qui possede en soy tous les tresors de la grace et de la gloire. Pour cela, lors que nous prions les Saints nous ne leur demandons pas qu'ils nous accordent ou qu'ils nous departent quelque vertu ou faveur, mais bien qu'ils nous ^{impebunt} ~~impebunt~~, parce qu'ils n'appartiennent qu'à Dieu seul de donner ses graces comme il luy plaist et à qui il luy plaist. (199)

Malgré les apparences que lui donne toujours la longueur minutieuse des développements du sermon oral, François de Sales ne perd pas de vue son but : la Béatitude et les Béatitudes.

La prière peut être "médiante", continue-t-il, ou "immediate" ; immédiate dans la relation directe à Dieu et médiante par l'entremise des saints. La "Chananée" (200) pria des deux manières, et la prière médiante "est bonne

et bien méritoire, car elle est humble ; elle procede de la connoissance de nostre indignité et bassesse", ce qui est justement le cas de la Channéenne.

La priere immediate est toute filiale, pleine d'amour et de confiance ; elle s'adresse à Dieu comme à nostre Pere et nostre Chef souverain. (201)

C'est celle du Nostre Pere (202).

De la seconde personne, celle qui demande, François de Sales souligne ceci :

Remarquez que je ne dis pas que c'est celle qui prie, car il y a bien de la difference entre prier et demander. (203)

Laissant de côté les querelles scolastiques à propos du Christ Avocat et Mediateur (204), François de Sales insiste sur le fait que ce que le Christ "demande pour nous luy appartient par droit de justice" (205) ; l'affirmation est de première importance : le Christ porte en lui l'humanité entière dont il est l'aboutissement et la perfection ; de même qu'il jeta "sa divinité en l'homme en sorte que l'homme fut Dieu" (206), de même ce qui lui appartient "par droit de justice" nous appartient aussi. Si nous le voulons bien, parce que par le Christ nous sommes faits pour être Dieu en lui, le Royaume nous est dû (et ce sera vivre selon les Béatitudes que de le vouloir bien, comme les saints l'ont fait et le font toujours).

Il n'y a point de doute que Nostre Seigneur ne demande pour nous le Royaume des Cieux, qui luy appartient et qu'il nous a gagné au prix de son sang et de sa vie, et pour ce il le demande comme chose qui luy est due de justice. (207)

L'insistance est caractéristique. On ne saurait l'imputer (on agit trop souvent légèrement avec les textes, à quel point, on le voit bien maintenant) aux redites orales et encore moins aux maladroites des religieuses qui recueillent les ~~paroles~~ paroles. L'évêque a visiblement appuyé sur ce point difficile et fondamental pour sa théologie et sa spiritualité.

Et si nous rapprochons ces expressions où figure le mot "justice" du texte cité plus haut où il était question du bon plaisir de Dieu (208), en quelque sorte, on notera combien l'exigence de justice est centrale : justice de Dieu à l'égard de l'homme, dans et par le Christ, et on va le voir, justice due par l'homme à Dieu, qui fait de cet homme un juste, selon le grand thème biblique. Car

la troysiesme personne qui intervient dans la priere, c'est la creature raysonnable. (209)

On sait ce qu'est pour François de Sales la valeur du mot "raisonnable", ou encore "raison" : la Vierge Marie est la raison parfaite, disent par exemple les sermons qui lui sont consacrés (210). C'est pourquoi, comme le dira le second point du sermon, les bienheureux prient dans "la connoissance tres claire ... sans ombre ni figure" (211). Et cette prière est béatitude, bonheur :

Leur felicité est de perpetuellement chanter les louanges de Dieu (212)

avec une humilité que nous n'approchons guère (homo, humus, humilité, on reconnaît cet axe de la réflexion salésienne) parce que nous ne nous admettons pas entièrement pour ce que nous sommes, dans notre tentation de nous diviner par une autre voie que l'imitation du Christ et des voies qui furent celles de l'homme en lui. Les saints ont su, eux, être humbles profondément, pleins d'amour donc, et fermes (213), et ils "prient continuellement et sans se lasser" (214) alors que "nos prieres sont si froides, si faibles, lasches et tiedes" (215). L'admirable est que (et voici apparaître le grand aspect communautaire qui pour François de Sales définit l'homme dans sa ressemblance avec Dieu, dans son statut d'imago Dei), nos prieres

cheftives, viles et impures, estans meslées parmi les leurs reçoivent une force et vertu admirable (216),

tout comme la goutte d'eau mêlée au vin devient vin, ainsi que le disait la

première rédaction du Traitté de l'amour de Dieu (217) ou que le dit aussi bien et même mieux, la liturgie de la messe.

Même après la mort,

la charité et l'amour divin ne veulent pas que l'on travaille seulement pour soy, ains aussi pour autrui. (218)

II - Action et liberté humaines :

Cecy estoit mon second point que les Bienheureux prient d'autant plus ardemment et fortement pour nous qu'ils voyent davantage dans l'Essence divine combien sa Bonté desire nostre salut et beatitude. Nous en devons faire de mesme à l'endroit de nostre prochain, nous employant à son service et l'aydant à se sauver avec une charité non point envieuse ni jalouse mais qui regarde Dieu seul, n'ayant point d'autre pretention que de le glorifier. (219)

La démarche habituelle ou raisonnement salésien se poursuit : une série d'équivalences, de faits mis en miroir les uns des autres, des sortes d'échelles que la pensée peut parcourir dans un sens ou dans l'autre.

C'est alors que va être développé , autour de Marie et des saints, le thème de l'humilité, évoqué plus haut parce que sa présence sous-jacente donne sa cohésion au premier point. C'est l'humilité, qui naît de la découverte de "la disproportion" entre "la grandeur de Dieu" et la "bassesse" humaine, qui fait que celui qui médite

s'abaisse et s'humilie jusqu'au plus profond abisme de son neant, ne trouvant jamais de bien assez bas pour s'y enfoncer.

Alors,

quelle doit estre, je vous prie, l'humilité de ces glorieux Saints qui voyent clairement la majesté divine ? (220)

Marie, l'humilité parfaite "parce qu'elle avoit plus de connoissance de Dieu qu'aucune creature", chante cette humilité dans le Magnificat comme elle l'a vécue par le Fiat de l'Annonciation (221).

Mais l'humilité que Nostre Dame a maintenant au Ciel est mille et mille fois plus grande qu'elle n'estoit icy bas parce qu'elle a mille fois plus de connoissance de la grandeur de Dieu qu'elle n'avoit alors ... Voyla comme l'humilité se pratique dans la gloire. (222)

La liberté humaine prend alors toute sa valeur :

Il n'y a point de doute que les prieres des Saints, estans faites et accompagnées d'une telle humilité ne soyent bien meritoires et ne nous puissent beaucoup aider. (223)

Mais avant d'en ressentir les effects il faut que nous sçachions nous en prevaloir ; car si de nostre costé nous ne cooperons, asseurement nous nous rendons incapables de leurs suffrages. C'est une plaisante chose de demander aux Saints qu'ils intercedent pour nous et nous obtiennent quelque grace, si de nostre costé nous ne nous voulons disposer à la recevoir ... Nostre cher Sauveur et Maistre nous a créés sans nous, c'est à dire qu'il nous a donné l'estre lorsque nous n'estions rien ; mais il ne nous veut pas sauver sans nous (224), il ne veut ^{point} violenter nostre liberté ni sauver personne par force, il luy faut nostre consentement et cooperation a sa grace. (225)

Le second point s'achève sur cette affirmation "qu'il n'est point d'autre porte pour entrer en Paradis que celle de la redemption du Sauveur" (226), qui seule est la voie de la gloire. D'où la nécessité de la metanoia vécue de façon continue dans l'accroissement continu lui aussi, de la grâce :

A mesure que nous correspondons aux dons de Dieu, il nous en depart de nouveaux, et par suite nous augmentons le playsir qu'il prend de tousjours nous en donner. Aussi les Bienheureux [l'en] supplient ... estans incités à ce faire ... par le desir et le playsir qu'ils voyent que Dieu prend à se respandre et communiquer. (227)

On aura remarqué le nouvel emploi du mot "playsir", avec sa double résonance salésienne de "bonheur" et de justice. On aura remarqué aussi à quel point ces idées sont constantes dans la pensée de François de Sales, dont elles sont la ligne de force : elles se trouvent déjà ici être ce sur quoi a pu s'articuler le portrait "théologique" de l'homme, qui s'appuyait sur des textes voisins (228) ou parfois identiques ; et le sens du mot

"théologique" doit maintenant s'éclairer entièrement, même s'il a fallu attendre jusqu'ici : "théologique", parce que, dans un vocabulaire anachronique, il est "capable de Dieu", "théologique" aussi parce qu'il réalise en lui l'image de Dieu; "réciproque", en un double mouvement si, l'on peut dire, il n'existe que par référence à Dieu : seule la théologie l'explique et, seule, elle fait qu'il soit. Perpétuel échange entre Dieu et l'homme, si souvent déjà rencontré, qui est exactement la projection de celui de l'Incarnation.

III - Les Béatitudes :

Elles sont bien la voie par laquelle l'homme va réaliser l'Incarnation en lui, par cette correspondance qui lui est proposée en dessein du Royaume.

C'est le texte de saint Matthieu que cite, et longuement, l'évêque, rappelant combien le sermon sur la montagne (229) "est une étrange doctrine qui est directement contre l'esprit du monde" (230), qu'illustrent le songe de Nabuchodonosor (231), et l'exemple des Nazaréens (232) loin du monde : la petite pierre destructrice de la statue, dans le songe, est le Seigneur, les huit Béatitudes sont "cette pierre qui renverse la statue de la vanité" (233). Remarquable est ici la lecture de l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau ; au-delà de ce qui peut apparaître comme une subtilité bien grande dans les rapprochements, subtilité d'ailleurs commune, on le sait, à l'époque ainsi souvent qu'à toutes celles qui l'ont précédé, ce qui est intéressant est le mouvement d'ouverture de l'Ancien Testament vers lequel le Nouveau remonte, et non pas celui, auquel on sera davantage habitué par la suite d'une annonce, réalisée dans l'Evangile tout particulièrement.

Les pages suivantes du sermon vont décrire, en alternant et comme le sermon précédemment analysé, les deux esprits du monde et du monde nouveau, des anti-Béatitudes pourrait-on dire, et des Béatitudes. Des notations de

moraliste se succèdent, sans que François de Sales quitte le fil de sa lecture de l'Ancien Testament qui s'accomplit dans les Béatitudes. "Les Pauvres d'esprit, les debonnaires, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de justice", bienheureux ?

Le monde ne dit-il pas tout au rebours ? ... C'est pourquoy Nostre Seigneur considerant cette statue, non point en songe comme Nabuchodonosor, ains en verité, et voyant qu'elle n'avoit que des pieds de terre, c'est à sçavoir que tout ce que siècle prise n'est fondé que sur des choses perissables et transitoires, il jetta, comme nous avons dit, cette pierre des huit beatitudes auxquelles est enclose toute la perfection chestienne.

Mais le monde voyant sa gloire renversée et qu'on le quittoit pour la pauvreté, les mespris, les larmes et la persecution, la prudence humaine s'y est glissée et a trouvé mille et mille interpretations de ces beatitudes ; et c'est elle qui a tout gasté. (234)

Sont alors dénoncées les tricheries, les accommodations avec l'absolu de la loi, en une série de notations concrètes et morales ; et François de Sales n'oublie toujours pas qu'il parle en particulier à ses Visitandines :

N'est-ce pas estre pauvre d'esprit que d'avoir l'usage des richesses, ... pourveu qu'on y attache pas trop son affection ? D'autres diront : Pour estre pauvre d'esprit il suffit d'estre Religieux et d'avoir quitté le monde ... Il est vray qu'on l'est desja en quelque façon par ce renoncement.

Et, rappelant saint Augustin (235), François de Sales insiste :

Quitter tout pour avoir toutes choses à souhait, se faire pauvre en entrant en Religion, et vouloir que rien ne nous manque, vouer la pauvreté et ne vouloir en ressentir aucun incommodité, et qui pis est, rechercher en Religion ce que nous n'avons pas peu trouver au monde, pretendre nonobstant ce voeu, d'avoir mieux nos ayses et commodités qu'avant de nous estre rendus pauvres, o Dieu, quelle pauvreté molle, fade et blasmable ! (236)

Qui confondra, après ces lignes, douceur avec indulgence faible et mauvaise chez François de Sales, lui qui ajoute ce dernier trait :

Il est vray pourtant ... que les plus difficiles à contenter dans les monasteres ce sont ceux qui avoyent le moins de biens avant que d'y entrer.

Les Règles, les Béatitudes non plus, ne donnent aucune sainteté auto-

matiquement. C'est dans l'Esprit que la pauvreté est sainte, comme la connaît le Christ, "mort tout nud" (237), et ses saints.

Il ne faut point tant d'interprétations, il faut aller simplement et se tenir au pied de la lettre. (238)

Les Béatitudes sont le chemin de la Béatitude, mais le bonheur de la sainteté est un bonheur héroïque ; celui de la Résurrection passe par la Passion.

Rapidement le sermon s'achève sur un appel à la "glorification" qui est ce bonheur parfait, et le texte reste ouvert et en résonance avec les autres textes voisins, qui disent Marie comme la Béatitude accomplie (239), l'humilité (on l'a souvent vue), comme sens des réalités (240) et comme une convivialité éternelle (241) en une "conversation qui durera éternellement et qui sera éternellement gay et joyeuse" (242).

Ces derniers textes sont extraits du sermon pour le deuxième dimanche de Carême, où culmine la description, plus exactement la méditation que fait François de Sales de la Béatitude éternelle.

c/ Le sermon pour le deuxième dimanche de Carême, 20 février 1622 (243)

L'exorde du texte est constitué surtout par une sorte de mythe à la façon platonicienne, que nous retrouverons ailleurs, dont l'idée centrale est celle de la beauté et ^{de la} lumière éternelles, connues seulement par les récits de témoins et les images que le microcosme donne du macrocosme. Le sermon porte en effet en épigraphe le passage de la 2ème Epître aux Corinthiens (244) qui relate le ravissement de saint Paul ; l'évêque le commente en quelques lignes en le mettant en parallèle avec l'évangile du jour (celui de la Transfiguration (245)), parallèle qui est donc introduit par ce que nous appellerons le mythe de la prison (246) ; mais ce mythe, que François de

Le sens de la
pauvreté, la
vie béatifique
comme

Sales appelle, on s'en doute, une "similitude" (247) reste vain, laisse celui à qui il s'adresse

en son ignorance ..., tout cela n'estant rien au prix de ce qui est en vérité. (248)

De mesme en est-il, mes chere ames (249), de ce que nous pouvons dire sur la grandeur de la felicité eternelle et des beautés et amenités dont le ciel est rempli. (250)

Quelle que soit la "proportion", continue le paragraphe entre la similitude et la vérité dont elle est l'image, image toujours limitée et diverse, peut-on penser, comme l'homme est l'image de Dieu, bien que, donc,

cela soit ainsy, et que nous soyons asseurés que ce que nous en pouvons dire n'est rien au prix de ce qui est en vérité, nous ne devons pas laisser d'en toucher quelque chose. (251)

Servons-nous donc des seuls instruments qui sont les nôtres, qui nous sont essentiels puisque, encore une fois, nous sommes l'image de Dieu, mais en reconnaissant, dans l'humilité, que nous sommes créatures, et donc limités. Le sermon entier est un des meilleurs exemples de ce qu'est l'image, ou la "similitude" pour François de Sales : un instrument certes approximatif dans les résultats auxquels il fait parvenir, s'il est employé seul, mais un instrument essentiel, qui apparaît comme la voie ou le moyen de l'incarnation de la parole et de la vérité divines dans la parole dite (ou écrite, car on en dirait autant du Traitté de l'amour de Dieu) humainement, manifestée concrètement : incarnation du Verbe dans le verbe, selon l'idéal du prédicateur que nous a fait rencontrer la toute première partie de ce travail.

Justement, la "similitude", surtout sous la forme développée du mythe platonicien, ne sera jamais sans l'appui du Verbe, de l'Ecriture, elle aussi, on l'a vu, incarnation ; tout développement qui se déroulerait sans son appui sombrerait aisément dans l'imagination pieuse, voire se dérèglerait. A la justesse de l'image choisie doit correspondre la rigueur de la connaissance scripturaire et la vigueur continue de la prière. Alors se développera une

logique qui s'opposera aux divagations, logique qui aura bien entendu souvent affaire avec "quatre sens", qui pourra parfois à des yeux du XXe siècle paraître subtile ; pourtant, le reproche de gratuité ne résistera jamais à une lecture attentive. Les auteurs sacrés eux-mêmes, les Pères aussi (et on n'oubliera pas comment ailleurs François de Sales parle des poètes (252)), n'agissent-ils pas de même ? (Le sermon va tout de suite reprendre une similitude à saint Augustin, tout comme la première a sa source dans les Dialogues de saint Grégoire le Grand (253)).

Le texte se présente alors comme la suite de prédications antérieures, prononcées aussi pour le même dimanche de Carême (L'un recueilli, du 23 février 1614, l'autre autographe du 19 février 1617 (254)) d'après l'édition d'Annecy ; mais sans doute est-il, tout autant, dans l'esprit de l'évêque, dans la lignée des textes sur les Béatitudes et la Béatitude que nous étudions ici (255).

Il reste, dit François de Sales, avant de parler de la Transfiguration, à lever "de vos esprits quelques difficultés qui vous pourroyent empescher de bien entendre" (256). Ces difficultés vont être au nombre de trois, et l'évêque ajoute qu'il les lève

d'autant plus volontiers [qu'il] desire que ce point soit bien masché, considéré et compris. (257)

Insistance caractéristique : il ne s'agit point d'aller à l'aventure, mais avec sérieux, et une réflexion aussi grande que la prudence.

Première difficulté : c'est

à sçavoir mon si les ames bienheureuses estans separées de leur corps peuvent entendre, voir, ouÿr et considerer, bref ~~avoir~~ les fonctions de l'esprit aussi libres que si elles estoyent unies avec iceluy. (258)

Obstacle d'importance, si l'on songe à l'idée toute biblique que Fran-

çois de Sales a de l'homme et que nous avons souvent rencontrée, et si l'on songe qu'à cause d'elle, dans les textes précédemment étudiés, nous l'avons vu souhaiter aux saints la résurrection comme l'entrée dans leur état normal; un accroissement de leur gloire en même temps que de celle de Dieu ; la mort est clairement chez lui montrée comme un état anormal, où l'être humain est défiguré, la mort du moins telle que nous la connaissons. Pourtant, voici la réponse à cette première question :

Je réponds que non seulement elles le peuvent comme auparavant, mais beaucoup plus parfaitement. (259)

C'est ici que saint Augustin apporte sa caution, avec ce qui n'est pas vraiment une "similitude" quoique François de Sales le traite comme tel, mais une histoire. Et longuement se déroule ^{donc} l'histoire d'un médecin à qui le problème de l'âme agissant après la mort se posait, auquel un songe, à deux reprises, apporte la réponse. On connaît l'anecdote : dans le second songe, le médecin se souvient du premier, preuve que l'âme se souvient sans le corps ; c'est par le biais du songe que l'histoire devient une "similitude" (on sait combien souvent il est assimilé à la mort), et parce que le médecin était "grand homme de bien", faisant beaucoup de charités, servant les pauvres gratis", saint François de Sales, appuyé sur saint Jean et saint Matthieu (260), peut aussi appuyer l'exemple augustinien, comme de droit, sur ce qu'il appelle, on le sait, "les deux Tables" (261) :

que Dieu Cette charité qu'il exerçoit à l'endroit du prochain fut cause le tira d'une erreur (262) en laquelle il estoit tombé étant encore jeune homme. Dieu favorise grandement ceux qui pratiquent la charité envers leurs freres ; ... d'autant que Nostre Seigneur a déclaré que c'est son commandement, c'est à sçavoir le sien plus cheri et plus aymé ; apres celuy de l'amour de Dieu il n'y en a point de plus grand. (263)

La garantie humaniste et celle de saint Augustin reliées dans l'Evangile servent de preuve, on le voit, par la voie de l'équivalence.

Réfléchissant sur le récit fait par saint Augustin, saint François de

Sales remarque que l'évêque d'Hippone a noté que le récit fait à lui par le médecin comportait plus de détails qu'il ne peut en rapporter. Et l'évêque de Genève de conclure de là, qu'après la mort, *les âmes ont*

une pleine et absolue liberté de faire leurs fonctions et leur actions, (264)

plus pleinement et absolument même qu'auparavant.

Par exemple, nostre entendement verra, considerera et entendra non seulement une chose à la fois, ains plusieurs ensemble ; nous aurons plusieurs attentions, sans que l'une nuise à l'autre ... Tout de mesme en est-il de la memoire : elle nous fournira plusieurs souvenirs sans que l'un empesche l'autre. Notre volonté voudra plusieurs choses et aura beaucoup de divers vouldoirs sans que ces vouldoirs divers soyent cause qu'elle les veuille ou affectionne moins ; ce qui ne se peut en cette vie, tandis que nostre ame reside dans nostre corps. Aussi nostre memoire n'a pas une si pleine liberté en ses fonctions, de maniere qu'elle ne peut avoir plusieurs souvenirs, au moins les avoir tous à la fois, sans que l'un empesche l'autre ; de mesme nostre volonté affectionne moins fort quand elle ayme plusieurs choses ensemble ; ses desirs et ses vouldoirs sont moins violens et ardens quand elle en a davantage. (265)

On retrouve ici la plupart des grandes composantes traditionnelles du portrait de l'homme tel qu'il est présenté ailleurs par François de Sales, nous l'avons vu : entendement, mémoire, volonté. A la finesse de l'analyse psychologique s'ajoute la conclusion théologique : souffrir de limites suppose qu'existe l'illimité, un peu comme dans l'exemple précédent, que le médecin dont parle saint Augustin ne se soit rappelé que "la divine musique qui se chantoit [au côté] droit" du musicien, souligne le vide de sa mémoire à propos de ce qui "estoit du côté gauche" (266). Et l'homme est l'image du Dieu infini, image encore imparfaite, qui atteindra sa pleine perfection après la mort.

Que ce soit le corps qui "empêche", pour parler comme alors, l'âme, n'a rien de platonicien, malgré les apparences ; il n'y aurait même pas de paradoxe à dire au contraire que la position de François de Sales est anti-platonicienne : si platonisme ou même simple teinture platonisante il y avait,

comment François de Sales pourrait-il souhaiter la résurrection de la chair, comme le chante le Credo et comme lui-même le proclame dès qu'il parle de la mort, on l'a bien souvent vu déjà ? C'est que l'âme, bien qu'atteinte par le péché, est entrée déjà, elle, par la vision béatifique, dans l'univers de la résurrection, où elle attend le corps, prisonnier lui de la mort détournée de sa vraie nature, ou comme inachevé s'il est encore sur terre.

François de Sales, on l'a vu aussi, nulle part ne confond le corps humain avec le "corps glorieux", ne dit que le "corps glorieux" en la résurrection ne sera que comme la réédition, si l'on peut dire, du corps actuel, pas plus qu'il ne croit que le Paradis de l'avenir sera le Paradis du passé. Même à travers l'instabilité du vocabulaire français du temps dans certains domaines, instabilité bien connue, accrue ici par les traductions peut-être (corps/chair), peut-être aussi, mais plus rarement, par les rédactrices (car que dire alors de certaines pages du Traitté), jamais François de Sales ne commet de confusion quant à l'idée maîtresse.

Et que l'homme actuellement n'ait pas connaissance de cette activité de l'âme, dans l'état, anormal bibliquement, de séparation, celui qu'elle connaît à la mort, montre d'abord que la notion biblique de l'homme est vérifiable, et ensuite que l'état actuel de l'homme en son état de "corps + âme vivante" n'est pas entièrement accompli, puisque la "commune - union" qui les unit rompue, l'homme ne comprend plus ce qui peut arriver à l'âme. Le Traitté de l'amour de Dieu (267) (et bien d'autres textes) rappellent que toute connaissance hormis la révélation commence pour l'homme par l'expérience des sens, que même ce qu'on appellera plus tard les idées innées sont liées à, on dirait aujourd'hui aussi bien l'anthropologie que peut-être même le patrimoine génétique, en tout cas au fond commun de l'humanité, alors que l'homme ne se connaît et n'est connu dans sa vérité que vivant, *et, pour ainsi dire, inachevé*.

Voilà pourquoi si la mort est évidemment une perte d'autonomie (et une

dislocation) du corps, l'homme a tendance à croire que l'âme aussi perd son autonomie. C'est oublier que l'homme est l'imago d'un Dieu dont l'essence est le mouvement, manifesté de façon différente par les trois Personnes trinitaires mais singulièrement par l'Esprit. L'état normal qu'est la désunion du corps et de l'âme et la désunion des éléments du corps n'empêche pas que l'homme, même momentanément brisé, ne conserve son statut d'imago Dei (qui ne sera parfaitement accomplie qu'à la fin des temps), que donc l'âme ne soit agissante si le corps ne l'est plus. Action mystérieuse mais logique (et François de Sales, bien entendu, croit fermement pour cette raison, et d'autres, liées à la connaissance des saints, au Purgatoire, où l'âme continue à "s'accomplir" mais par d'autres voies que celles qu'elle connaissait dans son union existentielle avec le corps, quand "l'âme-vivante" créait, pourrait-on dire, son éternité, ou en tout cas faisait bien plus que de l'ébaucher)^{achim}), qu'on ne peut connaître que dans la révélation, et en particulier toujours dans le récit de la création de l'homme, aux versets 26 et 27 du chapitre I de la Genèse.

Voilà donc levée la deuxième difficulté

touchant l'opinion que plusieurs ont que les Bienheureux dans la Hierusalem celeste sont tellement enivrés de l'abondance des divines consolations, que cela leur ôte l'esprit en l'esprit même, ... leur enlève le pouvoir de faire aucune action. (268)

Il ne s'agit pas de confondre la vie béatifique avec "un certain endormissement spirituel" qu'apportent parfois les "consolations",

en sorte que pour un temps il n'est pas possible de se mouvoir et comprendre même où l'on est. (269)

On sait la méfiance de François de Sales (et aussi de sainte Jeanne Françoise de Chantal) à l'égard de ceux "qui font les extatiques" (270) ; état anormal s'il en fut et qui est le signe du retard du corps dépassé par l'âme, d'une sorte donc de dislocation parente de la mort.

Mais il n'en est pas ainsi en la gloire ; car l'abondance de

la consolation n'ostera point la liberté à nos esprits d'avoir leurs veuës, de faire leurs actions et leurs mouvemens. (271)

Et c'est ici que se trouve une phrase fameuse de François de Sales, qui résume de non moins fameuses analyses du Traitté de l'amour de Dieu (272):

Or, La tranquillité est l'excellence de nostre action, (273)
"tranquillité" n'est ni sommeil, ni immobilité, *ni, non plus,*

~~une~~ extase au sens vulgaire du terme (il faut ici lire en entier le chapitre du Traitté rassemblé ainsi en une seule formule).

De même que l'amour du prochain "perfectionne" l'amour de Dieu (274), de même cette "tranquillité" qui est la paix, essentielle à Dieu, partagée par l'homme, "perfectionne" l'action des saints, en un mouvement d'échange symétrique et retourné. "Tranquillité" et "action", alors,

s'entr'ayderont merveilleusement à continuer et perseverer pour la gloire du pur amour de Dieu qui les rendra capables de subsister ensemble. (275)

~~Alors~~, notre esprit "grandement resveillé et agile en ses differentes actions", enivré d'amour, sera loin d'être

rendu stupide et endormi en l'abondance de la jouissance des bonheurs éternels ... L'ame [ne sera pas] moins capable de voir, considerer, entendre et faire ses divers mouvemens. (276)

Troisième difficulté : il faut être capable de comprendre que ce mouvement d'amour, image de l'éternel mouvement d'amour essentiel à Dieu, ne connaîtra nulle "distraction", à l'inverse de ce que l'homme connaît dans sa vie mortelle. C'est en ce sens que l'âme appartient, comme on l'a vu plus haut, après la mort, avec un certain décalage dans son union avec le corps, comme au monde de la résurrection : elle est prête pour lui, même si les actes qu'elle fait lui permettent encore de progresser ou d'aider les autres à progresser, rappelons-le.

L'action est le propre de la Béatitude. Ce n'est qu'à la fin des temps

que, parfaite, cette action continuera non comme perfectionnement, mais comme perfection atteinte ; impossible à distraire avant comme après la fin des temps, de l'action vitale qui la dit, l'âme parce qu'

ainsy que nous venons de le dire [pourra bien avoir] plusieurs diverses attentions en mesme temps sans que l'une nuise à l'autre, ains elles se perfectionneront mutuellement (277),

pourra de même avoir une attention continue, sans morcellement, reflétant ainsi d'une certaine manière l'ubiquité divine.

Dans cet état qui verra le début de l'accomplissement de toutes les virtualités humaines, la fin de l'inachèvement terrestre faisant davantage que de se dessiner, les limites humaines tombant,

la multiplicité des sujets que nous aurons en nostre entendement, des souvenirs de nostre memoire, ni moins les desirs de nostre volonté ne feront nullement que l'un empesche l'autre ni que l'un soit mieux compris que l'autre. Et pourquoy cela ? Non pour autre rayson, mes cheres Soeurs, sinon parce que tout est parfait et consommé dans le Ciel et en la beatitude eternelle. (278)

Alors seulement peut commencer la réflexion sur la béatitude. "Beatitude" et "félicité" sont la plénitude des possibilités ouvertes par le projet de Dieu sur le monde ; là "tous bonheurs et benedictions sont compris et retenus" (279), en une

indicible félicité qui est eternelle, invariable, constante, permanente, et pour parler comme les anciens François, sempiternelle. (280)

Ce n'est pas l'indicible de cette félicité que l'évêque essayera maintenant de dire : seul celui qui a l'expérience du face à face avec Dieu pourrait en parler. Cette "félicité essentielle" que "les Bienheureux ont en la claire veuë de la face de Dieu" (281), le sermon de la Toussaint 1617 en ~~l'ai~~ ~~le~~ (282), et nous le verrons malgré la chronologie, comme compléter ce sermon-ci (283). Non, c'est de la convivialité qui caractérise la vie béatifique qu'~~on~~ va parler, convivialité au sens propre du festin eucharistique céleste,

sans doute, mais encore bien plus, et c'est cela même le point qu'~~il~~ développe à propos de la gloire des saints,

d'une certaine gloire accidentelle qu'ils reçoivent en la conversation qu'ils ont ensemble. O quelle divine conversation ! Mais avec qui ? ... Avec eux memes, avec les Anges ... , les saints Apostres, les Confesseurs, les Vierges, avec la Vierge glorieuse, Nostre Dame et Maïstresse, avec la tres sainte humanité de Nostre Seigneur, et en fin avec la tres adorable Trinité mesme. (284)

On a vu que sur le Thabor, l'important était déjà cette conversation (285) ; les analyses faites plus haut ne seront pas reprises ici. Mais rappelons que cette conversation nous montre

que tous les Bienheureux se connoistront les uns les autres, un chacun par leur nom. (286)

L'évangile du jour est alors repris et, en même temps que sur la conversation céleste, l'accent est mis sur le fait que cet échange et cette "cessation de miracle", comme il est dit ailleurs (287), qu'est la Transfiguration, accomplissent la création, elle aussi entrée dans la lumière, même dans ses aspects les plus humbles :

Cette clarté et cette gloire s'espacha jusque sur ses vestemens pour montrer qu'il n'en estoit pas si chiche qu'il ne fist part à ses habits mesme et à ce qui estoit autour de luy. (288)

Echange, dialogue, colloque entre les vivants, les morts, les bienheureux, les saints, les Anges, la Trinité en une harmonie sans cesse renouvelée et parlée, voire chantée, telle est la béatitude vécue. De la gloire accidentelle donnée par la conversation des saints entre eux et avec les mortels, on s'est trouvé logiquement conduit à la gloire essentielle. Les grandes rencontres comme imaginées dans l'au-delà seront doublées par "un entretien particulier selon son rang et sa dignité" (289) qu' "un chacun des Esprits bienheureux aura" avec son Seigneur ; ces grandes rencontres seront, en toute logique, celles de Paul et Augustin, Marie, Madeleine, Marthe, Elisabeth...

Combien nos coeurs et nos esprits tressailleront-ils d'une joye indicible lorsqu'ils entendront entonner par cette chancre sacrée (290) le cantique de l'amour éternel (291) ! O quelle douce melodie ! ... Passons plus outre, je vous prie, et disons un peu quelques mots de l'honneur et de la grace que nous aurons de converser mesme avec Nostre Seigneur humanisé. (292)

Alors la gloire accidentelle (on aura remarqué l'emploi du pronom "nous", qui s'est substitué aux "saints") s'accomplit dans la gloire essentielle.

La "conférence" du Paradis, celle de la création accomplie culminera pour chacun dans

un devis si secret que nul ne le pourra entendre. Dieu dira un mot si particulier à chacun des Bienheureux qu'il n'y en aura point de semblable. (293)

Aucun de ces mots n'a d'équivalent, parmi tout ceux que l'on peut imaginer :

En fin ce n'est rien au prix de celui que Dieu donnera à un chacun là haut au Ciel. Il nous donnera un nom (294), il nous dira un mot. (295)

Nous avons déjà souvent rencontré des textes voisins dans les sermons.

L'Apocalypse et le Cantiques des Cantiques se joignent à la fin du texte, coeur de ce qui est devenu comme la méditation lyrique de toute une vie.

Qu'il me bayse, le Bien-Aymé de mon ame, d'un bayser de sa bouche ... Quelles divines extases, quels embrasemens amoureux entre la souveraine Majesté et cette chere amante quand Dieu luy donnera ce bayser de paix ! Cela sera pourtant ainsi, et non pas avec une amante seule, ains avec un chacun des citoyens celestes...

En la Hierusalem celeste nous jouirons donques d'une conversation tres agreable, ... conversation qui durera eternellement et qui sera perpetuellement gaye et joyeuse. (296)

Gloire essentielle, gloire accidentelle, béatitude, la fin du sermon les ramènent vigoureusement aux Béatitudes sous-jacentes :

Marchons donc gayement et joyeusement, chere ames, parmi les difficultés de cette vie passagère ... (297)

* * *

Le sermon de la Toussaint 1617 (298).

Parce que la fête de la Toussaint est la fête de l'humanité vivante, des âmes des disparus et des saints, parce qu'elle rassemble à la fois de façon concrète et prophétique la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste, parce qu'elle apparaît peut-être comme plus humaine, plus proche, plus tangible et plus communautaire que d'autres, les textes précédents le disent, à la fois on y est très sensible et on s'en trouve très simplement familier, et à la fois la théologie y a une place fondamentale où se nouent tous les grands problèmes. Tous, en particulier chez François de Sales, convergent vers la fête de la Transfiguration universelle, préfigurée et réalisée, déjà en partie, dans la Toussaint, fête de l'union de toutes les formes d'Eglise traditionnelles, militante, souffrante, triomphante. On ne s'étonnera pas ainsi qu'à propos de son sommet, la gloire essentielle, à laquelle le sermon précédent a fait déjà place bien que ce ne fût pas son objet, le sermon de la Toussaint qui lui est consacré rassemble encore plus que d'autres, en une lecture symbolique minutieuse souvent, les grands axes de la théologie salésienne, toujours soutenus par la trame des Béatitudes.

Le déroulement et l'articulation des idées sont limpides, même si peut-être le début du texte comporte un léger problème de rédaction (299) ; encore, on le verra, est-ce discutable.

En épigraphe, et en donnant la double référence de la 1ère Epître aux Corinthiens et d'Isaïe (300), François de Sales écrit en latin quelques lignes qu'il traduit en français :

Nul oeil n'a vu, ni oreille ouï, ni coeur d'homme n'a pu penser quelle et combien grande est la gloire que Dieu a préparée à ceux qui l'ayment. (301)

Et il commence par préciser que c'est bien de ce texte qu'il va parler pour, dit-il, à ceux qui sont là,

rehausser vos coeurs et vos pensées à la consideration de la gloire et felecité eternelle que Dieu a preparée à ceux qui le craignent et aiment en cette vie. (302)

Présentes, mais non explicites, sont les Béatitudes, elles qui apprennent à voir selon la sagesse divine le monde sous sa figure d'éternité, "puisque, comme l'escrit saint Jean en son Apocalypse, le ciel et la terre passeront, c'est à sçavoir que tout ce qui est ça bas prendra fin" (303). On a vu comment les textes postérieurs montrent le Sermon sur la Montagne découlant de la gloire essentielle manifestée à la Transfiguration.

La gloire est donc le sujet du sermon, la gloire essentielle surtout.

Le début du sermon évoque le banquet céleste. On pourrait presque dire qu'il y a comme un second exorde, encore que François de Sales ne pratique pas le double exorde véritable comme son temps et l'esthétique borroméenne le prônent (304). Après avoir posé le sujet de façon générale, comme ici, il arrive qu'il en développe les points rapidement en ce qui est bien autre chose qu'une annonce de plan (305) : c'est davantage la direction d'ensemble de la prédication qui est précisée ; le contenu même en est plus ou moins développé, en quelques paragraphes isolés et denses, qui seront par la suite plus ou moins repris et étoffés, appliqués sur des "similitudes", des exemples, des portraits, des notations de moraliste .. On pourra parfois croire à des "ornements" et d'autres fois à des digressions. Il n'en est rien : l'exemplum n'est pas du domaine de l'ornatus pour François de Sales, on le verra à propos des sermons sur la Visitation, et les digressions, dues à la générosité verbale (et orale, car le sermon n'étant pas écrit, l'avantage des textes recueillis si respectueusement par les Visitandines est, on le sait, de restituer mieux que tout autre témoignage la parole fugace et effacée), ne sont pas le fait

de l'abondance rhétorique, ni même parfois de "l'abondance du coeur" : elles sont plutôt dues à la forme spécifique du raisonnement salésien, en miroir, par équivalences, parallèles et analogies symétriques plus rigoureuses qu'il n'y paraît, jamais gratuites, toujours parfaitement insérées dans ce que l'histoire des mentalités nous apprend. Si bien que le fait que le sermon commence souvent par une sorte, si l'on ose dire, de "pré-développement", donne une extrême liberté à l'orateur, et lui permet de toujours revenir aisément à un sujet et à des points que l'on connaît déjà bien, qui ne sont ainsi jamais perdus de vue. Et qui sont, de plus, d'une difficulté extrême sous la simplicité de leur expression.

Evidemment il n'en est pas toujours ainsi. On sait comment se déroule le sermon de l'Assomption 1602 par exemple. On a vu plus haut, on verra ailleurs comment le sermon avance par glissements qui sont autre chose que de simples associations d'idées, des vagabondages de la pensée, même si on croit qu'ils en sont proches : jamais François de Sales ne laisse sa pensée courir devant lui ; l'expression, peut-être : la pédagogie et le dialogue tacite avec l'auditoire l'y poussent ; la pensée, jamais : il sait toujours où il va, où il veut aller, et le démontrent les comparaisons que l'on peut faire entre plan autographe et sermon recueilli. Un sermon autographe de la deuxième manière, quand il tend à n'être plus qu'un plan, est difficile à suivre ; le recueilli correspondant montre comment ont été utilisées de façon évidente et naturelle dans le raisonnement salésien les indications du premier (306). La manière de François de Sales est des plus variées et les raisons de ces variations sont multiples (307). On peut aisément les deviner ; elles appartiennent aussi bien à la pédagogie qu'à l'occasion même du sermon. Ce n'est pas le lieu d'essayer de les relever, ce qui serait d'ailleurs un travail relativement facile.

La première partie du sermon, avec cet aspect particulier qui vient

d'être mentionné, s'appuie sur le festin d'Assuérus rapporté dans le livre d'Esther (308), lu symboliquement selon une exégèse courante alors : il est la figure du festin de l'Agneau, de l'Eucharistie, en une consécration parfaite et réciproque des assistants et de Dieu dans le sacrifice, le mot étant pris dans un sens étymologique que François de Sales aime lui donner. Nombre des objets, description de ces mêmes ~~objets~~ vont être le support d'analogies minutieuses, dans la lignée donc de l'exégèse, en particulier antique et médiévale, pour traduire un état de joie existentielle :

Je n'ay point trouvé d'histoire et de discours (309) plus propre pour vous représenter la gloire et félicité des Saints que ce banquet du roy Assuerus, puisque cette félicité n'est autre qu'un festin, ou banquet auquel nous sommes invités (310) et où ceux qui sont receus sont rassasiés et assouvis de toutes sortes de délices. Mais certes, quand je viens à comparer ce banquet à celui du roy Assuerus, je trouve que celui-là n'est rien au prix de celui-cy. ... En ce festin de l'Agneau sans macule, comme dit saint Jean (311)..., celui qui le fait est Dieu même, ... mais qui plus est il est luy même la viande qui refait et rassasie les conviés et esleus par les admirables communications qu'il fait de soy même. (312)

Le sermon annonce et parcourt une première fois trois points qui constituent la béatitude ou festin céleste qui "consiste en la vision de Dieu (313) ... à voir clairement Dieu tel qu'il est" (314). C'est l'infinité de la toute puissance de Dieu que révèle sa contemplation, avec le premier de ses actes, premier par la réussite, si l'on peut dire, à laquelle a collaboré la créature, permettant, par la voie des Béatitudes, que puisse s'accomplir le dessein de Dieu : la maternité de Marie. Contempler Dieu ne va pas sans voir ce qu'est l'être humain véritable ; alors seulement, peut être approchée l'idée de ce qu'est la gloire de Dieu. Trois points donc : Dieu, Marie et avec elle l'humanité, la gloire essentielle.

Dieu est cet "acte très pur et très simple" (315) que chante le Traitté de l'amour de Dieu (316) surtout, mais aussi bien d'autres textes.

La maternité de Marie et son Fiat sous-entendent l'union hypostatique

du Verbe avec l'homme, que le sermon présentera (317) plus loin.

La gloire essentielle

est une clarté increée par laquelle on voit toutes les autres lumieres (318), lesquelles sortent de celle-cy comme de leur source et origine sans ~~la~~ pouvoir tant soit peu interesser. (319)

La vision de Dieu ^{existe} "face à face clairement, nettement sans ombre ni figure, Dieu trine et un (320)" et sans "enigme" (321). Plus n'est besoin de l'image, de la "similitude", du reflet : c'est une "telle clarté qu'on voit la lumiere en la lumiere" (322).

Les trois points de la gloire essentielle s'entremêlent aussitôt : voir Dieu, c'est aussi voir l'Incarnation par la maternité de Marie et la gloire des élus. Les Bienheureux ont ainsi "l'intelligence des ... mystères, dont la connoissance" est "allegresse parfaite" (323). Et le texte insiste sur ce bonheur :

La joye et liesse dont ils jouissent en cette gloire essentielle par la cognoissance des plus profonds mysteres les rassasie tres parfaitement. (324)

C'est alors seulement que la création s'achève parce que dans cette connaissance où peu à peu s'abolit le temps, par la connaissance de l'éternité de Dieu, même la résurrection à venir, toujours attendue pourtant est comme présente, puisque Dieu est éternel. L'homme est vraiment déjà (et pourtant encore en puissance), puisque la fin des siècles est encore à souhaiter, devenu plus que le reflet, l'image de Dieu comme quoi il a été créé : comme ailleurs François de Sales souhaite que l'homme devienne ce par quoi il est nommé (325), déjà hors du temps par sa contemplation de la toute-puissance qui définit Dieu, de sa gloire essentielle, dans l'échange constant qui est le mystère trinitaire auquel il est associé, association dont la perfection sera la Parousie ; parce que Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu, l'homme est devenu Dieu parce que Dieu s'est fait homme, et parce que

à la suite du Fils de l'Homme, l'humanité a "tiré chemin" par la voie des Béatitudes, celle de Marie.

Telle est, pour les Bienheureux,

la suavité qu'ils ressentent en la claire veuë du mystere ineffable de la tres sainte Trinité, de l'eternité du Pere, du Fils et du Saint Esprit. (326)

Saint Ignace de Loyola, dit le texte, reçut une singulière et perpétuelle révélation de cette connaissance, et l'on sait qu'il en fut de même pour saint François de Sales lui-même (327).

A cette connaissance de l'essence trinitaire s'ajoute donc celle de

ce noeud indissoluble avec lequel l'humanité est jointe et unie avec la Divinité, cette oeuvre incomparable de l'Incarnation en laquelle Dieu s'est fait homme et l'homme est fait Dieu (328),

non pas automatiquement, si l'on ose dire, mais par le Fiat de Marie, par l'institution des sacrements qui continuent l'Incarnation et constituent l'Eglise, dans le respect de la liberté de chacun, qui suivra ou non la Grâce dans les Béatitudes. Car il faut "répondre" à la Grâce qui "se communique par [les sacrements]" selon la correspondance que l'on y apporte" (329). C'est-à-dire qu'il faut choisir la justice de Dieu, car la ~~g~~ grâce, "les uns la reçoivent, les autres la rejettent" (330).

Le sermon va insensiblement passer de la gloire essentielle à la gloire accidentelle, longuement développée ailleurs, on l'a vu. Après ce festin de la connaissance qui est union ~~et communion~~ : "eucharistie" parfaite, la béatitude est dialogue; d'autres textes le développent ; mais ce dialogue est ici partie intégrante de la gloire esentielle, ce qui lui donne une autre dimension : non seulement les Bienheureux

voyent Dieu ..., ains encores ils l'entendent parler et parlent avec luy ... Leur parler et leur langage n'est autre que celui d'un pere avec ses enfans ... : Tu seras tousjours avec moy et

je seray tousjours avec toy ... ; tu es tout mien et je seray tout tien. (331)

Oraison et lyrisme soulèvent ici François de Sales et il faut lire la page entière, qui aboutit au dialogue du Cantique des Cantiques (332).

Ce dialogue se précise, et la révélation du mystère de la Rédemption personnelle de chacun et de tous :

En un tel temps j'ay souffert telle chose pour vous ... J'ay fait telle chose pour vous sauver et attirer à moy ... Je vous ay attendu tant de temps ... Je vous donnois ce mouvement et telle inspiration en un tel temps ; je me servis d'un tel pour vous attirer à moy. (333)

Ainsi, "l'entendement" par quoi l'homme est défini, avec la volonté et la mémoire, "demeurera plein de clarté et de connoissance" (334), en particulier pour l'Incarnation et Marie, c'est-à-dire pour l'union on dirait volontiers existentielle de la Trinité et de l'humanité. Saint Bernard, dit le sermon, s'insérant dans une grande lignée exégétique, ainsi qu'il a été rappelé plus haut, contemplait ainsi ces mystères (335).

Point de surprise alors devant ceux qui vivent les Béatitudes, point de gratuité dans leurs affirmations : la béatitude essentielle en est la cause. Et comme volonté et amour sont liés, répète souvent l'évêque (336), par la connaissance du vrai, du juste, du beau et du bon parfaits, la volonté donc commandera la vie d'amour, selon les Béatitudes, après la mort comme avant ; connaissance absolue, volonté absolue et indéfectible :

La volonté sera alors en cette union inseparable avec son Dieu, sans que jamais elle puisse faire la moindre resistance à icelle, ains accomplira tousjours sans aucune repugnance tout ce qui sera de son divin vouloir. (337)

La voilà la correspondance à la grâce qui est la vie dans la gloire essentielle : la connaissance du vrai est offerte à tous et doit l'être (de là naît le devoir du prédicateur, on l'a vu dans le tout début de ce travail,

mais aussi naît le devoir de chacun, parlant même s'il n'est pas prédicateur, et écoutant). Dieu ne la refuse pas, l'homme parfois reste aveugle et sourd, et Dieu, le Tout-Puissant, respecte la liberté essentielle de celui qui est son image.

Entendement et volonté dureront à cause, en plus certes de la grâce divine, de la mémoire, victorieuse du temps. Le temps lui-même, parce que création, sera ainsi aboli, on l'a dit, ou mieux accompli, voire "ressuscité", quand "les temps seront accomplis", comme ils l'ont déjà été lors du Fiat de Marie, par et dans l'éternité :

La memoire ... sera toute pleine de Dieu et des biens qu'il nous a faits en cette vie ... les puissances et facultés des Esprits bienheureux seront tellement rassasiés qu'ils ne pourront rien souhaiter davantage de ce qu'ils ont. (338)

On remarquera que le texte, depuis quelques paragraphes, est passé au futur : la gloire essentielle des Bienheureux, on l'a vu, leur est déjà comme acquise en puissance ; elle ne sera parfaite qu'à la résurrection, lorsque le mot "bienheureux" prendra son plein sens et exprimera l'état de la création achevée, dans une création elle-même achevée ; c'est dire que le futur accentue la dimension communautaire de la béatitude et de la gloire essentielle.

Revient alors le motif du nom gravé sur la pierre blanche de l'Apocalypse (339) avec une variante importante :

Quelle sera cette pierre blanche qui sera donnée à l'ame bienheureuse, sinon Jesus Christ, vraie pierre angulaire, lequel se donnera à chaque Bienheureux par cette douce communication qu'il fera de soy mesme ? (340)

La béatitude essentielle est donc bien "eucharistie", et parce que le Christ s'y communique à chacun et donc à tous, elle est bien aussi union communautaire, "commune union" comme aime le dire François de Sales ailleurs (341). "Nous sommes comme des caracteres graves en l'humanité du

Sauveur : il nous a écrits en ses mains"(342) et en son cœur par les clous et la lance .

Nous avons déjà rencontré ce nom secret qui résume l'être d'un chacun, en particulier dans le sermon pour le 2^{me} dimanche de Carême 1622 (343). Mais les lexiques d'images ou les lexiques scripturaires donneraient bien d'autres occurrences : cette lecture symbolique du passage, précisément, de l'Apo-calypse, est chère à François de Sales : elle résume pour lui l'aboutissement de "l'unique" qu'est chacun des hommes, et son mystère divin, à la lumière des Béatitudes.

Nouvelle occasion d'oraison lyrique que cette étape de la réflexion ; la prédication est presque devenue une confidence : c'est l'être même de ~~l'âme~~ François de Sales ici, avec son mystère et sa vie dans la joie qu'est la béatitude qui apparaît, avec une simplicité sans égale. On voit à quel point on est loin d'un sermon réformé, loin des sermons les plus célèbres qui suivront au XVII^e siècle. Peut-on même parler d'homélie ? Il ne semble pas : c'est bien de prière et d'oraison, celle qu'il appellera, avec sainte Chantal, de "simple regard" ou "simple remise", de contemplation mystique, qu'il s'agit ici. Les lignes en défient l'analyse, car il pourrait y avoir quelque gêne à les lire, un air affété à leur trouver. Que n'a-t-on dit de la suavité de l'évêque de Genève, de sa parole "melliflue" ~~d'après~~ de Sainte-Beuve (344), souvent mieux inspiré (mais quels textes et quelles éditions avait-il en mains ?) Que n'a-t-on connu ailleurs comme sermons ruisselants de suavité toujours ? Rien de tout cela ici : un support scripturaire, une théologie difficile et délicate, et une expression limpide au point de paraître comme immobile, ainsi que le serait une harmonie continue (345). C'est que François de Sales vit la joie qu'est pour lui la béatitude, "félicité avec une plénitude de joie libre de toute crainte et appréhension" (346) ; car, aux Bienheureux, "leur gloire sera éternelle et ne leur pourra jamais estre ostée" (347).

Ainsi, pour chacun, le nom, le verbe, est une parcelle unique et à la fois le tout du Verbe nécessaire à chacun, source de communion à la divinité. C'est ce qu'après avoir appuyé la fin de sa présentation de la gloire essentielle sur sainte Thérèse méditant dans le Credo le Cujus regni non erit finis avec des larmes de joie (348), François de Sales montre en se tournant vers la gloire accidentelle :

Tous n'ont pas de la gloire esgalemens, ains en degré differens : les uns en ont plus que les autres, mais néanmoins tous sont contens et rassasiés. (349)

Ce qu'appuient quelques "similitudes" : le père qui habille tous ses différents enfants d'un même drap, les gens à l'ouïe différente heureux de ce qu'ils entendent de la même musique, le soleil que chacun ne voit pas et ne reçoit pas de façon semblable et qui est cependant le même soleil (on remarquera les domaines caractéristiques auxquels appartiennent ces images) :

Il en est ainsy de la felicité : tous sont contens du loyer et de la participation de la gloire. (350)

A ces trois similitudes, s'en ajoute une quatrième, prise à la Vie de sainte Thérèse d'Avila par elle-même (351), similitude qui, jointe aux précédentes, va montrer combien gloire essentielle et gloire accidentelle sont intimement unies et comment c'est la beauté de la dernière qui fait juger de la première. Il y a une profonde cohésion interne dans le choix de ces images : on se rappelle que le texte commence par le festin d'Assuérus, dont la salle est décrite minutieusement, festin annonciateur du festin céleste, et que l'un est l'image de l'autre ; on se rappelle aussi que la gloire essentielle, c'est voir "la lumière en la lumière" (352), le moment où le reflet rejoint, *le "vrai"* dans la connaissance, ou la reconnaissance, directement, où il n'y a plus d'intermédiaire, où le mot "image", pour parler de l'homme imago Dei, perd pour ainsi dire toute valeur figurée pour devenir réellement l'expression de la vérité profonde et existentielle de l'être humain, pour dire son incarnation

achevée. Il n'est pas étonnant que soit alors employée la "similitude", chère à l'époque du "miroüer", miroir qui ouvrirait sur la réalité sans en rester à montrer sa projection.

La Mere Therese, traittant de la beauté du Ciel, ... compare donques le Paradis à une grande salle, laquelle seroit pleine et environnée de beaux tableaux et de miroüers : or, ... quand on viendroit à se regarder dans l'un de ces miroüers on verroit celui dans lequel on se regarde et on se verroit soy mesme, et avec tout cela on verroit avec un singulier playsir tous les tableaux et miroüers de cette salle ; mais ce qui est davantage, on y appercevroit aussi ce que les autres miroüers representent en leur particulier. Cette salle où sont ces miroüers et tableaux c'est le Ciel empiré. Et qu'est-ce que ce miroüer où l'on voit tout ce que je vous ay dit, sinon l'essence de Dieu dans lequel on le contemple et connoist en luy mesme tel qu'il est ? Dans cette mesme essence on se connoist soy mesme avec tout ce qu'on a receu, et en icelle on voit encore la gloire de tous les autres Saints, tous leurs merites, tout ce qu'ils ont fait et souffert et toutes les graces et faveurs qui leur ont esté octroyées. On voit aussi toutes les choses créées : comme Dieu a fait le ciel, l'a orné du soleil et de la lune, l'a enrichi des estoilles et de tout ce qui se retrouve en iceluy ; comme il fit la terre diaprée d'une si grande varieté de fleurs ; en somme comme il crea toutes choses et la maniere avec laquelle il y proceda. Tout cecy sera un sujet de cette gloire providentielle qui provient, comme vous voyez, de l'essentielle.

Là les Bienheureux auront encores pour gloire accidentelle la claire vision ... [de tous les] Esprits celestes divisés en trois hierarchies, parmi lesquelles se trouveront les Saints. Ils admireront ... Patriarches, ... Prophetes, ... Apostres, ... Martyrs, ... Vierges, ... Confesseurs..., en fin la perfection, sainteté et gloire de tous les Saints servira de gloire accidentelle à tous en general et à chacun en particulier. (353)

~~N~~ulle imagination pieuse dans ces lignes mais une tentative pour dire la connaissance universelle et heureuse en Dieu, par Dieu et de Dieu ; connaissance par là du cosmos comme de l'histoire : les bienheureux assistent aussi bien à la Création qu'à son achèvement, le temps créature s'achevant en refermant le cercle qui l'accomplit, en lui prenant son existence et ses dimensions véritables ; tout cela sans qu'il y ait aucune fusion de l'homme et de la divinité (le texte va le préciser), sans que l'homme se perde en Dieu. Si l'on se reporte aux pages déjà vues où François de Sales parle de la Trinité, on voit alors s'accomplir ce qui est comme le but essentiel ("essentiel" au sens fort du terme) de la Trinité justement, qui est de soi-

même "communicatrice" (354) : l'homme, dans son humanité entière, corporelle et spirituelle, par son Fiat et son adhésion aux Béatitudes, a non seulement atteint le bonheur personnel mais comme coopéré à la Toute-Puissance divine, ce pourquoi il était créé et qui justement lui fait atteindre le bonheur. Rien en lui n'est détruit ; accomplie (et parfaitement après la résurrection), comme toute créature, comme le temps lui-même (on remarquera comment le texte commence au passé pour finir au futur, exprimant ainsi le présent éternel), transfigurée, la créature humaine entière a besoin de son intégrité pour voir Dieu, le dire pendant que Dieu le dit, lui répondre pendant qu'il lui parle. Marie, et le Christ lui-même le font en perfection (mais d'une certaine manière, on l'a vu, chacun ^{homme} a la sienne, qui le comble mystérieusement de l'infini de la Béatitude) (355). C'est pourquoi le Christ ne pouvait espérer que la seule gloire de son corps, la gloire étant le domaine même de sa divinité (356). C'est pourquoi son humanité est le miroir de sa divinité (357). L'Introduction à la vie devote le dit de la vie du Christ sur terre, ~~en le disant~~ :

Tout ainsy que la glace d'un miroüer ne sçauroit arrester nostre veüe si elle n'estoit enduite d'estain ou de plomb par derriere, aussi la Divinité ne pourroist estre bien contempee par nous en ce bas monde, si elle ne se fust jointe à la sacree humanité du Sauveur. (358)

Le "miroüer" a ainsi son existence propre, et l'homme, dans la béatitude, trouvera sa joie dans la fonction que cette existence lui fait remplir, en écho, en parallèle, et en réponse à l'éternelle action d'aimer qu'est en Dieu, voire qui est Dieu, "acte tres pur et tres simple". On se rappelle l'homme "icône" de Dieu.

Le corps en effet autant que l'âme, ce qui fait de l'homme un individu autant qu'une personne, (c'est l'homme biblique "âme-vivante" si souvent rencontré dans ce travail), a sa place dans la béatitude, avec et sur le modèle du Christ et de sa mère. Achievés,

nos corps seront glorieux apres la resurreccion... : ils auront,

comme nos âmes, les quatre dons de la gloire : la subtilité, l'agilité, l'impassibilité et la clarté. Et comme à cette heure nos âmes sont enchassées, s'il faut ainsy parler, dans nos corps, qui les traînent et les contraignent d'aller où ils vont... , aussi en cette reunion de l'âme glorieuse avec son corps, luy seront communiqués ces quatre dons et joyaux, par lesquels elle le gouvernera et le menera où elle voudra, sans qu'il luy fasse jamais aucune resistance. Il aura une telle subtilité qu'il ne sera empêché d'aucun obstacle, une agilité telle qu'il n'y aura trait d'arbalette qui aille si viste ; et comme il sera plus subtil que le rayon de soleil, de mesme sera-t-il aussi agile que les mouvements de l'esprit, et il ira plus viste que le vent. Il aura l'impassibilité qui ne peut estre offensée ni alterée aucunement, ... et sa clarté sera plus belle que celle du soleil (359). Bref, ... les Bienheureux seront semblables à Dieu (360), c'est à sçavoir par participation. C'est ce que nous fait entendre la Sainte Ecriture (361) quand elle nomme Nostre Seigneur le Dieu des Dieux, c'est à dire le Dieu de tous ces petits dieux, des Saints qui sont en Paradis (362).

Ainsi chaque chose est dans l'ordre et joue pleinement son rôle. Le corps, dont nous avons vu ailleurs à propos de l'homme en général, et aussi à propos de la réfutation du Platonisme, quelle place, à la suite de la Bible, François de Sales lui réserve, ne tendra pas à prendre celle de l'âme, à empiéter sur ses fonctions. Mais il existera pleinement. Finie sera la perpétuelle guerre qui est l'erreur de jugement du péché originel, parce qu'aux violences déséquilibrées contre l'ordre surnaturel, qui est le seul ordre qui rende compte de l'homme et où il existe pleinement, se substituera l'harmonie des Béatitudes et leur équilibre.

Le sermon s'achève par une rapide allusion aux paroles de saint Paul placées en épigraphe au sermon : la gloire de Dieu n'est pas accessible aux sens "non ressuscités", mais à la Révélation méditée et vécue dès aujourd'hui, à ce que

par la connoissance que vous en acquerrez, vostre volonté vienne à l'aymer...

Contentez donques vostre volonté ça bas en terre, aymant autant que l'on peut aymer. Il n'y a point de façon ni de mesure pour aymer : la façon d'aymer Dieu c'est de l'aymer plus que tout et au delà de tout. "La mesure", comme dit saint Bernard (363), "est de ne point avoir de mesure". Remplissez votre memoire de toutes ces choses et la contentez en Dieu. (364)

Choisir ainsi les Béatitudes pour la béatitude dès cette vie, même contre les apparences parfois, c'est ce que sut faire sainte Brigitte (365).

* * *

Le sermon pour la fête de sainte Brigitte, vierge. (366)

Il s'agit d'un sermon de vêture (367) ce qui n'est pas indifférent quand on se rappelle que toute la tradition religieuse voit dans l'habit religieux le symbole de l'homme nouveau, du Christ que doit revêtir tout chrétien (368), et cela en entrant dans le royaume des Béatitudes.

Le thème central de ce sermon est le bonheur, la béatitude sur terre, conséquence du choix d'une vie bâtie sur les Béatitudes. Nous allons voir y revenir des idées longuement déjà présentées dans les textes précédents, mais cette fois-ci appliquées à la vie de chaque jour.

Pour souligner ce que la construction et la déduction salésienne ont de rigoureux sous les glissements et rapprochements qui constituent le texte prononcé, le sermon sera donné ici sous une forme qui soulignera son plan, marqué par des titres et sous-titres, et appuyés sur des citations assez longues, les commentaires étant réduits à l'essentiel seul et parfois placés en note.

Exorde : très bref, il n'occupe que 10 lignes et part de la "parabole ou similitude" (369) de la perle de grand prix dont parle saint Matthieu (370), similitude qui "renferme et enclot une milliaice d'avis et documens tres excellens pour parvenir à la perfection chrestienne" (371). (Or la perle est le symbole universel de la perfection).

Le sermon va comprendre deux grandes parties

I Commentaire de l'Évangile.

II La vie religieuse ; l'exemple de sainte Brigitte.

I - Première partie : l'évangile de la "perle".

Le plan du seul commentaire est annoncé à la fin du bref exorde.

A/ Qui est celui qui cherche.

B/ Quelle est cette perle.

C/ Que faire pour l'avoir.

A B et C sont chacun développés deux fois de suite.

A1) Sens littéral

"Tous les hommes sont ces marchands et negociateurs ^[de perles]... lesquelles ne sont autres que la felicité et beatitude." (372)

Le texte s'appuie sur l'Ethique à Nicomaque (373) dont "le commencement" et "la fin" sont "que tout homme cherche à estre bienheureux ; ... il y a dans l'homme un certain mouvement naturel qui tend à la felicité" (374). Dans cette quête du bonheur, les échecs sont dus aux erreurs de jugement quant au bien à atteindre (richesse, plaisir, puissance). On aura remarqué que François de Sales emploie le terme "bienheureux", et que les faux biens recherchés sont très exactement l'inverse des Béatitudes.

B1) Sens allégorique

Cette perle est donc "le bien, la felicité et beatitude". Or seul Dieu disent les Psaumes et saint Augustin (375) peut combler le coeur de l'homme parce qu'il est le Bien. Ainsi, "le coeur humain tend naturellement à Dieu qui est sa beatitude" et ici se trouve le paragraphe célèbre :

Il est vray que l'homme est créé pour la felicité et la felicité pour l'homme ; car l'homme ne peut estre content (376) s'il ne jouit de la felicité, et la felicité ... ne peut estre felicité si l'homme ne la possède. Elle a une telle convenance et rapport avec le coeur de l'homme qu'il ne sçauroit trouver de repos (377) qu'en la possédant. De mesme, si je l'ose dire, elle, par un amour reciproque, ne semble pas estre vraye felicité qu'en tant que l'homme la possède, car Dieu l'a faite pour la jouissance de l'homme, et la luy a tellement promise qu'il s'est obligé de la luy donner ... [,] pour aucun sien merite, ni estant meu ou excité par aucune chose sinon par sa seule bonté et misericorde (378).

A cause du rapport et de la convenance qu'elle a avec l'homme il estoit en quelque façon raysonnable (379) que Dieu luy donnast cette felicité (380) ; il y avoit encore de la bienveillance (381) que l'homme la possedast (382).

Dieu est le bien, il est aussi Bonté et Justice (on connaît l'équivalence). Le paragraphe continue par d'autres lignes célèbres où le mot "misericorde" révèle son sens véritable.

Bien que cette promesse n'ayt pour fondement que sa bonté, il s'ensuit néanmoins que cette obligation est de justice, mais d'une justice toute miséricordieuse, car c'est par pure misericorde que Dieu s'est engagé de donner sa gloire à sa creature, gloire qui n'est autre que l'union de nos ames avec luy. (383)

C1) Sens analogique et tropologique

Cette union à laquelle nous tendons tout naturellement ... est et sera éternelle et inséparable. Mais pour y parvenir, il faut, pendant que nous sommes en cette vie prendre, embrasser et rechercher les moyens qui nous y peuvent conduire. La grâce nous y dispose, et la charité est comme la racine qui engendre et cause l'union. (384)

Le bonheur est d'avoir réalisé l'union en soi : la charité seule

produit l'union icy bas ; c'est elle qui retire et resserre les affections, qui relie et reunit tout ce qui est desuni, en somme c'est par cette union temporelle qu'on arrive à l'éternelle (385).

La charité est donc l'exact opposé du Diable, qui sépare, comme l'indique l'étymologie de son nom, on l'a vu ailleurs.

Les "moines" sont ceux qui sont devenus un, parce que reliés, c'est-à-dire unis et resserrés (386) ; ce sont ceux qui ont fait leur union.

Le bonheur est donc le fruit de la volonté.

A2) et B2) Reprise des deux premiers points : tous les chrétiens sont le "négociateur" qui cherche des perles (387).

"Quelles sont ces perles sinon les vertus et bonnes oeuvres ?" (388)

Or les pierreries n'ont de valeur que par rapport à leur utilité, et nous les aimons pour elles-mêmes : comme elles, les vertus

sont fort belles, et tout ce qui est beau est pretieux. Neanmoins ce n'est point de cette beauté que depend leur plus haute valeur, ains de l'estime qu'elles ont devant Dieu. (389)

Ainsi, toute sagesse qui ne vient de Dieu est futile, insuffisante, et doit être convertie, parce qu'indécise, obscure. Et c'est l'Incarnation qui lui donne sa valeur : le Christ en effet

est venu ça bas comme un divin negociateur pour chercher ces pierres pretieuses, leur baillant encore un plus beau lustre..., à dessein de nous en rendre amoureux, à ce que ... nous puissions obtenir la vie eternelle qui leur est reservée ; car c'est aux vertus et aux bonnes oeuvres qu'elle se donne. (390)

Les deux sujets de A et B se nouent de plus en plus : les trois grandes tentations contre les Béatitudes, symétriques de celles que connut Jésus, se précisent : certains

cherchent [les vertus] et les pensent trouver où elles ne sont point, à sçavoir dans les richesses, les honneurs et voluptés... [Alors leur] coeur parpille, [car on] n'y rencontre que fiel et amertume. Il en prend ainsy de tout ce qui n'est point Dieu et qui est hors de luy. (391)

Dieu seul, par sa "convenance" peut combler l'insatisfaction perpétuelle de l'homme. Le Bon est à rechercher et à vivre là où il est et "en la façon requise", car, insiste le texte, nos coeurs sont "créés pour la felicité" mais "plusieurs n'y arrivent pas" (392).

Toujours dans la reprise qui approfondit et nuance les premières indications, la "perle" de la perfection devient "l'unité dans la diversité", l'un des grands axes de la réflexion salésienne, on le sait :

Quelle est donc cette perle unique sinon la perfection chrestienne ? car bien qu'elle se produise en plusieurs façons, chacune d'icelles est cependant si differente des autres qu'elle peut s'appeler unique. (393)

Tout ^{est} étant unique, et ayant réalisé ou réalisant son "union", ~~il~~ est

bien le "moyne" présenté plus haut dans le texte : idée fondamentale pour ce que pense François de Sales des différents états de vie.

Il ne se rencontre pas deux personnes qui arrivent à la perfection en une même manière. Tous y aspirent et plusieurs y arrivent, mais un chacun diversement ; et c'est cette grande variété qui rend cette perfection si belle et agreable. (394)

Le commun dénominateur, si l'on ose dire, de cette perfection, qui est "la perfection évangélique", le voici : "Va, vens tout ce que tu as et me suis" (395), ou encore évidemment, "Bienheureux les pauvres".

C2) Voici non pas une digression, mais un approfondissement du thème de l'union, qui va permettre de passer au personnage de sainte Brigitte, modèle des moniales, en une transition naturelle.

Mais cette transition est plus que cela : elle est la conclusion de toute la partie I du sermon, consacrée au commentaire de l'Evangile, et va mettre en place le thème de son absolu, de la vie dans "l'état de perfection", régie par l'esprit des Béatitudes.

Bien que tous les Chrétiens doivent rechercher cette perle et vendre tout ce qu'ils ont pour l'acquérir, chacun selon sa vocation, si est-ce que les Religieux, les Religieuses et les personnes dédiées à Notre Seigneur y sont obligés d'une obligation plus étroite et plus particulière... Quoy que cette perle soit la perfection chrétienne, si est-ce que nous pouvons dire encore plus proprement que la perfection religieuse est la vraie perle évangélique, pour laquelle acheter il faut tout quitter ... Car il faut tout quitter, sans se réserver aucune chose pour petite qu'elle soit. (396)

Le sermon fait alors l'éloge des "Religions bien reformées" où, alors que dans le monde on peut garder certains biens à condition de ne pas "mentir au Saint Esprit" (397), on ne saurait "retenir quelque chose, voulant encores user de [sa] liberté et volonté" (398) :

On ne vous a^{pu} priés d'entrer au monastere, ainsy vous n'y devez point venir si vous ne reconcez à tout, à tout, car faire quelque exception c'est mentir au Saint Esprit. (399)

Pauvreté radicale donc que celle de la vie "dans l'état de perfection" où les "pauvres en Esprit" incarnent dans l'abandon des biens matériels mais aussi de ceux que l'obéissance et la chasteté leur demanderont la consécration absolue qu'ils voient l'Esprit *exiger*.

II - Deuxième partie : Sainte Brigitte et la vie religieuse.

Le sermon va alterner épisodes de la vie de la sainte et considérations sur la vie religieuse.

a) Brigitte

Comme tous les saints, Brigitte d'Ecosse s'efforce de réaliser en elle l'image de Dieu selon le portrait qu'elle seule peut en donner, celui qu'il lui est demandé de montrer. Comme tous les saints, comme tous ceux aussi qui veulent vivre les Béatitudes, elle devient comme une "similitude", une parabole en actes.

Un certain nombre de détails rappellent sa vie, ses origines écossaises, sa beauté (400). Or la beauté a déjà été décrite plus haut (401) comme n'étant véritable que par "l'estime ... devant Dieu". Attirés par sa beauté, nombreux sont les soupirants de Brigitte, laquelle cependant "descouvrit la perle de la perfection religieuse" et

considerant ... la rare beauté d'icelle, elle se delibera de l'acheter et de vendre tout ce qu'elle avoit afin de l'acquérir. (402)

Histoire exemplaire et un peu stéréotypée qu'on retrouve aussi bien dans la littérature religieuse, depuis la Légende dorée et l'hagiographie, à travers bien des sermons populaires ou savants aussi, que dans la littérature romanesque (on pense à L'Astrée (403)). Quelques tableaux de moraliste montrent Brigitte renonçant même à ses biens à venir, ("il est mesme plus malaysé de s'en desprendre que des biens que l'on possède" (404)), à tous biens, non sans

lutte : la peinture est moins idyllique qu'on ne le croirait (405).

Quelques traits, traditionnels certes, mais renouvelés ici, que ce travail étudie ailleurs (406), montrent ce que peuvent être la coquetterie et la vanité féminines. Brigitte fait alors en quelque manière vœu de laideur, et demande de perdre ce qui l'empêche d'entrer en religion, sa beauté. Alors,

la trouvant changée, oh ! il la faut envoyer en Religion, elle ne vaut rien pour le monde. (407)

On voit combien le ton de cette seconde partie est différent de celui de la première : plus anecdotique, plus facile aussi en apparence, plus familier ; on note aussi que les belles successions très construites de paragraphes logiquement organisés ont disparu : l'histoire de sainte Brigitte est devenue un exemplum, ou peu s'en faut.

Cependant, et François de Sales suit là le Martyrologe Romain où la fête de la sainte figure bien au 1er février, comme l'indique l'édition d'An-necy, sa beauté disparue est rendue à Brigitte le jour de son oblation, "en une façon beaucoup plus excellente que la première" (408) pendant que reverdit le bois sec de l'autel : Brigitte paraît déjà entrée avec ce qui la touche, dans la Transfiguration. Mais ce n'est que le début de la marche par la voie des Béatitudes :

Sainte Brigitte passa plus outre, car elle pensa avoir peu fait si elle ne se quittoit encores elle mesme. Et pour ce, elle renonça à sa volonté, à son jugement et liberté...

Quant à l'abnegation de la propre volonté j'ay tousjours accoustumé de dire que c'est la principale piece de nostre renoncement (409) ; c'est par où il faut commencer et finir, car la volonté propre n'est qu'une formiliere de petits vouldoirs, inclinations et humeurs, lesquelles on doit assujettir à l'obeissance et à la rayson (410) ; autrement elles font un desordre et rebellion tant à la loy et volonté de Dieu qu'à celle des Superieurs. (411)

b) Le "trépas de la volonté" et la pauvreté en esprit

L'observance ne suffit pas en religion : "il y a encores une

autre pièce aussi difficile à quitter que l'autre : c'est le propre jugement" (412). On voit les ramifications de l'esprit de richesse et comment la quête de la perle de perfection que la pauvreté des Béatitudes conduit à comprendre, que la ^{donc} metanoia est plus qu'un simple renversement des valeurs : aussi bien "l'abandonnement", la "tressainte indifférence" que le "combat spirituel", inséparables, en sont la trame de chaque instant. On se rappelle ces riches rencontrés ailleurs qui veulent bien être pauvres "à condition de ne manquer de rien" (413). Les voici avec un autre visage :

On veut bien faire le bon plaisir de Dieu (414) mais non pas en tout, ains en ce qui se conforme au ~~notre~~ ^{notre}. Je feray bien telle chose, mais je vois qu'il seroit bien autrement ... ; un tel exercice me seroit bien plus profitable pour mon avancement que non pas cet autre. (415)

Quelle teinte de bonhomie pour les points les plus austères a pris le sermon après la méditation organisée puis peu à peu glissant vers l'exposé circulaire qu'on lit dans son début, on s'en aperçoit. A travers la vie de sainte Brigitte, c'est celle de toute "Religion" et celle de toute l'humanité qui, concrètement, se déroulent au fil des lignes.

Combat jamais fini, tel est le "trépas de la volonté" :

Il faut bien travailler (416) pour en arriver là, et ne pas s'estonner (416) des difficultés ou de la peine... De penser obtenir les vertus sans difficulté, c'est une hérésie plutôt qu'autre chose ... L'homme sera toute sa vie sujet à des passions, changemens et vicissitudes ; de sorte que pour aller contre ces passions, pour demeurer ferme et esgal parmi ces variations, et marcher avec la pointe de l'esprit et de la raison, il faut de nécessité supporter du travail et de la peine. (417)

"Violent combat" (418) qu'à l'instar de saint Paul, tous connaissent.

c) Brigitte et l'unique nécessaire

Elle l'a trouvé dans la vie communautaire, où l'amour de Dieu se vit sans autres austérités nécessaires, pour les fondateurs de la Visitation, que l'amour du prochain,

assujettissant pour jamais sa liberté et sa volonté à celle d'autrui, à fin de trouver et avoir cette unique perle, l'union temporelle de son ame avec Dieu, pour parvenir à l'éternelle en l'autre vie. (419)

d) Généralisation sur la vie religieuse

Le texte insiste, et longuement, se reprend, revient sur lui-même : tout quitter, accepter la correction fraternelle, en opposition avec la vie mondaine où cette correction n'existe pas, mais l'agression ou l'indifférence mauvaise ; par la correction qui

regne en toute Religion bien réformée ..., on redresse, nettoie, et corrige tout ce qui ne va pas bien ou qui est tant soit peu imparfait. Pour nous autres mondains personne ne nous reprend ; nous marchons par les grandes rues de ce monde avec des robes toutes boueuses, et pas un ne nous dit mot ni s'essaye de nous nettoyer ; on nous laisse aller nostre chemin sans nous rien dire, ce qui fait que nous demeurons tousjours tout crotteux. (420)

La Religion au contraire, apprend à être "comme une boule de cire" (421) entre "les mains" des "Supérieurs", comme entre celles de Dieu diront d'autres textes.

Conclusion du sermon.

On ne saurait parler de péroraison ; François de Sales commente deux des miracles de sainte Brigitte : celui des lépreux qu'elle guérit en leur commandant de se laver les uns les autres et qui ne sont vraiment guéris qu'en pratiquant l'amour fraternel et parce que les malades et les pécheurs sont les premiers servis (422) ; la jeune fille aveugle guérie qui préfère la beauté intérieure quand elle mesure l'étendue de la beauté de la création qui dit Dieu, ^{et} qui quitte tout pour la lumière parfaite infinie et indéfectible (423).

Non que François de Sales souhaite, on le sait, les extrêmes. Mais il est aussi celui qui parle des "excès" du Christ dans "l'extase" de sa Passion, l'excès étant, comme l'extase, le mouvement de l'amour absolu. Ne pas souhaiter les extrêmes ne signifie pas que les Béatitudes, que le texte pour ainsi dire

ne nomme pas, n'entraîne~~et~~ loin l'homme en quête du bonheur ; ce n'est pas à une aurea mediocritas religieuse qu'on s'arrête : la sortie de soi, l'abandon de ses "humeurs" et "fantaisies" (424), et ^{demande} ~~la~~ que fait le Christ dans sa prière au Père (425), font que la "conversion", la metanoia sont héroïques et continues, comme le chantent les Béatitudes et le Magnificat : tout est fait (par le Christ) mais tout est à faire (par l'homme). La contemplation qui devient la vie de la jeune aveugle Urie, active, parce qu'elle dépend d'un choix sans cesse répété, est la seule voie.

Et le sermon de vêtue se clôt sur l'invitation à la nouvelle Visitandine de devenir une autre Urie pour connaître la perfection qui donne la félicité, celle de l' "union indissoluble et éternelle" (426). Brigitte et celles qui vivent comme elles, vivent la Toussaint de ce monde, en quoi consiste pour l'homme la félicité.

* * *

Les sermons pour la Passion 1622 (427), sur le renoncement évangélique (428) et pour un jour de Pentecôte (429).

Comme on peut s'en douter, les Béatitudes explicitement ou implicitement citées, parce qu'elles sont le sommet du Christianisme, se trouveraient, à la limite, dans tous les textes. On vient de le voir avec le dernier sermon étudié pour la fête de sainte Brigitte d'Ecosse 1621. Le fait que la prédication épiscopale conduise François de Sales, quoi qu'il avance et se renouvelle, à repartir sur les mêmes bases et à répéter ce qui lui tient à coeur, permet une fois ce caractère répétitif (le mot ne veut rien avoir ici de péjoratif) tout à fait en lumière, de ne pas s'étonner des références aux Béatitudes dans des textes qui partent apparemment d'un autre point de vue. Et si les trois derniers sermons donnés dans le relevé initial ont été rassemblés ici, c'est parce que, malgré les apparences, les renvois au début du sermon sur la Mon-

tagne sont plus rapides, même quand ils sont explicites.

Tout le début du sermon pour le dimanche de la Passion ~~du~~ 13 mars 1622, rappelant les grandes directions données par la Lettre à Monseigneur Frémyot, traite de la relation, voire de la coopération entre le prédicateur et l'auditeur, et de ce qu'elles doivent être (430), d'après une partie de l'évangile du jour, placée en épigraphe, en latin puis en français comme pour les autres sermons de François de Sales habituellement :

Celuy qui est de Dieu escoute les paroles de Dieu ; c'est pourquoy vous ne les escoutez pas, parce que vous n'estes pas de Dieu. (431)

Un long passage présente un exemple de leçon inattendue, tiré de la vie de saint Ephrem, qui apprit l'humilité d'une prostituée (432). Le prédicateur doit ainsi reconnaître qu'il est lui-même pécheur et s'efforcer au bien pour que la parole puisse passer par lui; *et le bonheur, comme la félicité, c'est*

la claire veuë de la divine majesté, veuë qui fera nostre beatitude eternelle et de laquelle resulte necessairement une impossibilité de pecher, car il est impossible de voir Dieu sans l'aymer souverainement[?] ... tout le bien de l'homme consiste non seulement à recevoir cette verité de la parole de Dieu, mais à demeurer en icelle. (433)

Point de vanité donc dans le discours, de celle qui est péché : elle consiste à séparer la beauté humaine de la beauté divine, alors que la première doit être "dependante de cette Beauté supreme" (434). Tel est le péché de l'ange déchu, et nul texte de François de Sales ne montre peut-être aussi clairement que le péché est une erreur de choix, par le fait de "destourner son entendement de la consideration de cette verité" (435) que toute beauté reflète la beauté divine, qu'il est renversement des valeurs, et rupture de l'harmonie et de l'union. Par là, il est l'inverse des Béatitudes, et source de malheur. Divertie à son tour de sa méditation de l'harmonie et de la beauté nées de Dieu, Eve est arraisonnée (436) par cet "ancien serpent" (437), ^{et} tombe

de la "vérité en la vanité" (438) ; alors commence la recherche de la fausse sagesse du monde, l'oubli du destin éternel de l'homme (439) et du "divin amant". Or toute vie doit être méditation du vrai et amour, car

la vérité est l'objet de l'entendement comme l'amour est celui de la volonté. (440)

La méditation et la réflexion sont essentielles pour comprendre l'ordre du Royaume :

Soudain donques que nostre entendement apprehende cette verité que Nostre Seigneur est mort d'amour pour nous, ha, nostre volonté s'enflamme tout incontinent et conçoit de grandes affections de contreschanger autant qu'elle pourra cet amour. (441)

Réflexion et méditation doivent culminer dans l'oraison et commander l'action qu'est la vie humaine à l'instar de la vie divine, celle de Dieu "acte tres pur et tres simple". Là commence le combat, la vérité une fois découverte.

Demeurez donques en cette verité et tout ira bien. Mais nous ne le faisons pas, car de cette verité que nous avons apprise en l'oraison nous passons à la vanité en l'action ; de là vient que nous sommes anges en l'oraison et bien souvent diables en la conversation et l'action. (442)

D'où la nécessaire considération de "l'abaissement... tel que nul ne le peut comprendre" (443) du Christ, si ce n'est dans le renversement de la sagesse du monde que disent les Béatitudes, d'où le devoir d'humilité, qui fera que "nous demeurions tout abismés en la connoissance de notre neant" (444), d'où la vocation du prédicateur, dit ainsi l'ensemble du texte, de ~~parler~~ ^{finir} les Béatitudes (ici citées) selon saint Matthieu) et la vocation propre à l'homme qui est de les pratiquer ; ce qu'il ne peut qu'en ayant écouté et faite sienne la Parole annoncée (445). Tout ce que nous avons vu ailleurs sur le prédicateur image du Christus-Orator et de l'auditeur, image à travers lui de Dieu parlant aux hommes se retrouve ici, comme une grande constante de la réflexion salésienne sur la rhétorique sacrée. La voilà donc mise en action, selon

"l'action oratoire" au sens propre, analogue de l'action humaine au sens large.

Bien entendu la "partie interieure de nostre ame" ne manquera pas de renâcler souvent : dégoûts, difficultés sont le lot du combat spirituel.

Il suffit qu'en la partie superieure nous nous tenions en reverence et que nous ayons l'intention d'en profiter ; cela estant, nous ne devons pas nous troubler ... , car la preparation estant faite en la volonté et en la partie supreme de nostre esprit, nous aurons assez satisfait la divine Bonté qui se contente de peu, et qui n'a point d'esgard à tout ce qui se passe à la partie inferieure. (446)

Et le sermon se clôt sur les mots de l'évangile de saint Luc (447), qui font écho aux Béatitudes :

Ceux qui... gardent [la parole de Dieu] sont declarés bienheureux au saint Evangile (448) par Nostre Seigneur et Sauveur. Amen. (449)

Lecture spirituelle, prédication dite et reçue, oraison, n'ont pas d'autre sujet que les Béatitudes. Les vivre, c'est vivre la Visitation, où le Magnificat en est la prophétie, en même temps que l'incarnation dans le Verbe dit et porté par Marie de l'annonce vétéro-testamentaire.

x

x x

Le sermon pour la fête de saint Léger et sur le renoncement évangélique date très certainement du 2 octobre 1622 ; prononcé très probablement à Belley, il n'a pas été recueilli par les rédactrices habituelles et apparaît comme une sorte de résumé (450). Les Béatitudes en forment, bien entendu, la base, et son sujet est la "vie de plus haute perfection" (451), qui oppose les béatitudes "terrestres" et "humaines" à celles du Christ : "Il n'y a point de difference entre gagner le ciel et estre disciple de Jesus Christ" (452). Il faut donc vivre le ciel sur terre. Voilà l'exorde qui s'achève sur l'Ave Maria.

La démarche du raisonnement apparaît très nettement dans ce texte

resserré :

Introduction et position des problèmes :

Toute science se fonde sur "des propositions générales", et tout "contraire est chassé par son contraire" (453), les "bienheureux" que proclame le monde ne sont point ceux des "maximes de Nostre Seigneur [qui] aneantissent [celles du siècle] de fond en comble" (454). Et cette introduction cite saint Matthieu, qui va servir d'argument pour commenter le passage de l'évangile de saint Luc, tiré évidemment de la messe du jour, et ainsi que chaque fois, placé en épigraphe, en latin puis en français : "Ainsy donques, chacun de vous qui ne renoncera à tout ce qu'il a ne peut estre mon disciple" (455).

L'introduction se finit sur l'annonce que

si les paroles [de cet évangile] sont deüement pesées et digérées (456), nous pouvons en tirer quatre considerations qui seront le sujet et la division de la presente exhortation. (457)

1ère considération

Les Béatitudes vont donc être le critère de toute attitude et vie spirituelle. C'est elles qui donnent son vrai sens à "l'abnégation" et à l'abaissement, qui sont relèvement et résurrection comme dans l'Epître aux Philippiens, et sont vécus selon les états de vie, mais doivent l'être sans tricherie (458). C'est l'abnégation "de fait" (459).

2ème considération

L'abnégation "de plus haute perfection", elle aussi liée aux états de vie (on n'est pas étonné de retrouver ici l'exemple de saint Louis), c'est "quitter tout" (460).

3ème considération

Ce que nous possédons, à quoi il faut renoncer, c'est aussi ce que nous espérons posséder (on a vu l'idée dans le sermon pour la fête de sainte

Brigitte (461)). Encore faut-il un certain sens des réalités pour vivre l'abandon véritable que demandent les Béatitudes. C'est ici la partie la plus originale du sermon : il est une fausse "indifférence", contraire à celle que demande l'Evangile. Nous n'avons pas à vouloir donner à Dieu ce que justement nous ne possédons pas, dans le présent ou dans ses suites probables ("succès, honneur ou choses semblables" (462)). Quelques portraits montrent vivante cette illusion de la vie humaine : celui du malade, ou du jeune homme "esventé" par exemple.

Demandez à un malade pourquoi il desire la santé et ce qu'il feroit s'il venoit en convalescence ? Ha, répondra-t-il (463), ce que je ferois ? Je remercirois Dieu de m'avoir osté de la grande peine où j'étois... , et je quitterois volontiers toutes sortes d'occupations pour m'adonner à son service. Hé, mon amy, que penses-tu faire ? Tu veux donner à Dieu ce que tu n'as pas. Avant..., présente-luy cette infirmité et maladie avec une bonne patience et résignation de ta volonté à la sienne, et ainsy tu renonceras selon la volonté divine à ce que tu possèdes ; j'entens à cette impatience que tu retiens... (464)

Voici le jeune homme :

Il est tres asseuré que les vielles gens sont proches de la mort et que les jeunes peuvent bien tost mourir ; néanmoins, parlez à un jeune homme esventé... Quoy, dira-t-il, ne suffit-il pas que je dedie à Dieu mes vieux jours ? Si faut-il se donner du bon temps tandis qu'on est jeune. Miserable (465) que tu es, tu veux donc faire present à Dieu de ce que par aventure tu n'auras jamais ! (466)

Au-delà de la vivacité concrète du dialogue et de la vérité de la peinture morale (tout cela est commun dans les sermons et les Entretiens spirituels en particulier), on notera que les "biens" futurs sont ici des illusions, des rêves qu'il faut sacrifier, au même titre que les biens solides d'un héritage ou d'une position sociale certaine, comme plus haut. Et si sacrifier l'illusion est le plus difficile du renoncement évangélique, l'une comme l'autre des erreurs empêchent de vivre la pauvreté dans l'instant présent.

Lors qu'il s'agit du service de Dieu nous voulons renoncer aux choses futures pour laisser l'exercice des choses presentes. (467)

4ème considération

Dans ce combat pour vivre la réalité qui lui est donnée, l'homme doit savoir ne pas prendre de vaines décisions ; il lui faut utiliser les vrais moyens de la pauvreté en esprit, là où "l'ennemi qui est grandement madré et puissant" (468) l'attend : le combat ne souffre pas de paix, il s'agit de ne pas se tromper d'objectif.

La clairvoyance et la méditation de l'Evangile montrent qu' "à proprement parler, nous ne possédons pas les biens de la terre". Saint Pierre n'abandonna que "ses rets" ; saint Matthieu "laissa de grans moyens" (469), riches alors tous deux de la seule richesse véritable.

L'analyse devient peinture psychologique : nous ne sommes pas maîtres et possesseurs de tout nous-mêmes : "fantaisie" qui est maîtresse d'illusions, et même mémoire, par quoi nous nous savons vainqueurs du temps, nous échappent, dans un sens ou dans l'autre, en bien ou en mal (470).

Mais, et le sermon dont le ~~texte~~ est incomplet, s'achève ainsi dans le manuscrit, nous reste la volonté, elle qui est maîtresse de l'amour,

la volonté, laquelle nous possédons tellement que Dieu mesme n'a pas voulu s'en réserver le dessus, donnant à l'homme libre juridiction ou d'embrasser le mal ou de suivre le bien, si mieux il luy aggrée... (471)

x

x

x

Sermon pour la Pentecôte (472)

Nous passerons assez rapidement sur ce sermon, parfois solennellement rédigé par les éditeurs, et tranchant par là, pour certains de ses passages, avec la gravité vive des autres sermons et de quelques-unes de ses propres lignes. Son intérêt est de recouper tous les grands thèmes chrétiens dans leur éclairage salésien, tels qu'on les a vus. Il n'est rien d'étonnant à cela : le

plan du texte suit la liste des 7 dons de l'Esprit et traverse, comme en écharpe, tout de l'homme et de sa vie avec Dieu.

L'exorde (473) est remarquable, qui montre à nouveau la Trinité dominante pour ainsi dire le cosmos tout entier ; on notera quelques phrases qui reprennent des idées exposées ailleurs, que François de Sales ne se lasse pas de répéter : son chant d'oraison est continu.

*À au Père... Mais les
oeuvres de la Sagesse
sont attribuées*

Le Saint Esprit est l'amour du Père et du Fils... Toutes les oeuvres de la création et autres ont été et sont (474) également faites par les trois Personnes divines (475)... On attribue [à l'Esprit] les oeuvres qui procèdent de la bonté de Dieu... , ainsi que les oeuvres qui procèdent immédiatement de la toute puissance, comme celles de la création, sont attribuées au Fils parce qu'il est la Parole du Père. (476)

Les Béatitudes sont ainsi liées à l'expression même de la Trinité et de la vie divine, puisqu'elles ne peuvent être dites que dans l'Esprit, "soupir amoureux du Père et du Fils" (477), dans le don d' "entendement" (478). Le texte montre clairement, plus qu'ailleurs peut-être, que l' "entendement" n'est pas la seule intelligence, mais

[1'] entendement spirituel que le Saint Esprit enchasse dans notre entendement humain, lequel n'est autre qu'une certaine clarté par laquelle nous voyons et pénétrons la beauté et bonté des mystères de la foi. (479)

Cette sagesse divine non seulement est la "perle" évangélique (480) et s'oppose à la sagesse du monde, mais aussi complète, corrige et achève la sagesse et la science rencontrées par les grands penseurs antiques comme Platon et Aristote (481). Le texte est remarquable par l'espèce de chant amoebées qu'il fait entendre entre l'antiquité gréco-latine et la Bible, avec l'histoire de l'Eglise où les Pères continuent à dérouler les sens de la Révélation (482).

Ainsi le coeur des Béatitudes est-il montré ici comme le coeur de la science véritable, qui est la Sagesse divine, laquelle donne à la crainte son

vrai sens de respect amoureux et de désir de Dieu (483). La science véritable est, elle, la science des sciences (484), et le texte reprend tout l'enseignement qu'aime donner François de Sales, sur le péché en particulier (485). La "science des sciences" va aussi bien avec la science véritable qu'avec l'ignorance. Le style du sermon, même retouché, fait admirablement sentir, par ces figures de chiasme absolu, familières à François de Sales, la violence véritable de la douceur chantée par les Béatitudes (des Béatitudes vécues, particulièrement, non pas seulement pensées, si l'on peut dire (486)).

On a vu des Saintes admirablement sçavantes en leur ignorance et admirablement ignorantes en leur science. (487)

Seule l'humilité des Béatitudes est nécessaire à "la science des sciences" :

La peste de la science est la presumption, laquelle rend les esprits enflés et hydropiques ainsy que sont d'ordinaire les sçavans du monde. (488)

Fausse déification, au lieu de celle que Dieu veut pour l'homme (le faire Dieu comme et parce qu'il s'est fait homme), qui fut fatale à Eve.

Rien n'est moins facile que de gravir cette "échelle mystique" (489) ; le combat est bien continu (490). Mais rien n'est plus "simple" aussi :

Une ame simple (491), prosternée devant Dieu, entendra le mystere de la tres sainte Trinité (492) ... Il ne faut sinon estre en santé (493)... ; les malades spirituels veulent tout a rebours de bien ... Qui veut recevoir les dons du Saint Esprit [il luy] faut se purger des humeurs peccantes. (494)

Et pourtant ce combat est abandon actif à Dieu, Amen, Fiat dit aux Béatitudes proclamées par le Fils au nom de son Père, dans l'Esprit d'amour :

Les petits enfans vivent en une grande confiance : ils ne pensent point que leur pere les veuille battre ni qu'il leur prepare un heritage, ains seulement s'occupent à l'aymer sans penser à autre chose, parce qu'ils sont portés entre ses bras, qu'ils sont nourris, dorlottés et en fin entretenus par le soin de leur bon pere. (495)

Abba, Pater (496), telle est la prière des Béatitudes, et de l'Eglise : la Pentecôte, jour où l'Eglise se constitue et se manifeste publiquement et universellement est bien la fête des Béatitudes et de la béatitude, en écho à la Visitation, où elle commença sa marche, dans le chant du Magnificat qui les annonce. A l'Incarnation du Verbe en Marie correspond l'Incarnation dans l'Eglise où l'Esprit respire par les Béatitudes.

* * *

Ce que nous apprennent ces sermons.

Mystère "descendant" de l'Incarnation active dans la Visitation, mystère d'Ascension que celui de l'entrée dans le Royaume transfiguré tel que le proclament les Béatitudes, c'est l'union, la lecture simultanée de ces deux mouvements, de cet échange simultanée, réciproque entre l'homme et Dieu qui constitue un des grands axes de la théologie et la spiritualité de François de Sales. Il ne privilégie aucun des deux éclairages, ni même ne les considère, si ce n'est pour l'exposé humain et pour leur insertion dans l'histoire, comme successifs, comme inscrits dans le temps. Dans toute vie, individuelle ou ecclésiale, ils sont éternels et à la fois contemporains l'un de l'autre. "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu". Dans leur union convergent toutes les autres grandes caractéristiques de la pensée de l'évêque ; rappelons-les : "l'homme-temple" de Dieu (497), la résurrection dans la logique de Dieu et de son projet fondamental qu'est l'Incarnation étendue à l'univers (498), le thème de "l'univers uni-divers" (499) à cause de l'essence de l'amour trinitaire (500) et de l'homme image incarnée de Dieu par la fraternité qui l'unit au Christ ; de là découlent, on le sait, la théologie de la Parole et du prédicateur, et aussi la théologie et la spiritualité de l'action humaine, associée à l'éternelle action de Dieu (c'est la célèbre "extase" de Dieu, ce sont les "excès" du Christ (501), qui justifient en une logique infrangible l'union de l'abandonnement et du combat). Tout cela, certes, n'est que naturellement

et généralement, si l'on peut dire, chrétien ; ce qui est particulier, c'est le dynamisme joyeux qui colore cette pensée : nul dolorisme, nul mépris pour le corps ou la vie présente, mais une ascèse qui débouche sur un achèvement de la création où tout existe dans sa vérité, ce à quoi la création entière aspire (502). La pensée salésienne forme bien un ensemble où le cosmos, au sens grec du terme, dans son entier, homme compris, reçoit, pour ainsi dire, et voit se construire peu à peu l'existence harmonieuse à laquelle il a droit ; pensée circulaire ou sphérique dans sa démarche, mais en forme d'une sphère infinie, sans limites, comme aiment le dire les mystiques de ce siècle (503) en parlant de Dieu ; les mots manquent pour exprimer ce qui fait le propre de cette réflexion, et pourtant cette sorte de jubilation sans fin, en prenant le mot dans son sens latin, enclôt l'homme qui regarde ce qu'il est ("Il jeta sa divinité en l'homme en sorte que l'homme fut Dieu" (504)) dans sa vérité et coopère à sa propre réalisation, à l'Incarnation, en devenant "l'image de Dieu", "l'icône de Dieu", ~~par~~ l'adhésion de sa liberté ; cela sans que ce regard le sépare de Dieu. "Commune union" (505) qui n'est pas fusion : ici s'enracine la théologie des sacrements, en particulier de l'Eucharistie, incarnation de l'Eglise (506), dont l'on comprend alors la relation avec l'Ascension (507) ; et la Transfiguration est bien devenue l'état, si l'on ose dire, normal du chrétien et de l'Eglise comme elle l'est du Christ (508). L'ascèse est la voie du bonheur, du seul bonheur véritable et possible, et le mot "ascèse" perd toute résonance de mutilation ; moyen, ou conséquence, elle n'est jamais une fin en soi. L'homme est né pour être heureux ; et vivant. La purification que ce patron sur lequel il est modelé exige de lui n'est pas une amputation, au contraire ; toutes choses sont assumées à leur vraie place, avec leur valeur pleine et entière. La vie humaine, c'est construire cette Transfiguration.

Le noeud, le confluent de tous ces aspects, ce qui en fait un tout, c'est l'union de la Visitation et des Béatitudes, chantant ensemble la gloire de Dieu, vie de l'homme. Magnificat et Béatitudes parlent et résonnent comme

deux "similitudes" réciproques, par la simple juxtaposition ou superposition des textes : ce que François de Sales dit de "l'humilité" pour l'un et l'autre en fait la proclamation de la pauvreté en esprit ; ils ont pour fonction sacrée d'être l'analogie l'un de l'autre, deux analogies qui renvoient à ce qu'ils ont pour analogue (509) et en même temps être et modèle premiers, la vie même de la Trinité, l'un dans l'Incarnation à l'intérieur de ce qui est "la vie cachée", l'autre dans l'Incarnation proclamée publiquement jusqu'aux confins du monde.

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

B/ POINTS PARTICULIERS DE CETTE LECON.

Voyons de plus près, dans cet ensemble, ce qui concerne les sermons sur les Béatitudes.

On comprend d'abord pourquoi on a choisi ici de présenter longuement les principaux de ces textes, mal connus, et que cette présentation ne doit être considérée ni comme une paraphrase ni comme un résumé. On aura remarqué que le présent travail fait de même avec quelques autres ensembles (Marie, la Visitation, etc.) et pour les mêmes raisons. La présentation a été la plus variée possible, suivant le texte pas à pas ou soulignant les grandes articulations, que l'abondance du sermon recueilli cache parfois, mais qui sont cependant toujours présentes. Répétons-le, seul le contact minutieux avec le texte peut permettre de comprendre, au sens ancien du terme, le système de pensée et la théologie de François de Sales.

A travers ce raisonnement qui prend souvent la forme d'une spirale, qu'apprenons-nous de la pensée de l'évêque sur les Béatitudes, et que dit-il qu'elles lui apprennent ?

I - Le Christ, les Béatitudes et les hommes (510).

Les Béatitudes concernent tous les hommes : sans aucune exception, ils sont tous appelés, s'ils disent oui, à la béatitude ; cela au prix d'un renversement absolu des valeurs habituelles. Elles tiennent compte de toutes les circonstances de la vie, de la pauvreté, de la souffrance, de la joie aussi. Comment, demandent-elles, lutter contre les maux de tous ordres en réussissant à avoir une attitude fondamentale qui sera de ne pas se lamenter ? Car, nous l'avons-vu, c'est bien là le sens exact de ce début du Sermon sur la Montagne, et c'est bien à lui que François de Sales s'attache uniquement, laissant de côté toutes les interprétations où le mot "ascèse" n'a pas le contenu dynamique

et constructif qu'il lui donne.

La réponse est que, d'abord, les Béatitudes correspondent en quelque manière à des chapitres de la vie du Christ. Lui qui connaissait la béatitude divine, le bonheur absolu, a été heureux sur terre. L'homme, dont il est la réalisation parfaitement accomplie, doit, à son image, parce qu'il lui est, en tant qu'homme, demandé de réaliser aussi l'image de Dieu en lui, l'homme, donc, doit apprendre à être heureux, et heureux dès maintenant.

Le bonheur du Christ tenait et tient à son union avec le Père et au fait que cette union il la vivait et la vit activement. Le bonheur de Dieu est parfait et Dieu est le bonheur parfait, parce qu'il est, dans la Bible, le vivant, l'agissant, le créant, non pas l'impassible et immobile Dieu des philosophes. L'hébreu le souligne à sa manière : le Père Brix lors d'entretiens à la Visitation de Nevers (511), faisait remarquer que lorsqu'on veut en hébreu parler de l'action de Dieu, par une sorte de respect pour ne pas le nommer d'une façon qui le restreindrait (on connaît tout l'enseignement de la Bible sur le nom en général et celui de Dieu en particulier), qui lui donnerait des limites, on emploie volontiers un passif, sans que cela contredise ce qui vient d'être dit de l'activité essentielle de Dieu-Amour, tel que le montrent le début du Traité de l'amour de Dieu (512) et bien des textes de sermons déjà rencontrés ; ce passif souligne l'éternité divine, l'éternité créatrice de l'action divine, et fait comme entrer le futur dans le présent. "Bienheureux ceux qui... car ils seront ... " : "ils seront", c'est, très exactement, "Dieu sera leur consolateur", "Dieu les consolera", et parce qu'il est Dieu, parce qu'il est l'Eternel et le Vivant, il est déjà le consolateur. A cause de cette voix passive et du temps du verbe qui fixe le sens, Dieu manifeste éternellement qu'il est celui qui est, qui est en train d'être, "l'étant", car son être est agir, ne cesse de répéter, on l'a vu, François de Sales.

Faute d'un mot meilleur, on dirait volontiers que les Béatitudes sont

les "lois" selon lesquelles Dieu existe et selon lesquelles, dans sa liberté parfaite, il a choisi de dire le mystère de son être en rendant manifeste son existence.

Si les Béatitudes ne sont pas, on l'a vu en commençant, le code ou la charte de l'Eglise, elles sont son esprit parce que l'Eglise est le lieu où vit l'Esprit et où les hommes vivent de l'Esprit.

Nulle part, certes, dans les textes de François de Sales, on ne le voit s'appuyer ainsi sur la grammaire hébraïque. Il est cependant remarquable que ses analyses, ainsi que nous l'avons vu, la rejoignent. Et il apparaît comme évident que, lors de sa formation en hébreu, moins sommaire, on l'a rappelé ailleurs, qu'on ne le dit et qu'il ne le dit lui-même, il a rencontré ce phénomène linguistique, qui, comme bien d'autres de la langue de la Bible, lui est devenu familier : on sait bien, tous ses commentaires du Cantique des Cantiques et les fois où il retraduit la Vulgate parce qu'il veut être plus proche de l'hébreu ("hebraïce" dit-il (513)), sont là pour le prouver, que ce qui l'intéresse c'est la forme de raisonnement, la mentalité hébraïque, dans ce qu'elles ont de spécifique. On en aura encore d'autres exemples.

Avec le Christ, tous les sermons présentés le montrent, la béatitude de Dieu, par les Béatitudes vécues, est aussi en nous et nous sommes en elle. Toute souffrance est ressentie par rapport à l'idée que l'on se fait du bonheur, par rapport à ce que l'homme considère comme son souverain bien, pour parler comme les philosophes anciens ; encore faut-il ne pas se tromper sur lui, et seule la béatitude divine convient à l'homme ; la souffrance ressentie humainement est alors à la fois inévitable et d'un autre ordre que le bonheur auquel elle ne s'oppose pas, qu'elle ne peut atteindre. Or la béatitude divine paraît étrange aux yeux de l'homme : Dieu est heureux de la pauvreté, du pardon (le Père du Fils prodigue, le maître de l'ouvrier de la 11ème heure ne cessent d'étonner, de scandaliser, et François de Sales aime faire allusion à ces para-

boles et à d'autres semblables (514)) : le juste selon Dieu dérange.

Les Béatitudes sont ainsi la marque d'une attitude concrète à vivre personnellement, avec "rayson" (on a vu ailleurs la résonance que François de Sales donne à ce mot, qui en fait le frère du mot "Sagesse", entendu dans son sens biblique) ; car, mesurée à la seule aune humaine autant que selon les critères divins, la douceur peut être une faiblesse grave, la pauvreté peut être envie, révolte ; à l'inverse, la richesse peut être serviable, de même que peut l'être un puissant. La vigilance doit être sans cesse en éveil pour ne pas limiter les "contre-béatitudes" à celles qui sont, à l'évidence, les "béatitudes du monde" dont parlent à plusieurs reprises les sermons ; ce que l'union des Béatitudes avec le mystère de la Visitation apprend, c'est à déceler la filiation subtile et dangereuse, sans cesse renaissante qui relie ^{"vraies"} les fausses béatitudes entre elles, et conduit au malaise et au malheur ; cette union des deux moments d'Eglise, incarnés et dits par Marie dans son chant et par Jésus dans ses paroles aux disciples, décèle avec certitude "l'hydre sans cesse renaissante" (515) ; bien entendu, on pense à La Rochefoucauld, plus tard, mais, avant lui, François de Sales a poussé très loin l'étude de l'amour-propre (516), François de Sales et aussi d'autres moralistes et spirituels ; mais François de Sales a su faire, mieux que d'autres, place au devoir du bon amor sui (517). Et si cette union des paroles de Marie et Jésus est ainsi révélatrice, c'est parce que tous deux montrent que les Béatitudes ne sont vraies que dites et vécues comme Dieu ; l'objet du regard, de la contemplation, c'est Dieu, non l'homme : l'homme n'est Dieu que parce que Dieu l'a voulu à son image et qu'il "s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu". Ce que François de Sales pense théologiquement du péché originel est la trame de sa méditation des Béatitudes ; et il est des ascètes orgueilleux.

Ainsi, le sens des mots employés pour dire les Béatitudes doit toujours être éclairci, autant que faire se peut :

Tu treuveras, mon cher lecteur,

dit l'évêque à Théotime, dans une variante de la Préface du Traitté de l'amour de Dieu qui montre à quel point le texte a été travaillé,

que quelquefois je cite la Ste Ecriture en autres termes que ceux qui sont portés par l'edition ordinaire : o vray Dieu, ce n'est pas pour me departir de cette edition-la que le St Esprit a /canonizee/ (518) autorisee au sacré Concile de Trente, et a laquelle nous sommes tous obligés de nous arrester ; mais c'est pour employer les autres versions a son service, lhors qu'elles expliquent et confirment son vray sens. Par exemple, ce que l'Espoux celeste dit à l'Espouse : Tu as blessé mon coeur, est grandement éclairci par l'autre version : Tu as ravi mon coeur. Ce que N.S. dit : Bienheureux les pauvres d'esprit est fort amplifié selon le grec : Bienheureux sont les mendiants d'esprit ; et ainsy des autres. (519)

La mendicité de l'Esprit est une mendicité de l'amour, de la connaissance divine de l'amour et de sa vie qu'est l'Esprit, on l'a souvent vu ici. Les "mendiants d'esprit" ne le sont pas d'abord de l'Esprit : l'Esprit vient en eux parce qu'ils sont "mendiants" en esprit, c'est-à-dire non pas par l'intelligence, mais par tout ce qui dans leur être, les anime, par le tout, le centre, le "coeur" au sens biblique du terme, de leur personne ; dans ce vide, qu'ils font en eux par une action vitale, alors, l'Esprit saint peut venir. Le Christ est ainsi, Marie est ainsi "pauvreté" parfaite.

On comprend mieux alors comment François de Sales peut (avec d'autres et en une sorte de persévérance acharnée) aller répétant que, parce que le Christ est venu, la foi est un don qui n'est refusé à personne. Marie-prophète a été la première à l'avoir en plénitude ; à cause d'elle, les Béatitudes s'adressent à tous, mieux, appartiennent à tous : le fameux futur du verbe être (seront) dont nous parlions plus haut, transforme l'énoncé de chaque Béatitude en une sorte de loi, de règle, et, en même temps, de conclusion universelle. Theoreme, aimerait-on dire en jouant sur le titre choisi par Jean de la Cépède, dont on sait que François de Sales le connut, ainsi que son oeuvre (520) ; car cette loi, cette règle, sont de l'ordre de la vision mystique et en même

temps de la liberté humaine, comme le Fiat de Marie, et celui du Christ à la Passion (521) contenu déjà dans les Béatitudes : elles ne sont pas de l'ordre géométrique et automatique, si l'on peut dire.

Donnée à tout le monde, la foi demeure cependant, exactement, un don. L'amour ne peut être que divin, universel, gratuit, et réciproque : le Christ, dans l'union de ses deux natures humaine et divine, l'incarne parfaitement et vit intégralement les deux parties de chaque énoncé de chaque Béatitude. Là est la béatitude, la "commune-union", le bonheur. Là est le paradoxe vécu des Béatitudes, et Dieu en est le grand artisan si notre liberté le veut, si nous acceptons à notre tour d'être des Christs (522).

Dans toute histoire d'amour, dit en substance François de Sales, commentant les Béatitudes dans les sermons et le Traitté (qui n'est d'une certaine manière, en effet, qu'une sorte de long commentaire mystique du Magnificat, des Béatitudes et du Cantique des Cantiques), il faut que l'un commence. Or Dieu commença "quand il commença d'être Dieu" (523) et continua quand par l'Incarnation il entra dans l'histoire humaine personnellement. Comme l'amant du Cantique, d'abord, c'est Dieu qui par Jésus poursuit l'homme, veut le séduire, tape à sa porte, pendant que l'homme le cherche là où il n'est pas. L'Evangile des Béatitudes est du monde du désir, de l'affectivité, non de celui de la philosophie de la raison "humaine", même si celle-ci y a cependant place (524).

Ainsi, même la mort (et nous retrouvons ce qui est le plus profondément troublant dans la pensée salésienne, avec ses racines bibliques), s'intègre dans la Béatitude : on a vu, dans les textes des sermons, présentée la vie de l'au-delà, comme on dit, l'au-delà tel qu'il est et aussi tel qu'il sera. La mort, pauvreté absolue au sens positif que les Béatitudes donnent au mot "pauvreté", est "mort" au sens humain et blessant du terme pour les autres seuls, non pas pour celui qui est mort : "trépasser", passer au-delà, c'est ne rien

posséder et n'être possédé que de Dieu, car Dieu seul possède : l'expérience de Gethsémani n'est pas différente et elle est déjà contenue dans les Béatitudes : la mort n'est pas après la vie, et elle a plus d'une forme. L'Ordre de la Visitation, allaient répétant les deux fondateurs, a été fondé au Calvaire (525), car le passage vers la Résurrection individuelle, ou celle de la vie ressuscitée que disent les Béatitudes (et le Magnificat qui est comme l'hymne particulière de l'Ordre de la Visitation), la Pâque, quelle qu'elle soit, est d'abord un choix. On se rappelle le sermon de la Toussaint 1617 (526) qui décrit la vie dans l'au-delà de la mort physique, la vie de la béatitude commençante et comment cette vie n'est pas différente, si ce n'est en perfection, de celle que mène celui qui a choisi pauvreté, humilité, justice ; le "seront" qui suit le "Bienheureux", dans la ²¹formulation des Béatitudes ne commence pas après la mort ; le Royaume des Cieux est à eux, les Bienheureux le sont, dès maintenant. Pour François de Sales, on vit très bien, et sans morbidité aucune, avec ses morts, avec les morts, qui sont l'Eglise souffrante et surtout déjà triomphante, et ils vivent très bien avec nous, comme le texte le dit. On sait que le célèbre : "Je suis tant homme que rien plus" fut prononcé non pas dans des perspectives humanistes, mais lorsque l'évêque perdit sa soeur (527) ; même la blessure n'empêche la vie, ni la joie, car c'est une blessure d'amour, paisible avec le temps, mais toujours présente : qui n'aime pas ne souffre pas, dit François de Sales. Le don des larmes est ici bien autre chose que dans des spiritualités différentes, et quel fossé sépare aussi l'évêque de l'ataraxie de certains, même chrétiens ! Les Béatitudes seules l'expliquent, ainsi que ce monde en gestation qu'elles aident à venir au jour ; il ne faudra pas l'oublier quand on verra, dans la lumière des Béatitudes, se rencontrer et s'unir en une nouvelle "commune-union" le combat spirituel et l'abandonnement.

On verra alors que l'accueil de Dieu et des autres est la seule passivité véritable, manifestation de la résurrection vraie, laquelle est un phénomène de douceur existante et existentielle. Seule la mort, telle que l'homme

du péché la connaît, est violence, sous sa forme physique comme sous sa forme morale, ^{et} non pas, si on suit la pensée salésienne jusqu'au bout, la mort au péché, malgré les apparences.

II - Les Béatitudes en Dieu et leur image en l'homme :
les Béatitudes et l'Eglise.

Les sermons de François de Sales sur les Béatitudes montrent que ces textes disent ce qui appartient au Règne universel de Dieu, et, d'une certaine manière, le décrivent. Au-delà de la forme littéraire traditionnelle, dans la Bible et ailleurs (qu'on pense aussi bien aux Latins qu'aux Grecs, où se retrouve la même résonance, la plupart du temps, d'une glorification de celui qui a trouvé la vérité cachée et le bonheur essentiel de l'existence (528)) ces sortes d'exclamations laudatives qui félicitent quelqu'un pour un don accordé ou pour ce qu'il est, qui proclament le bonheur de telle catégorie de personnes, qui louent, à travers celui à qui elles s'adressent, Dieu, et qui, en même temps sont une sorte de leçon pour apprendre à le rencontrer, proclament donc Dieu en proclamant qu'il est "béni" parce que et comme sont "bénis" ceux qui le reflètent.

Dieu tel que le montrent les Béatitudes dans les sermons présentés ici, et aussi dans le Traité de l'amour de Dieu, n'est jamais en effet pensé comme négativement, si l'on peut dire : il serait simplement l'opposé de l'homme, parfait alors que l'homme est imparfait, infini alors que l'homme est fini... L'homme ne sert pas comme de repoussoir ou de contre-jour pour s'approcher de l'idée de Dieu. Rien, ici encore, n'est platonisant dans la pensée de François de Sales. Il a été assez répété dans ces pages que l'homme est l'image vivante du Dieu vivant pour qu'on voie à quel point les Béatitudes disent l'essentiel de la vie humaine parce qu'elles disent l'essentiel de la vie de Dieu.

Rappelons que la contemplation trinitaire est essentielle à la contem-

plation salésienne, qu'elle est son coeur, quel que soit le sujet auquel s'applique François de Sales. La Trinité est ce que, par la seule raison humaine, on ignore de Dieu, et ce que les Béatitudes disent. Dieu parle par les Béatitudes parce que le Christ les proclame avec la solennité que l'on sait.

Ce qu'il révèle n'est pas ce qu'on attend. Si le Christ dit le mystère de Dieu comme il le montre à la Transfiguration, comme il le montre vivant lors de l'Incarnation et de la Résurrection, si l'heureux parfait, si la béatitude, est son être, ce n'est pas sous la forme que l'homme l'attend : Marie (et Joseph), ou Brigitte d'Ecosse surprennent et dérangent par leur façon de vivre la "félicité".

Or si la béatitude est ce qui caractérise la Trinité, le bonheur humain lui-même est trinitaire ; il est réconciliateur. Le sermon sur Côme et Damien réconcilie tout l'homme, corps et âme avec lui-même ; le plus intime de l'intime de l'homme, c'est là où il est unifié, réconcilié avec lui-même, et les autres, et Dieu, disent le sermon du 2ème dimanche de Carême et le sermon de Pâques recueilli inédit (529). La vie (la vie à la fois divine et humaine) heureuse, est une vie de convivialité, où la civilité, grande préoccupation du temps de François de Sales, rejoint la sainteté qui la valorise et la justifie, disent les sermons pour la fête de la Toussaint : une vie qui dépasse les frontières de la vie terrestre. En même temps, parce que les Béatitudes disent la manière d'être de Dieu, la vie humaine, communautairement ressuscitée ou encore seulement "trépassée", accomplit, parfait ou réalise dans l'au-delà ce qui est l'aujourd'hui vécu en tendant vers l'absolu du Bien, du Beau, du Juste, du Vrai. La conversion qui prépare et qui est déjà cette résurrection, fonde la réconciliation communautaire sur la réconciliation de chacun avec Dieu, à l'instar de Marie (et en même temps de Marie-Madeleine qui vit la conversion, le retournement total des Béatitudes (530)), réconciliation elle aussi trinitaire, dans le colloque de l'amour réciproque, dont Marie est la réalisation absolue par

sa vie selon les Béatitudes.

Parce que le Christ est le pauvre parfait, par lui la Trinité connaît la pauvreté : "Dieu amoureux du genre humain" que montrent les sermons sur les Béatitudes et le Traitté n'a pas d'autre sens. Le cher trattello de Scupoli le dit depuis longtemps pour François de Sales : il y a loin du vide platonicien du mythe de la naissance de l'amour dans le Banquet (531) au vide qu'est l'amour, pauvreté parfaite en Dieu ; les transformations subies par le mythe quand le Traitté de l'amour de Dieu (532) le présente en sont la preuve, on y a déjà fait allusion. Le Dieu que révèle Jésus-Christ est homme, et humain dans tous les sens du terme : la façon dont il se conduit à l'égard de l'homme le prouve. Par lui, la preuve est faite que Dieu est bien "l'ami fidèle, éternellement", du Psaume (533). De même qu'on ne connaît l'humanité que par les hommes, on ne connaît la Trinité que par les trois Personnes divines, entièrement révélée avec la fin des Ecritures, sur lesquelles depuis les débuts, médite la Tradition. Les trois Personnes divines "assument" la divinité. Dieu, le Dieu de l'Evangile, révèle son mystère en vivant devant et parmi les hommes sa béatitude dans le Christ, et seul le Christ d'abord sait qui est le Dieu que l'on prie, qui est celui qui vient sans qu'on l'attende ou comme on ne l'attend pas. Par le Christ, Dieu, entré dans l'humanité incarne la communication communautaire qui est son être même (534), parce qu'il est le "disant", l'orateur excellent, et qu'il a quelque chose à dire à l'homme.

Si l'homme est né pour le bonheur et fait à la semblance de Dieu, c'est bien le bonheur parfait qu'est Dieu même qui lui dira le sien. Cette plénitude divinisante est la forme que prend pour François de Sales "l'enthousiasme" des Anciens ; cette entrée dans la divinité est en même temps une entrée dans l'humanité.

La béatitude trinitaire, "de soi communicative" (535), est l'union essentielle des trois Personnes manifestée pleinement dans leur échange ; humaine-

ment, le bonheur, mise à part une solitude essentielle qui est unicité (comme Dieu, l'homme, son image, "est seul mais n'est pourtant pas solitaire" (536)), c'est d'être ensemble. C'est donc l'Eglise ; l'Eglise sous toutes ses formes, de la plus petite cellule à la plus vaste assemblée, l'Eglise en train de naître, l'Eglise de l'Apocalypse et des sermons pour la Toussaint, on les a vus, où elle atteint enfin des dimensions cosmiques. La béatitude humaine est ainsi de donner et de recevoir, comme le disent les Actes des Apôtres (537), avec tous les risques que comporte la confiance. L'amitié de Dieu pour l'homme, celle de "l'ami fidèle" ne va pas sans risque, si l'on peut dire ; le Christ l'a connue, l'a vécue et en est mort ; mais il en est ressuscité, car il vivait en cela l'amitié même de Dieu. De même la foi, pour l'homme, ne va pas sans risque à ses propres yeux, la foi qui n'est autre que la confiance ~~en~~ la parole éternellement donnée de Dieu, la fidélité même (l'étymologie n'est jamais loin de la pensée salésienne) , la confiance vécue dans la volonté agissante ; mais ces risques sont sans commune mesure avec ceux que court Dieu : l'infinie perfection ne peut être dangereuse pour la créature finie, mais oui bien l'inverse. On reconnaît ici la lignée de pensée dans laquelle s'insèrera, de façon voisine, le pari de Pascal.

La richesse véritable de Dieu est ainsi sa pauvreté absolue ; d'où le retournement des valeurs, absolu lui aussi, que clament les Béatitudes. D'où encore le don radical demandé à l'homme en image du don total de Dieu ; les Béatitudes disent qu'est radical ce don sans retour. D'où enfin la fameuse "jalousie" de Dieu, au sens biblique du terme, qui est l'autre face de la béatitude divine offerte à l'homme dans les Béatitudes et connue de l'homme par le Fils.

Le Fils est l'amour parfait, total, sans réserve et gratuit, de Dieu don et mouvement, donc pauvreté, dans le mystère de son être, et par là seule et absolue richesse.

Par là, de même que nous ne pouvons plaire au Père que dans le Fils et à travers l'Esprit, de même, si Dieu nous aime c'est parce qu'ainsi nous faisons partie de lui. On a vu combien le début du Traitté et tous les sermons qui déroulent les Béatitudes y insistent. Dieu est plus que "complice" de notre humanité. Réaliser son image en nous c'est bien être pauvre de la vraie pauvreté pour être riche de la seule richesse véritable : l'échange n'est pas un troc, le don ne peut être que total, comme toute la divinité, dans son essence qu'est la pauvreté de l'amour, est tout entière dans chacune des Personnes divines se donnant à l'autre sans cesse. Ainsi les riches sont-ils pauvres s'ils ne sont pas attachés, s'ils sont bien les "mendiants d'esprit" que l'on a vus (538). Le coeur des Béatitudes est là : on ne saurait séparer donner et recevoir. Tout peut être demandé à Dieu, mais comme lui, il faut tout donner pour cela.

On l'a déjà dit : le vide platonicien qu'est l'amour, celui que chante le célèbre mythe de la naissance dans le Banquet et que reprend le Traitté (539) est bien loin en réalité de la contemplation salésienne. Car chez l'évêque comme chez tous les mystiques, comme dans tout le Christianisme et dans toute la Bible, Dieu est "Quelqu'un" ; comme chez tous, mais avec cette tonalité de bonheur ruisselant (c'est à dessein qu'est employé cet adjectif) qui caractérise les textes présentés ici et tout le Salésianisme. La pauvreté de Dieu est l'écoulement même de sa divinité, heureuse parfaitement, à travers l'histoire du salut, dite et vécue par le Christ et continuée par l'Eglise, laquelle existe par la Sagesse ; telle est, dès ses premières années au service de la Parole, dès les Controverses, l'idée de François de Sales : "tradition" signifie don, et signifie donc prédication ; la pauvreté est la marque de la tradition, comme elle est celle de l'action commandée par les Béatitudes ; elle est, aussi, cette longue ligne qui réunit l'homme à Dieu et Dieu à l'homme (et qui donc depuis toujours, prévoit l'Incarnation). C'est pourquoi Tradition et Evangile ne s'opposent pas, l'une étant la vie de l'autre, ce grâce à quoi il n'est pas comme immobilisé (même si on la comprend souvent juste de façon inverse) ; la

Tradition est ce qui permet à l'Eglise, par la vie de la pauvreté des Béatitudes, de se réaliser peu à peu, de ne pas s'arrêter, ce qui permet à l'Evangile éternel d'avoir, pour ainsi dire, un avenir, qui ne s'arrête pas au seul chrétien, tout unique qu'il est, en train de vivre sa vie unique. C'est bien là l'idée de la création gémissant encore dans les douleurs de l'enfantement (540) ; elle ne viendra vraiment à la naissance que par l'incarnation de la pauvreté trinitaire où l'Evangile peu à peu se déploie à travers la longue vie continue de la Tradition.

Les Apostres ont enseigné par écrit et par Tradition, et tout est Evangile. Que si vous considérez de pres comme le Concile (541) apparie les Traditions aux Ecritures, vous verrez qu'il ne reçoit point de Tradition contraire à l'Ecriture ; car il reçoit la Tradition et l'Ecriture avec pareil honneur, parce que l'une et l'autre sont ruyseaux, tres doux et purs, qui sont partis d'une mesme bouche de Nostre Seigneur, comme d'une vive fontaine de sapience, et partant ne peuvent estre contraires, ains sont de mesme goust et qualité, et se joignans ensemble arrousent gayement cest arbre de Christianisme, quod fructum suum dabit in tempore suo (542).

On aura remarqué les "ruysseaux, tres doux et purs" qui "arrousent gayement" l'"arbre du Christianisme" : la Parole, qui est Dieu, fait, seule, grandir l'arbre de la vie véritable dans le bonheur des Béatitudes, qu'évoquent "gayement", "doux" et "purs", car elle est Dieu se donnant, et par là pauvreté. Ainsi va la "Tradition apostolique" qui est

la doctrine soit de la foy soit des moeurs, que Nostre Seigneur a enseignée de sa propre bouche ou par la bouche des Apostres ; laquelle n'estant point écrite es Livres canoniques a esté ci devant conservée jusqu'a nous comme passant de main en main, par continuelle succession de l'Eglise : en un mot, c'est la Parole de Dieu vivant, imprimée non sur le papier mais dans le coeur de l'Eglise (543) seulement. (544)

La Tradition est donc, dans l'esprit de François de Sales, certes ce qu'on entend couramment par ce mot, stricto sensu, mais reste bien en même temps comme ouverte, "passant de main en main" ; sinon, point de Concile de Trente, par exemple, point d'Eglise militante. Les Béatitudes seraient déjà toutes réalisées, et l'Eglise, confondue avec la création entière, aurait le

visage que lui peignent les sermons sur la Toussaint^{et la Transfiguration}. Il ne s'agit pas d'une révélation progressive, mais d'une lecture continue, avançant vers la réalisation du projet divin : l'amour de Dieu dans son infinité n'est jamais dit ni connu dans son entier par la créature. Nulle rupture dans cette marche (545), nul recommencement, mais nul immobilisme non plus. Tenant fermement la Révélation, au sens propre du terme, la Tradition, au sens propre et étroit du terme aussi, se vit continuellement dans l'acte continu que disent les Béatitudes. "Se disent", parce que fides ex auditu (546). L'acte parfait que sont les Béatitudes fonde, on l'a vu au début de ce travail, la prédication, qui fonde, elle, l'Eglise, laquelle parfait et englobe l'univers par la vie née du don de tout apôtre, de tout homme, dans ce qui est sa pauvreté béatifique essentielle. Il importe ici de rappeler le texte d'un des sermons de François de Sales sur la Tradition, pour voir quelles dimensions cosmiques prend la pauvreté véritable et comment la prédication en est la vie :

Tota doctrina Christiana primo et per se Traditio est. Nam Christianae doctrinae Christus Dominus author fuit ; at [1] ipse nihil omnino scripsit... 2. Sed neque praecepit quicquam scribi... 3. Unde doctrinam suam non Eugraphium sed Evangelium nominavit, et praeceptione potissimum tradi mandavit ; non enim unquam dixit : scribite Evangelium omni creaturae, sed : Pradicate. 4. Hinc fidem non ex lectione sed ex auditu generari... Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei. (547)

On a vu ailleurs l'importance de telles lignes pour l'idée générale que François de Sales se fait de la prédication. La façon dont il médite les Béatitudes montre que cette idée est enracinée dans la béatitude du pauvre : à la suite du Christ, image du Père et pauvre de YHWH parfait, où la divinité entière est ainsi présente, elle aussi pauvreté parfaite ; l'homme réalisera l'image de Dieu qui le fonde depuis ses origines en étant le pauvre lui aussi. Alors il est "bienheureux". On devine que prédicateur aussi bien qu'auditeur se rejoignent ici ; ce vide, ce don, cette action qui rend pauvre, dans la parole comme dans l'écoute, sont ce qui scelle la communauté humaine, dans ses membres et avec le Christ. Là est bien ce qui rend indissociable Ecriture et

Tradition vivantes et vécues.

"Bienheureux les pauvres" explique alors "Bienheureux ceux qui ont faim...". Ne pas donner à manger au pauvre est évidemment contraire à la justice, et ceux qui pour le pauvre ont faim de la justice sont certes "Bienheureux". Cependant les sermons analysés plus haut montrent que François de Sales va plus loin.

L'amour de l'homme pour Dieu est comme né de la faim. Et on sait par sa réflexion sur l'Eucharistie, qu'il n'y a pas là que comparaison ou métaphore ; ainsi va-t-il insérer sa méditation sur les Béatitudes à la fois ~~dans~~ ^{deux} l'Ecriture, le dogme, la Tradition (au sens strict du terme), et la lecture traditionnelle. Ce n'est pas gratuitement que les premières pages de la Genèse lient vie accomplie et fruit autour de l'arbre nourricier et de la connaissance. Le désir de Dieu naît du désir de vivre, et de s'unir par la "viande" (548) commune.

La préface du Traitté, cela a été noté plus haut, remarque que, sous ses deux rédactions, "Bienheureux sont les pauvres d'esprit", est grandement amplifié et déclaré selon le grec : Bienheureux sont les mendiants d'esprit" (549). Il est toute une fausse dignité dont il faut abdiquer pour ne pas mourir de faim ; en revanche, quitter cette fausse dignité sera la mort véritable, celle qui apporte vie et résurrection (550). L'homme a été créé pour être nourri par Dieu, ~~par~~ la communion qu'il est fait pour connaître et refléter en l'incarnant ; la communion trinitaire est la seule nourriture convenable ~~pour~~ sa connaissance et son existence, indissociables l'une de l'autre. Aspiration vers l'infini, faim de l'infini dans le fini de la créature qui inscrivent dans son coeur même la nécessité et la présence de Dieu ; en même temps, par le statut de créature qui est justement le sien, par l'expérience et l'acceptation de ses limites, l'autre, tous les autres partagent les mêmes caractéristiques, qui divinisent, et l'amour du prochain, image de Dieu, ne saurait se séparer de l'amour de Dieu. L'amour a plusieurs visages, plusieurs personae, mais il est

un comme la Trinité. Avoir faim de Dieu comme disent les mystiques, c'est aussi avoir faim des autres. Bossuet, et il n'est pas le seul, toute la tradition spirituelle est avec lui, le reprendra dans des perspectives absolument divines : "Qui ne sait que dans les ardeurs de l'amour ou voudrait se manger" (551). Le chapitre 8 du livre II du Traitté le développe : Dieu veut aimer parce qu'il est la vie et que vivre c'est aimer ; Dieu veut aimer et attend pour cela, avec la patience et la persévérance comme respectueuses mais inlassablement obtenées de l'Amant, dans le Cantique (552), d'être aimé :

Vivre selon Dieu, c'est aymer ; et qui n'ayme pas, il demeure en la mort (553). Voyés donq, Theotime, si Dieu desire que nous l'aymions. Mais il ne se contente pas d'annoncer ainsy son extreme desir d'estre aymé ... ; ains il va mesme de porte en porte hurtant et frappant, protestant que si quelqu'un ouvre, il entrera chez luy et soupera avec luy. (554)

.....
Vray Dieu, Theotime, que le coeur divin est amoureux de notre amour ! (555)

Béatitude du pauvre et de celui qui a faim sont ainsi liées ; et elles disent autant le mystère de Dieu, pauvre et affamé, que celui de l'homme, qui lui est symétrique. Dans l'homme, et on l'a vu dans les sermons présentés ici plus haut, ceux de la Toussaint en particulier, l'amour est bien le goût de l'infini, où la communication n'est possible que parce qu'elle est inépuisable, mais où la communion se réalise dans le respect du secret de l'être, de chaque être, humain comme divin, voire à cause de ce mystère, et dans "l'univers" fondamental à la pensée salésienne. Seule l'acceptation de cette faim à la fois inextinguible et comblée "rassasie", une acceptation qui, elle encore, n'est pas arrêt, mais marche sans cesse répétée ; une acceptation qui est la noce, le festin préparés par Dieu et que l'Ancien comme le Nouveau Testament présentent si souvent.

La place que François de Sales fait, avec d'autres, à la distinction entre l'amour de complaisance et l'amour de bienveillance est bien connue (556). Dans l'amour de complaisance, le bien comme l'amour nous donnent plaisir, joie

et bonheur ; par là il se transforme en amour de bienveillance. Lequel apprend que, comme créature, ne pouvoir de soi désirer aucun bien à l'être même de Dieu (si ce n'est par lui) et le reconnaître, est déjà une louange ; impossibilité qui est la "faim" des Béatitudes. Cette connaissance de lui-même fait grandir la "soif" de Dieu en l'homme et ainsi s'accroît la complaisance qu'il a en la bonté de la Trinité. Ainsi la "faim de Dieu", la faim de ce qui est juste revient-elle comme sur l'homme, en l'homme, qui est déjà en Dieu par sa création.

Alors la vie apostolique, dans quelque condition qu'elle soit menée, est bien la vie selon les Béatitudes, celle de "l'indifférence" que met en place en particulier le livre IX du Traitté. Les lignes précédentes rappelaient l'expression qu'aimait le Père Schueller de "mort vitale" et que les sermons exploitent (comme toutes oeuvres salésiennes) longuement. Liés à l'indifférence qui est cette faim dont parlent les Béatitudes et que nous retrouverons un peu plus loin, fondement avec elle de la vie apostolique, les mots sont bien de François de Sales :

Voyez, je vous prie, Theotime comme la vie des Apostres estoit affligée, selon le cors par les blesseures, selon le coeur par les angoisses, selon le monde par l'infamie et les prisons ! Et parmi tout cela, o Dieu, quelle indifférence ! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales. (557)

Qui n'entend ici les Béatitudes, redites à travers les mots de la Deuxième Epître aux Corinthiens, au chapitre IV et aux versets 4 à 10 que le Traitté vient de longuement citer ? Telle est à la fois la conclusion et à nouveau la source des analyses en apparence plus simples et plus abordables des sermons.

Ecce Ecclesia.

III - "Bienheureux ceux qui pleurent".

Peut-être est-ce là celle des Béatitudes qui est la plus difficile à comprendre dans la lecture qu'en fait François de Sales, tant il est loin, on l'a vu souvent, non seulement de tout dolorisme, mais encore de donner à la tristesse, voire à la souffrance une place dont l'importance et la valeur soient comparables à celles que lui font d'autres spirituels et théologiens. Rappelons-nous seulement, car il y aurait mille textes à citer, la phrase du sermon pour la sainte Brigitte 1621 présenté plus haut : "L'homme est créé pour la félicité et la félicité pour l'homme" (558).

Pourtant celui qui écrit les lignes du Traité de l'amour de Dieu, qui viennent d'être citées, ou qui médite les Béatitudes, a comme tout un chacun l'expérience de la souffrance, de son évidence et de la tristesse qui en découle.

Il n'en reste pas moins que la tristesse et la complaisance dans la souffrance sont pour François de Sales (et on est étonné qu'il n'en soit pas comme quasi automatiquement ainsi dans le Christianisme, où Trinité, Incarnation, Résurrection, Transfiguration sont les maîtres des maîtres-mots), un péché. Qu'on se reporte aux seuls chapitres 11 et 12 de la quatrième partie de l'Introduction à la vie dévote : "De l'inquiétude", "De la tristesse", ou bien à l'entretien "De l'obéissance" (559) dans lequel on voit comme synonymes "paresse" et "tristesse spirituelle".

Certes, "souffrance" et "tristesse" ont entre elles plus qu'une nuance, et que "souffrance" ne s'oppose ni à "joie" ni à "gaieté" parfois est bien connu. Bien diverses sont les acceptions propres de chacun de ces termes. Cependant, une certaine équivalence, davantage qu'un lien s'établit couramment entre eux, faisant, en raison de la Passion et aussi de la "mort vitale" mal comprises, parce qu'on s'en arrête à elles, l'état existentiel normal du chré-

tien ; d'un moyen, mieux d'un passage obligé, et inévitable, on fait une fin.

Or, à travers les textes de François de Sales analysés plus haut et en les rapprochant d'autres passages de ses oeuvres et des idées maîtresses qui structurent sa pensée, on voit apparaître que "Bienheureux ceux qui pleurent" est le chant de la Pâque salvatrice, béatitude, ainsi, de tous les temps, et tout particulièrement béatitude pour l'Eglise et d'Eglise. Moins peut-être que pour les autres bénédictions, la première partie de l'affirmation ne doit être séparée de la seconde qui ~~l'ait~~ donne son sens.

La Pâque proclamée ici est certes le grand Passage du Seigneur et le passage au-delà de la mort aussi bien ; elle est surtout le passage de la "mort vitale" dans l'instant présent bien vécu, ce passage qui permettra et pour ainsi dire créera le dernier. Nous l'avons vu à propos de la mort, pour François de Sales, on meurt vraiment comme on a vécu, quelles que soient les apparences. La vie construit la mort, qui l'accomplit. Par là, "Bienheureux ceux qui pleurent..." est tout proche de la metanoia et de la conversion pauliniennes ; et parce que tout se tient dans le lent déroulement des situations humaines divinisées par l'Incarnation que disent les Béatitudes, "ceux qui pleurent", comme "ceux qui ont faim et soif de la justice", sont une des situations où se manifeste ce qu'est l'existence du Pauvre de YHWH ; malgré les apparences, peut-être, rien de plus concret que ces situations, qui, énumérées, font comme en un regard circulaire, le tour de ce que l'homme peut connaître ; rien donc de plus incarné, de plus vécu : rappelons que l'Ecriture n'emploie généralement pas l'abstrait "pauvreté" mais l'humain "pauvre", précisé dans les Béatitudes par le mot "coeur" avec son sens biblique lequel désigne tout ce qui se rapporte à l'homme intérieur. "Les pleurs" sont avec "la faim" (et les autres pivots des Béatitudes) un de ces domaines de la vie du "coeur de pauvre".

Depuis sa rencontre avec Combattimento spirituale, de Lorenzo Scupoli,

son tratatello (560), François de Sales est confirmé dans l'idée que la tristesse est un mal, un péché, car elle est défiance envers Dieu : elle est manque de foi (561), quelle que soit la faiblesse humaine. Voici un seul passage du Combattimento spirituale, le Combat spirituel, mais on pourrait en ajouter d'autres :

Et avverti, che molte volte ti parrà d'haver ottenuto la diffidenza di te stessa, & la confidenza in Dio, & non sarà così. Et di ciò ti chiarerà l'effetto che produrrà in te il cadimento. Se tu dunque quando cadi, t'inquieti, ti attristi, & ti senti chiamare ad un certo che di desperatione di poter più andare innanzi, & far ben ; segno certo è, che tu confidavi in te, & non in Dio : Et se molta sarà la tristitia, et la disperatione, molto tu confidavi in te, & poco in Dio : essendo che quello che in gran parte sconfidato di se stesso confidava in Dio, quando cade non si maraviglia, non s'attrista, nè si ramarica conoscendo, che ciò li avviene per sua debolezza, nè diminuisce la confidenza in Dio [.] Ma havendo in odio il difetto sopra ogni cosa, con un dolore quieto, & pacifico dell'offesa divina, più sconfidato di se stesso, & con maggior fiducia in Dio, & maggior animo segue l'impresa, & perseguita i suoi nemici infino alla morte. Queste cose vorrei che fossero ben considerate da certe persone, che fanno dello spirituale, le quali quando sono incorse in alcun difetto, non si possono, nè vogliono dar pace, & alle volte più per liberarsi dall'ansiosa inquietudine, che per altro, non vedono l'hora d'andar à trovar il Padre spirituale, al quale dovrebbero andare principalmente per lavarsi dalla macchia del peccato, & prender forza contra di esso col Santissimo Sacramento. (562)

Le texte de Scupoli est clair : tristesse, souffrance, peuvent être aisément complaisance dans l'amor sui; et sont alors la marque de l'orgueil, et de son corollaire, le scrupule. Elles sont l'inverse de la metanoia. Il ne s'agit pas de la souffrance physique, inévitable, et on voit bien que le texte de Scupoli, malgré la hauteur de l'ascèse qui marque tout l'ouvrage, ne la recherche nullement, pas même comme un moyen et surtout pas comme une fin ; les épreuves, privations et austérités de toute sorte ne sont pas non plus comme des étapes de la vie : elles sont des épisodes, des événements de cette vie, qui doivent être vécues dans la simplicité de l'indifférence active qu'est la conversion de chaque instant. L'attitude est fréquente dans la spiritualité italienne, on le sait, peut-être sous l'influence de François d'Assise, sur lequel les contresens sont encore nombreux (on ne voit en lui ou que les

stigmates et ses macérations ou que les fleurs et les oiseaux, sans mettre en évidence qu'il ne s'agit là que d'une seule et même façon de vivre).

La tristesse, dans cette atmosphère où se reconnaît François de Sales, si elle est péché, paresse, défiance envers Dieu, refus de se reconnaître comme créature et limité, ne saurait être une des Béatitudes. Il fut d'ailleurs un temps où elle figurait parmi les péchés capitaux. Qu'elle devienne une *espèce* de vertu est une sorte de scandale. Bien entendu, elle n'a rien à voir avec l'attente de voir Dieu face à face (563) ou la tristesse de l'Apôtre parce que Dieu n'est pas aimé ; encore faut-il vivre "tout bellement", lentement et naturellement ces formes de la tristesse ; mais *évidemment*, on ne saurait être indifférent , au sens moderne et péjoratif du mot, à l'amour de Dieu, sous peine de ne pas exister.

Il n'en reste pas moins que dans son acception courante, le mot de tristesse ne peut pas être compatible avec la vie chrétienne : Dieu est le Dieu de la joie répètent toutes les oeuvres salésiennes, du bonheur et du plaisir.

Si tost que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce émotion de coeur, qui tesmoigne que Dieu est le Dieu du coeur humain ; et jamais nostre entendement n'a tant de playsir qu'en cette pensée de la Divinité...

Ce playsir, cette confiance que le coeur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la convenance qu'il y a entre cette divine Bonté et nostre ame : convenance grande, mais secrette... Nous sommes créés a l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce a dire cela, sinon que nous avons une extreme convenance avec sa divine Majesté ? (564)

Aussi l'expérience de la douleur et de la tristesse comme celle du jardin des Oliviers ou du Lema Sabadani pousse-t-elle à retourner cette tristesse et cette douleur pour à travers la souffrance trouver Dieu.

Que si quelqu' accident espouvante nostre coeur, soudain il recourt à la Divinité, advoüant que tout luy est mauvais, elle seule luy est bonne, et que quand il est en peril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir. (565)

Alors, mais alors seulement, la tristesse devient purification et se

transforme en joie. Ici s'enracine la "tressainte indifférence" qui est donc bien conversion. On l'a vu plus haut, seuls les serviteurs de Dieu peuvent savoir le sens de "Heureux serez vous lorsque.. l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi" : telle est la dernière Béatitude, celle de la persécution, ou plutôt du persécuté. "Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux" (566). La Béatitude des pleurs est celle de la Résurrection déjà à l'oeuvre. Des Apôtres,

la vie estoit affligée ... Et parmi tout cela, o Dieu quelle indifférence ! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales. (567)

Ces lignes déjà rencontrées il y a peu, peuvent être lues ainsi différemment que plus haut et complémentaire. ^{à l'opposé} : ce n'est pas d'être triste qui rend joyeux, mais d'être dans la joie essentielle de Dieu qui permet à la tristesse de prendre son vrai visage par la conversio ad Deum auprès de laquelle aucune autre attitude humaine n'existe, tout n'est qu'illusion, et tristesse mauvaise, celle qui désintègre. Ainsi, l'indifférence ne peut prendre sa place que parce que l'homme a choisi de vivre les Béatitudes et les souffrances qui en découlent, et par ce choix l'indifférence active est la porte de la joie.

Tout, ainsi, à travers chacune des bénédictions du texte évangélique converge vers l'indifférence active et la Transfiguration, figure ultime du monde. Chacune de ces acclamations est comme un chant, qui s'approfondit peu à peu, du Pauvre, du Pauvre de YAWH, des pauvres de coeurs "mendiants d'esprit" dont le portrait humain est accompli dans le Christ. Mais le Christ est Dieu, seconde Personne de la Trinité et proclamation de la Divinité dans son Verbe. A travers le Christ où s'incarnent dans leur absolu les Béatitudes, par la voie de sa kénose se révèle donc non seulement avec l'Homme Parfait^{mais} la face de Dieu.

IV - Dieu révélé dans les Béatitudes.

On ne saurait tout dire bien entendu de ce que les sermons de François de Sales montrent, sous leur aspect évident, celui qui par la pédagogie les rend simples (on penserait parfois presque enfantins, même lorsqu'on les rapproche de leur source vertigineuse et de sa puissance, c'est-à-dire du Traitté de l'amour de Dieu), on ne saurait donc tout dire des abîmes qu'ils ouvrent presque familièrement dans la méditation comme sans fin de l'évêque. On s'arrêtera à quelques points seuls.

Les Béatitudes sont ce qui nous révèle le mieux que le Dieu dont nous sommes l'image, la "semblance", qui est plus intime à moi-même que moi-même selon la célèbre phrase de saint Augustin, est en même temps le Tout-Autre. Le retournement complet qu'est la metanoia voulue par les Béatitudes fait entrer l'homme dans un monde tout autre aussi, où il participe par cette "mort vitale" à la Divinité. "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu". Devenu Dieu avec le Christ et par l'amen dit au Christ (et par lui au Père, dans l'Esprit, comme Marie, la parfaite Béatitude humaine), l'homme est à même d'approcher le mystère divin, auquel il participe, de l'approcher dans certaines de ses manifestations ou dans certains de ses attributs.

Et d'abord dans la "jalousie" de Dieu. Rien ne peut être plus lié aux Béatitudes qu'elle, malgré la surprise causée toujours par les mots, et même si le sens biblique de l'adjectif est tout proche de l'esprit de qui lit François de Sales.

Dieu "vengeur", manifestant sa "colère", toutes ces sortes d'épithètes bibliques, qui sont presque des épithètes de nature, ont entraîné après elles quantité d'erreurs ou de déviations spirituelles, dont il n'est pas certain qu'elles aient disparu ; Dieu "jaloux" leur est intimement lié. Couramment, et très justement, la justice absolue qu'est Dieu dans la rigueur du monothéisme

explique ces attributs. Mais il paraît bien que pour François de Sales, ce n'est pas cet aspect, véritable, certes, du Dieu des philosophes, qui soit le plus important, car il ne rend pas entièrement compte du fait que le Dieu qui se révèle dans l'Ancien Testament et s'incarne dans le Nouveau est le Dieu de l'amour, le Dieu amoureux que dit la Trinité. Non qu'il faille s'arrêter à la résonance affective de "jaloux", "vengeur", "qui manifeste sa colère" ; il ne faut pas en rester à la seule abstraction cependant. Si "Dieu est le Dieu du coeur humain" (568), si l'homme est la "semblance" de Dieu, alors le coeur de Dieu est aussi d'une certaine manière la "semblance" du coeur humain ; "coeur", au sens biblique qui dit tout l'homme intérieur, de l'intellect à l'affectif, sans renier l'un ou l'autre. Si l'homme est ainsi comme la métaphore de Dieu, auquel il est "analogue", les Béatitudes qui bénissent l'homme reflétant Dieu, l'incarnant, le manifestant, sont bien l'expression même de la mystique : elles disent le mystère de Dieu, et ce mystère est l'amour, l'amour qui se fait chair. Nulle part l'Ecriture n'emploie vraiment le mot "pauvreté", mais des expressions concrètes : le pauvre, le "coeur de pauvre" (et on a vu l'importance de l'expression "mendiants d'esprit" (569) dans le Traitté). La "jalousie" de Dieu est, si l'on peut dire, la manifestation concrète du "coeur de pauvre" qui est celui de Dieu, du coeur biblique du Pauvre parfait. "Le zèle de ta maison me dévore" dit le prophète, l'apôtre : l'amour de l'homme, parce que l'amour est son essence, dévore aussi Dieu. Ainsi cette jalousie est-elle silence, patience et persévérance respectueuse de sa créature en même temps. La joie du Père quand, dans le Christ, l'amour réciproque se manifeste dans la nature humaine divinisée est infinie comme lui ; c'est le mouvement éternel de l'amour, l'échelle de Jacob de la correspondance mystique du Père et du Fils dans l'Esprit amoureux :

Aymer souverainement, c'est aymer totalement.

Cette jalousie néanmoins que Dieu a pour nous, n'est pas en effet une jalousie de convoitise, ains de souveraine amitié ; car ce n'est pas son intérêt que nous l'aymions, c'est le nostre. Nostre amour luy est inutile, mais il nous est de grand proffit,

et s'il luy est agreable c'est parce qu'il nous est proffitabile ; car estant le souverain bien, il se plait à se communiquer par son amour, sans que bien quelcomque luy en puisse revenir ; dont il s'escrie, se plaignant des pecheurs, par maniere de jalousie : Ilz m'ont laissé, moy qui suis source d'eau vive, et se sont fouï des cisternes, cisternes dissipees et crevassees qui ne peuvent retenir les eaux. (570)

Voyés un peu, Theotime, je vous prie, comme ce divin Amant exprime delicatement la noblesse et generosité de sa jalousie ... ; comme s'il disoit : ... Que si, par pensee de chose impossible, ilz eussent peu rencontrer quelqu'autre fontaine d'eau vive, je supporteroys aysement leur departie d'avec moy, puisque je n'ay nulle pretention en leur amour que leur bonheur ; mais me quitter pour perir, m'abandonner pour se precipiter, c'est cela qui me fait estonner et fascher sur leur folie (571). C'est donc pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aymions (572), parce que nous ne pouvons cesser de l'aymer sans commencer de nous perdre. (573)

Dieu indispensable à l'homme alors que l'homme n'est pas indispensable à Dieu, mais qu'il se l'est rendu indispensable par la Sagesse de son amour, ~~elle~~ ^{est la} véritable Folie aux yeux des hommes fous de la folie du monde où ils se divisent à leur gré, ^{et} non point selon le projet de celui qui est "porté à se communiquer" (574), et donc s'est "fait homme pour que l'homme soit fait Dieu". Ce n'est pas l'homme seul en tant que tel, réduit à lui seul après la chute, qui est unique et irremplaçable aux yeux de Dieu, mais l'homme destiné depuis toujours à être le lieu de l'Incarnation de la Seconde Personne. La pauvreté de Dieu est donc à la fois glorification, et on dirait volontiers glorification cosmique de l'homme au coeur de l'univers ; elle n'est abaissement de Dieu que parce qu'elle est ce vide, cette attente, cet Avent parfaits que chantent à la fois les sermons pour cette période et pour Noël, ou la méditation ^{Salésienne} du mythe platonicien de la naissance de l'amour (575). Vivre la pauvreté de Dieu, c'est entrer dans la mystique et dans l'oraison, et l'on sait que François de Sales ne fait pas de différence entre l'une et l'autre : c'est le titre même du premier chapitre du livre VI du Traitté (576), qui en définit tout le contenu (577).

Ainsi, Dieu jaloux est-il celui qui aime le plus pauvrement, dans la plus grande pauvreté (on l'a déjà dit : la première Béatitude est celle qui

commande toutes les autres). Et il a le visage du Bien-Aimé, de l'Amant du Cantique des Cantiques qu'après avoir cité le prophète Jérémie, le Traitté invoque : c'est par sa quête de la Bien-Aimée que l'Amant vit pauvre et jaloux, par le seul mystère de l'amour inexplicable qui est l'essence trinitaire : le "cher Amant" de la "Sulamite" laquelle

avait son coeur tout plein de l'amour celeste de son cher Amant, ... quoy qu'il ayt tout, ne se contente pas, mais par une sacree desfiance de jalousie veut encore estre sur le coeur qu'il possede, et le cachetter de soy mesme. (578)

Qu'on ne croie pas ici à des subtilités ou à des rapprochements gratuits : de telles lignes de raisonnement sont suivies par des mystiques ou des spirituels de tous les temps, même si elles ne se déroulent pas à la façon d'un syllogisme. Ce n'est pas ici le lieu d'en citer ne serait-ce que quelques-uns. Remarquons seulement la tonalité de dynamisme joyeux, fraternel, respectueux, en un mot amical que "jaloux" et "pauvre", ainsi compris, donnent à la relation réciproque, en un mot à l'amitié qui existe entre l'homme et Dieu, et Dieu et l'homme ; l'amitié qui est comme l'incarnation de l'amour essentiel à Dieu, et qui est la source du colloque réciproque entre l'homme et Dieu dans l'oraison ; l'amitié qui fait vivre la réconciliation de la Rédemption, dans la Résurrection et la Transfiguration, réconciliation de Dieu avec l'homme, certes, mais aussi de l'homme avec lui-même, "semblance" et temple de Dieu (et bien entendu avec les autres ; ce sont les trois célèbres paix que chantent souvent les sermons).

Le même passage de Jérémie est utilisé avec des résonances du même ordre, depuis les débuts, par François de Sales : dès le 10 octobre 1593, il illustre que seul la fontaine de vie guérit de la "paralysie qui nous garde de cheminer a Dieu" (579), cette paralysie qui est être riche en esprit, et non pas "mendiant", qui est refus de l'amour jaloux de Dieu ; le 19 juin 1594, il montre que le péché est bien "Aversio a Deo, et conversio ad creaturam" (580) ; le 15 mars 1604, il se trouve dans un plan sur le péché et la

pénitence (581) ; le 11 mars 1618, il est dans le sommaire d'un des sermons sur la chute, le péché et la Grâce ; le 21 novembre 1617, il montre combien s'oppose à la paralysie dont il s'agissait plus haut, la marche continue de Marie dans un sermon pour la Présentation (582). Etc.

Remarquable est, qu'à chaque fois, l'accent soit mis sur la victoire de Dieu et de l'homme alliés ; rien n'est écrasant, péjorativement humiliant pour l'homme dans cette considération d'un Dieu pauvre et jaloux, parce qu'elle s'enracine dans les Béatitudes, qui révèlent l'homme à lui-même, et parce qu'il est la "semblance" de Dieu, qui lui révèlent à lui l'agir qu'est Dieu : jalousie et pauvreté sont les deux faces d'un seul et même acte, l'amour de Dieu se vit dans l'amitié fraternelle et divinisante. Les Béatitudes révèlent bien que Dieu est de "soi-même communication" (583).

x

x x

Comment essayer de conclure ? On voit bien que mille points de vue on pourrait, et ce n'est que normal, apercevoir les Béatitudes dans l'oeuvre, toute l'oeuvre, de François de Sales, mais plus particulièrement dans le Traité de l'amour de Dieu et les sermons qui le déploient. On voit bien aussi comment elles sont sous-jacentes à toute autre étude : celle qui tente d'approcher le mystère de Dieu ou de dresser le portrait de l'homme, tels que l'évêque contemple l'un et peint l'autre. On voit enfin comment toute action, tout sacrement, toute liturgie, de même que toute lecture de telle ou telle phrase scripturaire s'y rattachent. Si les Béatitudes ne sont pas la charte du Nouveau Testament, on de l'Eglise, cela a été dit exactement au début de cette partie, elles en sont bien l'esprit ; l'âme peut être encore plus, au sens latin de ce qui anime et fait vivre, ici de la vie même de Dieu devenue conjointement celle de l'homme.

L'essentiel peut sans doute se ramener à ce qui suit. Dieu, Père (et Mère) de l'homme (584) partage son bonheur avec l'homme ; ce bonheur s'exprime par davantage qu'une formule, car "Bienheureux" dit certes une bénédiction, mais aussi que ce bonheur s'il est l'état normal de l'homme, ne s'obtient que par la conversion, la metanoia paulinienne. Ce retournement de l'homme vers Dieu qui le font "pauvre en esprit", vide de lui-même et "mendiant d'esprit" est la semblance de l'infinie et joyeuse pauvreté divine. Elle seule permet toute réconciliation.

La méditation salésienne des Béatitudes est ainsi caractéristique de la façon dont raisonne et médite François de Sales et de ses idées maîtresses, celles qui pour lui englobent tout du monde créé dans l'amour : le sermon pour saint Côme et saint Damien (585) dit la réconciliation de tout l'homme avec lui-même, rassemblé en son unité, au-delà de l'éclatement diabolique du péché ; corps et âme se reconnaissent mutuellement, dans les perspectives de l'anthropologie biblique ; c'est pourquoi l'un comme l'autre, unis, ne peuvent que reconnaître qu'ils sont pauvres pour être riches de Dieu, comme lui-même est pauvre. L'humilité, qui n'est parfaite qu'en Dieu, est pauvreté ; et François de Sales de jouer sur homo, humus, humilitas (586). Les ratés que connaît l'homme, dans la maladie ou le péché, images et symétriques l'un de l'autre, sont autant d'occasions de vivre d'un coeur de pauvre, dit le même sermon. Malades et pécheurs doivent savoir être pauvres, non passivement mais activement : "mendiants d'esprits" eux aussi.

Mais la "semblance", l'icône toute humaine et seulement humaine dans sa nature, à la différence de son Fils, du coeur exactement pauvre, c'est Marie. Les autres images de Dieu pauvre sont aussi l'image de l'image accomplie qu'elle est : Marie-Madeleine, on le verra, vit la conversion dans la lumière des Béatitudes. Tous les sermons sur la Vierge disent ainsi que Marie est la Béatitude première achevée en perfection, et que, à son exemple, à la suite du

Christ, la réconciliation communautaire de l'humanité avec Dieu est possible, de l'humanité entière se retrouvant en Dieu, chacun des individus qui la composent liés, religieusement (au sens étymologique du terme), à Dieu et à tout autre, considéré dans son unicité essentielle.

Tel est le contenu des sermons de la Toussaint : dessiner, incarner, faire vivre cette sorte de croisement, de carrefour (les images sont impuissantes ici à exprimer le coeur de la pensée salésienne), de croix, où se réunissent en restant distincts amour de Dieu et amour de l'autre ; et cet autre, ce peut être soi-même : il est un bon amor sui, fondamental à l'accomplissement de la création. Si l'état actuel des saints est encore un état d'inachèvement (sauf pour Marie), c'est parce que la Toussaint, où se réalise la vie humaine communautairement ressuscitée qui scelle la résurrection de l'instant présent bien vécu, n'a pas encore connue la Résurrection de la fin des temps et la Parousie. Le texte de sermon montrant l'attente, patiente et impatiente à la fois, de cet avènement qui est Transfiguration est, de toutes les façons, l'un des plus importants de toute la prédication salésienne (587) ; attente conviviale et communautaire, réalisation de la Cène, du Banquet eucharistique éternel ; attente "civile" aussi, où le colloque de l'amour réciproque est d'un seul élan celui qui s'instaure réciproquement en Dieu et sa créature, par le Verbe, vrai homme et vrai Dieu, et "l'univers" de l'humanité, où tous sont, ainsi, au sens propre, citoyens du Royaume.

Une sorte d'exaltation tranquille, mais aussi visionnaire et prophétique soulève ces textes : la réconciliation est accomplie, Isaïe (588) et tous les prophètes de l'annonce et de l'Avent voient leur parole devenue, par communion, le Verbe de Dieu. La Sagesse jubile comme dans les textes scripturaires qui la chantent (589). La paix avec Dieu, les hommes, soi-même (590) rejoint en se réalisant l'éternelle et paisible vie divine.

Le bonheur, la joie, le plaisir sont le lot de l'homme réconcilié que

bénoissent les Béatitudes (591), la réunion de l'Amant et de l'Amante est accomplie ; car "l'amour égale les amants" (592) : le Cantique est la trame même de la méditation salésienne des Béatitudes.

Cette méditation, qui rayonne sur toute l'oeuvre, est dominée par la méditation particulière de la première bénédiction, celle des "pauvres en esprit". D'autres, comme Bossuet (et il n'est pas le seul avant ou après François de Sales) pourront, s'insérant dans une autre voie de la tradition chrétienne et singulièrement catholique, lire autrement le mystère du pauvre dans l'Eglise et de son rôle dans la communauté ecclésiale (593), et la lecture n'en sera pas moins grande, même si elle tend parfois plus à considérer la pauvreté et la situation comme sociale du pauvre, que le coeur du pauvre comme la pierre de touche du Christianisme (on entre vite là à la fois dans le domaine de la nuance et dans celui des affirmations rapides et contestables, à ne considérer à fond qu'un seul auteur. Le parallèle devrait être conduit dans le détail et pour lui-même) ; d'autres, qui se diront clairement de la famille de François de Sales, pousseront, on le sait, jusque vers ses ultimes limites l'action qui conduit à la rencontre du Christ dans le pauvre, tous les pauvres ; Vincent de Paul bâtit une théologie et une spiritualité autour de "l'extase d'action" pour parler comme le Traité de l'amour de Dieu (594) (et on ne peut que se réjouir de voir enfin la pensée de Monsieur Vincent reconnue et étudiée pour elle-même).

Une famille, une lignée dans la tradition chrétienne : là se situe bien la lecture que François de Sales donne des Béatitudes, et qui est dominée par la joie. Il est difficile, si ce n'est à propos de cette tonalité, et François de Sales la partage avec d'autres (on aurait pu plus haut citer à nouveau le nom de son "grand saint François" (595), de François d'Assise dont il a toujours revendiqué le parrainage), de parler d'originalité : c'est le grand fond commun du Christianisme que l'on rencontre ici, même s'il peut être médité et

vécu d'au moins deux façons différentes. Et l'on voit combien l'on a tort de croire plus grecque et orientale qu'occidentale la voie que suit François de Sales. La théologie et la spiritualité salésiennes ne sont pas une invention salésienne mais une lecture évangélique, que les sermons distillent et chantent avec une sorte de lyrisme et de jubilation, comme le Traitté de l'amour de Dieu en présente la synthèse.

Les Béatitudes sont les pages qui révèlent ce que Dieu a à dire de lui-même ; Dieu est révélé par ce que l'homme qui vit les Béatitudes dit de Dieu. Les Béatitudes sont ce que Dieu dit de l'homme en parlant de sa propre divinité : on ne peut qu'en voir la marque indélébile dans le portrait que François de Sales fait de l'homme (596) dans la façon dont est médité et vécu le mystère aimé de François de Sales et de la Mère de Chantal, celui de la Visitation, dans la façon dont la vie humaine est organisée à la lumière des Béatitudes et de la Visitation, dont aussi le Royaume est proclamé avec le même éclairage. Mystère de la joie, de la vie triomphante dans la "mort vitale", mystère de la Résurrection et de la Transfiguration vécues dans un au-delà qui est l'aujourd'hui, le maintenant de chacun, déjà, voilà le sens que François de Sales donne à "car votre récompense sera grande dans les cieux" : les cieux, ce sont le seul bonheur paisible pour l'homme de la Pâque, celui dont la vie ne connaît aucune solution de continuité ; aujourd'hui et maintenant sont de l'éternité : l'homme et le temps sont, ensemble, de la création accomplie en s'accomplissant, si l'homme "devenu Dieu" le veut, dans la continuité de l'instant présent vécu et construit dans son unicité, par la conversion qui le fait être réellement, et non comme une illusion fugace et insaisissable.